



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

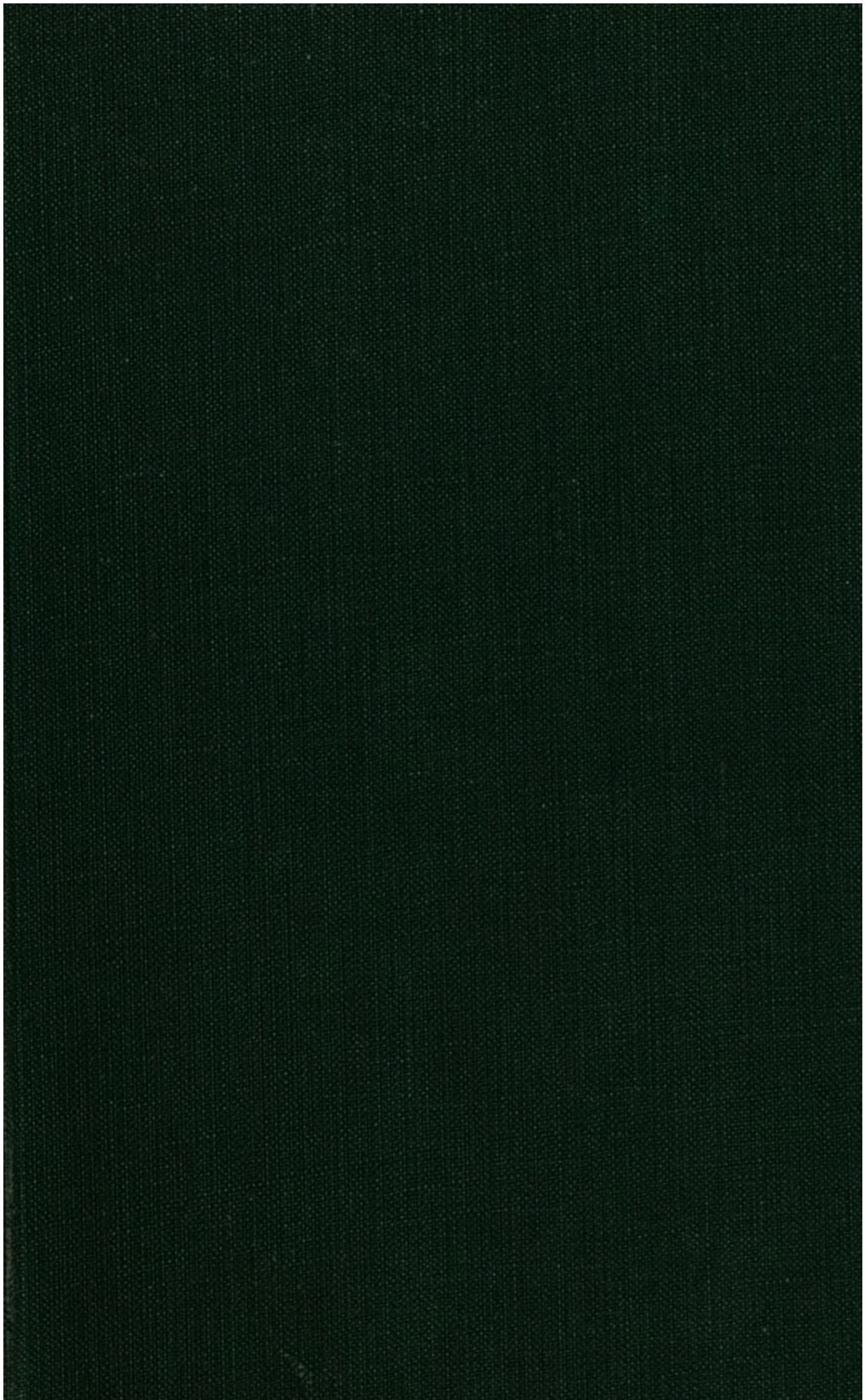
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~T/S 36 d 42~~



TNR. 43901

~~T/S 4041 A. 7~~

THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY
VII

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 997-10-1901.

THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VII

LE PRINCE
LES BRIGANDS
LA ROUSSOTTE
CARMEN



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 DEC. 1938
OF OXFORD

LE PRINCE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,
le 25 novembre 1876.

PERSONNAGES

CARDINET.....	MM.	GEOFFROY.
ESCOULUBINE.....		BRASSEUR.
MONICOT.....		LHÉRITIER.
GEORGES.....		CALVIN.
LE PRINCE WOLINZOFF.....		PELLERIN.
LÉOPOLD.....		RENÉ LUGUET.
GONTRAN.....		CH. NUMA.
UN PETIT PATRONNET.....		BOURGEOTTE.
COQUARD.....		PAUL.
LE PATISSIER.....		FRÉDÉRIC.
UN DOMESTIQUE.....		PROSPER.
MADAME CARDINET.....	Mmes	VALÉRIE.
SIMONE.....		A. REGNAULT.
DENISE.....		E. LEMERCIER.
MANETTE.....		LORENTZ
MARCELINE.....		DUMONT.
MARIANNA.....		JULIE DE CLÉRY.
JULIETTE.....		CHARVET.

Les deux premiers actes à Saint-Malo, les deux derniers
à Paris; — de nos jours.

LE PRINCE

ACTE PREMIER

Chez Cardinet. — Un salon de province, sévèrement meublé. — Au fond, une cheminée; devant la cheminée, un grand fauteuil. — Portes dans les pans coupés. — A droite, deuxième plan, une porte; — à gauche, une fenêtre. — A gauche, un guéridon. — Fauteuils, chaises, etc., etc. — Housses sur les meubles.

SCÈNE PREMIÈRE

CARDINET, assis devant la cheminée dans un énorme fauteuil, le dos tourné au public, complètement caché, **MADAME CARDINET**, **MANETTE**.

Au lever du rideau, madame Cardinet est assise dans un fauteuil, près du guéridon, et tient une lettre à la main. — Manette est debout près d'elle.

MADAME CARDINET.

Hier soir, Manette, vous m'avez demandé la permission d'aller passer la soirée chez votre cousine Ferrouillat qui était souffrante, disiez-vous : je vous ai accordé cette permission, vous êtes sortie, et vous n'êtes pas allée chez votre cousine Ferrouillat.

MANETTE, humblement et les yeux baissés.

Madame...

LE PRINCE.

MADAME CARDINET.

Osez-vous dire que vous y êtes allée? voyons... Si vous osez le dire, dites-le...

MANETTE.

Non, madame, je ne suis pas allée chez ma cousine.

MADAME CARDINET.

Où êtes-vous allée?

MANETTE.

Je suis allée à la comédie.

MADAME CARDINET.

A la comédie!...

MANETTE.

Oui, madame. Je mourais d'envie de voir ces comédiens de Paris qui sont arrivés ici depuis trois jours... mais, comme je connaissais les principes de madame, comme je savais que, si je demandais à madame la permission d'aller au théâtre, madame me la refuserait...

MADAME CARDINET.

Il vous a paru plus simple...

MANETTE.

Oui, madame.

MADAME CARDINET.

Je vous sais gré de votre franchise et je vous pardonnerais de grand cœur si vous n'aviez commis qu'une faute légère, mais la faute que vous avez commise est grave, très grave : aller au théâtre... et y aller le jour où il y a des comédiens de Paris!... Il va falloir faire votre malle, mon enfant, et vous en aller.

MANETTE.

Oh! madame...

MADAME CARDINET.

Vous étiez prévenue... Quand vous êtes entrée ici, je

ne vous ai pas laissé ignorer que ma maison était une des plus sévères de Saint-Malo.

MANETTE.

Madame me renvoie, vraiment?

MADAME CARDINET.

Je le regrette, mais il m'est impossible de faire autrement, tout à fait impossible. (S'adressant à Cardinet.) N'est-ce pas votre avis, monsieur Cardinet?

CARDINET, avec un simple mouvement de tête et se renfonçant aussitôt dans son fauteuil.

Tout ce que vous voudrez, ma bonne amie...

MADAME CARDINET.

Je vous demande si vous ne trouvez pas comme moi...

CARDINET.

Tout ce que vous voudrez, je vous dis, tout ce que vous voudrez!...

Il disparaît de nouveau.

MADAME CARDINET.

Tout ce que je voudrai, tout ce que je voudrai!... je le sais bien, que l'on fera tout ce que je voudrai, mais il me semble que vous pourriez bien, au moins, ajouter quelques paroles pour appuyer... (Nouveau jeu de scène de Cardinet. — A Manette, en se levant.) Apportez-moi votre compte, mademoiselle : je ne veux pas que vous puissiez faire du mal dans ma maison en racontant aux autres domestiques ce que vous avez vu et entendu hier au soir, dans cette représentation...

MANETTE, émue.

Oh! quant à cela, il me serait bien impossible...

MADAME CARDINET.

Vous dites?...

MANETTE.

Je dis qu'il me serait bien impossible de rien raconter, attendu que je n'ai rien vu, hier soir, rien vu, rien entendu.

MADAME CARDINET.

Comment cela?

MANETTE.

L'idée d'avoir trompé madame... ça me mettait dans un état!... on avait beau rire et s'amuser autour de moi, je ne cessais de me répéter : « Tu as trompé madame, misérable!... madame qui est si bonne, madame qui est si juste, tu l'as trompée... »

MADAME CARDINET.

Ah! vous vous disiez cela...

MANETTE.

Oui, madame, voilà comment j'ai passé la représentation; et si vous saviez comment j'ai passé la nuit d'après!... je n'ai fait que pleurer... Je vais chercher mon livre, madame.

Elle se dirige en pleurant vers la porte de droite.

MADAME CARDINET, la rappelant.

Manette!...

MANETTE, se retournant vivement.

Madame?...

MADAME CARDINET.

Je ne veux pas que vous ayez eu pour rien ces bons sentiments, et, puisque vous n'avez rien vu, rien entendu...

MANETTE.

Rien du tout, madame... l'idée d'avoir trompé madame!...

MADAME CARDINET.

Eh bien... je verrai... j'attendrai...

ACTE PREMIER.

7

MANETTE.

Oh! madame!...

MADAME CARDINET.

Et si votre conduite est irréprochable...

MANETTE.

Elle le sera, madame.

MADAME CARDINET.

J'oublierai ce qui s'est passé.

MANETTE, de plus en plus émue:

Merci, madame, merci...

MADAME CARDINET.

C'est bien, Manette, c'est bien, c'est très bien!

Elle sort par le pan coupé de gauche.

SCÈNE II

CARDINET, MANETTE.

MANETTE.

Et qu'on ose dire encore que ça ne sert à rien d'aller à la comédie!... Si je n'étais pas allée à la comédie hier soir, je n'aurais pas vu jouer la scène que je viens de jouer, et je n'aurais pas pu la jouer à madame...

CARDINET, paraissant tout à coup et se levant.

Comment, Manette, vous vous êtes moquée de ma femme!...

MANETTE.

Oui, monsieur, mais il ne faut pas le dire.

CARDINET.

Manette!

MANETTE.

Il ne faut pas faire comme ce cafard de notaire...

CARDINET, descendant.

Monsieur Monicot?

MANETTE.

Oui.

CARDINET.

L'austère Monicot, le vieil ami de la famille...

MANETTE.

Il était en train de guetter hier sur la place de la Comédie, et, j'avais beau me cacher, j'étais presque sûre qu'il m'avait aperçue...

CARDINET.

Il fallait ne pas aller au théâtre et revenir...

MANETTE.

J'y ai pensé un instant, mais pas longtemps : j'avais tant envie d'aller à la comédie!... j'en avais tant envie, monsieur, j'en avais tant envie!...

CARDINET.

Mais alors, ce que tu disais tout à l'heure à ma femme, que tu n'avais rien vu, que tu n'avais rien entendu...

MANETTE.

Ah ben! oui... je n'ai pas perdu un mot.

CARDINET.

Et tu t'es amusée?

MANETTE.

Si je me suis amusée?...

CARDINET.

Oui.

MANETTE.

Je crois bien que je me suis amusée!... ils étaient si

drôles!... Il y en avait un surtout, M. Escouloubine... il a joué un tas de rôles, celui-là : un grand seigneur, un porteur d'eau, une vieille dame...

CARDINET, avec intérêt.

Et les actrices, les femmes?...

MANETTE.

Ah! ah! monsieur...

CARDINET.

Eh bien! quoi, Manette?

MANETTE.

Pourquoi me parlez-vous des femmes?

CARDINET.

Mais tu me racontes ce que tu as vu au théâtre... je présume qu'il y avait des actrices...

MANETTE.

Je ne sais pas ce que vous avez, monsieur... mais, depuis quelque temps, vous n'êtes plus le même...

CARDINET.

Tu l'as remarqué?

MANETTE.

Oui, monsieur.

CARDINET.

Tu as eu tort.

MANETTE.

Il y en avait, des actrices, monsieur, il y en avait une surtout, mademoiselle Simone...

CARDINET.

Simone?...

MANETTE.

Elle était jolie, celle-là, oh! mais jolie!... elle jouait un rôle de paysanne avec des boucles d'oreilles... oh! mais des boucles d'oreilles!... et elle avait un joli

petit pied... pas plus grand que ça... Et il fallait voir comme le général essayait le verre de sa lorgnette pour regarder le petit pied et les bas gris perle de mademoiselle Simone!..

CARDINET.

Des bas gris perle?...

MANETTE.

Oui, monsieur...

CARDINET.

Elle avait des bas gris perle?

MANETTE.

Oui, monsieur...

CARDINET, très ému.

Ah!... Continue, Manette, continue...

MANETTE.

J'étais près de l'orchestre... j'entendais ce que disaient tous ces messieurs... et ils parlaient de mademoiselle Simone...

CARDINET.

Et qu'est-ce qu'ils disaient?

MANETTE.

Que c'était une des plus fameuses des fameuses de Paris; qu'elle dévorait des millions... Elle a un prince pour amant!

CARDINET.

Un prince!...

MANETTE.

Oui, monsieur, un prince...

CARDINET.

Des bas gris perle, tu dis?..

MANETTE.

Oui, monsieur... elle avait des bas gris perle...

CARDINET.

Il y avait beaucoup de monde à la représentation?...

MANETTE.

S'il y avait du monde!... je crois bien, monsieur!...

CARDINET.

Coquard y était?

MANETTE.

Oui, monsieur, M. Coquard était là. M. Langlebert aussi et M. Dulcoré... Il a demandé à M. Coquard si vous étiez là, M. Dulcoré.

CARDINET.

Ah! et qu'est-ce que M. Coquard a répondu?...

MANETTE, embarrassée.

Dame!... monsieur...

CARDINET.

Eh bien?...

MANETTE.

C'est que je n'ose pas, moi, vous dire...

CARDINET.

Je le veux...

MANETTE.

Eh bien! voilà, monsieur : « Certainement non, Cardinet n'est pas là (c'est ce qu'a répondu M. Coquard)... certainement non, Cardinet n'est pas là : est-ce que vous vous figurez que madame Cardinet lui aurait permis de venir au théâtre?... »

CARDINET, amer.

Coquard avait raison, madame Cardinet ne me l'aurait certainement pas permis.

MANETTE.

Pas plus qu'à moi... et c'est pour cela que j'y suis

allée sans permission... Et je ne le regrette pas...
Figurez-vous, monsieur, que, dans la dernière pièce,
il y a eu un pas dansé par M. Escouloubine et made-
moiselle Simone...

CARDINET.

Avec ses bas gris perle?...

MANETTE.

Oui, monsieur. Et elle dansait comme ça... comme
ça... (Elle saute.) Et tous les hommes s'agitaient dans
leurs fauteuils et ils criaient : « Bravo!... bravo!...
bis!... » Et alors M. Escouloubine mettait la main sur
son cœur et saluait : il croyait que c'était pour lui, le
pauvre cher homme!... Et quand on a eu bien crié bis,
la musique est repartie... Et mademoiselle Simone a
recommencé à danser... comme ça... comme ça...

Elle danse. — Entre madame Cardinet. — Elle s'arrête étonnée.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME CARDINET.

MADAME CARDINET.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

CARDINET.

Ah!

MADAME CARDINET, sévèrement.

Qu'est-ce que ça veut dire?...

CARDINET, timidement.

Tu me faisais remarquer tout à l'heure que j'avais
eu tort de ne pas dire quelques paroles pour appuyer...

MADAME CARDINET.

Eh bien?...

CARDINET.

Eh bien, justement... j'étais en train de dire ces quelques paroles... je grondais Manette, à mon tour...

MANETTE.

Oui, madame, monsieur me grondait...

MADAME CARDINET.

Mais elle dansait... pourquoi dansait-elle?...

CARDINET.

Elle dansait?... je ne m'en étais pas aperçu... (A Manette.)
Tu dansais?...

MANETTE, très calme.

Oui, monsieur.

CARDINET.

Et pourquoi dansais-tu?

MADAME CARDINET.

C'est ce que je demande... pourquoi dansait-elle?

MANETTE.

La joie, madame... c'était la joie!... Avoir cru que madame me renvoyait, et puis n'être pas renvoyée!...

CARDINET, à sa femme.

C'est cela même, c'était la joie... cela se comprend à merveille, c'était la joie...

MADAME CARDINET, à Manette.

C'est bien, laissez-nous.

Manette sort par la porte de droite.

SCÈNE IV

CARDINET, MADAME CARDINET.

MADAME CARDINET.

Qu'est-ce que vous avez? vous êtes singulier depuis quelque temps...

CARDINET.

Moi?... mais non...

MADAME CARDINET.

Mais si!...

CARDINET. .

Mais non, je t'assure... je suis toujours la même chose... et toi aussi!... toujours la même chose! toujours la même chose!!

MADAME CARDINET.

J'ai reçu, ce matin, une lettre du notaire à propos de cette maison que nous avons à Dinard. Il me dit qu'elle est à peu près louée... quatre mille francs pour la saison...

CARDINET, avec douceur.

Ma bonne amie...

MADAME CARDINET.

Plaît-il?...

CARDINET.

Il me semble que nous aurions pu la garder pour nous, cette maison... nous y serions allés... ça nous aurait fait une distraction...

MADAME CARDINET.

« Distraction »! qu'est-ce que ça veut dire, « distraction »?... qu'est-ce que vous entendez par ce mot-là : « distraction »?...

CARDINET.

Mais, dame!... j'entends... quand on dit : « distraction », ça veut dire...

MADAME CARDINET.

Ça veut dire que vous vous ennuyez près de votre femme. Vous voudriez voir des personnes de Paris, des élégantes.

CARDINET.

Eh! mon Dieu! quand cela serait...

MADAME CARDINET.

En voilà assez!...

CARDINET.

Mais...

MADAME CARDINET.

En voilà assez... Votre père, en nous mariant, m'a confié le soin de veiller sur vous.

CARDINET, avec ironie.

Ce bon père!...

MADAME CARDINET.

C'est un devoir; je m'en acquitterai, je m'en acquitterai jusqu'au bout. D'ailleurs notre maison de Dinard est à peu près louée, à des gens très bien, un vieux gentilhomme et sa fille; ils demeurent à dix lieues d'ici... à la Ranée... près de notre neveu d'Hacqueville; peut-être aurons-nous leur visite aujourd'hui même, ou bien ils se contenteront de répondre au notaire. En tout cas, ce sera terminé avant ce soir... Le notaire me parle aussi de ces trente mille francs dont nous ne savons que faire...

CARDINET.

Tu vois bien que nous sommes assez riches!...

MADAME CARDINET.

Encore?...

CARDINET.

Et que si nous voulions...

MADAME CARDINET.

En voilà assez! je connais mon devoir... Le notaire a trouvé un placement pour ces trente mille francs. (On entend sonner.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Remontant.)

Est-ce que ce serait le vieux gentilhomme?... Tiens, non! c'est notre neveu d'Hacqueville.

La porte s'ouvre : entre Marceline, comme un tourbillon; derrière elle, Georges. — Costumes de voyage.

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGES, MARCELINE.

MARCELINE.

Mon bon oncle!... ma chère tante!

GEORGES.

Bonjour, mon oncle!... bonjour, ma tante!...

CARDINET.

Bonjour, mes chers enfants, bonjour!

MADAME CARDINET.

Quelle surprise!... que c'est gentil à vous!...

CARDINET.

Il faut les installer, il faut donner des ordres...

GEORGES.

Non, hélas, mon oncle, il ne faut pas donner d'ordres... il ne faut pas nous installer... nous venons vous voir en passant, et nous ne resterons ici qu'un quart d'heure.

MADAME CARDINET.

Un quart d'heure!...

MARCELINE.

Un quart d'heure, pas davantage.

GEORGES.

Nous sommes obligés de retourner à Paris...

CARDINET, s'oubliant.

A Paris!...

MADAME CARDINET.

Hein?...

CARDINET.

Rien, ma bonne amie.

MARCELINE.

Et nous sommes bien fâchés d'être obligés de retourner à Paris... Si nous avions pu rester, nous aurions assisté à cette magnifique représentation...

MADAME CARDINET.

Quelle magnifique représentation?...

GEORGES.

Eh bien, mais... celle que votre théâtre donne ce soir... vous avez des comédiens de Paris!

CARDINET, embarrassé.

Oui, il me semble avoir entendu dire...

MADAME CARDINET, sèchement.

En effet, nous avons...

GEORGES.

Le célèbre Escouloubine!... J'ai vu des affiches... Il a fait mettre son nom en lettres si grosses qu'il a fallu deux lignes... Escou-loubine.

MARCELINE.

Et mademoiselle Simone!... (A son mari.) Pourquoi ne parlez-vous pas de mademoiselle Simone?...

GEORGES.

Oh!

MARCELINE.

Une ancienne à monsieur!

MADAME CARDINET.

Marceline!...

MARCELINE.

Avec ça que je n'ai pas vu le regard que vous avez échangé tout à l'heure, elle et vous... Car nous l'avons rencontrée tout à l'heure... j'aurais bien voulu causer avec elle... mais il n'a pas voulu.

CARDINET.

Ma nièce, ces façons de parler...

MARCELINE.

Pourquoi parlerais-je autrement? Est-ce que vous croyez que je leur en veux, à toutes ces demoiselles qu'il a connues?... Au contraire, elles m'ont rendu un fameux service... Vous rappelez-vous ce qu'il était, quatre ou cinq ans avant notre mariage?... Il était blond... il était rose... il me faisait horreur; jamais je n'aurais consenti à l'épouser s'il était resté comme ça... Je dois donc de la reconnaissance aux personnes qui l'ont mis à mon goût et qui ont bien voulu se donner la peine de le défraîchir...

MADAME CARDINET, n'y pouvant plus tenir.

Marceline!...

MARCELINE.

Ma tante?...

MADAME CARDINET.

Ayez la bonté de me suivre... il est absolument nécessaire que j'aie avec vous une conversation, et, puisque l'occasion se présente...

MARCELINE.

Mais, ma tante...

MADAME CARDINET.

Venez, je vous en prie.

MARCELINE.

Je viens, ma tante, je viens.

Elle sort avec madame Cardinet par le pan coupé de gauche.

SCÈNE VI

CARDINET, GEORGES.

GEORGES.

Il va être carabiné, le savon!... n'est-ce pas, mon oncle, il va être carabiné?...

CARDINET.

C'est vrai que tu as été son amant?...

GEORGES.

Son amant, à qui ça?

CARDINET.

A mademoiselle Simone?

GEORGES.

Certainement, je l'ai été!... et je m'en vante!... Une femme charmante, gentille comme tout!

CARDINET, important.

Elle porte habituellement des bas gris perle?...

GEORGES.

Des bas gris perle?...

CARDINET.

Je ne sais pas... j'avais entendu dire...

GEORGES.

Il me semble bien que je lui ai connu des bas de toutes les couleurs, des rouges, des noirs, unis et à raies, et peut-être bien aussi des gris perle... des jolis bas de soie avec un joli petit soulier en satin, des jupons brodés par là-dessus, quinze cents francs de robe, trois cents francs de chapeau... le nez en avant, le pouf en arrière... inventé par Paris, dessiné par Grévin... et allez donc, voilà madame!

CARDINET.

Tais-toi!...

GEORGES.

Mon oncle?...

CARDINET.

Tais-toi, je te dis!... les petits souliers en satin... le nez en avant, le pouf en arrière... et allez donc, voilà madame!... tais-toi ! tais-toi!...

GEORGES.

Qu'est-ce que vous avez, mon oncle?...

CARDINET.

Ce que j'ai?...

GEORGES.

Oui.

CARDINET.

J'ai que j'éclate, j'ai que je n'en peux plus, j'ai que ça ne peut pas durer comme ça... j'ai qu'il faut que ça finisse le plus vite possible... je m'ennuie trop... je m'ennuie trop... je m'ennuie trop...

GEORGES, remontant.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?... Plus bas donc, mon oncle, plus bas!... si ma tante vous entendait!...

CARDINET.

Ta tante!!

GEORGES.

Oui, mon oncle.

CARDINET.

Ne m'en parle pas, de ta tante! ne m'en parle pas, tu entends!...

GEORGES.

Ce n'est pas moi, c'est vous!...

CARDINET.

J'en ai assez, de la vie que je mène!... Et ce sera tou-

jours la même chose, toujours, toujours!... Demain je mettrai le pied là où j'ai mis le pied aujourd'hui, là où je le mets depuis quarante-cinq ans. Et toujours comme cela, toujours... toujours... la lessive et les confitures, les confitures et la lessive... la promenade sur le cours... et, le dimanche, la musique militaire... et madame Cardinet qui sort pour aller présider l'*Oeuvre de l'acheminement progressif vers le bien des jeunes personnes qui s'en sont momentanément écartées*, et madame Cardinet qui rentre après avoir présidé... et toujours... toujours!... Ah! Georges, si tu savais!... il se passe en moi... laisse-moi te raconter ce qui se passe en moi... Tu pourras peut-être, toi, me dire ce que c'est.

GEORGES.

Racontez, mon oncle... mais racontez vite, parce que, vous savez, le chemin de fer...

CARDINET.

Moi qui soupçonnais tout au plus l'existence de femmes pareilles à celle qui t'ont défraîchi... pareilles à mademoiselle Simone... eh bien... malgré moi, je ne pense plus qu'à ces femmes-là... Et, en pensant à elles, je rêve des choses... mais là des choses... je ne peux pas te dire au juste... tu comprends, quand on rêve... mais je peux t'assurer que ce sont des choses...

GEORGES.

Il faut prendre des distractions, mon oncle...

CARDINET.

Des distractions!

GEORGES.

Oui, mon oncle.

CARDINET.

Ah! ah! les distractions... la lessive et les confitures, les confitures et la lessive... Autre chose, mon neveu, autre chose?...

GEORGES.

Êtes-vous joueur?... vous avez le jeu...

CARDINET.

Ah! le jeu... il y avait le whist, le whist à cinq sous... ce n'était pas grand'chose, mais c'était ça... Mais Coquard, monsieur Coquard ayant gagné sept cents francs, et ayant peur de les reperdre, a fait décider que désormais on ne jouerait plus qu'à un sou... voilà le jeu!... Autre chose, mon neveu, autre chose?...

GEORGES.

L'exercice...

CARDINET.

J'en fais...

GEORGES.

L'exercice violent...

CARDINET.

Des courses folles, le long de la mer... mais ça ne me suffit pas. Autre chose, mon neveu, autre chose?...

GEORGES.

Dame! mon oncle, vous m'embarrassez ferme...

CARDINET.

Mais mon cas doit être connu, cependant!... je ne peux pas supposer que je sois le seul à qui pareille chose est arrivée...

GEORGES.

Votre cas est tout à fait connu, mon oncle... ça s'appelle la crise... Octave Feuillet a fait une pièce là-dessus... seulement, là... ce n'est pas le mari, c'est la femme qui se trouve avoir de la jeunesse à dépenser...

CARDINET.

Et comment ça finit-il?...

GEORGES.

Ça finit bien.

CARDINET.

Ah!

GEORGES.

Au moment où la femme va faire des bêtises, le mari entre et il dit de si belles choses que la femme tombe dans ses bras... Tomberiez-vous dans les bras de ma tante, si elle entrait, et si elle vous disait...?

CARDINET.

Ne parlons pas de ta tante, je t'ai dit!... Ta tante... il y a des moments où... (Saisissant une chaise à droite,) Tiens, l'autre jour... elle me parlait... moi, je tenais cette chaise, comme ça, et je m'y cramponnais... car je sentais bien que, si je la lâchais, cette chaise, rien au monde ne m'empêcherait de sauter sur ta tante et de la battre.

GEORGES.

Oh!

CARDINET.

Voilà ce qui arrivera certainement, si tu ne me trouves pas un moyen quelconque de me calmer.

GEORGES.

Je chercherai, mon oncle... je chercherai... mais il est l'heure, décidément...

CARDINET.

Je ferai des bêtises, si l'on ne trouve pas un moyen de me calmer... Tu entends ce que je te dis, je ferai des bêtises!...

GEORGES.

C'est peut-être ça, le moyen.

Rentrent madame Cardinet et Marceline.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME CARDINET,
MARCELINE.

MARCELINE.

Je vous remercie de vos excellents conseils, ma tante, et je tâcherai d'y conformer ma conduite... Adieu, ma chère tante.

MADAME CARDINET, l'embrassant.

Adieu, ma chère enfant.

GEORGES.

Mon oncle, je vous demande pardon d'abrégéer un peu...

MADAME CARDINET.

Un mot encore, Georges... Le marquis de Montflambert, qui doit louer notre maison de Dinard, tu le connais?

GEORGES.

Parfaitement!... nous sommes voisins.

MADAME CARDINET.

Quel homme est-ce?

GEORGES.

Il est assez original, le marquis, et sa fille aussi, mademoiselle Emma de Montflambert est quelque peu originale... mais ce sont d'excellentes gens... Allons, Marceline...

CARDINET.

Je vais vous accompagner jusqu'à la gare...

MADAME CARDINET, nettement.

Vous ne pouvez pas, mon ami.

CARDINET.

Ah! je ne peux pas?...

MADAME CARDINET.

Non. Vous avez à vous occuper ici de diverses choses.

CARDINET.

Ah!... Adieu, mes enfants, alors; à bientôt!

MARCELINE, à part, en sortant.

Elle est insupportable, notre tante.

GEORGES, bas.

C'est l'avis de notre oncle!...

Ils sortent par le pan coupé de droite.

SCÈNE VIII

CARDINET, MADAME CARDINET.

MADAME CARDINET, donnant des billets de banque à son mari.

Voici les trente mille francs pour lesquels le notaire a trouvé un placement. Vous allez faire votre barbe, et vous lui porterez ces trente mille francs.

CARDINET, la main sur la chaise et l'air agacé.

Oui, mon amie.

MADAME CARDINET.

Quant à moi, je sors : je vais présider l'Œuvre...

CARDINET, ironique.

De l'acheminement progressif vers le bien des jeunes personnes qui s'en sont momentanément écartées...

MADAME CARDINET, le regardant.

Sans doute... Qu'est-ce que vous avez?

CARDINET.

Rien...

MADAME CARDINET.

Je ne sais pas... mais il se passe en vous quelque chose, vous n'êtes pas dans votre état ordinaire.

CARDINET.

Mais si, je vous assure, je suis toujours le même...

MADAME CARDINET.

Ah!... à tout à l'heure, alors.

Elle sort par le pan coupé de droite.

SCÈNE IX

CARDINET, puis MANETTE.

CARDINET, sonnant avec force.

Ah! ça aura une fin... oui, cela en aura une...
Manette! Manette!...

Entre Manette par la porte de droite.

MANETTE, une petite bouilloire à la main.

Monsieur?...

CARDINET.

Donne-moi de l'eau pour ma barbe...

MANETTE.

Je vous l'apportais, monsieur; je sais bien que c'est votre heure...

CARDINET, prenant la bouilloire.

Mon heure!... c'est vrai... hier je me suis fait la barbe à cette heure-là, demain je me ferai la barbe à cette heure-là... et ainsi de suite, toujours... Oh! cela aura une fin, Manette... certainement oui, cela aura une fin... (On sonne au dehors.) Tiens! on sonne... (Manette

sort.) C'est drôle... A cette heure-ci, il ne devrait venir personne!...

Entre Manette.

MANETTE.

Monsieur, monsieur!...

CARDINET.

Qu'est-ce que c'est, Manette?...

MANETTE.

Les comédiens, monsieur, c'est les comédiens!...

CARDINET.

Les comédiens, chez moi!...

MANETTE.

Oui, monsieur... je les ai bien reconnus. M. Escouloubine, je crois qu'il est encore plus drôle comme cela, et mademoiselle Simone, je crois qu'elle est encore plus gentille...

CARDINET, effaré.

Mademoiselle Simone?

MANETTE.

Oui, monsieur...

CARDINET.

Les bas gris perle?...

MANETTE.

Oui, monsieur.

CARDINET.

Est-ce qu'elle les a?

MANETTE.

Je ne sais pas, monsieur, mais vous pourrez le lui demander...

CARDINET.

Moi?

MANETTE.

Mais oui, monsieur, puisqu'elle vient vous voir...

CARDINET.

Moi?... c'est impossible... il doit y avoir erreur...
il est impossible que ce soit moi...

MANETTE.

Non, monsieur, il n'y a pas d'erreur, c'est bien vous
que l'on a demandé... M. Cardinet...

CARDINET.

Oui, c'est bien moi...

MANETTE.

Qu'est-ce qu'il faut leur dire, monsieur?

CARDINET.

Ne leur dis rien, je vais moi-même...

Il s'élançait avec sa bouilloire.

MANETTE, l'arrêtant.

Hé! monsieur, monsieur!...

CARDINET.

Dis-leur d'entrer... Mon Dieu! si ma femme... elle
préside, ma femme... mais si elle rentrait... Dis-leur
d'entrer... que je ne sais pas si je vais venir.

MANETTE.

Comment, monsieur?...

CARDINET.

Si, si... dis-leur que je vais venir, que je viendrai
certainement. Qu'est-ce que cela va devenir?... ma
femme... les comédiens... Simone... les bas gris
perle... dis-leur que je vais venir.

Il sort par le pan coupé de gauche, en proie à la plus grande
agitation.

SCÈNE X

MANETTE, puis ESCOULOUBINE
et SIMONE.

MANETTE

Entrez, mademoiselle... entrez, monsieur... donnez-vous la peine d'entrer.

Entrent Simone et Escouloubine.

ESCOULOUBINE, voyant que Manette se met à rire.

Hé! vous m'avez vu jouer, n'est-ce pas?...

MANETTE, riant.

Oui, monsieur.

ESCOULOUBINE.

Et vous m'avez trouvé?...

MANETTE, riant plus fort.

Oh! monsieur...

ESCOULOUBINE, à Simone.

Et vous demandiez à quoi servaient nos tournées en province... hé!... vous le demandiez?

SIMONE.

A quoi ça sert-il?...

ESCOULOUBINE.

Ça sert à ce que des gens qui jamais, sans cela, n'auraient pu voir Escouloubine peuvent voir Escouloubine!

SIMONE.

Ça, c'est vrai.

ESCOULOUBINE, montrant Manette.

Ainsi, elle, elle aurait vécu sans voir Escouloubine...

maintenant elle l'a vu, elle est heureuse... (A Manette.)
Tu es heureuse, n'est-ce pas?

MANETTE.

Oui, monsieur.

Elle rit.

ESCOULOUBINE.

Assez!... Va dire à ton maître que M. Escouloubine et mademoiselle... (Se reprenant.) que mademoiselle Simone et M. Escouloubine désirent lui présenter...

MANETTE.

Je lui ai déjà dit, monsieur, et il vous prie de l'attendre un instant. Il est à sa toilette, mais il va venir.

ESCOULOUBINE, la regardant sortir.

Elle a vu Escouloubine... elle est heureuse, elle a vu Escouloubine!

Manette sort par la droite.

SCÈNE XI

ESCOULOUBINE, SIMONE.

ESCOULOUBINE.

Croyez-vous qu'il prendra la grande loge... celui-là?... la loge de cent huit francs... En voilà une qui est difficile à placer!... croyez-vous qu'il la prendra?...

SIMONE.

Hum!...

ESCOULOUBINE.

Vous ne le croyez pas...

SIMONE.

Dame! d'après ce que M. Coquard nous a dit de lui...

ESCOULOUBINE.

Oh! oui... il est tenu par sa femme, et sa femme n'aime pas la comédie...

SIMONE.

Heureusement, nous avons profité, pour venir, du moment où sa femme n'est pas là.

ESCOULOUBINE.

Nous, pas bêtes...

SIMONE.

Nous, pas bêtes...

ESCOULOUBINE.

Oui, mais s'il tarde tant à se montrer, il laissera à sa femme le temps de revenir.

SIMONE.

On nous a dit qu'il était à sa toilette... il y met le temps...

ESCOULOUBINE.

Allons, il ne faut pas rester à ne rien faire; répétons, Simone, puisque nous avons un moment à nous...

SIMONE, étonnée.

Comment, répétons?...

ESCOULOUBINE.

Oui, répétons un peu notre scène du troisième acte, notre grande scène du troisième acte.

SIMONE.

Ici?... vous voulez?...

ESCOULOUBINE.

Il y a des meubles ici, c'est ce qu'il faut pour la grande scène du troisième acte... ça sera bientôt fait, la mise en scène... Tenez, voilà... (Il bouscule les meubles, les change de place, il met sur le guéridon une chaise qui le gênait.)
Y sommes-nous?

SIMONE.

Je veux bien, mais...

ESCOULUBINE.

Allons, alors !... « Je t'aime, sois à moi... »

SIMONE, debout près d'une chaise, à droite et très froidement,
sans aucune intention.

« Misérable !... »

ESCOULUBINE.

« Il le faut : je t'aime... »

SIMONE, même ton.

« Et moi, je vous hais... »

ESCOULUBINE.

« Tu ne m'échapperas pas !... » Renversez la chaise...
et animez-vous.

SIMONE.

Vous voulez que je m'anime ?...

ESCOULUBINE.

Oui...

SIMONE.

Eh bien ! c'est bon... je vais m'animer !...

ESCOULUBINE.

Nous allons voir... « Je t'aime, sois à moi. »

SIMONE, très dramatiquement.

« Misérable ! »

ESCOULUBINE.

« Il le faut : je t'aime... »

SIMONE.

« Et moi, je vous hais... »

ESCOULUBINE.

« Tu ne m'échapperas pas !... »

Simone, poursuivie par Escoulubine, renverse la chaise et va tomber
dans les bras de Cardinet qui entre par le pan coupé de gauche.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CARDINET.

SIMONE, dans les bras de Cardinet.

Monsieur, je suis confuse...

CARDINET.

Mais non, mademoiselle, c'est moi, c'est moi, je vous assure...

ESCOULOUBINE.

Nous répétons la scène du troisième acte, la grande scène... alors, vous comprenez...

CARDINET.

Parfaitement, parfaitement... la grande scène du troisième acte... (A part.) Les bas gris perle!..

ESCOULOUBINE, relevant la chaise.

Quant aux meubles, il sera très facile...

CARDINET.

Mais non, je vous en prie, laissez... Ils sont mieux ainsi... ça change... (Indiquant à Simone la chaise qu'Escouloubine a placée sur le guéridon.) Asseyez-vous, mademoiselle.

SIMONE.

Mais...

CARDINET, mettant la chaise à terre.

Oh! pardon, mademoiselle!... (A Escouloubine.) Monsieur, asseyez-vous, je vous en prie.

SIMONE, s'asseyant.

Monsieur...

ESCOULOUBINE, de même.

Monsieur...

CARDINET, à part, regardant Simone.

La maîtresse d'un prince!... presque une princesse!...
 (Il s'assied. — Moment d'embarras. — Cardinet essaye de voir les bas gris perle. Tout à coup il se lève, va chercher un petit tabouret, le place sous les pieds de Simone et se rassied. — Nouveau jeu de scène, nouveau moment d'embarras. — Simone, en remerciant, laisse voir un peu son pied.) **Ah! ils sont bleus!**

SIMONE.

Monsieur?...

CARDINET.

Je dis que vous avez des bas... ils sont bleus.

SIMONE, riant.

Oui... vous n'aimez pas?...

CARDINET.

Si fait!... si fait!... vous en avez aussi de gris perle?

SIMONE.

J'en ai de toutes les couleurs...

CARDINET.

Oui... oui... je sais... de toutes les couleurs... le nez en avant, le pouf en arrière, et allez donc, voilà madame!...

SIMONE, étonnée.

Plaît-il, monsieur?...

CARDINET.

Ne faites pas attention, je vous en prie... le plaisir de me trouver avec des personnes aussi... (A part.) Georges avait raison, c'est la crise... Je suis en pleine crise, moi, je suis en pleine crise...

Il se rassied.

ESCOULOUBINE, à part.

Toi, tu prendras la loge de cent huit francs, tu la prendras...

Il tire de sa poche un paquet de brochures, de coupons, etc., etc., et commence à chercher fiévreusement dans tout cela.

SIMONE, à Cardinet.

Nous quitterons Saint-Malo demain, à quatre heures du matin...

CARDINET.

A quatre heures du matin...

SIMONE.

Avant de partir, nous donnons une dernière représentation; et, comme cette représentation est à mon bénéfice, j'ai pris la liberté de venir, accompagnée de mon camarade Escouloubine...

CARDINET.

Escouloubine?...

SIMONE.

Le voilà...

CARDINET.

Ah!

ESCOULOUBINE, indigné, se levant.

Vous ne le saviez pas! (Geste de Cardinet.) Comment! voilà un quart d'heure que vous causez avec Escouloubine, et vous ne saviez pas que c'est avec Escouloubine que vous causiez?...

Cardinet et Simone se sont levés.

CARDINET.

Mais si, je le sais, mais si!... ma bonne me l'a dit...

ESCOULOUBINE.

Votre bonne?...

CARDINET.

Oui...

ESCOULOUBINE.

Elle a vu Escouloubine, votre bonne; elle a vu Escouloubine, et elle est heureuse... Et vous, êtes-vous heureux?

CARDINET.

Je suis enchanté, moi, je suis enchanté!

ESCOULOUBINE.

A la bonne heure!... (A part.) Tu la prendras, la loge, tu la prendras!...

CARDINET.

Vous disiez, mademoiselle?...

SIMONE.

Je disais que j'avais pris la liberté d'aller chez les personnes marquantes de Saint-Malo, leur demander si elles me feraient le plaisir d'accepter une loge...

ESCOULOUBINE, tendant un coupon.

La voilà!...

CARDINET.

Vous êtes allés chez Coquard?

SIMONE.

M. Coquard?... Nous sortons de chez lui...

CARDINET.

Il ne vous a rien pris, j'en suis sûr, il ne vous a rien pris.

SIMONE.

Si fait, M. Coquard nous a pris une loge...

CARDINET, amer.

Avec l'argent gagné au whist!...

SIMONE.

Et il nous a fait espérer que vous voudriez bien, vous aussi...

ESCOULOUBINE, tendant le coupon.

La voilà!...

SIMONE.

Que vous voudriez bien, vous aussi, accepter...

CARDINET.

Mais certainement, certainement...

ESCOULOUBINE.

La voilà, je vous dis!...

CARDINET.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ESCOULOUBINE.

C'est la loge.

CARDINET.

Ah!... bien...

Il la prend.

ESCOULOUBINE.

C'est la meilleure de la salle. Elle est de douze places.

CARDINET.

Oh!

ESCOULOUBINE.

Huit de plus que dans la loge de M. le sous-préfet... douze places, dont deux sur le devant.

CARDINET.

C'est un couloir?...

ESCOULOUBINE.

Non : c'est un escalier... C'est cent huit francs.

CARDINET.

Cent huit francs?...

SIMONE.

Si vous en préférez une autre?...

ESCOULOUBINE.

Par exemple!... Et dans cette loge-là vous aurez un avantage : c'est vous qui donnerez le signal des applaudissements... Vous me regardez... je vous fais

un petit signe... comme ça... et vous voilà parti!... Vous donnez le signal des applaudissements.

CARDINET, à part.

Cent huit francs!... C'est la crise... je suis en pleine crise. (Il donne les cent huit francs à Escouloubine.) Enfin, heureusement que j'avais sur moi l'argent du notaire...

Entre madame Cardinet par le pan coupé de droite.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME CARDINET.

CARDINET, à part.

Ma femme!...

ESCOULOUBINE et SIMONE, à part.

Sa femme!...

ESCOULOUBINE, à part.

Celle qui n'aime pas la comédie!...

Silence. — On se regarde. — Escouloubine salue.

MADAME CARDINET, à Cardinet.

Eh bien?...

CARDINET, cherchant à se donner de l'assurance.

Eh bien?...

MADAME CARDINET.

Qu'est-ce que cela veut dire?... vous ne parlez pas... vous ne me dites pas à qui j'ai l'honneur...

CARDINET.

Ah! vous désirez savoir...

MADAME CARDINET.

Sans doute!...

CARDINET.

Eh bien, ma bonne amie... c'est à... (Bas, à Escouloubine et à Simone.) Faites bien attention à ce que je vais dire et dites comme moi!... (Haut.) C'est à monsieur le marquis de Montflambert...

ESCOULOUBINE, à part.

Un marquis!...

CARDINET.

Et sa charmante fille... (Présentant.) Monsieur le marquis, mademoiselle... madame Cardinet... Ma bonne amie... monsieur le marquis de Montflambert et sa charmante fille... (Avec intention, en regardant les comédiens.) mademoiselle Emma... Elle se nomme Emma, sa charmante fille.

MADAME CARDINET.

Ah!... c'est monsieur qui vient pour la location...

CARDINET, de plus en plus avec intention.

Oui, c'est monsieur... un bon gentilhomme... un gentilhomme de province...

ESCOULOUBINE, à part.

Un gentilhomme campagnard!... j'ai compris!... (Haut, changeant de voix.) Hum!... morbleu! ventrebleu! madame Cardinet, je suis sûr?...

Il imite un gentilhomme campagnard.

CARDINET.

En effet, monsieur le marquis.

ESCOULOUBINE.

Jolie personne... pas de façons avec moi!... (S'approchant pour l'embrasser.) Voulez-vous me permettre?...

MADAME CARDINET, se reculant.

Monsieur le marquis!...

ESCOULOUBINE.

Vous ne voulez pas?... n'en parlons plus... Pas de façons avec moi... (Montrant Simone.) Ma fille, mon adorable Anna...

MADAME CARDINET.

On nous avait dit Emma.

SIMONE, vivement.

J'ai plusieurs noms de baptême, madame.

CARDINET.

Oui, ma bonne amie... Vous savez, dans les grandes familles, on a beaucoup de noms.

ESCOULOUBINE.

C'est cela même... Emma-Anna, Anna-Emma de... Mon...

Il cherche.

CARDINET.

De Montflambert.

ESCOULOUBINE.

C'est cela, c'est cela même... Pas de façons avec moi, je vous en prie, pas de façons...

Il veut encore embrasser madame Cardinet.

MADAME CARDINET, à part.

Georges avait raison, c'est un original. (Haut.) Et monsieur le marquis, alors, désire louer?...

CARDINET, insistant sur chaque détail.

Oui, monsieur le marquis désire... il demeure à dix lieues d'ici, monsieur le marquis, à la Ranée.

MADAME CARDINET.

Il me paraît inutile...

CARDINET.

A la Ranée... près de notre neveu, Georges d'Hacqueville...

SIMONE, s'oubliant.

Georges!...

MADAME CARDINET.

Vous le connaissez?

SIMONE.

Si je connais Georges!... je crois bien que je connais Georges!...

MADAME CARDINET, à part.

La demoiselle aussi est originale... (Haut.) Eh bien, monsieur, puisque vous avez envie de louer notre maison...

ESCOULOUBINE.

Hein?...

CARDINET.

Oui... vous avez envie de louer une maison que nous avons à Dinard?... à Dinard...

SIMONE, à Escouloubine.

Tu entends, papa, à Dinard...

CARDINET.

Vous avez envie de louer pour la belle saison : alors, vous vous êtes adressé à notre notaire, maître Monicot, maître Monicot...

SIMONE.

Tu entends, papa?... maître Monicot...

MADAME CARDINET.

Mais quel besoin?... Monsieur le sait bien, tout ce que vous dites là!...

CARDINET.

Ça ne fait rien... on ne saurait être trop net en affaires. (A Escouloubine.) Vous vous êtes adressé au notaire...

ESCOULOUBINE.

Molicot?...

CARDINET.

Oui... Molicot... Et vous lui avez dit que le prix vous convenait... quatre mille francs, le prix, quatre mille francs... et que, pour le reste, vous viendriez en causer avec nous.

MADAME CARDINET.

Encore une fois, je ne comprends pas la nécessité...

CARDINET.

Mais si, mais si!... il faut que tout cela soit dit... Vous nous aviez dit que vous viendriez, et, comme vous nous l'aviez dit, vous êtes venu avec votre fille.

ESCOULOUBINE.

Mon adorable Clara...

MADAME CARDINET.

Mais non!...

ESCOULOUBINE.

Comment, non?...

MADAME CARDINET.

Emma-Anna, vous avez dit...

SIMONE.

Je vous ai dit que j'avais beaucoup de noms.

CARDINET.

Oui, ma bonne amie... Vous savez, dans les grandes familles...

ESCOULOUBINE.

Oui... c'est cela... Anna-Emma-Clara de... (Il recommence à chercher le nom.)

CARDINET.

De Montflambert!

ESCOULOUBINE.

C'est cela, de Montflambert... de Montflambert...
(Allant à madame Cardinet.) Pas de façons avec moi, je
vous prie... (Faisant encore une fois un mouvement pour
embrasser madame Cardinet.) Voulez-vous?...

MADAME CARDINET, se reculant.

Monsieur le marquis!...

ESCOULOUBINE.

Vous continuez à ne pas vouloir? n'en parlons plus...
pas de façons avec moi, pas de façons, je vous prie...

MADAME CARDINET.

Je vais vous chercher le plan de la maison, monsieur, le plan du jardin et la photographie de la façade principale... Quand vous aurez vu cela, rien ne nous empêchera de terminer.

ESCOULOUBINE.

C'est cela, nous terminerons... nous terminerons, si cela vous plaît, et, si cela ne vous plaît pas, nous ne terminerons pas.

MADAME CARDINET, étonnée.

Je ne comprends pas...

ESCOULOUBINE.

Comme vous voudrez, je vous dis... pas de façons, je ne les supporte pas... je ne peux pas les supporter...
(A Simone.) Embrasse-moi, Caroline...

MADAME CARDINET, qui allait sortir, s'arrêtant.

Caroline, à présent!...

CARDINET, perdant la tête.

Vous savez, dans les grandes familles... Allez chercher le plan, ma bonne amie, allez chercher les photographies.

Madame Cardinet sort par le pan coupé de gauche.

SCÈNE XIV

CARDINET, ESCOULOUBINE et SIMONE.

CARDINET, tombant accablé sur une chaise.

Ah!

ESCOULOUBINE.

Nous vous avons bien compris!... nous vous avons compris du premier coup...

CARDINET.

Oui. Et je vous remercie.

ESCOULOUBINE.

Votre femme vous fait peur, et vous n'avez pas osé lui avouer que vous veniez de prendre une loge.

CARDINET, se gendarmant.

Je n'ai pas osé, je n'ai pas osé...

SIMONE.

Ne dites pas non; M. Coquard nous avait avertis.

CARDINET.

Ah! Coquard vous avait dit...

SIMONE.

Oui...

CARDINET.

C'est comme cela maintenant, mais ça ne durera pas, je prendrai ma revanche, je serai le maître...

ESCOULOUBINE.

Comme dans *le Mari à la campagne*... « Voilà ce qui me plaît, voilà ce que veux... parce que j'ai une volonté .. »

CARDINET.

Le Mari à la campagne?...

SIMONE.

Vous ne l'avez pas vu?

CARDINET.

Non!... je n'ai rien vu, moi!...

ESCOULOUBINE.

Voyez-le, mais voyez-le par Escouloubine... parce que, si vous le voyez sans le voir par Escouloubine, autant dire que vous ne l'avez pas vu... Qu'est-ce que vous dites du gentilhomme campagnard, hé?...

CARDINET.

Du gentilhomme campagnard?...

ESCOULOUBINE.

Oui, de celui que je viens de vous faire : « Pas de façons, hé! pas de façons avec moi!... »

CARDINET.

Mon Dieu, je ne vous en aurais pas parlé, mais puisque vous me demandez mon avis...

ESCOULOUBINE.

Il ne vous plaît pas!

CARDINET, faisant la moue.

Hum!

ESCOULOUBINE.

Et vous, Simone?...

SIMONE, même jeu.

Dame! vous savez...

ESCOULOUBINE.

Cela suffit... Voilà ce qu'il a de beau, Escouloubine voilà ce qu'il a de beau, c'est qu'il écoute les observations... Ce gentilhomme-là ne vous va pas, je vais vous en faire un autre.

Il remonte.

3.

CARDINET, bondissant.

Comment!...

ESCOULOUBINE, s'arrangeant les cheveux et se mettant un binocle sur le nez.

Je vais vous en faire un autre, voilà tout, je vais vous en faire un autre!

Entre madame Cardinet avec les plans. — Escouloubine s'est donné une physionomie différente de celle qu'il avait à la scène précédente : vingt ans de plus; il se tient voûté, marche avec des mouvements d'automate et remplace par une voix aiguë et fêlée la voix franche et chaude du gentilhomme campagnard.

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME CARDINET.

MADAME CARDINET.

Là!... j'apporte tout ce qu'il faut, et, quand vous aurez vu, nous pourrons...

ESCOULOUBINE, avec de grandes manières et une voix cassée.

Voyons cela, chère madame, voyons cela.

Il lorgne les papiers.

MADAME CARDINET, stupéfaite.

Hé!

ESCOULOUBINE, bas, à Simone.

Il est meilleur, celui-là, n'est-ce pas, il est meilleur? (Cardinet fait un geste de désespoir, Simone pouffe de rire dans son mouchoir. Escouloubine continue à examiner les plans.) C'est très gentil! très gentil!... A votre place, moi, je ferais mettre cela dans un joli cadre en or, et je l'accrocherais quelque part, ce serait très gentil, très gentil...

MADAME CARDINET, reprenant les plans.

Ah çà! mais...

CARDINET.

Ma bonne amie, monsieur le marquis vient d'être pris d'une indisposition subite...

ESCOULOUBINE.

Oui... (Il tousse.) Hé!... hé!... c'est un mauvais rhume que j'ai attrapé l'autre jour chez la duchesse... (A part.) Il est meilleur, celui-là, il est meilleur...

CARDINET.

Et il aime mieux aller tout terminer chez le notaire... N'est-ce pas, monsieur le marquis, vous aimez mieux aller tout terminer chez le notaire, chez maître Monicot?...

ESCOULOUBINE.

Chez le tabellion... oui... oui... j'aime mieux cela.. viens, Clémentine...

MADAME CARDINET.

Clémentine, à présent!...

On entend sonner.

CARDINET.

Allons, bien! qu'est-ce qui vient encore là?...

Entre Manette par le pan coupé de droite.

MANETTE.

C'est M. Monicot, le notaire.

MADAME CARDINET.

Qu'il entre!... Je ne suis pas fâchée de savoir...

Entre Monicot.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MONICOT.

MONICOT, apercevant Escouloubine et Simone.

Les comédiens, ici!...

ESCOULOUBINE, donnant le bras à Simone.

Viens, ma fille.

SIMONE, se tordant.

Oui, papa, je viens...

ESCOULOUBINE.

Madame... messieurs... (Bas.) Il est meilleur, celui-là.

CARDINET, le poussant.

Oui, il est meilleur, mais allez-vous-en!

Escouloubine sort avec Simone qui éclate de rire; Manette les suit.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, moins ESCOULOUBINE et SIMONE.

MADAME CARDINET.

Les comédiens!... vous êtes sûr, monsieur Monicot, que ce sont bien les comédiens?...

MONICOT.

Parfaitement sûr!... M. Escouloubine et mademoiselle Simone... je les ai parfaitement reconnus.

MADAME CARDINET, se replaçant dans le fauteuil où elle était au commencement de l'acte.

Venez près de moi, monsieur Monicot.

MONICOT.

Oui, chère madame... Soyez indulgente, je vous en prie, soyez indulgente.

Il s'assied près de madame Cardinet : — cela doit former une espèce de tribunal.

MADAME CARDINET, à Cardinet.

Vous, mettez-vous là... asseyez-vous là...

CARDINET, tenant une chaise devant lui et la balançant.

Je n'ai pas besoin de m'asseoir... je suis bien comme je suis...

MADAME CARDINET, furieuse.

Vous dites?...

MONICOT, la calmant.

Chère madame, je vous en prie...

MADAME CARDINET, à son mari, après un silence.

C'étaient les comédiens, vous en convenez?

CARDINET.

Oui, c'étaient les comédiens.

MADAME CARDINET.

Qu'est-ce qu'ils étaient venus faire ici?

CARDINET.

Ils sont venus me demander si je voulais prendre une loge pour la représentation de ce soir.

MADAME CARDINET.

Vous n'en avez pas pris, j'aime à croire?

CARDINET.

Je vous demande pardon.

MADAME CARDINET.

Vous en avez pris une?

CARDINET.

La meilleure de la salle, une loge de douze places, dont deux sur le devant : ça m'a coûté cent huit francs.

MADAME CARDINET.

Cent huit francs!!! .

CARDINET.

Cent huit francs!

MONICOT.

Madame, je vous en prie...

MADAME CARDINET, à son mari.

Laissez là cette chaise, ne la remuez pas ainsi, cela m'agace.

CARDINET.

Ne me demandez pas de laisser là cette chaise, ne me le demandez pas... je ne vous conseille pas de me le demander.

MADAME CARDINET, se levant.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

CARDINET, éclatant et jetant sa chaise à l'autre bout de la scène.

Ça veut dire que j'en ai assez ! vous avez entendu, madame Cardinet ? ça veut dire que j'en ai assez !...

Il marche vers le guéridon, madame Cardinet se sauve effrayée.

MADAME CARDINET.

Il veut me battre !

CARDINET.

Non, je ne veux pas vous battre... et pourtant !... mais je veux être le maître de passer mes soirées comme il me convient. Je ne vous empêche, pas, vous, d'aller présider votre *Œuvre du détournement progressif*... avec M. le trésorier... (A Monicot.) Je ne me trompe pas, vous êtes bien le trésorier...

MONICOT.

Oui... ces dames ont daigné, à cause de la pureté de mes mœurs...

CARDINET.

Allez-y !

MONICOT.

J'en arrive !

CARDINET.

Retournez-y, puisque ça vous amuse ; moi, ça m'amuse d'aller à la comédie et j'y vais...

MADAME CARDINET.

Tu n'iras pas !...

Elle remonte, donne un tour de clef à la serrure et redescend d'un air digne.

CARDINET.

Je vous demande pardon, je dînerai à mon cercle, et, après, j'irai à mon théâtre, dans ma loge.

Il essaie d'ouvrir la porte.

MADAME CARDINET, à Monicot.

Diner au cercle!...

MONICOT.

Ah!

MADAME CARDINET.

Et après cela!...

MONICOT.

Il ira à son théâtre!

MADAME CARDINET.

Dans sa loge!

MONICOT.

Ah!

Cardinet secoue la porte.

MADAME CARDINET.

Empêchez-le, monsieur Monicot!... empêchez-le!

MONICOT, allant à Cardinet.

Mon ami...

CARDINET, le repoussant.

Eh! laissez-moi donc tranquille, vieille bête!

MONICOT, allant tomber sur un fauteuil.

« Vieille bête!... » il m'a appelé vieille bête, moi, le vieux notaire de la famille...

CARDINET, revenant à sa femme.

Mais... c'est vous, au fait, qui avez pris la clef?

MADAME CARDINET.

Oui, c'est moi.

CARDINET.

Donnez-la-moi.

MADAME CARDINET.

Tu ne l'auras pas...

CARDINET.

Donnez-la-moi.

MONICOT.

Ne la lui donnez pas.

MADAME CARDINET.

Tu ne l'auras pas, tu ne l'auras pas, tu ne l'auras pas!..

CARDINET.

A votre aise!... je m'en passerai!... (Il enfonce la porte d'un coup d'épaule.) Là!

MADAME CARDINET.

Ah!

CARDINET, revenant.

Et vous savez.... si le cœur vous en dit... loge 17... il y a douze places, dont deux sur le devant... Bonsoir!

Il sort.

MADAME CARDINET, tombant sur un siège avancé par Monicot.

A moi! à moi!

MONICOT.

Je vous avais bien dit, chère madame, je vous avais bien dit que vous ne le teniez pas assez sévèrement...

Il tape dans les mains de madame Cardinet.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une place publique à Saint-Malo. — A droite, la maison de Cardinet ; à gauche, la maison de Monicot. — Une belle nuit, bien éclairée par la lune. — Au lever du rideau, grand silence et solitude complète. — On entend sonner deux heures du matin : quatre coups d'abord et puis deux coups plus forts. — Une fenêtre s'ouvre, paraît madame Cardinet.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME CARDINET, à sa fenêtre.

Deux heures du matin... et mon mari n'est pas encore rentré... Il est impossible que la représentation ne soit pas terminée... J'ai envoyé Manette, et Manette ne revient pas... Il me semble pourtant... non, rien... Je suis inquiète... Il a peur de moi, peut-être, et c'est pour cela qu'il ne revient pas... peut-être est-il là, rôdant autour de la maison et n'osant pas se montrer. (Appelant.) Mon ami... êtes-vous là?... mon ami, si vous êtes là, venez... je ne vous ferai pas de reproches... n'ayez pas peur... Vous entendez, monsieur Cardinet, vous pouvez venir... on ne vous fera pas de mal... Monsieur Cardinet, monsieur Cardinet!... Personne ne répond... je suis inquiète, décidément, je suis très inquiète.

Elle se retire ; dès qu'elle a disparu, entrent en scène, par le fond à droite, deux petits patronnets, suivis du pâtissier.

SCÈNE II

LE PATISSIER, puis COQUARD.

LE PATISSIER.

Vite! vite!... portez cela au Café de la Comédie...
Quant au gâteau monté, je l'enverrai tout à l'heure
avec les petits fours...

UN PATRONNET.

C'est bien, patron, c'est bien...

LE PATISSIER.

Allez vite... (Les patronnets sont sortis par le fond, à gauche.
— Entre Coquard, venant de la droite, un basson sous le bras.)
Comment, c'est vous, monsieur Coquard?... je vous
croyais au souper...

COQUARD.

J'y étais, monsieur Turlot, j'y étais... mais, ces dames
ayant témoigné le désir de nous entendre faire de la
musique, je suis venu prendre mon basson... Au revoir,
monsieur Turlot!

LE PATISSIER.

Au revoir, monsieur Coquard!

Coquard sort par la gauche; le pâtissier, par la droite. -- Dès qu'ils
sont sortis, madame Cardinet reparait à la fenêtre.

SCÈNE III

MADAME CARDINET, puis MANETTE, une lanterne
à la main.

MADAME CARDINET.

Il m'a semblé entendre... Eh! non... Quelqu'un vient...
mon mari?... non, ce n'est pas mon mari, c'est Manette...
Eh bien, Manette, eh bien?...

MANETTE, venant du fond, à gauche.

Ah! madame!

MADAME CARDINET, à la fenêtre.

Parlez vite!...

MANETTE.

Il y a beau temps que le théâtre est fermé, madame...
Tout le monde est parti, il n'y a plus personne.

MADAME CARDINET.

Et M. Cardinet, alors? où est-il M. Cardinet?...
Qu'est-ce qu'il est devenu M. Cardinet?...

MANETTE.

Monsieur?...

MADAME CARDINET.

Oui.

MANETTE.

Il n'est pas encore rentré, monsieur?...

MADAME CARDINET.

Eh non, il n'est pas encore rentré... s'il était rentré,
est-ce que je vous demanderais?... (On entend une musique
éloignée.) Qu'est-ce que c'est que cette musique?

MANETTE.

Cette musique...

MADAME CARDINET.

Oui... est-ce que vous n'entendez pas?...

MANETTE.

Si fait, madame... Ça vient du Café de la Comédie...
C'est la musique des amateurs de Saint-Malo... Ils ont
offert un souper aux comédiens... et, de temps en
temps, ils jouent un petit air...

MADAME CARDINET, très agitée.

Qu'est-ce que vous dites?... les amateurs de Saint-
Malo ont offert un souper aux comédiens?...

MANETTE.

Oui, madame.

MADAME CARDINET.

Et aux comédiennes!!!

MANETTE.

Oui, madame, pour les remercier...

MADAME CARDINET.

Et qui sont-ils, ces amateurs, qui sont-ils?

MANETTE.

Je ne sais pas, madame... je crois que M. Coquard en est, mais je ne sais pas quels sont les autres...

MADAME CARDINET, appelant.

Monsieur Monicot! monsieur Monicot!... Sonnez à la porte de monsieur Monicot, Manette, et réveillez-le...

MANETTE.

Oui, madame... (Allant sonner à la porte de Monicot.) Monsieur Monicot! monsieur Monicot!...

TOUTES LES DEUX.

Monsieur Monicot! monsieur Monicot!...

Monicot paraît à la fenêtre. — Manette est au fond avec sa lanterne, pour voir si Cardinet revient.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONICOT, en bonnet de nuit et robe de chambre.

MONICOT.

Qu'est-ce que c'est?... qui est-ce qui m'appelle?...

Manette lui montre madame Cardinet.

MADAME CARDINET.

C'est moi, monsieur Monicot, c'est moi...

MONICOT.

Vous, chère dame et chère présidente... ah! que je vous remercie! vous avez interrompu le rêve le plus épouvantable... Imaginez-vous, chère dame et chère présidente, que je rêvais qu'une actrice... Elle s'approchait de moi, cette actrice, et se préparait à m'envelopper aux sons d'une musique délicieuse... (Écoutant.) Tiens! elle dure toujours, la musique...

MADAME CARDINET.

Vous m'êtes dévoué, monsieur Monicot?

MONICOT.

Si je vous suis dévoué?... Je prends à témoin cette nuit radieuse...

MADAME CARDINET.

Eh bien... si vous m'êtes dévoué, habillez-vous vite... j'ai besoin de vous...

MONICOT, pudique.

A cette heure de nuit!

MADAME CARDINET.

Je veux aller au Café de la Comédie; vous me donnerez le bras...

MONICOT.

Chère présidente, y pensez-vous?...

MADAME CARDINET.

J'y pense tellement que, si vous ne voulez pas m'accompagner, j'irai toute seule...

MONICOT.

Je suis à vous, chère madame, je suis à vous... le temps seulement de mettre les vêtements nécessaires...

Il disparaît. — Fin de la musique.

MADAME CARDINET.

Dépêchez-vous... Eh bien, Manette, vous ne voyez personne?

MANETTE.

Non, madame, personne absolument. (Au moment où Manette va rentrer dans la maison, elle voit un petit patronnet qui est sur le point de sonner à la porte.) Eh bien, qu'est-ce qu'il a, celui-là?... qu'est-ce que vous demandez, mon ami?

SCÈNE V

MANETTE, LE PATRONNET,
MADAME CARDINET, puis LE PATISSIER.

Le patronnet porte une manne sur la tête; dans cette manne, un gâteau.
— Ce gâteau doit être un énorme biscuit de Savoie surmonté d'un Amour en sucre, — assez gros pour que l'on puisse bien voir que c'est un Amour; — placé sur un petit ressort à boudin, l'Amour danse au-dessus du biscuit de Savoie.

LE PATRONNET.

C'est le gâteau que j'apporte, le gâteau monté commandé par M. Cardinet.

MADAME CARDINET, reparaissant brusquement à sa fenêtre.

« M. Cardinet »!... qui est-ce qui vient de parler de M. Cardinet?...

LE PATRONNET.

C'est moi, madame... j'apporte le gâteau commandé par M. Cardinet.

MADAME CARDINET.

Le gâteau commandé par?... Ne le laissez pas partir, Manette... ne le laissez pas partir!... je descends, et nous allons savoir...

Elle disparaît.

MANETTE, au patronnet.

Vous, mon garçon, je suis à peu près sûre que vous venez de faire une boulette.

LE PATRONNET.

Mais non... C'est bien ici chez M. Cardinet, n'est-ce pas?... eh bien, puisque c'est M. Cardinet lui-même qui est venu...

Entre madame Cardinet; elle se précipite sur le patronnet.

MADAME CARDINET.

« M. Cardinet lui-même... » qu'est-ce que vous dites qu'il a fait, M. Cardinet lui-même? (En le secouant.) Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous dites?

LE PATRONNET.

Prenez garde, madame, vous allez casser l'Amour!...

MADAME CARDINET.

L'Amour!...

LE PATRONNET.

M. Cardinet a bien recommandé de faire attention à l'Amour... Et puis il a écrit quelque chose sur un petit papier, et il a dit qu'il fallait mettre ce petit papier dans la main de l'Amour quand on servirait le gâteau.

MADAME CARDINET.

Il a écrit quelque chose sur un petit papier?...

LE PATRONNET.

A preuve que je l'ai là, dans ma main, le petit papier!...

Il le montre : madame Cardinet le lui arrache.

MADAME CARDINET, essayant de lire,

« A l'ado... A l'adorable... » Je ne peux pas lire... approchez votre lanterne, Manette.

MANETTE, élevant sa lanterne.

Voici, madame...

MADAME CARDINET, lisant.

« A l'adorable Simone. »

LE PRINCE.

MANETTE.

Il y a ça!...

MADAME CARDINET.

Oui... il y a ça!... « A l'adorable Simone... » Et au-dessous...

MANETTE.

Au-dessous?...

MADAME CARDINET.

La lanterne, Manette, approchez la lanterne...

MANETTE.

Voici, madame, voici...

MADAME CARDINET, lisant.

Cette brioche est un emblème,
Ça veut dire que je vous aime.

MANETTE, faisant avec sa lanterne un geste d'indignation.

Oh!...

MADAME CARDINET.

Des vers, il lui envoie des vers!

Le patronnet reprend le papier des mains de madame Cardinet, sans que celle-ci s'en aperçoive. — Entre le pâtissier.

LE PATISSIER, paraissant au fond à droite.

Juste ce que je craignais!... l'imbécile, au lieu de porter le gâteau là-bas, l'a apporté ici. (Haut.) Il y a erreur, madame; je regrette beaucoup que mon garçon vous ait dérangée... il y a erreur... (Il prend le patronnet par la main.) Allons, viens, toi...

LE PATRONNET.

On m'avait dit chez M. Cardinet!...

Le pâtissier le bouscule.

LE PATISSIER.

Venez, vous autres...

Il sort emmenant le patronnet. — Deux autres patronnets, ayant chacun une manne sur la tête, traversent la scène en courant et sortent derrière le pâtissier.

SCÈNE VI

MANETTE, MADAME CARDINET.

MANETTE.

Pour un beau dessert, ça fera un beau dessert... vous avez vu, madame?

Elle remonte.

MADAME CARDINET, sans l'écouter.

Cette brioche est un emblème,
Ça veut dire que je vous aime!!!

Entre Monicot, habillé tout de travers.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONICOT.

MONICOT.

Vous me pardonnerez, chère dame, de vous avoir fait attendre... quelques soins à donner à ma toilette...

MADAME CARDINET, égarée, folle, ne sachant pas ce qu'elle dit.

Bonjour, monsieur Monicot, bonjour!...

MONICOT.

Me voilà prêt. Nous irons quand vous voudrez.

MADAME CARDINET.

Aller... où ça?

MONICOT.

Eh bien, mais... au Café de la Comédie... (Madame Cardinet le regarde d'un air de plus en plus égaré.) Vous ne vous rappelez pas?... Vous m'avez prié de descendre... de descendre pour aller avec vous au Café de la Comédie...

MADAME CARDINET.

Ah! oui, je me rappelle maintenant... au Café de la Comédie... oui, oui, je me rappelle.

MONICOT, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce que...?

Geste de Monicot demandant à Manette si madame Cardinet ne serait pas devenue folle; geste de Manette répondant que cela pourrait bien être.

MADAME CARDINET.

Ce n'est pas la peine maintenant d'aller au Café de la Comédie... J'étais inquiète, je ne le suis plus. Je sais où est mon mari, je sais ce qu'il fait... il soupe, il soupe avec des comédiennes! (Elle éclate de rire.) Ha! ha! ha!

MONICOT, effrayé.

Madame... je vous en prie...

MADAME CARDINET, le regardant avec égarement.

Cette brioche est un emblème,
Ça veut dire...

MONICOT, très effrayé.

Je vous en prie... ce calme me fait peur... criez, pleurez... mais ne me regardez pas ainsi... tout, plutôt que ce calme qui m'épouvante!... (Il embrasse madame Cardinet, qui est tombée dans ses bras; elle ne paraît pas s'en apercevoir: alors il l'embrasse de nouveau, avec violence, et, s'adressant à Cardinet qui n'est pas là :) Ah! tu m'as appelé vieille bête!... eh bien, tiens, ta femme, tiens, tiens!...

Il l'embrasse encore.

MANETTE, essayant de l'arrêter.

Eh bien, monsieur?... eh bien?...

MONICOT.

Il y a sept ans que j'en mourais d'envie.

MADAME CARDINET, s'arrachant brusquement des bras de Monicot.

Oh! mais je me vengerai... vous entendez, monsieur Monicot, je me vengerai...

MONICOT, résolu.

Y êtes-vous décidée?...

MADAME CARDINET.

Oui...

MONICOT, offrant son bras.

Eh bien, alors, bien qu'il n'entre pas dans la nature de mes fonctions...

MADAME CARDINET, le repoussant.

Non, pas comme ça... je trouverai mieux!

MONICOT, incrédule.

Oh!... où donc?...

MADAME CARDINET, remontant.

Mais, en attendant que je trouve... Manette, où êtes-vous, Manette?...

MANETTE, venant à sa maîtresse.

Me voici, madame.

MADAME CARDINET.

Nous allons rentrer, Manette... une fois que nous serons rentrées, vous fermerez toutes les portes, vous mettrez les verrous, vous mettrez la barre...

MANETTE.

Et monsieur?... Si je mets les verrous, si je mets la barre, monsieur ne pourra pas rentrer...

MADAME CARDINET.

Eh bien, si monsieur ne peut pas rentrer, monsieur ne rentrera pas, voilà tout!

MANETTE.

Oh! madame!...

MONICOT.

Lui faire passer la nuit à la belle étoile, oui, ce n'est pas mal... je crois pourtant que ce que je vous proposais...

MADAME CARDINET, sans l'écouter.

Monsieur Monicot?...

MONICOT.

Chère dame?...

MADAME CARDINET.

Je vous en prie, monsieur Monicot... ayez la bonté de me pincer...

MONICOT.

Plaît-il?...

MADAME CARDINET.

Pincez-moi, je vous dis!...

MONICOT.

Oh! chère dame!

MADAME CARDINET.

Je vous en prie.

MONICOT.

Puisque vous l'exigez!...

Il la pince.

MADAME CARDINET, sautant.

Aïe!... (Très calme.) Je suis bien éveillée, ce n'est pas un rêve... mon mari est réellement en train de souper avec des comédiennes, et je suis, moi, à deux heures et demie du matin, sur une place publique, en train de causer avec un notaire à demi vêtu... Votre servante, monsieur Monicot. Venez, Manette.

Elle rentre chez elle. — Manette va la suivre.

MONICOT, courant après Manette.

Manette!... mademoiselle Manette!

MANETTE, revenant.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu?...

MONICOT.

Vous ne désirez pas que je vous pince, vous aussi?

MANETTE, en riant.

Pas la peine, monsieur Monicot, pas la peine : je suis bien sûre d'être éveillée...

MADAME CARDINET, paraissant à la fenêtre.

Eh bien, Manette?...

MANETTE.

Me voilà, madame. C'est M. Monicot qui voulait...

Monicot cherche à la faire taire.

MADAME CARDINET, de sa fenêtre, à Manette.

Il est bien entendu que, si l'on frappe, je vous défends absolument d'ouvrir. Du reste, pour être plus sûre... quand vous aurez tout fermé, vous m'apporterez les clefs. Vous entendez, Manette?

MANETTE.

Oui, madame.

Elle rentre dans la maison.

MADAME CARDINET.

Bonne nuit, monsieur Monicot!...

Elle ferme sa fenêtre.

MONICOT.

Bonne nuit, chère dame! (Reprise de la musique. Monicot, qui allait rentrer chez lui, s'arrête.) Elle était charmante, cette actrice!... cette actrice dans mon rêve... cette actrice qui se préparait à m'envelopper aux sons d'une musique... Elle avait des yeux bleus, une tête d'ange, et un sourire!... Elle était en train, au moment même où l'on m'a réveillé, elle était en train de jouer négligemment avec ma chevelure, et elle me demandait si mes panonceaux étaient en or. (Il fait encore un pas pour rentrer et s'arrête de nouveau.) Je voudrais que mon rêve recommençât et qu'elle m'adressât encore une fois la même question... Je n'hésiterais pas, je lui répondrais : « Oui, oui..., ils sont en or, et je te les donne!... »

(Comme s'il répondait à un reproche.) **Eh bien, tiens... en rêve, on a bien le droit!...**

Il rentre et ferme sa porte. On entend, d'autre part, le bruit des verrous mis par Manette, et puis, dans le lointain, deux voix qui chantent. Peu à peu on distingue la chanson, et l'on voit arriver les deux chanteurs.

SCÈNE VIII

CARDINET, ESCOULOUBINE, se donnant le bras et arrivant par le fond à gauche. — Escouloubine est complètement gris et Cardinet un peu lancé.

CARDINET et ESCOULOUBINE, chantant.

Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà, voilà le refrain du bivouac!
Voilà, voilà le refrain du bivouac!

ESCOULOUBINE, parlé.

Tu n'y es pas...

(Chanté.)

Voilà, voilà le refrain du bivouac!

(Parlé.) **A nous deux!**

ENSEMBLE.

Vive le vin, l'amour et le tabac!...

ESCOULOUBINE, s'interrompant.

Décidément, tu n'y es pas... ce n'est pas ta faute... c'est la faute du vin de Champagne.

CARDINET.

Par exemple!... est-ce que tu te figures, parce que j'ai bu cinq ou six méchants verres...?

ESCOULOUBINE.

Oh! oh!... cinq ou six...

CARDINET.

Eh bien! oui, là, tu as raison... je le suis un peu... mais ce n'est pas le vin de Champagne qui m'a grisé.

ESCOULOUBINE.

Moi, ce qui m'a grisé, c'est l'anisette.

CARDINET.

Non, ce qui m'a grisé, c'est que, pendant le souper, j'étais assis entre mademoiselle Simone et mademoiselle Denise... tu sais bien, Denise... une petite qui vous a un air d'innocence... des yeux bleus, une figure d'ange...

ESCOULOUBINE.

Ne t'y fie pas...

CARDINET.

Il n'y a pas de danger!... j'aime bien mieux Simone... ah! Simone... ce n'est pas du tout une femme comme cette Denise... oh! non!... ce qu'elle voudrait, Simone, c'est être aimée...

ESCOULOUBINE.

Tu crois?

CARDINET.

Elle me l'a dit... Il y a bien un prince...

ESCOULOUBINE.

Le prince Wolinzoff... je le connais...

CARDINET.

Mais il paraît qu'on ne le voit jamais, ce prince... on ne le voit jamais... Il se contente d'envoyer deux cent mille francs par an... Simone voulait les refuser... mais on lui a dit que ça mécontenterait peut-être la Russie... et que, dans ce moment-ci, il ne fallait pas... les plus petites choses pouvant avoir une importance... Simone n'a pas insisté, mais elle n'est pas heureuse... elle voudrait être aimée.

ESCOULOUBINE, qui ne l'a pas écouté.

Comment m'as-tu trouvé dans *les Crochets du père Martin*?

CARDINET.

Les Crochets du père Martin?... ah! oui, oui... je te demande pardon... c'est que ça s'enchaîne si peu avec ce que j'étais en train de te dire... tu me demandes comment je t'ai trouvé dans les Crochets du père Martin?

ESCOULOUBINE.

Oui!...

CARDINET.

Je t'ai trouvé impayable dans *les Crochets du père Martin*, je t'ai trouvé impayable...

ESCOULOUBINE, vexé.

Impayable!... voilà tout ce que tu trouves à dire d'Escouloubine... impayable!...

CARDINET.

Impayable ne te va pas?... Qu'est-ce que tu veux, alors?... veux-tu étonnant, veux-tu gigantesque, veux-tu pyramidal?

ESCOULOUBINE.

Pyramidal!

CARDINET.

Hé?...

ESCOULOUBINE.

Pyramidal!... j'aime mieux pyramidal!...

CARDINET.

Tu es content?... eh bien, tant mieux, parce qu'au moment de nous séparer, il m'aurait été pénible...

ESCOULOUBINE.

Nous séparer?...

CARDINET.

Dame!... il faudra bien finir... nous sommes arrivés, voici ma maison... il ne me reste plus maintenant qu'à te remercier d'avoir bien voulu...

ESCOULOUBINE.

C'est ta maison?

CARDINET.

Oui.

ESCOULOUBINE.

Tu es bien sûr?

CARDINET.

Voilà une question, par exemple!

ESCOULOUBINE.

N'en parlons plus... du moment que tu es sûr... Tu as la clef?...

CARDINET.

Sans doute!

Il la lui montre.

ESCOULOUBINE, allant vers la porte.

Entrons, alors, entrons.

CARDINET, se jetant au-devant de lui.

Comment, entrons?... tu veux entrer chez moi?

ESCOULOUBINE.

Oui.

CARDINET.

Il ne manquerait plus que ça!...

ESCOULOUBINE.

C'est dans ton intérêt... à cause de ta femme...

CARDINET.

Ma femme!...

ESCOULOUBINE.

Si tu as l'imprudence de rentrer seul, elle te fera une scène... une scène épouvantable... tandis qu'en te voyant avec moi...

CARDINET.

Qu'est-ce que tu y feras?...

ESCOULOUBINE.

J'arrangerai tout, moi... Ouvre la porte et n'aie pas peur, je te promets de tout arranger...

CARDINET.

Ah! bien ce serait du joli... elle ne peut pas souffrir les comédiens, ma femme.

ESCOULOUBINE.

Je sais, je sais, elle n'aime pas la comédie...

CARDINET.

Non, elle ne l'aime pas... et elle ne t'aurait pas plus tôt reconnu...

ESCOULOUBINE.

Elle ne me reconnaîtrait pas... (Étonnement de Cardinet.) Non, elle ne me reconnaîtrait pas... ce ne serait pas Escouloubine qui rentrerait avec toi, ce serait un vieux gentilhomme...

CARDINET.

Encore!!!...

ESCOULOUBINE.

Et celui-là ne ressemblerait pas aux deux premiers. Tu en serais content, de celui-là, tu en serais content... (Contrefaisant un troisième vieux gentilhomme.) C'est votre mari, madame... c'est votre mari... je vous le ramène... (Changeant de ton.) Comment m'as-tu trouvé dans la *Corde sensible*?...

CARDINET, impatienté.

Ah!... tu m'embêtes...

ESCOULOUBINE.

Qu'est-ce que tu dis?...

CARDINET.

Non, non... ce n'est pas cela que je voulais dire... mais c'est qu'aussi tu me mets dans un état... il faut

que je rentre, décidément... tu entends, il faut que je rentre...

ESCOULOUBINE.

Et tu t'obstines à vouloir rentrer seul?...

CARDINET.

Oui, je m'obstine...

ESCOULOUBINE.

Eh bien, à ton aise!... adieu, vieux...

CARDINET.

C'est ça... adieu... adieu... (Il va à la porte et met la clef dans la serrure.) Qu'est-ce que tu fais, toi?... tu restes là?...

ESCOULOUBINE, assis sur un banc qui se trouve au coin de la maison de Monicot.

Oui, j'attends!...

CARDINET, revenant.

Qu'est-ce que tu attends?

ESCOULOUBINE.

J'attends que tu sois rentré... je ne sais pas, mais je me figure qu'une fois que tu seras rentré, je vais en entendre de drôles... pif paf! taratata poum!... les meubles qu'on renverse...

CARDINET, tournant la clef dans la serrure.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette clef?... il faut qu'il y ait quelque chose... (Il secoue la clef pour faire tomber ce qu'il y a dedans, puis essaie encore une fois d'ouvrir la serrure.) Mais non... la clef va bien, elle va très bien, et la porte ne s'ouvre pas... (A Escouloubine qui rit à se tordre.) Qu'est-ce que tu as à rire?...

ESCOULOUBINE, continuant à rire.

Je ne sais pas... mais je m'attends à quelque chose... je ne sais pas pourquoi, mais je m'attends à quelque chose, et alors...

CARDINET.

Je vois ce que c'est : Manette aura mis les verrous...

ESCOULOUBINE.

Manette, ta servante?...

CARDINET.

Oui... Est-elle bête, cette Manette!...

ESCOULOUBINE, se levant.

Non, elle n'est pas bête... Elle a compris Escouloubine : elle n'est pas bête...

CARDINET.

Elle est bête d'avoir mis les verrous, puisque je n'étais pas rentré... Enfin, ça ne fait rien... je vais l'appeler bien doucement et je lui recommanderai d'ouvrir la porte sans faire de bruit. (Il frappe doucement sur le volet de Manette et l'appelle à voix basse.) Manette! Manette!...

ESCOULOUBINE, riant.

Elle ne vient pas, Manette!...

CARDINET.

Il faut bien lui laisser le temps de s'habiller... (Appelant.) Manette, voyons, Manette!...

Manette ouvre son volet.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MANETTE, à la lucarne.

MANETTE.

C'est vous, monsieur?

CARDINET.

Oui, c'est moi...

MANETTE.

Qu'est-ce que vous désirez, monsieur?

CARDINET.

Comment, qu'est-ce que je désire!... je désire que tu m'ouvres la porte.

MANETTE.

Je ne peux pas, monsieur.

CARDINET.

Pourquoi ça?...

MANETTE.

Parce que madame me l'a défendu...

Escoulobine se tord.

CARDINET.

Qu'est-ce que tu dis?... Madame t'a défendu d'ouvrir la porte?...

MANETTE.

Oui, monsieur.

CARDINET.

A moi?

MANETTE.

Oui, monsieur, à vous. Et, pour être bien sûre que je n'ouvrirai pas, elle a emporté les clefs dans sa chambre.

ESCOULOBINE, riant toujours.

Tu vois bien que j'avais raison de m'attendre à quelque chose, tu vois bien!...

CARDINET, à part.

Ce qui me vexe le plus, c'est qu'une pareille chose m'arrive devant cet animal-là! (*Haut, en essayant de sourire.*) C'est une plaisanterie, voilà tout.

ESCOULOBINE.

Ah!

CARDINET.

Oui, c'est une plaisanterie... mais tu vas voir com-

ment je vais la prendre, la plaisanterie... tu vas voir...
Manette?...

MANETTE.

Monsieur?...

Elle rit très fort.

CARDINET.

D'abord je te défends de rire quand je te parle...

MANETTE.

Ce n'est pas vous qui me faites rire, monsieur, c'est
lui.

Elle désigne Escouloubine.

ESCOULOUBINE.

Oui, c'est moi... Elle voit Escouloubine! elle est
heureuse!...

CARDINET, à Manette.

Tu vas monter chez ma femme, et tu lui diras de ma
part de te donner les clefs, de te les donner tout de
suite...

MANETTE.

Oui, monsieur.

CARDINET.

Et qu'elle prenne garde à ce qu'elle fera, ma femme...
tu entends, Manette, qu'elle y prenne garde!

MANETTE.

Bien, monsieur.

Elle ferme son volet.

SCÈNE X

ESCOULOUBINE, CARDINET.

CARDINET.

Qu'elle y prenne garde!... Tout à l'heure, vers la fin
du souper, il s'est passé une chose... une chose que je

voulais oublier... mais, si l'on m'y force, il faudra bien... Tu n'as pas remarqué, toi, ce qui s'est passé vers la fin du souper?...

ESCOULOUBINE.

Non.

CARDINET.

Madame Flocardin venait de me déclarer qu'elle me trouvait aimable.

ESCOULOUBINE.

Madame Flocardin, la duègne... ?

CARDINET.

« Ne nous quittez pas, me disait-elle... venez avec nous à Paris... » Alors tout le monde : « Oui... oui... c'est ça, monsieur Cardinet, venez avec nous, venez à Paris!... »

ESCOULOUBINE, chantant sur l'air des revues.

Allons à Paris, allons à Paris,
Cette ville immense...

CARDINET.

Là-dessus, Simone m'a regardé d'une certaine façon... Alors, il s'est passé en moi quelque chose... Enfin suffit, je m'entends... qu'elle prenne garde à ce qu'elle fera, ma femme... elle verra, si elle me pousse à bout, elle verra!...

ESCOULOUBINE.

Ne dis pas de mal de ta femme : c'est un caractère, ta femme, c'est un caractère, tandis que toi...

CARDINET.

Tandis que moi?...

ESCOULOUBINE.

Tu n'es rien du tout, toi... tu es ce que nous appe-

lons une utilité... pas autre chose... une utilité... et encore!...

CARDINET, à Manette qui reparait.

Eh bien, Manette?...

SCÈNE XI

LES MÊMES, MANETTE, à sa lucarne.

MANETTE.

Eh bien, monsieur, madame ne veut pas!...

CARDINET.

Ah!

ESCOULOUBINE.

J'en étais sûr...

MANETTE.

Non, monsieur, elle a absolument refusé, et elle m'a dit de vous dire que, puisque vous aimiez tant les comédiennes, vous n'aviez qu'à vous en aller à Paris avec les comédiennes!

CARDINET.

Elle a dit ça?

MANETTE.

Oui, monsieur.

ESCOULOUBINE.

Eh bien, tu vois... tout le monde est d'accord... Madame Flocardin, Simone, ta femme, tout le monde te conseille d'aller à Paris... (Chantant.) Allons à Paris...

CARDINET, très agité.

Mon ami... tu es mon ami, n'est-ce pas?...

ESCOULOUBINE.

Oui...

CARDINET.

Il faut que je rentre chez moi, que j'y rentre tout de suite... sans cela...

ESCOULOUBINE.

Sans cela?...

CARDINET.

Sans cela je ferais des bêtises... je suis épouvanté d'avance à l'idée des bêtises que je pourrais faire, si je ne rentre pas tout de suite...

ESCOULOUBINE.

Mais comment veux-tu?...

CARDINET, lui donnant son chapeau.

Prends mon chapeau. Toi, Manette, donne-moi la main.

Il monte sur une borne qui se trouve placée au-dessous de la lucarne.

MANETTE, lui donnant la main.

La main?... voilà, monsieur...

CARDINET.

Donne-moi les deux mains...

MANETTE, même jeu.

Voilà, monsieur...

CARDINET, essayant de se hisser.

Tire maintenant, tire tant que tu pourras... prends-moi par le collet de mon habit...

MANETTE.

Eh! monsieur... qu'est-ce que vous voulez faire, monsieur?

CARDINET.

J'essaie d'entrer par la fenêtre...

ESCOULOUBINE.

Hardi!... hardi!...

MANETTE.

Oh! monsieur, c'est impossible... (Nouveaux efforts de Cardinet.) Vous aurez beau faire, vous voyez bien que c'est impossible.

CARDINET, descendant.

En effet, il n'y a pas moyen. (A Escoulobine.) Rends-moi mon chapeau. (A part.) Ce qui me vexe le plus, c'est qu'une pareille chose m'arrive devant cet animal-là!...

ESCOULOUBINE.

Allons, il faut venir à ton secours, décidément : je vais te faire ouvrir la porte, moi, je vais te faire ouvrir...

Il frappe et sonne violemment à la porte de Cardinet.

CARDINET, voulant l'empêcher.

Tais-toi donc! tu vas réveiller tout le monde...

ESCOULOUBINE, frappant et sonnant.

C'est probable!...

CARDINET.

Et, si tu réveilles tout le monde, tout le monde va savoir que ma femme...

ESCOULOUBINE, frappant et sonnant toujours.

Qu'est-ce que ça fait?

CARDINET.

Comment, qu'est-ce que ça fait?

Toutes les fenêtres s'ouvrent, et se garnissent de voisins réveillés en sursaut et furieux; seule la fenêtre de madame Cardinet reste fermée.

LES VOISINS.

Qu'est-ce qu'il y a?... le feu?... Voulez-vous bien vous taire!...

MONICOT, à sa fenêtre.

Comment, Cardinet! non content d'avoir mené une

conduite plus digne d'un Héliogabale que d'un homme civilisé, vous venez maintenant troubler le sommeil... ?

CARDINET, exaspéré.

Ah ! laissez-moi tranquille, vous, le vieux notaire !...
 (A Escouloubine qui, pendant ce temps-là, n'a pas cessé de frapper.)
 Mais tais-toi donc, à la fin, tais-toi donc ! (Entendant la musique qui a recommencé depuis quelque temps et qui se rapproche.)
 Et de la musique, à présent, de la musique !... qu'est-ce qu'elle vient faire ici, cette musique ?...

ESCOULOUBINE, cessant de frapper et de sonner.

Ce sont mes camarades... ils vont à la gare... La *Lyre de Saint-Malo* leur fait la conduite...

CARDINET.

Les comédiens !... Simone !... Il ne manquait plus que ça, par exemple, il ne manquait plus que ça !...
 Entrent par le fond, à gauche, les comédiens escortés par la *Lyre de Saint-Malo*.

SCÈNE XII

LES MÊMES, SIMONE, DENISE,
 MADAME FLOCARDIN, COMÉDIENS et MUSICIENS.

SIMONE.

Monsieur Cardinet !...

CARDINET.

Simone ?...

SIMONE.

Je vous croyais rentré depuis longtemps. Qu'est-ce que vous faites là ?...

CARDINET, d'un air dégagé.

Mais, vous voyez, Escouloubine et moi, nous nous promenons...

ESCOULOUBINE.

Oui... nous nous promenons en attendant que sa femme veuille bien consentir à lui faire ouvrir la porte.

SIMONE, riant.

Comment!... madame Cardinet a refusé...

CARDINET.

C'est la première fois, je vous assure.

TOUT LE MONDE.

Ah!...

CARDINET.

Je ne voudrais pas que vous puissiez croire que c'est une habitude...

MONICOT, à sa fenêtre.

Elle a bien fait de refuser!... elle a bien fait!

CARDINET, se retournant.

Qu'est-ce qui a dit ça?

MONICOT.

C'est moi.

CARDINET.

Nous réglerons ça avec le reste... vous entendez, monsieur Monicot!...

DENISE.

Monsieur Monicot!

Elle regarde Monicot.

MONICOT, voyant Denise.

Ah! mon Dieu! cette voix!... cet air d'innocence!...

Il disparaît.

CARDINET, à Escouloubine.

Et quant à ma femme... tu m'as dit tout à l'heure que c'était un caractère, ma femme?...

ESCOULOUBINE.

Et un fameux!... tout d'une pièce!...

CARDINET.

Eh bien, tu vas voir si, moi aussi, je ne suis pas un caractère... (Aux voisins.) Vous êtes tous témoins que j'ai fait ce que j'ai pu pour me faire ouvrir cette porte...

TOUT LE MONDE.

Oui... oui... nous sommes témoins...

CARDINET.

Eh bien, à présent, cette porte s'ouvrirait toute grande que je refuserais d'y passer. (S'adressant à la fenêtre de madame Cardinet.) Vous m'avez conseillé de m'en aller à Paris avec les comédiennes, madame Cardinet, vous me l'avez conseillé... eh bien! c'est une affaire entendue... je vais à Paris...

SIMONE.

Qu'est-ce que vous dites?...

CARDINET.

Je dis que je pars avec vous.

ESCOULOUBINE.

C'est sérieux?...

CARDINET.

Je crois bien, que c'est sérieux!... Je vais à Paris... j'y vais!..

TOUT LE MONDE.

Bravo, Cardinet! bravo!

MONICOT, revenant à sa fenêtre avec une lorgnette et lorgnant Denise.

C'est bien elle... c'est bien l'actrice qui dans mon rêve... Et elle regarde mes panonceaux... c'est bien ça... c'est bien ça... (A Denise.) Ils sont en or!... ils sont en or!...

CARDINET, à Escouloubine.

Eh bien! qu'en dis-tu? Trouves-tu maintenant que je suis un caractère?

ESCOULOUBINE.

Ah! tu es grand, vois-tu, tu es grand comme...

CARDINET.

Comme quoi, voyons?

ESCOULOUBINE,

Tu es grand comme Escouloubine!... A Paris, maintenant, à Paris!...

TOUT LE MONDE.

A Paris!

Mouvement de départ. — Madame Cardinet ouvre sa fenêtre.

MADAME CARDINET.

Henri! Henri! Reviens, Henri, je te pardonne!...

CARDINET, donnant le bras à Simone.

Il est trop tard, madame!...

TOUT LE MONDE.

Il est trop tard!... A Paris! à Paris!...

Reprise de la musique. — Départ. — Tableau.

ACTE TROISIÈME

A Paris, chez Denise. — Un salon très élégamment meublé, très brillamment éclairé. — Porte au fond donnant sur un autre salon. — Deux portes à gauche et deux portes à droite. — A gauche, un canapé; à gauche du canapé, un pouf. — A droite, une table de jeu. — Au fond, à gauche, un piano. — Fauteuils, chaises, lustres, candélabres, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

DENISE, LE PRINCE, assis sur le canapé.

DENISE, debout près du prince.

Voyons, mon cher prince, voyons... recommencez un peu... la première fois, ça ne m'a pas paru très clair.

LE PRINCE, se levant.

Je vais recommencer, petite Denise... Il y a deux heures, je suis arrivé de Saint-Pétersbourg; dix minutes après mon arrivée, j'étais chez Simone...

DENISE.

Qui ne vous attendait pas...

LE PRINCE.

Non : je ne devais venir à Paris que dans six semaines... mais, vous savez, j'aime à lui faire de ces surprises... J'ai demandé à Simone ce qu'elle faisait aujourd'hui...

DENISE.

Elle vous a répondu qu'elle venait en soirée chez moi.

LE PRINCE.

Et elle a ajouté qu'elle me défendait absolument d'y venir, moi, parce que ma présence la gênerait...

DENISE.

Je crois bien, que votre présence la gênerait!... je crois bien!...

LE PRINCE.

Pourquoi ça?...

DENISE.

Je vais vous le dire... Il y a huit jours, nous sommes allés jouer la comédie à Saint-Malo. Simone s'est amusée à enlever un des bourgeois de la ville.

LE PRINCE.

Elle est charmante, cette Simone, elle est charmante!

DENISE.

Il s'est trouvé que ce bourgeois de Saint-Malo était l'oncle de Georges d'Hacqueville, un de nos bons amis, à Simone et à moi : Georges nous a demandé d'être gentilles et de renvoyer au plus vite son oncle à Saint-Malo; nous avons consenti...

LE PRINCE.

Cette bonne action vous sera comptée, petite Denise, elle vous sera comptée.

DENISE.

Et, pour renvoyer à Saint-Malo l'oncle de Georges, nous avons imaginé une petite farce... Notre camarade Escouloubine doit s'habiller tout juste comme vous êtes habillé maintenant; il doit, autant que cela lui sera possible, s'arranger un visage pareil au vôtre; une fois déguisé ainsi, Escouloubine jouera, en l'honneur de notre provincial, une petite scène...

LE PRINCE, en riant.

Escouloubine?...

DENISE.

Oui...

LE PRINCE.

Escouloubine déguisé en moi?...

DENISE.

Oui, c'est ça, la farce... Les quelques personnes que j'ai invitées sont dans la confiance, mais vous comprenez que, vous, je ne peux pas vous inviter. Vous étant là, il serait tout à fait impossible...

LE PRINCE.

Il n'y a que les Françaises pour avoir de ces idées-là!... Petite Denise, il faut que vous me rendiez un service...

DENISE.

Quel service, prince?

LE PRINCE.

Je tiens absolument à voir comment Escouloubine .. Il faut que vous me cachiez quelque part.

DENISE.

Vous voulez?

LE PRINCE.

Je vous en prie.

DENISE.

Ah! je veux bien, moi... (Allant ouvrir la porte du premier plan, à droite.) Entrez là... mais je dois vous prévenir que vous serez peut-être obligé d'y rester pas mal de temps.

LE PRINCE.

Ça m'est égal.

DENISE.

Oh! alors...

LE PRINCE.

LE PRINCE.

Et surtout ne dites pas à Simone que je suis là, ne lui dites pas...

DENISE.

Certainement non, je ne lui dirai pas...

LE PRINCE.

Merci, petite Denise, merci.

Il sort.

DENISE, seule.

Certainement non, je ne dirai rien à Simone!... ce sera bien plus drôle comme ça. (A un domestique qui entre par le fond.) Qu'est-ce que c'est?... (Lisant la carte que lui remet le domestique.) « M. Monicot, notaire à Saint-Malo... » Ah! mais... tout Saint-Malo s'est donc donné rendez-vous!... Faites entrer ce monsieur.

Le domestique introduit Monicot et sort.

SCÈNE II

MONICOT, DENISE.

MONICOT.

C'est bien elle!... plus blanche, plus angélique, plus limpide qu'elle ne l'a jamais été!

DENISE.

Monsieur Monicot?

MONICOT.

Oui, mademoiselle.

DENISE.

Notaire à Saint-Malo?

MONICOT.

Oui...

DENISE.

Vous avez à me parler ?

MONICOT.

D'une affaire importante... (Denise s'assied sur le canapé, Monicot veut s'asseoir à côté d'elle. — Jeu de scène. — Denise lui désigne un siège près du canapé : il s'assied.) Un compatriote à moi, qui s'est momentanément écarté du bien, et qu'il s'agirait d'y ramener progressivement.

DENISE.

Ce n'est pas la première fois, il me semble, que j'ai le plaisir...

MONICOT, rapprochant sa chaise.

Non, ange, non!... c'est la troisième... je vous ai déjà vue deux fois... la première fois..., c'était en rêve...

DENISE.

En rêve?...

MONICOT.

Vous ne vous rappelez pas ?

DENISE.

Non...

MONICOT.

La seconde fois, c'était à trois heures du matin, sur une place publique, à Saint-Malo...

DENISE.

A Saint-Malo ?

MONICOT.

Oui...

DENISE.

Mais ce devait être le jour où ce brave monsieur...

MONICOT.

C'est justement de ce brave monsieur que je désire vous parler.

DENISE.

M. Cardinet?...

Elle fait, pour arranger sa robe, un mouvement qui laisse une place à côté d'elle : Monicot s'assied vivement sur le canapé. — Jeu de scène.

MONICOT.

« Allez à Paris, m'a dit sa femme, et tâchez de me le ramener... »

DENISE.

Et vous êtes venu?

MONICOT.

Et je suis venu.

DENISE.

Eh bien! cher monsieur, je donne ce soir une petite soirée... M. Cardinet y viendra...

MONICOT.

Avec mademoiselle Simone?...

DENISE.

Naturellement!... Si vous voulez bien me faire le plaisir d'y venir, vous aussi, je pense qu'à la fin de la soirée vous n'aurez qu'à prendre votre ami par le bras et à le ramener à Saint-Malo. Il se laissera emmener...

MONICOT.

Vous croyez?...

DENISE.

J'en suis presque sûre.

MONICOT.

Merci!

Il veut lui prendre la main; elle se lève et passe à droite.

DENISE.

Vous vous intéressez beaucoup à M. Cardinet?

MONICOT, qui s'est levé.

Et j'y ai quelque mérite... il ne s'est pas bien conduit avec moi... il m'a appelé vieille bête...

DENISE.

Pas possible!...

MONICOT.

Mais je me suis vengé... J'ai empoigné sa femme...
(Il prend Denise par la taille.) comme ceci, et puis... (Il embrasse
Denise.) et puis, tiens, ta femme! tiens donc, tiens
donc!...

DENISE, s'échappant.

Eh bien? eh bien?...

MONICOT.

Mais ne nous occupons pas de ça... Je pense à une
chose... en attendant le moment d'emmener Cardinet...
(D'une voix étranglée par l'émotion.) qu'est-ce que je ferai, moi,
pendant la soirée?...

DENISE.

Bah! vous trouverez bien moyen de vous occuper.

MONICOT.

Si vous vouliez?...

DENISE.

Hé?

MONICOT.

Je sais bien à quoi je m'occuperais... si vous vou-
liez...

DENISE.

A me faire la cour, peut-être?...

MONICOT.

Cela expliquerait ma présence.

DENISE.

Pourquoi pas?... De cette façon je n'aurais plus rien à
envier à Simone; moi aussi, j'aurais rapporté quelque
chose de Saint-Malo... Elle a Cardinet...

MONICOT.

Vous auriez Monicot... voyez comme ce serait simple!

Cardinet fait des déclarations à Simone : je vous fais des déclarations... Cardinet embrasse Simone : je vous embrasse...

Il embrasse encore Denise.

DENISE.

Cardinet donne à Simone une paire de boucles d'oreilles de vingt mille francs...

MONICOT, vivement.

Moi, je vous en donne une de trente mille!

DENISE.

Ah!

MONICOT.

Seulement, moi, c'est pour rire...

Entre, par le deuxième plan à droite, une femme de chambre portant deux flambeaux allumés qu'elle pose sur la table de jeu.

DENISE.

Ah! ah!

MONICOT.

Vous comprenez, un notaire...

DENISE.

Ce n'est pas une raison... On a vu des notaires...

MONICOT.

Oh! de mauvais notaires...

DENISE, à la femme de chambre.

Virginie, conduisez monsieur... par le petit boudoir...

(A Monicot.) A tout à l'heure, mon ami.

La femme de chambre est allée ouvrir la porte du deuxième plan, à gauche.

MONICOT, prenant son chapeau.

Le temps de courir à mon hôtel, et je reviens...

Il lui baise la main. — Jeu de scène.

DENISE.

Oui, c'est cela, courez à votre hôtel et revenez, revenez vite...

MONICOT.

Mais ce sera pour rire, moi... vous savez, ce sera pour rire...

Il sort par la gauche avec la femme de chambre. — Entre un autre domestique.

UN DOMESTIQUE, annonçant, au fond.

Mademoiselle Marianna!... Monsieur Gontran!

GONTRAN et MARIANNA, entrant.

Bonsoir, Denise.

DENISE.

Bonsoir, Gontran... bonsoir, Marianna...

GONTRAN.

Eh bien, et la petite plaisanterie pour ce soir, ça tient toujours?...

DENISE.

Le sauvetage de Cardinet?...

GONTRAN.

Oui.

DENISE.

Certainement, ça tient toujours, certainement...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Léopold! Mademoiselle Juliette!

DENISE, allant au-devant d'eux.

Que vous êtes gentils d'être venus.

JULIETTE.

Bonjour, ma chérie.

LÉOPOLD.

Et Cardinet, il n'est pas encore là, Cardinet, pour la petite farce?...

DENISE.

Non, mais il viendra, n'ayez pas peur...

LE DOMESTIQUE, annonçant, au fond.
Mademoiselle Simone!... Monsieur Cardinet!

TOUT LE MONDE.

Ah! le voilà! le voilà!

JULIETTE, à Léopold.

A qui est-ce donc que l'on va faire une farce!...
Entrent, par le fond, Simone et Cardinet vêtu à la dernière mode, en habit noir, cravate blanche, une fleur énorme à la boutonnière.

SCÈNE III

LES MÊMES, SIMONE, CARDINET.

DENISE.

Eh! là, Simone! eh! là!... En voilà, une toilette!

SIMONE, montrant Cardinet.

C'est pour lui!...

CARDINET, très gai, très lancé.

Oui, c'est pour moi!

SIMONE.

Que voulez-vous?... je me suis promis à moi-même de lui faire perdre le peu qui lui restait de cervelle...

CARDINET.

C'est fait!

SIMONE.

Oh! non, pas encore...

CARDINET.

Si fait, ma chère, si fait!... je vous assure qu'il est impossible d'aller plus loin...

SIMONE.

Oh! que non, mon ami... Vous verrez que l'on peut aller plus loin, au contraire, beaucoup plus loin...

CARDINET.

Je ne crois pas, quant à moi, je ne crois pas... Bonsoir, Denise... bonsoir, Marianna... bonsoir, Juliette... bonsoir, Léopold...

LÉOPOLD.

Bonsoir, Henri.

CARDINET.

Bonsoir, Gontran.

GONTRAN.

Où avez-vous dîné ce soir?... J'étais chez Bignon, je ne vous ai pas vu.

CARDINET.

Nous avons dîné au Café Anglais, ce soir, au Café Anglais.

LÉOPOLD.

Bien dîné?...

CARDINET.

Très bien dîné... très bien! très bien!...

LÉOPOLD.

Le garçon vous a raconté ce qui s'était passé au Café Anglais?...

CARDINET.

Non.

GONTRAN.

Allons donc! le garçon ne vous a pas raconté?...

CARDINET.

Non, le garçon ne m'a pas...

LÉOPOLD.

Ah! mon cher, c'est d'un comique!...

GONTRAN.

Voilà une chose, par exemple, avec laquelle on pourrait faire une jolie pièce... Imaginez-vous que Tata...

CARDINET.

Tata?...

GONTRAN.

Vous la connaissez, Tata?...

CARDINET.

Certainement, je la connais!... (Avec orgueil.) Jamais, si j'étais resté à Saint-Malo, je n'aurais connu Tata... tandis que maintenant...

LÉOPOLD.

Eh bien! elle arrive hier au Café Anglais... Elle devait dîner avec Raoul...

GONTRAN.

Elle demande s'il est arrivé...

LÉOPOLD.

« Non, lui répond le garçon, M. Raoul n'est pas arrivé; mais il y a M. Paul qui est là... »

GONTRAN, riant.

« Ah! c'est comme ça, dit Tata... Eh bien, puisque Raoul n'est pas là, je m'en vais dîner avec Paul... »

LÉOPOLD, riant.

Et elle a dîné avec Paul!

TOUS LES DEUX, se tordant de rire.

Elle a dîné avec Paul, mon cher!... elle a dîné avec Paul!...

CARDINET, très froidement.

C'est ça, l'histoire?

GONTRAN.

Elle est bonne, pas vrai?...

LÉOPOLD.

On ne parle que de ça dans Paris, mon cher, on ne parle que de ça!

Léopold et Gontran quittent Cardinet.

CARDINET, avec conviction.

Ils sont adorables!... (Se reprenant.) Ils sont adorables, mais il y a des moments où je me demande s'ils ne sont pas plus bêtes que Coquard...

Simone et Denise descendent à la table de jeu. — Cardinet remonte et va causer avec Juliette et Marianna.

SIMONE, à Denise.

Eh bien! Escouloubine?... Est-ce qu'il nous manquerait de parole?...

DENISE.

Il n'y a pas de danger!

CARDINET, redescendant, à Juliette et Marianna.

Mais non, mesdames, mais non, vous exagérez une chose fort simple... J'ai su que Simone était ennuyée pour quelques petites dettes... j'ai dit que je les paierais.

MARIANNA.

C'est très bien ça, c'est très bien...

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE, annonçant, au fond.

Monsieur Escouloubine!

On se lève.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ESCOULOUBINE.

ESCOULOUBINE, saluant.

Mesdames... messieurs... (A Simone.) Comme c'est fait, ces salutations-là, hé? comme c'est fait!... Quand on n'a pas vu Escouloubine dans le monde, on n'a pas vu Escouloubine!... (A Cardinet.) Ce cher Cardinet!...

CARDINET, de très haut.

Bonsoir, mon cher Escouloubine, bonsoir!

ESCOULOUBINE.

Comment m'avez-vous trouvé dans... ?

CARDINET, l'interrompant.

Ah bien, non ! vous savez, pas ici !...

Il remonte vers Juliette.

ESCOULOUBINE, à part.

Pas ici, vraiment ?... Tu verras bien tout à l'heure !...

(Bas, à Simone.) On a apporté le costume ?

SIMONE, bas, à Escouloubine.

Oui, vous le trouverez dans le cabinet de toilette.

ESCOULOUBINE.

C'est bon, alors... c'est bon !...

SIMONE.

Vous ferez bien attention, au moins !... M. Cardinet ne connaît pas le prince, mais il a vu sa photographie chez moi.

ESCOULOUBINE.

Soyez tranquille ! ce sera le prince lui-même : je l'ai vu assez souvent... Je vous avais demandé une de ses cartes de visite...

SIMONE, lui donnant une carte.

Voici...

ESCOULOUBINE.

Je tiens la scène... une dispute... une provocation (Lisant la carte que Simone vient de lui donner et la mettant dans son portefeuille.) « Le prince Wolinzoff... » C'est très bon ça... c'est très bon pour la scène de provocation.

LE DOMESTIQUE, annonçant au fond.

Monsieur Monicot.

CARDINET.

Monicot!

Entre Monicot.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SCÈNE V

LES MÊMES, MONICOT.

ESCOULOUBINE, l'examinant.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

DENISE, présentant Monicot.

Mesdames... messieurs... permettez-moi de vous présenter mon nouvel adorateur... monsieur Monicot, notaire.

MONICOT.

A Saint-Malo, oui, mesdames! (Saluant.) Mesdames... messieurs...

TOUT LE MONDE.

Monsieur...

MONICOT, descendant à Cardinet.

Bonsoir, Cardinet.

CARDINET, à part.

Qu'est-ce qu'il vient faire ici, le vieux notaire de la famille?...

Simone et Denise remontent en riant vers les autres personnages.
Restent sur le devant de la scène Cardinet, Escouloubine et Monicot.

ESCOULOUBINE, à part.

Juste le bonhomme dont j'ai besoin pour ma prochaine pièce... (A Cardinet qui s'approche de Monicot.)
Présentez-moi.

CARDINET.

Tout à l'heure... je voudrais d'abord causer...

ESCOULOUBINE, avec autorité.

Présentez-moi.

CARDINET, brusquement.

Monsieur Escouloubine. Là, êtes-vous content?...
Monsieur Escouloubine.

MONICOT.

L'histrion!!... (Saluant.) Monsieur...

ESCOULOUBINE.

Oui, c'est ça, parlez-moi... dites-moi quelque chose...

MONICOT, étonné.

Comment! que je vous dise?...

ESCOULOUBINE.

Oui, parlez-moi... Et puis faites des gestes... remuez-vous un peu... faites des gestes...

SIMONE, prenant Escouloubine et l'entraînant.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?... il est temps maintenant, il est temps... allez vous habiller.

ESCOULOUBINE, bas.

Je le tenais!... Si vous m'aviez laissé causer avec lui seulement une minute, je le tenais... Oh! qu'il est beau!... il est admirable!...

Il sort par la porte du deuxième plan, à gauche, poussé par Simone.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins ESCULOUBINE.

CARDINET, à Monicot.

Eh bien! voyons, parlez maintenant, vous pouvez parler... comment se fait-il que vous soyez ici?...

MONICOT.

Vous y êtes bien, vous!...

CARDINET, embarrassé.

J'y suis, moi, j'y suis...

MONICOT, riant.

Parce que votre femme n'a pas voulu vous ouvrir la porte...

CARDINET.

C'est une raison, il me semble...

MONICOT.

Eh bien! moi, j'y suis, parce que votre femme m'a chargé de venir vous y chercher... il me semble que ça aussi, c'est une raison...

LÉOPOLD, installé à la table de jeu.

Il y a dix louis à faire de mon côté...

MONICOT.

Je les fais.

Il tire des billets de son portefeuille.

DENISE.

Vous, mon ami?...

MONICOT.

Oui, ma chère, j'ai apporté des fonds... (A part.) les fonds de l'*Œuvre de l'acheminement progressif*... Eh bien, tiens, puisque c'est pour sauver le mari de la présidente!

Il se rapproche de la table du jeu. — Pendant les dernières répliques, Simone est venue prendre Cardinet et l'a emmené dans un coin de la scène.

SIMONE.

Et vous, Henri, vous ne jouez pas?...

CARDINET.

Si fait!... puisque les notaires nous donnent l'exemple, je fais dix louis, moi aussi, je fais dix louis...

LÉOPOLD.

De l'autre côté, alors?...

CARDINET.

Oui, de l'autre côté...

SIMONE, bas, à Cardinet.

Qu'est-ce qu'il vous disait?... du mal de moi, je suis sûre... il voudrait nous séparer?...

CARDINET.

Oui, mais n'ayez pas peur... rien au monde ne pourra nous séparer... rien au monde!...

SIMONE.

A la bonne heure !

Elle remonte au jeu.

LÉOPOLD, à Cardinet.

Eh bien! vous avez perdu...

CARDINET.

Ah!

JULIETTE.

Donnez deux cents francs à M. Monicot...

MONICOT, revenant à Cardinet.

Donnez-moi deux cents francs...

CARDINET, tirant deux billets de son portefeuille.

Voilà deux cents francs!... Et maintenant vous pouvez commencer : je l'attends de pied ferme, votre morale, je l'attends de pied ferme.

DENISE, à Monicot.

Ça fait vingt louis... les laisses-tu?...

MONICOT, d'un ton dégagé.

Qu'est-ce que tu me conseilles?...

DENISE.

Je te conseille de les laisser...

MONICOT.

Je les laisse.

SIMONE, à Cardinet.

Et vous, Henri?

CARDINET.

Certainement! (A Monicot.) Vous comprenez bien, que ce n'est pas après ce que Simone a fait pour moi...

MONICOT.

Qu'est-ce qu'elle a fait?... Est-ce que?...

CARDINET.

Là... tout de suite!... vous voilà bien..., les vieux notaires!... non, ce n'est pas ça...

MONICOT.

Ah!

CARDINET.

Je lui en ai parlé cependant... je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, je lui en ai parlé... Elle m'a répondu qu'elle ne se croyait pas digne de moi... et que, tant qu'elle ne se croirait pas digne de moi...

MONICOT.

Qu'est-ce qu'elle a fait pour vous, alors?...

CARDINET.

Elle a sacrifié sa position, elle a rompu avec le prince...

MONICOT.

Pas possible!...

CARDINET.

Si fait!... elle lui a envoyé une dépêche : « Moi plus aimer vous, aimer Cardinet. » La dépêche une fois partie : « Attendons quatre jours, m'a dit Simone, et si, d'ici à quatre jours, je n'ai pas reçu de réponse... »

LÉOPOLD.

Monsieur Cardinet, vous avez perdu.

MONICOT, à Cardinet.

Donnez-moi quatre cents francs.

CARDINET, donnant les billets à Monicot.

Ah! mais... j'en ai assez de l'écarté, décidément, j'en ai assez.

Mouvement général. — Gontran quitte le piano et vient à la table de jeu.

MARIANNA, se levant.

Et moi aussi...

LÉOPOLD.

Plus d'écarté... un petit baccara, voulez-vous?...

TOUS.

Oui, oui, un petit baccara!...

DENISE.

Pas du tout, je ne veux pas!... je ne veux pas que l'on joue au baccara chez moi.

SIMONE.

On y jouera tout de même, petite Denise!

MARIANNA.

On y jouera tout de même!

Excepté Cardinet, tous sont autour de la table de jeu.

GONTRAN.

Où sont les cartes?...

DENISE.

Là, dans le tiroir, mais je vous défends, je vous défends absolument...

SIMONE, prenant Monicot par le bras et l'amenant en scène.

Jouez-vous au baccara, monsieur Monicot?

MONICOT.

Jusqu'à présent, il n'était pas entré dans la nature de mes fonctions...

SIMONNE.

On vous montrera, monsieur Monicot, on vous montrera.

Pendant ces dernières répliques, on a tout préparé pour le baccara.

GONTRAN, faisant le jeu.

Il y a cent louis!

MONICOT.

Je les tiens...

CARDINET, à part.

Moi qui ne jouais qu'un sou avec Coquard!...

DENISE, après le coup, à Monicot.

Eh bien, vous avez gagné... vous voyez, c'est bien simple...

MONICOT, ramassant les billets.

Je gagne tout ce que je veux, moi, je gagne tout ce que je veux...

DENISE.

Oui, mais vous savez ce qui est convenu entre nous : c'est pour rire...

Elle lui prend les billets.

MONICOT, surpris.

Ah!

Entre un domestique qui parle bas à Simone.

SIMONE, à demi-voix.

Ma femme de chambre, vous dites?...

LE DOMESTIQUE, de même.

Oui, madame... elle vient de chez madame...

SIMONE, avec une feinte agitation.

C'est bien, j'y vais... j'y vais tout de suite...

Elle sort vivement par la porte du deuxième plan, à gauche.

DENISE.

Eh bien!... qu'est-ce qu'il y a?... Simone... qu'est-ce que ça veut dire?...

Elle sort derrière Simone.

MONICOT, à Cardinet.

Qu'est-ce qui se passe?... est-ce que vous savez?...

GONTRAN, bas, à Juliette et à Léopold.

Attention!... c'est la farce qui va commencer... attention!...

JULIETTE, à Cardinet.

Est-ce que vous savez, vous, quelle est la personne à qui l'on doit faire une farce?...

CARDINET.

On doit faire une farce à quelqu'un?... non, je ne savais pas... (A part.) C'est à Monicot, sans doute, ce doit être à Monicot.

Rentre Simone, par la porte du deuxième plan, à gauche, très agitée.

SIMONE, à Cardinet.

Vous êtes là, mon ami?... donnez-moi votre bras, vite, vite, et partons.

CARDINET.

Pourquoi ça?

SIMONE.

Donnez-moi votre bras, vous dis-je, et partons, partons tout de suite.

Rentre Denise, par la même porte que Simone.

DENISE, à Simone.

Tu as tort de vouloir partir... tu as tort... ce serait faire jouer à M. Cardinet un rôle ridicule.

CARDINET.

Ah! ne me faites pas jouer de rôle ridicule!...

SIMONE.

Ça m'est égal... je ne veux pas qu'il se trouve face à face avec le prince.

CARDINET.

Avec le prince?

SIMONE.

Oui... Cette dépêche que nous lui avons envoyée, il y a quatre jours...

CARDINET.

Eh bien?...

SIMONE.

Eh bien, s'il n'a pas répondu, c'est qu'il voulait apporter la réponse lui-même.

CARDINET.

Ah! ah!

SIMONE.

Je viens d'apprendre, à l'instant, qu'il était arrivé à Paris... il est allé chez moi, et, ne me trouvant pas chez moi...

CARDINET.

Il va venir ici...

SIMONE.

Oui...

DENISE.

C'est à cause de ça qu'elle voulait vous emmener.

SIMONE.

Oui, venez... venez vite...

CARDINET.

Par exemple!... est-ce que vous vous figurez que j'ai peur?...

MONICOT, bas, à Cardinet.

Moi, à votre place, je m'en irais... Retournons à Saint-Malo, mon ami, retournons à Saint-Malo...

CARDINET.

Laissez-moi donc tranquille!...

DENISE, regardant par la porte du fond.

D'ailleurs il serait trop tard... j'entends quelqu'un... ce doit être le prince... oui... c'est lui...

LE DOMESTIQUE, annonçant au fond.

Son Excellence le prince Wolinzoff!

Mouvement général : paraît Escouloubine déguisé en prince Wolinzoff.
— Costume, perruque, favoris, moustaches, tout doit être exactement semblable.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ESCOULOUBINE.

ESCOULOUBINE, avec la voix, les gestes, les allures du prince Wolinzoff.

Messieurs, mesdames, la compagnie...

SIMONE, l'interrompant.

Prince!...

Denise regarde Simone et fait un geste de désespoir. — Escouloubine s'approche de Simone.

ESCOULOUBINE.

Ah! ah! c'est vous, madame?

SIMONE.

Oui, prince, c'est moi!

ESCOULOUBINE.

J'essaierai de me contenir... tant que je pourrai me contenir, je me contiendrai... J'ai reçu de vous une dépêche...

SIMONE.

Oui, prince.

ESCOULOUBINE.

Une dépêche dans laquelle vous me disiez que tout était fini entre nous.

SIMONE, avec fermeté.

Oui, prince.

ESCOULOUBINE, avec douleur.

Parce que vous ne m'aimiez plus... (Simone ne répond pas. — Avec une fureur concentrée :) parce que vous en aimiez un autre...

SIMONE, avec fierté.

Oui, prince.

ESCOULOUBINE, se contenant.

Il est ici, sans doute... Oserais-je au moins vous demander de me présenter?

SIMONE.

C'est trop juste. (Présentant.) Prince : monsieur Cardinet, de Saint-Malo... (A Cardinet.) Le prince Wolinzoff.

ESCOULOUBINE, regardant Cardinet.

Ah! c'est lui!

SIMONE.

Oui, c'est lui.

ESCOULOUBINE.

Ce n'est pas ainsi que je me le figurais. (Saluant.) Monsieur...

CARDINET.

Prince...

ESCOULOUBINE.

Elle vous aime ?...

CARDINET.

Mon Dieu, prince...

ESCOULOUBINE.

Il suffit... J'essaierai de me contenir... (A Simone.)
Adieu, soyez heureuse...

CARDINET, à Monicot.

Il est bon prince !

ESCOULOUBINE, à Simone.

Vous pouvez toujours compter sur mes bienfaits...
Vous avez trois cent mille francs de dettes... (Prenant
dans sa poche une énorme liasse de billets de banque.) Eh bien,
vous êtes tous témoins...

SIMONE, l'arrêtant.

Oui, prince, j'ai des dettes, mais ce n'est pas vous
qui les paierez... (Passant à Cardinet.) C'est lui.

ESCOULOUBINE.

Ah !

Il remet les billets dans sa poche.

SIMONE.

Il s'y est engagé... N'est-ce pas, mon ami... vous
vous êtes engagé ?

CARDINET, très troublé.

En effet, j'ai dit que si vous aviez quelques petites...
(A Monicot.) mais, si j'avais su qu'il s'agissait de trois
cent mille francs...

MONICOT, bas.

Retournons à Saint-Malo, mon ami, il n'est que temps !

SIMONE.

Il est riche, grâce au ciel!...

ESCOULOUBINE, examinant Cardinet.

Il n'a pas l'air...

SIMONE.

Ça n'empêche pas. D'ailleurs, s'il le faut, je réduirai
mon train.

ESCOULOUBINE, en remontant.

Des bêtises!...

Il cause avec Gontran et Léopold.

SIMONE, à Cardinet.

Oui, mon ami, je dépensais deux cent mille francs par an... mais, maintenant que mes dettes sont payées, je pense qu'avec cent cinquante mille je pourrai m'en tirer.

CARDINET, épouvanté.

Cent cinquante mille!

SIMONE.

Oui, mon ami...

CARDINET.

Cent cinquante mille francs par an?... tous les ans?...

SIMONE.

Oui, mon ami, et je vous promets de ne plus m'adresser qu'à vous... à vous seul. Vous êtes en titre, maintenant, vous êtes en titre.

CARDINET.

Je suis en titre!...

GONTRAN, bas, à Escouloubine.

A vous, maintenant, à vous...

ESCOULOUBINE, sautant presque sur Cardinet.

Répétez ça un peu, répétez ça!...

CARDINET.

Eh là!

ESCOULOUBINE.

Je vous ai dit que j'essaierais de me contenir... mais j'ai de la peine... cela ne doit pas vous étonner, j'ai de la peine. Il est bien dur, pour un homme qui occupe dans le Caucase une position exceptionnelle...

CARDINET, railleur.

Dans le Caucase même?

ESCOULOUBINE.

Dans le Caucase ou autre part, ça ne vous regarde pas...

CARDINET.

J'ai cru pouvoir me permettre...

ESCOULOUBINE, furieux.

Il est bien dur de se voir préférer un...

Il remonte.

CARDINET, à Monicot.

Qu'est-ce qu'il a dit?...

MONICOT.

Il n'a rien dit.

Escouloubine se promène au fond de la scène en poussant des cris inarticulés et en faisant des gestes fous. Simone le suit, tâchant de le calmer.

CARDINET, qui n'a cessé de regarder le prince avec un certain étonnement, à Denise.

Mon Dieu! je ne sais pas, mais il me semble... Est-ce que vous ne trouvez pas que ce prince est un singulier prince?

DENISE.

Moi?... pas du tout!...

CARDINET.

Ah!

SIMONE, bas, à Escouloubine.

Faites donc attention! il commence à se méfier...

ESCOULOUBINE, bas.

N'ayez pas peur, je suis sûr de moi. (Haut.) Que la fête continue, je vous en prie... Qu'est-ce que vous alliez faire? vous alliez danser?

GONTRAN, saluant.

Non, prince, non. Nous étions en train de faire un petit baccara.

ESCOULOUBINE.

Un petit baccara... c'est très bien... que je n'interrompe pas, je vous en prie, que je n'interrompe pas... Continuez votre petit baccara... (Il s'attache à Monicot et le suit à travers la scène. — A part.) Tout à fait le bonhomme qu'il me faut... (Haut, à Monicot.) Parlez-moi un peu... et puis, des gestes... Vous ne remuez pas... Faites des gestes.

On s'est remis à jouer.

MONICOT, s'esquivant.

Mais qu'est-ce que c'est que ça, à la fin?... qui est-ce qui a lâché dans la fête un prince comme ça?...

LÉOPOLD, tenant la banque.

Il y a six mille francs en banque.

ESCOULOUBINE.

Je fais quarante sous!

CARDINET, à Denise.

Quarante sous!... Jamais de la vie ça n'a été un prince... jamais de la vie!... (A part.) C'est une farce que l'on me fait... il paraît que c'est à moi qu'on fait une farce...

SIMONE, bas, à Escouloubine.

Je vous assure qu'il se méfie... Arrivez tout de suite à la grande scène et disparaissez... ça sera plus sûr.

ESCOULOUBINE, bas.

La scène de la provocation?... Mais il faut qu'elle soit amenée...

SIMONE, bas.

Eh bien, amenez-la, et, après la scène, allez-vous-en.

Elle remonte.

CARDINET, à part, très gaiement.

Ah! l'on me fait une farce... Eh bien! nous allons voir, maintenant que je sais que ça n'est pas sérieux, nous allons voir...

Pendant ces dernières répliques, tout le monde s'est placé autour des joueurs.

LÉOPOLD, abattant une carte.

Voilà le point. (A Monicot.) Vous avez gagné, monsieur.

MONICOT, bas.

Chut, donc!... (A part.) Je continue de gagner, mais je ne veux plus le dire...

Il fourre, à l'insu de Denise, les billets de banque dans sa poche.

LÉOPOLD.

A qui les quarante sous?

ESCOULOUBINE.

A moi...

MARIANNA.

Vous avez gagné : ça fait quatre francs.

ESCOULOUBINE.

Quatre francs!

MARIANNA.

Oui... Les laissez-vous?

ESCOULOUBINE, indécis.

Si je les laisse?

CARDINET, très gai.

Oui, prince, on vous demande... peut-être, en qualité de prince étranger, ne comprenez-vous pas très bien le français? On vous demande si vous les laissez au jeu, vos quatre francs.

ESCOULOUBINE, avec hauteur.

Oui, monsieur, je les laisse.

CARDINET, enchanté.

De quel côté, monsieur?...

ESCOULOUBINE.

Du côté que vous ne prendrez pas, monsieur.

CARDINET.

Quatre francs à gauche, du côté du notaire.

ESCOULOUBINE.

Quatre francs à droite. (A part.) La voilà, la scène de provocation, la voilà...

LÉOPOLD, abattant les cartes.

Prince, vous avez perdu.

CARDINET.

Passez-moi les quatre francs du prince.

ESCOULOUBINE.

A la bonne heure, monsieur le comte!

Stupéfaction générale.

CARDINET.

Qu'est-ce qu'il a dit?...

ESCOULOUBINE.

A la bonne heure!... (Bas, à Simone qui lui fait des signes.)
Oui, oui, j'ai compris... monsieur le comte était de trop... (Haut.) A la bonne heure, mais j'espère que vous ne me refuserez pas ma revanche?

TOUT LE MONDE, se levant.

Messieurs, messieurs...

MONICOT, bas.

Mon ami...

CARDINET, bas.

N'ayez donc pas peur!... c'est une farce. (Haut.) Mais certainement non, prince, certainement non, je ne vous la refuserai pas...

ESCOULOUBINE.

Et vous me l'accorderez, cette revanche, vous me l'accorderez au jeu que je choisirai?... (Cardinet se retient pour ne pas éclater de rire.) Vous pâlissez, colonel?... (Nouveaux gestes de Denise et de Simone. Bas.) Oui, oui, j'ai compris... colonel était de trop...

CARDINET.

A quel jeu, prince, à quel jeu?...

ESCOULOUBINE.

Mais tu dois me comprendre... (Il tire une carte de sa poche.) En attendant, voici ma carte.

CARDINET.

Votre carte...

ESCOULOUBINE.

Oui, la voici. (Il donne la carte.) Maintenant nous n'avons plus rien à nous dire, mais nous nous reverrons... Nous nous battons, monsieur, nous nous battons!

Il remonte.

CARDINET.

Mais certainement, prince, nous nous battons! (A part.) Maintenant que je sais que ce n'est pas sérieux. (Haut.) Nous nous battons au sabre, au revolver, au yatagan...

SIMONE.

Vous perdez la tête, mon ami.

DENISE.

Traiter ainsi le prince!

CARDINET.

Le prince!...

SIMONE.

Eh! oui...

CARDINET.

Le prince qui fait quarante sous au baccara!...

ESCOULOUBINE.

Monsieur!...

CARDINET, à Escouloubine.

Ah! vous êtes le prince... Vous êtes bien sûr d'être le prince?

ESCOULOUBINE, avec noblesse.

Il me semble qu'il suffit de me regarder.

CARDINET.

C'est précisément parce que je vous regarde...
(A Simone.) Allons, Simone, allons, s'il n'y a que ce prince-là pour m'empêcher de vous aimer!...

Le prince sort de la chambre où il était caché.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, s'avançant.

Il y en a un autre, monsieur Cardinet.

CARDINET, ahuri.

Qu'est-ce que c'est que ça?

TOUS, surpris.

Le prince!

CARDINET, se tordant.

Ah bien! celle-là, par exemple, je ne m'y attendais pas!...

Il court après Escouloubine qui cherche à s'esquiver.

SIMONE, au prince.

Comment! vous étiez là?

LE PRINCE, bas.

Heureusement pour votre petite farce!... Elle était manquée, sans moi, votre petite farce, elle était manquée.

CARDINET, ramenant Escouloubine.

Mais restez donc là... que l'on puisse vous voir tous les deux, que l'on puisse comparer!...

ESCOULOUBINE, à part.

Le déguisement était de trop...

CARDINET, après avoir examiné le vrai prince.

Eh bien, décidément, j'aime mieux le premier...

LE PRINCE.

Qu'est-ce qu'il dit?

CARDINET, montrant Escouloubine.

Avec le premier, on pouvait encore avoir quelques instants d'illusion... (Designant le prince.) mais quand vous venez me dire que ce bonhomme-là est le prince...

LE PRINCE, bondissant.

Ah çà! mais... il m'insulte!

TOUT LE MONDE.

Prenez garde, c'est le vrai prince, celui-là, c'est le vrai prince!

CARDINET.

Allons donc!... ses favoris ne tiennent seulement pas, à celui-ci... (Faisant un pas vers le prince.) Vous allez voir, ils ne tiennent pas.

On l'arrête.

LE PRINCE.

Ah çà!... mais il m'insulte!... nous nous battons, monsieur.

CARDINET, riant.

Mais certainement, mon garçon!...

TOUT LE MONDE.

Monsieur Cardinet, monsieur Cardinet!

CARDINET.

Laissez-moi donc tranquille!... est-ce que je ne vois pas que c'est une farce?... Ils ne tiennent pas ses favoris, je parie qu'ils ne tiennent pas!...

Il veut s'élançer, on l'arrête. — Tableau.

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon, dans un hôtel meublé. — Porte d'entrée au fond, portes latérales. — Une fenêtre dans le pan coupé de droite. — A gauche, une table. — Fauteuils, chaises, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, puis MADAME CARDINET,
MARCELINE et MANETTE.

GEORGES, entrant par le fond.

N'ayez pas peur, ma chère tante, vous pouvez entrer ;
vous êtes ici dans l'appartement de votre mari.

Entrent madame Cardinet, Marceline et Manette.

MARCELINE.

Ah ! ah ! c'est ici qu'il fait ses farces, mon oncle Cardinet ?

MANETTE.

C'est-il possible !

GEORGES, allant à Manette.

Vous, Manette, faites-moi l'amitié d'aller à la fenêtre voir ce qui se passe sur le boulevard.

MADAME CARDINET.

Ainsi mon mari s'est battu ?

GEORGES.

Il n'y a pas eu moyen d'empêcher le duel : il avait arraché au prince la moitié d'un favori... Et, ce matin

même, nous étions à la frontière... J'étais son témoin et je puis vous assurer qu'il s'est très bien conduit... il a donné un coup d'épée à son adversaire, le prince Wolinzoff... (Apercevant Manette qui envoie des baisers par la fenêtre.) Eh bien! qu'est-ce qu'elle fait?... Qu'est-ce que vous faites là, Manette?

MANETTE.

Dame!... monsieur... ce sont des messieurs, sur l'impériale de l'omnibus, qui m'envoient des baisers... alors, moi...

GEORGES, la faisant asseoir sur une chaise à droite.

Mettez-vous là et tenez-vous tranquille.

MADAME CARDINET.

Mais comment mon mari n'est-il pas revenu avec vous?

GEORGES.

Il est revenu avec moi... mais, avant de rentrer chez lui, il a tenu à aller en personne prendre des nouvelles du prince...

MARCELINE.

C'est très bien ça, c'est très bien.

GEORGES.

Il arrivera tout à l'heure, et vous le verrez...

MADAME CARDINET.

Qu'est-ce que je lui dirai?

MARCELINE.

Ça, ma tante, je n'en sais rien...

GEORGES.

Je crois que vous ne pouviez tomber dans un meilleur moment... sa victoire l'a mis de bonne humeur...

MADAME CARDINET.

Je suis, quant à moi, disposée à faire toutes les concessions.

GEORGES.

Ça ira tout seul, alors...

MANETTE, à la fenêtre.

Oh!

MARCELINE.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

MANETTE.

Une voiture magnifique qui s'arrête devant la porte, et, dans cette voiture, à côté d'une très jolie femme, M. Monicot.

MADAME CARDINET.

Le notaire?

GEORGES.

Ma foi, oui! c'est lui... il ne faut pas qu'il vous voie, ma tante, entrez là. (Madame Cardinet sort à gauche, deuxième plan.) Il ne faut pas non plus qu'il vous voie, Manette. (A Manette.) Allons, vite! vite!

Il la pousse vers la porte.

MANETTE.

C'est-il vrai ce qu'on m'a dit, monsieur, que si je restais à Paris, moi aussi, j'en aurais, des voitures?

GEORGES, la poussant dehors.

Veux-tu bien te dépêcher!...

Manette sort à la suite de madame Cardinet.

SCÈNE II

MARCELINE, GEORGES.

GEORGES.

Eh bien! tu ne vas pas avec ta tante?

MARCELINE.

Oh! non! je suis trop contente de voir M. Monicot. On m'a raconté qu'on l'avait vu, à trois heures du matin, sortant de chez mademoiselle Denise : je veux lui demander si c'est vrai.

GEORGES.

Comment!... tu veux lui demander?... mais je te le défends absolument de lui demander...

Entre Monicot par le fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, MONICOT.

MONICOT.

Cardinet s'est battu... il a blessé le prince.

GEORGES.

Vous savez?...

MONICOT.

C'est le chasseur qui vient de me le dire... on ne parle que de ça dans l'hôtel...

MARCELINE, s'approchant.

Bonjour, monsieur Monicot.

MONICOT.

Chère madame...

MARCELINE.

Est-ce vrai, monsieur Monicot, qu'avant-hier, à trois heures du matin, l'on vous ait vu sortir?...

GEORGES, la poussant vers la porte par laquelle est sortie madame Cardinet.

Tu vas, toi, me faire le plaisir d'entrer là...

MARCELINE.

Tout à l'heure.

GEORGES.

Non... tout de suite!

MARCELINE.

Le temps seulement de demander à M. Monicot s'il est vrai...

GEORGES, bas.

Je le lui demanderai, moi, et je te le dirai...

MARCELINE, bas.

Bien vrai, au moins?...

GEORGES, bas.

Oui.

MARCELINE, bas.

Je m'en vais, alors, je m'en vais!... (Haut.) Au revoir, monsieur Monicot!

MONICOT.

Chère Madame...

Marceline sort.

SCÈNE IV

MONICOT, GEORGES.

GEORGES.

Vous allez bien, vous!... Et l'on en raconte de belles sur votre compte!

MONICOT.

Quoi donc?

GEORGES.

Que l'on vous a vu sortir, à trois heures du matin, de chez...

MONICOT.

Chut!

GEORGES.

C'est vrai?...

MONICOT.

Oui!

GEORGES.

Allons donc!

MONICOT.

Ah! mon ami! c'est une terrible chose que d'être aimé!... Je vous assure que c'est une terrible chose!

GEORGES.

Pas si terrible, il me semble...

MONICOT.

Savez-vous ce que je venais de faire à trois heures du matin?

GEORGES.

Dame!...

MONICOT.

Je venais de signer des billets à ordre... pendant trois heures... Oui, mon ami, elle m'a fait signer des billets à ordre pendant trois heures, sans désespérer.

GEORGES.

Pendant trois heures!...

MONICOT.

Oui, mon ami... Elle avait préparé un modèle: « Le... etc... je paierai à monsieur Laridon la somme de cinq cents francs, valeur en compte... »

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur Laridon?...

MONICOT.

C'est son coiffeur.

GEORGES.

Comment, son coiffeur?...

MONICOT.

Oui... quand il a fini de coiffer, il prête de l'argent.

GEORGES.

Ah!

MONICOT.

Seulement, il n'accepte que de petites broches.

GEORGES.

Parce que c'est plus facile à négocier.

MONICOT.

Probablement.

GEORGES.

Et pour quelle somme avez-vous signé?

MONICOT.

Pour quelle somme?...

GEORGES.

Oui.

MONICOT.

Je ne sais pas.

GEORGES.

Comment, vous ne savez pas?

MONICOT.

Je voudrais bien le savoir, mais je ne le sais pas... Je sais que j'ai signé pendant trois heures... voilà tout ce que je sais.

GEORGES.

Comment! vous, un notaire, un homme grave, vous avez été assez imprudent...

MONICOT.

Qu'est-ce que vous voulez?... j'étais dans le délire... Elle me regardait, elle me souriait... et j'allais, moi... j'allais... j'allais!... De temps en temps, j'étais sur le point de m'arrêter... j'en avais mal au bras, à force de signer... mais le regard devenait plus doux, le sourire devenait plus tendre, et je repartais... j'allais, j'allais toujours... A la fin, pourtant, ne pouvant plus aller, je tombai.

GEORGES.

Oh!

MONICOT.

Quand je repris connaissance, j'étais chez moi, dans mon lit, et j'entendis un médecin qui disait : « Ça ne sera rien, mais il ne faudrait pas qu'il prit l'habitude d'en faire autant tous les jours. »

GEORGES.

Mon pauvre monsieur Monicot!

MONICOT.

C'est une terrible chose que d'être aimé, voyez-vous... c'est une terrible chose! (Un domestique en livrée, chapeau à la main, paraît au fond.) C'est pour moi... ne vous occupez pas... (Au domestique.) Madame s'impatiente?

LE DOMESTIQUE, avec une certaine sévérité.

Oui, monsieur.

MONICOT.

Je descends tout de suite. (A Georges.) Je vous demanderai la permission de vous dire deux mots en particulier.

GEORGES.

Mais... très volontiers!...

MONICOT, l'emmenant dans un coin.

Je croyais trouver Cardinet, et alors j'étais venu...
mais, puisque vous êtes là, vous pourriez peut-être...

Il lui parle bas.

GEORGES.

Mais certainement, monsieur Monicot, certainement... à votre service!...

Il prend un portefeuille dans sa poche et remet à Monicot des billets de banque.

MONICOT, au domestique.

Vite, vite, descendez et dites à madame que je viens.

(Le domestique sort. — A Georges.) Vous n'avez plus rien?...

GEORGES, tirant son porte-monnaie.

Mais je ne sais pas... peut-être, dans mon porte-monnaie...

MONICOT, le lui prenant.

Donnez-moi tout...

GEORGES.

Voilà...

MONICOT.

Merci, mon ami... Bien des choses à Cardinet!...
Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas?... C'est une terrible chose que d'être aimé!

Il sort par le fond.

SCÈNE V

GEORGES, puis ESCOULOUBINE.

GEORGES.

Eh bien, à la bonne heure!... Et quand on pense qu'il n'est venu à Paris que pour empêcher mon oncle de faire des bêtises!...

On entend Escouloubine crier dans la coulisse.

ESCOULOUBINE.

Où est-il?... où est-il?...

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

ESCOULOUBINE, ouvrant la porte du fond et entrant.

Où est-il?... on m'a dit que c'était ici qu'il demeurerait...
(A Georges.) Monsieur, je vous en prie... dites-moi où je le trouverai... Je veux le voir, je veux l'embrasser, lui demander pardon...

GEORGES.

Qui voulez-vous embrasser?... mon oncle Cardinet?

ESCOULOUBINE.

Oui, Cardinet, le brave Cardinet... Il s'est battu, il a blessé le prince...

GEORGES.

Mon oncle sera ici tout à l'heure, monsieur... et même ce bruit dans la maison, ces voix qui se rapprochent... c'est lui sans doute...

Entre le garçon d'hôtel.

LE GARÇON.

Le voici, messieurs... le voici!...

Avec le garçon entrent deux ou trois de ses camarades criant : « Le voici! Le voici!... » Derrière eux entre Cardinet, le chapeau sur l'oreille. Il tient à la main deux épées de combat.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CARDINET.

CARDINET.

Je vous remercie, mes amis, je vous remercie... (Au garçon.) Ernest, il faut tout de suite envoyer chez le prince. Vous ferez prendre de ses nouvelles.

ESCOULOUBINE, tombant dans les bras de Cardinet et l'embrassant avec fureur.

Ah!

CARDINET.

Escouloubine... c'est bien, mon ami... c'est très bien...
(Seconde embrassade.) C'est très bien, mais en voilà assez...
(Troisième embrassade. — Cardinet est très gêné par les deux épées.)
Mais, sapristi, prenez donc garde!...

ESCOULOUBINE, voulant encore l'embrasser.

Mon ami... mon cher ami...

CARDINET.

Tenez-vous donc tranquille, je vous dis!

ESCOULOUBINE.

Oui, oui, je me tiendrai tranquille...

Le garçon d'hôtel et un de ses camarades s'approchent de Cardinet et lui ôtent son paletot. Ils posent les deux épées sur une petite table.

CARDINET, au garçon d'hôtel.

Vous avez entendu, Ernest : il faut envoyer chez le prince... de la part de M. Cardinet... Vous direz : « De la part de M. Cardinet, pour prendre des nouvelles. »

GEORGES.

Je croyais que vous en veniez.

CARDINET.

Cela ne fait rien... la blessure est légère, mais il peut survenir des complications.

GEORGES.

Ah!

CARDINET.

Allez, mes amis, allez!... (Courant après l'autre garçon qui a pris les épées et qui les emporte.) Eh bien!... qu'est-ce qu'il fait, celui-là?... voulez-vous bien laisser ça?...

Il reprend les épées, les regarde avec satisfaction; — les garçons d'hôtel sont sortis par le fond.

ESCOULOUBINE.

Là! maintenant que nous sommes seuls, vite, vite... racontez-moi votre duel.

CARDINET, tenant toujours les épées.

J'allais vous le proposer... Le combat a eu lieu ce matin, à six heures, dans le grand-duché de Luxembourg...

ESCOULOUBINE.

J'ai assisté à plus de quinze cents duels, dans ma vie...

GEORGES, étonné.

Quinze cents duels!...

ESCOULOUBINE.

Oui... le soir, au théâtre...

GEORGES.

Ah!...

ESCOULOUBINE.

Et je sais comment ça se passe... je vous vois d'ici, l'épée à la main...

Il prend une épée à Cardinet.

CARDINET.

Oui.

ESCOULOUBINE, s'élançant sur Cardinet.

Vous bondissez sur votre adversaire...

CARDINET, se garant.

Hé là!...

ESCOULOUBINE, bondissant.

Vainement il essaie de vous échapper... il saute à droite, il saute à gauche, il saute en arrière...

CARDINET.

Mais non... il n'a pas sauté...

ESCOULOUBINE.

Il n'a pas sauté?

GEORGES.

Non. J'y étais, et je puis vous assurer qu'il n'a pas...

ESCOULOUBINE.

Il a rampé alors... s'il n'a pas sauté... il a rampé...

CARDINET.

Il n'a pas rampé non plus... On nous a placés l'un en face de l'autre. J'étais calme... je ne dirai pas que dans le fond je n'étais pas un peu ému...

ESCOULOUBINE.

Un frisson courait dans vos veines!

CARDINET.

Je savais que mon adversaire était un des premiers tireurs de l'Europe, et dame!... ça me faisait un peu... mais, extérieurement, j'étais calme... (A Georges.) N'est-ce pas, j'étais calme?

GEORGES.

Oui, mon oncle, vous étiez très bien.

CARDINET.

On nous a placés l'un en face de l'autre et l'on nous a dit : « Allez, messieurs! »

ESCOULOUBINE.

Là-dessus, vous avez bondi?

CARDINET.

Mais non, je n'ai pas bondi... Il a la rage de me faire bondir!... Je n'ai pas bondi du tout.

ESCOULOUBINE.

Alors vous avez rampé?...

CARDINET.

Mais non... j'ai fait comme ça... comme ça... mon pied a rencontré un caillou... j'ai failli tomber et j'ai blessé le prince.

ESCOULOUBINE, voulant encore embrasser Cardinet.

Oh!

CARDINET, lui reprenant l'épée.

Finissez donc!... Il est insupportable, à la fin!...

Il va poser les épées sur la table.

ESCOULOUBINE.

Il s'est battu!... il a blessé le prince!... Et voilà l'homme que j'avais pris pour une bête!...

GEORGES.

Hé là!...

ESCOULOUBINE.

Voilà l'homme dont j'ai essayé de me moquer!

CARDINET.

Comment, vous moquer?...

ESCOULOUBINE.

Eh! oui, cette soirée chez Denise... ces plaisanteries que je vous ai faites... le faux prince... vous ne m'en voulez pas?...

CARDINET, riant.

Eh! non, je ne vous en veux pas. Je vous en veux d'autant moins que je vous avais reconnu tout de suite.

ESCOULOUBINE, vexé.

Vous m'aviez reconnu?...

CARDINET.

Comme je vous reconnaitrai toutes les fois que vous vous déguiserez...

ESCOULOUBINE.

Vraiment?... vous me reconnaitrez toutes les fois... vous en êtes bien sûr?

CARDINET.

Tout à fait sûr.

ESCOULOUBINE.

Eh bien ! nous verrons ça, par exemple !... je n'ai pas autre chose à vous dire pour le moment... nous verrons ça...

CARDINET.

Nous verrons...

ESCOULOUBINE.

Avec son caillou qui l'a fait glisser... en voilà un duel !... Nous verrons bien si vous me reconnaissez, nous verrons bien !...

Il sort par le fond.

GEORGES.

Il est vexé.

CARDINET.

Et j'en suis bien aise, parce qu'enfin, j'ai beau dire que je ne lui en veux pas...

SCÈNE VII

GEORGES, CARDINET.

GEORGES.

Maintenant, mon oncle, à mon tour !...

CARDINET.

Comment, à ton tour ?...

GEORGES.

Oui, j'ai aussi à vous présenter une personne... une personne qui a entendu parler de votre duel et qui arrive de Saint-Malo pour vous féliciter.

CARDINET.

Une personne qui arrive de Saint-Malo ?...

GEORGES.

Oui.

CARDINET.

Coquard, peut-être?

GEORGES.

Eh! non, mon oncle, ce n'est pas Coquard... (Il est arrivé jusqu'à la porte de gauche et l'ouvre.) Venez, ma tante, venez!...

Entrent madame Cardinet et Marceline.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME CARDINET,
MARCELINE.

CARDINET.

Ma femme!

GEORGES.

Oui, mon oncle... Est-ce que vous m'en voulez?

CARDINET.

Non, non, je ne t'en veux pas.

MADAME CARDINET, bas, à Marceline.

Je ne sais pas, mais depuis qu'il s'est battu je trouve qu'il a dans la figure quelque chose...

MARCELINE, bas.

C'est vrai, ma tante... Il a un petit air maintenant... il est mieux, n'est-ce pas?

MADAME CARDINET, bas.

Oh! oui.

GEORGES, faisant passer Cardinet.

Allons, mon oncle, allons!

MARCELINE, faisant passer madame Cardinet.

Allons, ma tante!

Georges pousse son oncle, Marceline pousse sa tante : Cardinet et madame Cardinet font un pas l'un vers l'autre. — Mouvements de tête, sourires, jeux de scène.

CARDINET.

Madame...

MADAME CARDINET.

Mon ami...

CARDINET.

Eh bien, non! pour des paroles, j'avoue que cela me serait impossible...

GEORGES.

Voyons, mon oncle...

CARDINET.

Non, je ne pourrais pas... mais hier, avant d'aller combattre...

MARCELINE, à madame Cardinet.

« Avant d'aller combattre!... » Comme il a dit ça!

MADAME CARDINET, à Marceline.

Oui, c'est vrai!

CARDINET, à sa femme.

Avant d'aller combattre, j'avais préparé une lettre pour vous... et, si vous voulez la lire, vous verrez quels sont mes sentiments.

MADAME CARDINET.

Moi non plus, mon ami, je ne saurais parler...

CARDINET.

Ah!

MADAME CARDINET.

Mais comme, avant de me trouver en face de vous, je n'étais pas fâchée de me rendre compte de mes

idées, j'avais à tout hasard tracé ce petit brouillon...
et si vous voulez en prendre connaissance...

CARDINET.

Mais... sans doute!...

MADAME CARDINET.

Voici, mon ami.

CARDINET.

Voici, madame.

Madame Cardinet donne sa lettre à Cardinet, Cardinet donne sa lettre à madame Cardinet, puis ils s'éloignent l'un de l'autre après un nouvel échange de sourires. — Georges est près de Cardinet, Marceline près de madame Cardinet.

MADAME CARDINET, lisant.

« Madame et chère épouse... »

CARDINET, de même.

« Mon ami... »

MADAME CARDINET, de même.

« Avant d'aller risquer ma vie, ma première pensée est de vous écrire pour vous demander pardon... »

MARCELINE.

Eh bien, ma tante, c'est gentil, ça!...

CARDINET, lisant.

« Avant toute chose, mon ami, je conviens que j'ai eu des torts et je vous en demande pardon... »

GEORGES.

Eh bien, mon oncle!...

CARDINET.

C'est très bien, ça, c'est très bien. (A madame Cardinet.)
C'est très bien.

MADAME CARDINET, à son mari.

Votre première phrase... c'est très bien, très bien...

GEORGES.

Allez, mon oncle, allez!...

MARCELINE.

Continuez, ma tante...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MONICOT.

MONICOT, entrant par le fond.

Mesdames, messieurs... je ne m'attendais pas...
chère dame et chère présidente...

MADAME CARDINET.

Bonjour, monsieur Monicot, bonjour.

MONICOT, à Cardinet.

J'ai su que vous vous étiez battu, mon cher ami...
j'ai su que vous étiez vainqueur... et je venais vous
féliciter... (Le domestique paraît à la porte du fond.) Je descends,
mon ami, je descends. (Le domestique sort. — A Cardinet.)
Mon cher Cardinet, je vous demanderai la permission
de vous dire deux mots en particulier...

CARDINET.

Avec plaisir... (Monicot lui parle à l'oreille.) Mais certai-
nement... je ne vous refuserai certainement pas... sur
première hypothèque, vous m'avez dit?

MONICOT, bas.

Oui.

CARDINET.

Voilà, mon cher Monicot, voilà!...

Il prend des billets de banque dans son portefeuille et les lui remet.

MONICOT.

Vous n'avez plus rien?... dans votre porte-monnaie... regardez...

CARDINET.

Dans mon porte-monnaie?...

MONICOT.

Oui...

CARDINET.

Il y a de la monnaie, dans mon porte-monnaie...

MONICOT.

Donnez-la-moi, donnez-moi tout... mesdames... messieurs... Vous ne m'en voulez pas?... C'est une terrible chose que d'être aimé, voyez-vous... c'est une terrible chose...

Il sort par le fond.

SCÈNE X

CARDINET, MADAME CARDINET,
MARCELINE, GEORGES.

CARDINET.

Il finira mal, ce notaire-là, il finira mal.

MARCELINE.

Ça ne m'étonnerait pas... Mais ne nous occupons pas du notaire... Lisez, ma tante.

MADAME CARDINET.

Ah! je n'ai plus besoin de lire, maintenant, je peux parler... et je parlerai... Je suis bien changée, allez, mon ami, et vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. Plus de lessive, mon ami, plus de confitures!

CARDINET.

Pourquoi ça?...

MADAME CARDINET.

J'ai donné ma démission de présidente de l'*Œuvre de l'acheminement progressif vers le bien des jeunes personnes*... Tant pis pour elles, si elles s'en écartent momentanément, ces jeunes personnes!... ce n'est plus moi qui me chargerai de les acheminer.

CARDINET.

Cependant, ma chère...

MADAME CARDINET.

Je ne veux plus vivre que pour plaire à mon mari, maintenant... à mon cher mari, à mon amour de mari... et je suis décidée à faire tout ce qu'il me demandera... Saint-Malo vous ennuie : eh bien, nous n'y retournerons jamais, à Saint-Malo.

CARDINET.

Mais si!...

MADAME CARDINET.

Vous avez envie de rester à Paris : eh bien, nous resterons à Paris...

CARDINET.

Mais non, mais non!...

MADAME CARDINET.

Nous prendrons un appartement de quinze mille francs sur le boulevard, et nous dépenserons cent mille francs pour nous amuser.

CARDINET.

Cent mille francs !

MADAME CARDINET.

Ce n'est pas assez? nous en dépenserons deux cent

mille... Nous sommes riches, après tout, nous sommes riches...

CARDINET.

Nous sommes riches...

MADAME CARDINET.

Vous verrez, mon ami, vous verrez, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi... (Montrant Marceline.) Je la grondais autrefois, je ne la gronderai plus, je la prendrai pour modèle... Je me suis déjà fait habiller par sa couturière...

CARDINET, à part.

Le nez en avant, le pouf en arrière, et allez donc! voilà ma femme!

MADAME CARDINET.

Et je ne m'arrêterai pas là... Je parlerai comme elle, et, comme elle, à tout bout de champ, je dirai des choses risquées...

MARCELINE.

Oh! ma tante!

GEORGES, à Marceline.

Là, tu entends!...

MADAME CARDINET.

Vous verrez, vous verrez... et, pour commencer, on m'a dit que vous aimiez les bas gris perle...

CARDINET.

Qui est-ce qui vous a dit ça? (A Georges.) C'est toi?...

GEORGES.

Moi, mon oncle?... pas du tout!...

MADAME CARDINET.

Peu importe qui me l'a dit, on me l'a dit... Eh bien, tenez...

Elle relève un peu sa robe.

LE PRINCE.

CARDINET.

Des bas gris perle!...

MADAME CARDINET.

Oui, mon ami.

CARDINET.

J'en ai donc vu enfin! il y a quinze jours que je cours après, et c'est ma femme!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, MANETTE, puis ESCOULOUBINE,
jouant le personnage de LARIDON, longs cheveux, grande
barbe.

MANETTE, entrant par le fond, tenant à la main des sacs de
voyage.

Monsieur, il y a là un coiffeur qui demande à vous
parler.

CARDINET.

Comment, un coiffeur!... (A Georges.) Est-ce que tu
as demandé un coiffeur pour moi?...

GEORGES.

Non, mon oncle.

Entre Escouloubine, par le fond.

ESCOULOUBINE, baragouinant.

Oui, c'est moi, monsieur... Laridon, coiffeur.

CARDINET.

Je n'ai pas le plaisir...

ESCOULOUBINE.

Une de mes clientes m'a donné en paiement des
billets signés par un monsieur Monicot; je sais que
vous le connaissez et je venais vous demander...

CARDINET.

Vous pouvez être sans inquiétude... M. Monicot est riche, très riche...

ESCOULOUBINE.

A la bonne heure!... Je ne demande pas mieux que de rendre service, mais je ne voudrais pas perdre mon pauvre argent.

CARDINET.

N'ayez pas peur...

ESCOULOUBINE.

Ce que j'en fais, moi, c'est pour obliger mademoiselle Denise... je suis coiffeur, je ne suis pas banquier.

CARDINET.

Je vous répète que M. Monicot est riche... Cependant je dois vous prévenir que j'ai déjà une première hypothèque...

ESCOULOUBINE.

Une première hypothèque!...

CARDINET.

Oui...

ESCOULOUBINE.

Une première hypothèque!!...

CARDINET.

Eh bien, oui, une première hypothèque... qu'est-ce qu'il y a là...?

ESCOULOUBINE, se faisant reconnaître.

Il y a... il y a... il y a que voilà cinq minutes que nous causons ensemble et que vous ne m'avez pas reconnu.

CARDINET.

C'est vrai, pourtant!...

ESCOULOUBINE.

Que ceci vous apprenne à ne pas douter d'Escouloubine. Il n'a qu'une supériorité, Escouloubine, il n'en a qu'une, mais il l'a...

CARDINET.

Et quelle est cette supériorité?

ESCOULOUBINE.

C'est de tout faire mieux que les autres.

CARDINET.

Pour le coup, je vous reconnais!

Entre Monicot.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MONICOT.

MONICOT, entrant par le fond. — A Cardinet.

Je vous demanderai la permission de vous dire deux mots en particulier.

CARDINET.

Qu'est-ce que vous voulez?... de l'argent?... je n'en ai plus.

MONICOT.

Je viens vous prier d'être mon témoin.

CARDINET.

Vous avez un duel?...

MONICOT.

Non. Je n'ai pas de duel, mais je me marie : je l'épouse.

CARDINET.

Qui épousez-vous?

MONICOT.

L'adorable Denise.

CARDINET, à Georges.

Veux-tu me rendre un service?

GEORGES.

Avec plaisir, mon oncle.

CARDINET.

Fais-moi le plaisir d'empoigner monsieur et de le fourrer dans l'omnibus qui est en bas, avec les bagages.

GEORGES, à Monicot.

Allons, monsieur Monicot... allons...

MONICOT.

Mais pas du tout, pas du tout!... il faut que je l'épouse... c'est ma seule façon de rattraper les billets.

ESCOULOUBINE, tirant de sa poche quelques billets à ordre et les remettant à Monicot.

Les voici, vos billets, les voici...

MONICOT, sautant dessus.

Mes billets!

ESCOULOUBINE.

Oui, monsieur... c'est Denise elle-même qui m'a chargé de vous les rapporter... Que ceci vous apprenne à connaître les comédiennes!

MONICOT, comptant les billets.

Mais elle en a gardé les trois quarts!...

ESCOULOUBINE.

Que ceci vous apprenne à connaître les comédiennes!... (A Cardinet.) Maintenant, présentez-moi à votre charmante famille.

MANETTE, à la fenêtre.

L'omnibus est en bas, monsieur...

CARDINET, à Escouloubine.

Vous voyez... pour le moment, c'est impossible... nous partons pour Saint-Malo.

ESCOULOUBINE.

Pour Saint-Malo?... Je pars avec vous : j'ai accepté la direction du Grand-Théâtre.

CARDINET, à sa femme.

Tu avais raison... décidément, nous ferons peut-être mieux de nous fixer à Paris.

Mouvement de départ.

LES BRIGANDS

OPÉRA BOUFFE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
le 10 décembre 1869.

MUSIQUE DE JACQUES OFFENBACH.

PERSONNAGES

FALSACAPPA, chef de brigands.....	M. DUPUIS.
FRAGOLETTO, jeune fermier.....	M ^{lle} ZULMA BOUFFAR.
PIETRO, son confident et sous-chef.....	MM. KOPP.
ANTONIO, caissier du duc de Mantoue.....	LÉONCE.
LE COMTE DE GLORIA-CASSIS, chambellan de la princesse de Mantoue.....	GOURDON.
LE BARON DE CAMPOTASSO, premier écuyer du duc de Mantoue.....	CH. BLONDELET.
LE DUC DE MANTOUE.....	LANJALLAY.
LE CHEF DES CARABINIERS DU DUC DE MANTOUE.....	BARON.
CARMAGNOLA, brigand.....	GOBIN.
PIPO, aubergiste.....	BOULANGÉ.
ADOLPHE DE VALLADOLID, premier page de la princesse de Grenade.....	COOPER.
BARBAVANO } brigands.....	DANIEL BAG.
DOMINO }	BORDIER.
LE PRÉCEPTEUR DE LA PRINCESSE DE GRENADE.....	VIDEIX.
UN COURRIER }	MILLAUX.
UN HUISSIER }	M ^{lles} AIMÉE.
FIGURELLA, fille de Falsacappa.....	LUCCIANI.
LA PRINCESSE DE GRENADE.....	JULIA H.
ZERLINA } paysannes.....	BESSY.
FIAMMETTA }	ALICE REGNAULT.
LA DUCHESSE	GRAVIER.
LA MARQUISE.....	OPPENHEIM.
BIANCA } paysannes.....	DROUARD.
CICINELLA }	GÉNAT.
PIPETTA, fille de Pipo.....	LÉONIE.
PIPA, femme de Pipo.....	

Brigands, Carabiniers, Paysannes, Marmitons, Pages de la cour de Mantoue, Seigneurs et Dames de la cour de Grenade, Pages de la princesse de Grenade, Seigneurs et Dames de la Cour de Mantoue.

LES BRIGANDS

ACTE PREMIER

Un site d'une sauvagerie étrange, — paysage à la Salvator Rosa. — D'énormes rochers. — Au fond, une montagne, avec un sentier qui part du milieu du théâtre, monte à droite, puis à gauche, à une très grande hauteur; ce sentier est praticable jusqu'en haut. — A droite, au premier plan, l'entrée d'une caverne; du même côté, sur le devant, un escabeau. — Quelques arbres sur la montagne.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBAVANO, DOMINO, et D'AUTRES BRIGANDS,
puis CARMAGNOLA, puis FALSACAPPA, ZER-
LINA, FIAMMETTA, BIANCA, CICINELLA,
et D'AUTRES PAYSANNES.

Au lever du rideau, quelques brigands sont sur la montagne. On entend trois fois le son du cor. Il fait petit jour.

DOMINO, en sentinelle au bas de la montagne.

Le cor dans la montagne a retenti trois fois :

Alerte! mes amis, accourez à ma voix!

Entrent cinq ou six brigands, de droite et de gauche.

BARBAVANO, passant à droite.

Qui vive?

VOIX, au dehors.

Les brigands!

LES BRIGANDS.

BARBAVANO.

Dites le mot de passe.

DOMINO.

Le mot de passe!

LES VOIX, du dehors.

Escopette et mousquets, pistolets et tromblons!

DOMINO, passant à droite, à Barbavano.

Sentinelle, faites-leur place,
Laissez-les approcher, les hardis compagnons.

Entrée de brigands, par la montagne, à droite.

CHŒUR

Deux par deux ou bien trois par trois,
Quatre par quatre quelquefois,
Ils arrivent, marchant dans l'ombre,
Les brigands de la forêt sombre.
D'autres brigands sont arrivés de tous les côtés.
Entre Carmagnola, par la montagne, à gauche.

DOMINO.

Carmagnola!

CARMAGNOLA, venant au milieu.

Silence! cachez-vous.

DOMINO.

Pourquoi?

CARMAGNOLA.

Disparaissez!

BARBAVANO.

Commence par nous dire...

CARMAGNOLA.

Je ne vous dirai rien... Si vous aimez à rire,
Cachez-vous!

DOMINO.

Cachons-nous!

MÊME CHŒUR, à voix basse.
 Deux par deux ou bien trois par trois,
 Quatre par quatre quelquefois,
 En sourdine ils rentrent dans l'ombre,
 Les brigands de la forêt sombre.

Les brigands se cachent derrière les rochers, à droite et à gauche. —
 A peine sont-ils cachés, arrive de gauche, par la montagne, un Ermite
 vénérable (costume des capucins de baromètre). Il est suivi de huit
 jeunes paysannes. Le jour se lève.

FIAMMETTA.

I

Déjà depuis une grande heure,
 Bon ermite, nous te suivons;
 Et pourtant ta sainte demeure,
 Point encor ne l'apercevons...

Ah! dis-nous vite,

Bon ermite,

Bon ermite, où nous conduis-tu?

L'ERMITE, d'une voix faible et chevrotante.

Dans le sentier de la vertu!...

ZERLINA.

II

C'est un joli sentier, sans doute,
 Et qu'il est doux de parcourir;
 Mais, hélas! bien longue est la route...
 Ne la verrons-nous point finir?

Ah! dis-nous vite,

Bon ermite,

Bon ermite, où nous conduis-tu?

L'ERMITE, de même.

Dans le sentier de la vertu.

Il va vers la caverne.

FIAMMETTA.

N'arriverons-nous pas?

FALSACAPPA, d'une voix terrible.

Nous sommes arrivés!

Il rejette son capuchon, sa robe et sa barbe, et paraît en chef de
 brigands. — Les brigands se montrent.

LES BRIGANDS.

LES FEMMES, se réfugiant à gauche.
Falsacappa!

CICINELLA.
Nos amants sont flambés!

FALSACAPPA.
Oui, c'est moi! c'est Falsacappa!
On ne s'attendait pas à ça!

TOUS.
Falsacappa!

FALSACAPPA.

COUPLETS

I

Quel est celui qui par les plaines
Conduit sa bande de lurons?...

TOUS.
Falsacappa!

FALSACAPPA.
Celui qui commet par douzaines
Des forfaits dans les environs?

TOUS.
Falsacappa!

FALSACAPPA.
Vers le voyageur qui s'avance
Il se glisse, puis il s'élançe...
Et le voyageur mécontent
Chancelle et tombe en répétant :
« C'est Ernesto Falsacappa! »

TOUS.
Falsacappa!

FALSACAPPA.

II

Quel est celui qui porte aux femmes
Un culte tout particulier?...

TOUS.

Falsacappa!

FALSACAPPA.

Et fait toujours devant les dames
Fléchir la rigueur du métier?

TOUS.

Falsacappa!

FALSACAPPA.

Vers la beauté, vers l'innocence
Il se glisse, puis il s'élançe...
Il parle, et l'innocente enfant
Chancelle et tombe en répétant :
« C'est Ernesto Falsacappa! »

TOUS.

Falsacappa!

LES BRIGANDS.

Vive Falsacappa!

LES FEMMES.

Quoi! c'est Falsacappa!

FALSACAPPA, aux femmes.

Point de frayeur!

En douceur

Tout se passera, mes belles

Demoiselles...

Et maintenant, presto! presto!
Éloignez-vous tous subito,
Tous, excepté les trois brigands
Qui sont mes premiers lieutenants.

LES BRIGANDS.

Et maintenant, presto! presto!
Éloignons-nous tous subito,
Tous, excepté les trois brigands
Qui sont ses premiers lieutenants.

LES FEMMES.

Ah! voyez comme, en nous lorgnant,
Ils ont un regard flamboyant!
Leur œil brille en nous regardant!
C'est flatteur, mais c'est effrayant!

LES BRIGANDS.

LES BRIGANDS, à Falsacappa.

Ces mignonnes
Que voilà,
Ces friponnes
Qui sont là,
O maître, tu nous les donnes?

FALSACAPPA.

Halte-là!

LES BRIGANDS.

Pourquoi ça?

FALSACAPPA.

Conduisez-les d'abord dans le souterrain noir,
Et qu'on ait des égards... au moins jusqu'à ce soir!

LES BRIGANDS.

Jusqu'à ce soir...
Quel espoir!

FALSACAPPA.

Et maintenant, presto! presto!
Éloignez-vous... etc.

LES BRIGANDS.

Et maintenant, presto! presto!
Éloignons-nous... etc.

LES FEMMES.

Ah! voyez comme, en nous lorgnant,
Ils ont... etc.

Une partie des brigands emmène les femmes et entre avec elles dans la caverne. — Les autres sortent par la droite et par la gauche. — Carmagnola suit les femmes jusqu'à l'entrée de la caverne, en leur envoyant des baisers : Falsacappa vient le prendre par l'oreille et le fait passer à gauche. — Pietro paraît sur la montagne, venant de la gauche.

SCÈNE II

DOMINO, BARBAVANO, CARMAGNOLA,
FALSACAPPA, PIETRO.

FALSACAPPA, regardant avec mépris les brigands qui s'éloignent.

Voilà donc ce qu'il faut pour les conduire!... des femmes... et des liqueurs fortes!

PIETRO, s'approchant de lui.

Tes paroles sont amères.

FALSACAPPA.

Ah! te voilà, mon vieux Pietro... (Passant au milieu.) Je méprise les hommes.

PIETRO.

Ne fais-tu pas d'exceptions?

FALSACAPPA.

Une seule...

PIETRO, avec émotion.

Laquelle?

FALSACAPPA.

Toi, mon bon Pietro...

Il lui serre la main.

PIETRO.

Ah!...

Domino, Barbavano et Carmagnola remontent et causent tout bas, au fond, avec animation.

FALSACAPPA.

Toi, qui m'as appris le métier... toi, qui, prenant la place d'un père pendu avant l'âge... j'avais trois ans alors, et cette mort, tu sais que je jurai de la venger et que je tiens mon serment... toi, dis-je, qui, prenant la

place de mon père, fus le guide de ma jeunesse et me conservas le commandement de cette bande qui était mon héritage... L'occasion était belle cependant; la tentation aurait pu te venir d'exploiter pour ton compte... Tu n'en fis rien, honnête Pietro!

PIETRO.

Oh! je me rends justice, je ne suis pas un homme de haut vol.

FALSACAPPA.

Que veux-tu dire?

PIETRO.

Je ne suis pas fait pour le commandement. Je suis fait pour tenir auprès de toi l'emploi de confident et pour t'admirer... Que me faut-il, à moi? Que tu me regardes de temps à autre... l'air ému... le regard humide, en me disant...

FALSACAPPA.

« Mon vieux canard!... »

PIETRO.

Cela me suffit, à moi.

Les trois brigands, au fond, élèvent la voix.

FALSACAPPA, se retournant.

Qu'est-ce?...

PIETRO, bas.

Mais d'autres, peut-être, trouvent que cela ne leur suffit pas.

FALSACAPPA.

Que veux-tu dire?

PIETRO, montrant les trois brigands, bas.

Ces messieurs, je crois, ont l'intention de t'adresser quelques observations.

FALSACAPPA, bas.

De l'indiscipline?...

PIETRO, bas.

J'en ai peur...

FALSACAPPA, bas.

Nous allons voir ça!... (Haut.) Approchez, messieurs.

BARBAVANO, descendant avec ses camarades.

Nous approcherons, si nous voulons.

FALSACAPPA.

Qui est-ce qui demande la parole?

BARBAVANO.

Je la prends.

FALSACAPPA.

Gardez-la.

BARBAVANO.

Je vous remercie, chef, et je vous engage à ne pas perdre un mot de ce que je vais avoir l'honneur de vous dire... Nous ne sommes pas contents.

FALSACAPPA.

Messieurs!...

TOUS LES TROIS.

Nous-ne-sommes-pas-contents.

BARBAVANO.

Les affaires ne vont pas.

DOMINO.

Il y a huit jours, vous nous avez fait faire trente lieues et passer vingt-quatre heures dans une cave...

CARMAGNOLA.

Et pour quoi faire?... Pour voler... dix-sept francs!

BARBAVANO.

Qu'il a fallu partager entre soixante-treize personnes.

CARMAGNOLA.

Et vous avez pris dix francs pour vous!

BARBAVANO.

Nos dividendes sont dérisoires... J'étais banquier, moi; je me suis fait voleur, parce que j'espérais qu'il y aurait moins de travail et plus de bénéfice... c'est le contraire qui est arrivé.

DOMINO.

Et à qui la faute?...

Il passe près de Barbavano.

BARBAVANO.

Pas à nous, puisque nous ne faisons qu'obéir...

FALSACAPPA.

A moi, alors?

BARBAVANO.

Mais oui... à vous!

FALSACAPPA.

Messieurs!... Qu'est-ce que vous demandez, à la fin?

CARMAGNOLA, allant à lui.

On vous demande tout uniment... (Se tournant vers les deux autres et à demi-voix.) Qu'est-ce qu'on lui demande, au fait? (Barbavano lui dit quelques mots à l'oreille. Haut, à Falsacappa.) On vous demande d'avoir une idée et de trouver quelque bon coup à faire.

FALSACAPPA, allant à Pietro, bas.

Qu'est-ce que tu penses de ça, toi?

PIETRO, bas.

Promettez-leur quelque chose... ou rendez les dix francs.

FALSACAPPA, bas.

Je vais leur promettre quelque chose. (Haut et se tournant vers les trois brigands.) Écoutez-moi, mes fidèles lieute-

nants, je vous promets... vous entendez? je vous promets... enfin, c'est bon, vous voulez qu'on ait une idée... on en aura une.

TOUS.

Bien vrai?

FALSACAPPA.

Parole d'honneur!

Les trois brigands rient.

BARBAVANO.

Jurez sur autre chose...

On entend la voix de Fiorella.

FALSACAPPA, écoutant.

Sur la tête de ma fille..., dont les accents se font entendre au loin dans la montagne.

CARMAGNOLA.

Sur la tête de ta fille Fiorella?

FALSACAPPA.

Oui, sur la tête de ma fille Fiorella, je jure que d'ici à peu de temps je ferai faire à la bande une opération fructueuse...

Domino remonte.

BARBAVANO et CARMAGNOLA.

A la bonne heure!...

Ils vont au-devant de Fiorella.

Entre, à gauche, par la montagne, Fiorella. — Chapeau pointu, carabine sur l'épaule, poignard et pistolets à la ceinture.

DOMINO, au fond.

La voilà... la voilà... la belle Fiorella!

Les brigands redescendent avec Fiorella.

SCÈNE III

LES MÊMES, FIORELLA.

FIORELLA.

I

Au chapeau je porte une aigrette,
 Une croix d'or au cou,
 Sur l'épaule mon escopette,
 Un poignard au genou ;
 Et quand tous les brigands sommeillent
 Dans les rocs que voilà,
 Ce sont mes deux yeux noirs qui veillent
 Sur la bande à papa.
 Un fusil brille au clair de lune,
 Puis un coup retentit :
 Pan!... pan!... c'est Fiorella la brune,
 La fille du bandit!...
 Je suis la fille du bandit!

Elle donne sa carabine à Barbavano.

II

Je sais courir de roche en roche,
 Comme un chamois léger,
 Et mon cœur bondit, quand approche
 Le moment du danger ;
 Cette main fluette et légère
 A des muscles d'acier,
 Elle a couché dans la poussière
 Plus d'un carabinier !
 Un fusil brille au clair de lune,
 Puis un coup retentit :
 Pan!... pan!...

Elle tire deux coups de pistolet.
 c'est Fiorella la brune,

La fille du bandit!...
 Je suis la fille du bandit!

FALSACAPPA.

Ma fille!...

Il l'embrasse.

FIORELLA.

Mon bon père!

Elle va à Pietro.

FALSACAPPA, aux trois brigands.

La séance est levée, messieurs... Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne pas oublier ma promesse... moi non plus, je ne l'oublierai pas... Tenez, l'occasion de la tenir ne se fera pas attendre. Le prochain mariage de la princesse de Grenade avec notre jeune souverain, le duc de Mantoue, est officiellement annoncé... vous le savez...

BARBAVANO.

Nous le savons...

FALSACAPPA.

A l'occasion de ce mariage, il y aura des fêtes... Peut-être oubliera-t-on de nous y inviter... mais cela ne fait rien, nous y serons... je n'ai pas autre chose à vous dire... nous serons à ce mariage... Bonjour, messieurs.

Il s'approche de sa fille. Pietro remonte un peu.

PIETRO, regardant les trois brigands.

Vive Falsacappa!... (Plus fort, comme pour les exciter.) Vive Falsacappa!

TOUS, après un mouvement d'hésitation et faiblement.

Vive Falsacappa!

Pietro retourne près de Fiorella.

FALSACAPPA, allant à eux.

C'est bien, messieurs... c'est bien!... Croyez que l'émotion... la reconnaissance... Bonjour, messieurs, bonjour!...

Domino sort, par la montagne, à droite. — Barbavano et Carmagnola entrent dans la caverne.

SCÈNE IV

PIETRO, FIORELLA, FALSACAPPA.

FIORELLA, bas, à Pietro.

Tu ne lui as rien dit, au moins?...

PIETRO, bas.

Pas si bête!

FALSACAPPA, après avoir reconduit Carmagnola et Barbavano,
regardant sa fille.

La famille, maintenant, la famille!...

FIORELLA, venant à lui.

Mon bon père!...

Elle retourne à Pietro.

FALSACAPPA.

Ma fille!... (Pietro et Fiorella se font des signes en riant. — A part.)
Je sais bien que c'est aujourd'hui la Saint-Ernest... le
jour de ma fête... mais je feins de ne pas me le rap-
peler... pour leur laisser le plaisir de me faire une sur-
prise... (Haut à Pietro qui rit en le regardant.) Comme elle est
belle, ma fille! comme elle est grande!

Il s'est assis sur un escabeau à droite et prend sa fille sur ses genoux.

PIETRO.

Est-ce que tu ne t'es pas dit quelquefois que cela
était extraordinaire d'avoir, à ton âge, une fille aussi
grande?...

FALSACAPPA.

Je me le suis dit quelquefois... mais, nous autres,
nous vivons tellement en dehors des lois ordinaires!...

PIETRO.

C'est vrai...

Fiorella se lève, retourne à Pietro, et lui parle bas; il lui remet
un coffret qu'il a pris dans le creux d'un rocher.

FALSACAPPA, à part, se levant.

Ils ne savent comment faire pour me surprendre... c'est délicieux!... Joies paisibles de l'innocence, que vous êtes douces au cœur des coupables!

FIGRELLA, allant à Falsacappa, et cachant le coffret derrière elle.
Petit papa...

FALSACAPPA, s'oubliant.

C'est aujourd'hui ta... (S'interrompant). Quoi donc, ma fille?

FIGRELLA.

Quel jour sommes-nous?

FALSACAPPA, feignant de l'ignorer.

Mais... je ne sais pas...

FIGRELLA.

C'est aujourd'hui la Saint-Ernest, ô mon bon père!...

FALSACAPPA, même jeu.

Est-il possible?...

FIGRELLA.

Le jour de votre fête... et ce jour, le vieux Pietro et moi n'avons pas voulu le laisser passer sans vous apporter un petit présent...

FALSACAPPA.

Ah bien, par exemple!... si je m'attendais!... Ma fille! (Allant à Pietro et lui serrant la main.) Mon vieux Pietro! (A sa fille.) Et où est-il, ce petit présent?

FIGRELLA.

Le voici, mon père.

Elle met le coffret dans les mains de son père. Falsacappa l'ouvre, et un petit gendarme, jaillissant du coffret, lui saute au nez.

FALSACAPPA.

Qu'est-ce que c'est que cela?

PIETRO, riant.

Ça?... c'est une petite farce... Elle est de moi, la petite farce.

FIGURELLA, avec émotion.

Il y a autre chose, mon père...

FALSACAPPA, fouillant dans le coffret.

Sous la botte du gendarme?... (Il tire un portrait du coffret.) En effet... (Remettant le coffret à Pietro.) Tiens, prends le gendarme, Pietro... (Regardant le portrait.) Ton portrait, Fiorella, ton portrait!... Ah! par exemple, ma fille, je suis surpris, et pour tout de bon!... Je m'attendais à une paire de bretelles.

FIGURELLA.

Oh! mon père!...

FALSACAPPA.

Ton portrait!... Et en costume de cour!... Tu as l'air d'une marquise là-dessus... Et comment l'as-tu fait faire, ce portrait?

FIGURELLA.

Tous les jours, la figure bien enveloppée, j'allais chez le peintre à la mode. Pietro m'accompagnait, déguisé en domestique de bonne maison.

PIETRO.

Si tu m'avais vu, tu aurais ri... j'avais une boule!...

FALSACAPPA.

Et vous avez payé?...

PIETRO.

En bon argent.

FALSACAPPA.

En bon argent?

PIETRO.

Comme j'ai honneur de te le dire.

FALSACAPPA.

Allons, pas de plaisanteries!

PIETRO.

Seulement...

FALSACAPPA.

Ah! il y a un seulement?...

PIETRO.

J'ai remarqué que la dame qui venait poser avant nous se faisait peindre avec ses diamants... Une charmante soubrette... assez piquante, ma foi... (Il veut faire une pirouette et trébuche; Falsacappa le rattrape et l'empêche de tomber.) une soubrette apportait les diamants et les remportait... Hier, nous sommes arrivés un peu en avance, et...

FALSACAPPA.

Et?...

PIETRO.

Et ce sont les diamants de la dame qui encadrent si merveilleusement le portrait de Fiorella.

FALSACAPPA, mettant le portrait dans sa poche.

Très bien, vieux Pietro, voilà un bon tour!

PIETRO.

Encore un vieux restant!...

FALSACAPPA, à sa fille.

Pourquoi ne souris-tu pas, ma fille?... Quand un des nôtres a fait quelque chose de bien, il est convenable de l'encourager par un sourire... Ça excite le zèle et ça ne coûte rien.

FIGRELLA.

Pardonnez-moi, mon père...

FALSACAPPA.

Ta figure tout à coup est devenue sérieuse...

FIGRELLA.

Vous vous en êtes aperçu?...

FALSACAPPA.

Et je te prie de m'expliquer ce changement de physionomie.

FIGRELLA.

A Dieu ne plaise que je veuille juger votre conduite!... Vous continuez l'état glorieusement exercé par votre père... il n'y a rien de plus respectable, et il serait bon que cet exemple fût suivi plus souvent... Je suis fière d'être votre fille, j'aimerais à voler sur vos traces!... et cependant... depuis quelque temps au moins, je suis toute surprise de sentir en moi des hésitations, des scrupules...

PIETRO, avec onction.

Ça lui vient de sa mère... une sainte femme!

FALSACAPPA.

Depuis quelque temps, dis-tu?... Quel jour cela t'a-t-il pris pour la première fois?...

FIGRELLA.

Le jour de cette visite que nous avons faite chez ce jeune fermier... vous savez bien...

FALSACAPPA.

A nous, Pietro, le répertoire... Quel jeune fermier?

PIETRO consultant un carnet.

« Fragoletto, jeune fermier aisé... » C'est mercredi dernier que vous lui avez fait cette visite.

FIGRELLA.

Vainement, pendant que vous mettiez cette maison au pillage, vous me pressiez de m'unir à vos travaux dans la mesure de mes forces et de mon intelligence : je suis restée immobile... les yeux attachés sur ce

jeune homme .. C'était plus fort que moi! . J'ai tort peut-être de vous faire cet aveu, mon père...

FALSACAPPA.

Non, ma fille bien-aimée... Il faut espérer que cela passera... Je tiendrai compte, cependant, de ce que tu me dis, et je ne t'emploierai que dans les circonstances où il faudra de la grâce et de la délicatesse.

FIGURELLA.

Merci, mon père... vous êtes bon ! (Allant à Pietro.) Il est bon!

PIETRO.

Un peu trop gobichonneur... mais, à cela près, le roi des hommes!

DOMINO, en dehors, criant.

Alerte! alerte! nous le tenons!

BRIGANDS, en dehors.

Nous le tenons! nous le tenons!

Domino, amenant Fragoletto et suivi de cinq ou six brigands, arrive de la droite, par la montagne. — A ses cris, le reste de la bande accourt de tous les côtés.

SCÈNE V

LES MÊMES, FRAGOLETTO, DOMINO,
BARBAVANO, CARMAGNOLA,

TOUS LES BRIGANDS.

CHŒUR

Nous avons pris ce petit homme!
Il est tout petit, mais, en somme,
Quoique petit, il est fort bien;
Cela vaut encor mieux que rien.

LES BRIGANDS.

 FIORELLA, à part, voyant Fragoletto.
 (Parlé.) C'est lui!

 FRAGOLETTO, à part, regardant Fiorella.
 (Parlé.) C'est elle!

 FIORELLA, à part.
 C'est lui!... Cachons mon trouble...

 DOMINO, tenant Fragoletto.
 Amis, ne craignez rien :
 Je le tiens, et je le tiens bien!

 FRAGOLETTO, à Domino.
 Pourquoi cet air rageur et ces façons méchantes?
 Tu dis que tu me tiens... je crois que tu te vantes,
 Soit dit sans te fâcher!...

Il se dégage et envoie Domino rouler par terre; pendant que celui-ci se relève tout confus, les brigands se précipitent, le poignard levé, sur Fragoletto.

LES BRIGANDS.

Ah! petit misérable!...

FIORELLA, tirant aussi un poignard et se jetant entre Fragoletto et les brigands.

 Essayez d'y toucher!...
 Elle prend la main de Fragoletto.

FALSACAPPA, venant les séparer, à part.

 Cette affaire
 N'est pas claire!
 Y a quelque'chose au fond de tout ça.
 Je suis père,
 Et j'espère
 Que ma fille me le dira.

ENSEMBLE

 FALSACAPPA.
 Cette affaire
 N'est pas claire,
 Etc.

FIGORELLA.

Cette affaire
Est très claire !
Je suis foll' de ce garçon-là !
Du mystère !
Faut me taire...
Ça pourrait déplaire à papa.

FRAGOLETTO

Cette affaire
N'est pas claire !
J'aime, j'adore Fiorella !
Leur colère
Peut me faire
Repentir de cet amour-là.

LES BRIGANDS.

Cette affaire
N'est pas claire !
Y a quelqu'chose au fond de tout ça.
Faut nous taire :
Ce mystère
Tôt ou tard se découvrira.

Une partie des brigands remonte ; ils forment quelques groupes. —
D'autres vont se coucher au fond sur des rochers.

FRAGOLETTO, allant à Fiorella.

Mademoiselle, c'est à vous que je me rends, et non
à un autre.

FALSACAPPA, venant se placer entre eux.

Eh bien?...

FRAGOLETTO.

Ne nous fâchons pas, chef. Tu as des hommes qui
font du zèle, et voilà tout : ils se sont donné bien du
mal pour amener ici un bon jeune homme qui venait
de lui-même.

FALSACAPPA.

Tu dis que tu venais ici?

FRAGOLETTO.

De moi-même, et de mon propre mouvement.

FALSACAPPA.

Pour quoi faire?

FRAGOLETTO.

Pour te parler, chef, pour te parler.

FALSACAPPA.

Qui donc es-tu?

FRAGOLETTO.

Je me nomme Fragoletto; je suis le jeune fermier que vous avez dévalisé mercredi dernier.

Barbavano remonte, puis redescend à gauche.

FALSACAPPA.

Et tu viens te plaindre, peut-être?

FRAGOLETTO.

Me plaindre de toi... à toi?... Tu me crois plus jeune encore que je ne le suis... Non, chef, je viens pour te faire une communication.

FALSACAPPA.

Une communication?

FRAGOLETTO.

Une communication... relative à mademoiselle.

Il s'approche de Fiorella

FIORELLA.

A moi?

FALSACAPPA.

A ma fille?

FRAGOLETTO.

Oui, à ta fille... Écoute, chef.

COUPLETS.

I

Quand tu me fis l'insigne honneur
 De me rendre visite,
 J'eus un petit moment d'humeur,
 Mais cela passa vite :
 Car sur tes pas ta fille entra,
 Et mon âme étonnée
 S'adoucit et te pardonna
 Pour l'avoir amenée...
 Tous les deux nous étions contents :
 Pille, toi, vole, pille!
 Et des yeux, moi, pendant ce temps,
 Je dévorais ta fille!

II

Tu travailles fort bien, ma foi,
 Les jours où tu travailles,
 Et tu n'as rien laissé chez moi,
 Si ce n'est les murailles.
 Le lit avec le baldaquin
 Et l'horloge qui sonne,
 Tu les as pris... Eh bien, coquin,
 Je te les abandonne...
 Tous les deux nous serons contents :
 Pille, toi, vole, pille,
 Mais souffre au moins qu'en même temps
 Je pille un brin ta fille!

FALSACAPPA.

Ah çà! mais, sauf erreur, c'est une déclaration.

PIETRO.

Ça en a tout l'air.

FALSACAPPA.

Une déclaration à ma fille!...

FRAGOLETTO.

Pourquoi te fâcher, chef? Un jeune homme a bien le droit de faire une déclaration à une jeune fille, lorsque ses intentions sont pures, à ce jeune homme!

FALSACAPPA.

Ah! tes intentions sont?...

FRAGOLETTO.

Comme le regard de ta fille!... C'est sa main que je viens te demander.

FIGRELLA.

Oh! tout de suite, papa, tout de suite!...

FALSACAPPA, allant à sa fille.

Qu'est-ce que c'est?... La main de ma fille à un...

FRAGOLETTO.

A un honnête homme, n'est-ce pas?... C'est une idée qui ne t'entre pas dans la cervelle... Attends donc, chef, attends donc... je comprends tous les genres d'amour-propre... tu es un coquin... (Mouvement de Falsacappa.) tu veux pour gendre un coquin.

FALSACAPPA.

Eh bien, oui, je crois que j'aimerais mieux ça!

FRAGOLETTO.

Qu'à cela ne tienne!... je désire m'engager dans ta bande.

FALSACAPPA.

Jeune présomptueux!

FIGRELLA.

Comme il m'aime!... ah! comme il m'aime!

FRAGOLETTO.

D'autant plus que c'est ce que j'ai de mieux à faire maintenant, puisque tu as tout pris chez moi... ici, au moins, j'ai la chance de remettre peu à peu la main sur toutes mes petites affaires... (Allant à Barbavano.) Ainsi, monsieur, vous, là-bas, vous avez mes bretelles et mon chapeau... (Allant à Pietro qui rit.) Vous, monsieur, qui

riez, je ne voudrais pas vous dire des choses désagréables... mais enfin, vous avez ma montre... je la reconnais à la chaîne.

Pietro a une montre attachée à une ficelle.

PIETRO.

Moi, ta montre?...

Il la retire de sa poche.

FRAGOLETTO.

Il vous faut une preuve!... regardez-la : je suis sûr qu'elle retarde de cinq minutes.

PIETRO, étonné, regardant la montre.

En effet!...

FRAGOLETTO.

Là!... (A Pietro qui veut remonter la montre.) Ah! tu auras beau la remettre à l'heure, ça sera toujours la même chose.

FALSACAPPA.

As-tu du cœur, au moins?

FRAGOLETTO, allant à Falsacappa.

Je suis venu ici tout seul... il me semble que cela n'annonce pas un homme qui a froid aux yeux...

Pietro remonte et passe à droite.

FALSACAPPA.

Suis-moi donc... Et nous, enfants (Les brigands, qui avaient remonté, redescendent tous.), allons, avant le repas du soir, faire encore un tour dans la montagne... (A Fragoletto.) Je serai à côté de toi, mon gaillard, et nous verrons si ton mérite est à la hauteur de ton ambition.

FRAGOLETTO.

Allons dans la montagne!... (Il s'approche de Fiorella.) Mais vous, mademoiselle, vous, à cause de qui j'ai pris cette détermination qui peut avoir une certaine influence sur ma vie entière... ne me direz-vous pas un mot?

FIGORELLA.

Je vous ai écouté, jeune fermier...

FRAGOLETTO.

Eh bien?...

FIGORELLA.

Je t'aime!... je t'aime!...

FRAGOLETTO, avec joie.

Ah!...

FIGORELLA.

Contente-toi de ça pour aujourd'hui.

FALSACAPPA, venant entre eux.

En voilà assez!... Vous allez venir avec nous, jeune homme. Toi, ma fille bien-aimée, tu vas rester ici avec Pietro, il te racontera l'histoire des bandits célèbres. (Mouvement de Fiorella.) Le temps seulement de faire faire à monsieur ses premières armes, et nous rentrons.

FIGORELLA.

Je vous attends, mon père.

FALSACAPPA.

En marche, compagnons!... Nous allons nous poster là-bas, dans cette gorge.

REPRISE DU CHŒUR

Nous avons pris ce petit homme, etc...

Tous, excepté Fiorella et Pietro, sortent par la montagne, à gauche.

SCÈNE VI

FIGORELLA, PIETRO.

PIETRO, à lui-même.

Une histoire de voleurs... Quelle histoire vais-je lui raconter?

FIGURELLA, revenant à Pietro.

Eh bien, bon vieillard, racontez-moi, comme vous l'a dit mon père, racontez-moi une histoire de voleurs.

PIETRO.

Volontiers... Il y avait une fois un grand financier.

FIGURELLA, après un silence.

Et puis après?...

PIETRO.

C'est tout.

FIGURELLA, riant.

Oh! oh! bon vieillard... elle n'est pas de toi, cette histoire-là.

PIETRO.

Non, mademoiselle, c'est une histoire que j'ai volée à M. de Voltaire.

Il passe à gauche. — Paraît alors sur la montagne, venant de la droite, un jeune homme en costume de cheval fort élégant... — Fiorella se retourne et pousse un cri en l'apercevant.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC DE MANTOUE.

FIGURELLA.

Ah!

PIETRO, se retournant.

Quoi donc?

FIGURELLA.

Là... un jeune homme...

LE PRINCE, arrêté sur la montagne, et, du fond, apercevant Fiorella, à lui-même.

Tiens, une jeune fille!

PIETRO, bas, à Fiorella.

C'est vrai, ma foi, c'est un jeune homme... et son costume, à ce jeune homme, annonce une certaine aisance... ce collier, voyez-vous ce beau collier?...

LE PRINCE, toujours sur la montagne.

Je vous en prie, ne pourriez-vous m'indiquer le chemin pour aller à la ville?

Il descend et ne quitte plus Fiorella des yeux.

PIETRO, allant au prince.

Mon Dieu! il serait assez difficile de vous expliquer... mais, si vous voulez, je vais aller vous chercher un guide.

LE PRINCE, distrait, en regardant Fiorella.

Un guide!

PIETRO.

Oui, dans la montagne... je trouverai vite, et je serai bientôt revenu.

LE PRINCE, souriant et regardant toujours Fiorella.

Mais ne vous pressez pas trop, brave homme, ne vous pressez pas trop.

FIGURELLA, bas, à Pietro.

Que voulez-vous faire, Pietro?

PIETRO, bas.

Ce que je veux faire?... retrouver votre père et l'avertir qu'il y a ici un joli jeune homme à dévaliser.

Mouvement de Fiorella.

LE PRINCE, à Pietro.

Eh bien?...

PIETRO.

Je vais vous amener un guide, mon jeune seigneur.

LE PRINCE.

Allez, brave homme, allez.

PIETRO, bas, à Fiorella.

Retenez-le... ne le laissez pas s'échapper... (Haut, au prince.) J'y vais, monseigneur... et aussi vite qu'il est possible avec mes vieilles jambes.

Il gravit la montagne et disparaît par la gauche.

SCÈNE VIII

FIORELLA, LE PRINCE.

FIORELLA, à part, examinant le prince.

L'air un peu bête, mais gentil... oui, bien gentil... et dire que tout à l'heure!... Ah! c'est dommage!

LE PRINCE.

Qu'est-ce que vous dites?

FIORELLA.

Je dis que vous avez l'air un peu bête, mais que vous êtes gentil.

LE PRINCE.

Absolument comme toi... c'est-à-dire, non... toi, tu n'as pas l'air un peu... mais tu es jolie...

FIORELLA, passant à droite.

Voyez-vous ça!...

LE PRINCE.

Excessivement jolie!... et puis te trouver là... seule au milieu de ces rochers... avec ton petit chapeau et ta plume rouge... tout cela a un air... Enfin, moi qui ai l'habitude d'être adoré... je t'adore!

FIORELLA, un peu ironique.

C'est vrai, ça?

LE PRINCE.

Mais oui, c'est vrai!

FIGURELLA, indécise.

Eh bien, alors... (A part.) Mon Dieu! quel combat!...
(Haut.) Eh bien, alors... (A part.) Ah! ma foi, tant pis!...
il est trop gentil!... je ne veux pas qu'on lui fasse de
mal.

LE PRINCE.

Eh bien, alors?...

FIGURELLA.

Eh bien, alors... va-t'en!

LE PRINCE.

Je m'en irai quand ce vénérable vieillard sera revenu.

FIGURELLA, avec un rire étrange.

Ce vénérable vieillard?...

LE PRINCE.

Oui.

FIGURELLA.

Ne l'attends pas, car il ne reviendra pas seul.

LE PRINCE.

Je sais bien... il ramènera un guide.

FIGURELLA, nouvel éclat de rire.

Un guide!... Ha!... ha!...

LE PRINCE.

Que veux-tu dire?

FIGURELLA.

Je veux dire que, si tu ne t'en vas pas, et tout de
suite, tu es perdu.

LE PRINCE, étonné et riant.

C'est une farce, pas vrai?...

FIGURELLA.

Qui donc crois-tu que je sois?...

LE PRINCE.

Attends un peu, que je me rende compte... ce cha-

peau pointu, cette plume rouge... tu dois être une bergère.

FIGURELLA.

Une bergère... enfant naïf!...

LE PRINCE.

Ça n'est pas ça?

FIGURELLA.

Non, ça n'est pas ça.

LE PRINCE.

Mais, si tu n'es pas une bergère, qui donc es-tu?... Dis-le-moi, dis!

FIGURELLA, fièrement.

Qui je suis?... Mon père est un chef de bandits; je suis, moi, la fille de mon père.

LE PRINCE, effrayé.

Ah! monsieur votre père est?...

FIGURELLA.

Oui.

LE PRINCE.

Vilain état!

FIGURELLA.

Ça dépend des goûts!

LE PRINCE.

Enfin, il l'est. Et il va revenir?

FIGURELLA.

Oui.

LE PRINCE.

Avec ses hommes?

FIGURELLA.

Avec ses hommes.

LE PRINCE.

Alors, vous croyez que je devrais?...

FIGURELLA.

Ce serait prudent.

LE PRINCE.

Mais, si je m'en vais, que penserez-vous de moi?

FIGURELLA.

Prudence n'est pas poltronnerie.

LE PRINCE.

C'est votre avis?

FIGURELLA.

Oui.

LE PRINCE.

Alors, je m'en vais... Mais nous nous reverrons?...

FIGURELLA.

Peut-être.

LE PRINCE.

Je n'en demande pas davantage... Dis-moi seulement quel chemin il faut prendre...

FIGURELLA.

Quel chemin?... Je vais te le dire.

Désignant un sentier à gauche.

RONDEAU

Après avoir pris à droite,
A gauche tu tourneras,
Et par une route étroite
Vivement tu descendras;
Là tu verras la rivière,
Et tu la traverseras
Sur un petit pont en pierre
Qu'aisément tu trouveras...

Le prince lui prend la main.

Ne prends donc pas ma main,
Enfant, tu n'écoutes pas!
Je te dis le chemin,
Le chemin que tu prendras...

Tout en haut de la montagne,
Après ça tu grimperas ;
Si la fatigue te gagne,
Un instant tu souffleras ;
Puis tu poursuivras ta route,
Sans courir, à petits pas,
Et dans ton logis, sans doute,
Sain et sauf tu rentreras...

Le prince l'embrasse encore. A part.

Sans m'écouter, il m'embrasse !
Au fond ça me fait plaisir...

Haut.

Finis donc ! le temps se passe,
Et papa va revenir...
Et si papa te trouve là,
Petit papa t'escofiera !...
Tout en haut de la montagne,
Tu m'entends, tu grimperas ;
Si la fatigue te gagne,
Un instant tu souffleras,
Puis, tu poursuivras ta route,
Sans courir, à petits pas ;
Et dans ton logis, sans doute,
Sain et sauf tu rentreras.

ENSEMBLE

FIGURELLA.

Il te faut maintenant,
Sans perdre un seul instant,
Sans tarder, sans parler,
Il te faut t'en aller.

LE PRINCE.

Il me faut maintenant,
Sans perdre un seul instant,
Sans tarder, sans parler,
Il me faut m'en aller.

Le prince s'éloigne rapidement par un sentier à gauche, dans les rochers. — Au moment où il disparaît, Falsacappa arrive par le haut de la montagne, à gauche. Il est suivi de Pietro.

SCÈNE IX

FIGURELLA, FALSACAPPA, PIETRO.

FALSACAPPA, sur la montagne.

Eh bien!... ce jeune homme?...

Il descend vivement, ainsi que Pietro.

FIGURELLA.

Parti!...

FALSACAPPA, furieux.

Comment, parti?... C'est vrai, ma foi... je le vois là-bas.

Il arme un pistolet.

FIGURELLA, retenant son père.

Doucement, mon père!

FALSACAPPA, repoussant Fiorella.

Laisse-moi!

FIGURELLA, avec énergie.

Je vous dis, mon père, que je ne veux pas que vous frappiez ce jeune homme!

FALSACAPPA.

Tu ne veux pas?...

FIGURELLA, s'emparant du pistolet de Falsacappa.

Non, je ne veux pas!...

FALSACAPPA.

Ah!

Il lève la main. — Pietro se jette entre eux deux.

FIGURELLA, criant et passant à droite.

Oh! la la! Oh! la la!

PIETRO.

Arrête, c'est ta fille! (Tous les trois demeurent immobiles.)
Tableau!

Après ce mot, ils changent d'attitude. — Pietro passe à droite.

FALSACAPPA.

Ah çà! mais j'ai une fille qui sauve tous les jeunes gens qu'elle rencontre!... (A Fiorella.) Je vois ce que c'est, ma fille... C'est encore une de ces hésitations, un de ces scrupules dont tu me parlais tout à l'heure.

FIGRELLA.

Justement, mon bon père.

FALSACAPPA.

Ah! mais... ah! mais... il faut soigner ça... c'est très mauvais dans notre état!

FIGRELLA, le câlinant.

Je soignerai ça, mon père... et je vous promets de me bien conduire à la première occasion.

FALSACAPPA.

A la bonne heure!

Bruit au dehors.

PIETRO, remontant.

Voici nos hommes!... nous allons savoir comment ce jeune audacieux s'est tiré de sa première affaire. Ils passent à gauche. — Les brigands arrivent par la montagne, à gauche.

SCÈNE X

LES MÊMES, CARMAGNOLA, DOMINO,
BARBAVANO, LES BRIGANDS, puis FRAGOLETTO
et UN COURRIER.

CHŒUR

Ce petit est un vrai luron!
Il s'est battu comme un lion!
Jamais on ne fut plus hardi
Que ce brave petit bandit.

Pendant ce chœur, Fragoletto arrive par la montagne, à gauche, tenant et amenant le courrier. — Un brigand les suit, portant une valise.

LES BRIGANDS.

FRAGOLETTO.

Falsacappa, voici ma prise :
 C'est un courrier de cabinet!
 Le galop de sa jument grise
 Retentissait dans la forêt;
 Moi, j'étais caché, je l'avise,
 Je bondis hors de mon bosquet :
 L'étonnement le paralyse,
 Je l'empoigne par le collet,
 Et, profitant de sa surprise,
 Je lui présente un pistolet.
 Il me répond : « Pas de bêtise !
 Je suis courrier de cabinet... »
 Falsacappa, voici ma prise :
 C'est un courrier de cabinet!...
 Le galop de sa jument grise
 Retentissait dans la forêt;
 C'est un courrier de cabinet.
 Un moment, j'hésite :
 C'était un peu vite
 Faire métier de bandit;
 J'ai peur et je reste interdit...
 Mais, à l'instant même,
 A celle que j'aime,
 Je pense, et me dis là-dessus :
 « Allons, n'hésitons plus ! »
 Aussitôt mon âme indécise
 Se raffermir et se remet;
 Je l'empoigne et je le maîtrise
 Avec les clic-clac de son fouet.
 Falsacappa, voici ma prise :
 C'est un courrier de cabinet!
 J'ai tout pris, cheval et valise,
 Je te l'apporte au grand complet.
 Il me semble, quoi qu'on en dise,
 Que ce petit début promet!...
 C'est un courrier de cabinet!

CHŒUR

C'est un courrier de cabinet!

Pietro prend la valise des mains du brigand et la dépose aux pieds de Falsacappa. — Les brigands se rapprochent.

FALSACAPPA.

Il faut savoir ce qu'il y a dans cette valise. (Deux brigands s'éloignent, gardant le courrier entre eux d'eux, au fond du théâtre.) A nous, Domino! (Domino vient et fait sauter la serrure. Falsacappa prend des dépêches et les parcourt.) Ho! ho! nous touchons à la haute politique. Il s'agit de ce mariage dont je vous parlais, messieurs, de ce mariage entre la princesse de Grenade et notre jeune souverain, le duc de Mantoue. (Tous les brigands saluent. — Falsacappa commence à lire.) « En défalquant les deux millions... » (Il fait signe à tout le monde de s'éloigner un peu; Pietro seul reste auprès de lui. — Reprenant, bas.) « En défalquant les deux millions qui représentent la dot de la princesse, la somme due par la cour de Mantoue à la cour de Grenade se trouve réduite à trois millions. Ces trois millions seront remis à la personne qui accompagnera la princesse... » Trois millions!

PIETRO.

Trois millions!...

FALSACAPPA, continuant à lire tout bas.

Il est dit dans ces dépêches qu'on envoie au duc de Mantoue le portrait de la princesse de Grenade... il doit être là, ce portrait?

PIETRO, tirant un écrin de la valise.

Le voici.

Il ouvre l'écrin.

FALSACAPPA, regardant le portrait que tient Pietro.

Ah mais! elle est fort jolie, la princesse... fort jolie... mais pas plus jolie que ma fille...

Il prend dans sa poche le portrait de Fiorella et compare.

PIETRO, qui a retiré le portrait de l'écrin.

Eh bien, chef?...

FALSACAPPA, prenant l'écrin et y mettant le portrait de sa fille.

Eh bien, mais... je pense qu'il ne faut rien faire qui

puisse retarder un si beau mariage... remettons ce portrait...

Il remet dans la valise l'écrin et les papiers.

PIETRO, bas.

Mais... prends garde... tu t'es trompé... c'est le portrait de ta fille que tu as mis...

FALSACAPPA, bas.

Oui... c'est le portrait de ma fille... mais es-tu bien sûr que je me sois trompé?

PIETRO, montrant le portrait de la princesse.

Certainement, puisque...

Falsacappa hausse les épaules, prend le portrait de la princesse et le met dans sa poche.

FALSACAPPA, haut.

Tiens, courrier, reprends ta valise, reprends ton cheval et reprends... ta route vers Mantoue

Mouvement des brigands qui redescendent,

DOMINO.

Quoi! chef, vous permettez?...

FALSACAPPA, aux brigands.

Laissez passer cet homme! (Le courrier, qui a saisi sa valise, se met à gravir rapidement la montagne du fond et sort par la gauche. — La nuit vient tout doucement pendant la fin de la scène.) La journée a été bonne, mes enfants : vous m'aviez dit de trouver une idée... l'idée est trouvée!... A demain l'exécution du projet le plus grandiose qui jamais ait germé dans la cervelle d'un chef de brigands!... Ce soir, j'autorise une petite débauche pour célébrer l'entrée de Fragoletto dans la bande. Amusez-vous, mes amis, amusez-vous.

DOMINO.

Alors, les femmes?...

FALSACAPPA, consultant sa montre.

Oui, maintenant... mais avec modération. (Domino, Barbavano et Carmagnola, tout joyeux, se précipitent dans la caverne.) (A Fragoletto.) Tu as mérité d'être des nôtres, petit Fragoletto, et nous allons te recevoir en cérémonie... Je suis content de toi : tu seras mon bras droit !

PIETRO.

Eh bien ! et moi ?

FALSACAPPA.

Toi aussi... J'en aurai deux.

Domino, Barbavano et Carmagnola sortent de la caverne avec les femmes.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ZERLINA, FLAMMETTA,
CICINELLA, BIANCA et LES AUTRES PAYSANNES,
puis LES CARABINIERS.

CHŒUR

Pour cette cérémonie,
Enfants, il faut tout préparer ;
Dans notre illustre compagnie
Dignus, dignus est intrare.

Pendant ce chœur, Falsacappa présente Fragoletto aux brigands.

DOMINO.

Allons chercher les accessoires,
Les instruments.

LES BRIGANDS.

Allons chercher les accessoires.

FALSACAPPA.

Apportez-nous du vin en même temps,
Car nous aurons, ce soir, grand'fête aux roches noires !

Pietro, Domino, Barbavano et Carmagnola sortent par la droite et rentrent presque aussitôt apportant : Pietro une carabine, Domino un chapeau, Barbavano un poignard et Carmagnola un manteau. Des brigands entrent avec des torches.

REPRISE DU CHŒUR

Pour cette cérémonie, etc.

FALSACAPPA, à Fragoletto.

Pour obéir au règlement,
Il faut qu'il nous prête serment :

A Fiorella.

Fais-lui connaître, mon enfant,
Les clauses de l'engagement.

FIORELLA, à Fragoletto.

Promets-tu, c'est irrévocable,
De suivre la loi des brigands?
Cet engagement est valable,
Pour trois, pour six ou pour neuf ans.

FRAGOLETTO.

(Parlé.) Je le jure!

FIORELLA.

Voici le manteau!
Voici le chapeau!
Voici le poignard et la carabine!

Ah! comme il est gentil! comme il a bonne mine!

A mesure que Fiorella nomme un objet, le brigand qui le porte le remet à Fragoletto; puis Domino, Barbavano et Carmagnola vont rejoindre les femmes. Les porteurs de torches vont s'échelonner sur la montagne.

COUPLETS

FALSACAPPA, à Fragoletto.

I

Jure d'avoir du courage,
Engage-toi sur ta foi
A ne pas, lors du partage,
Vouloir garder tout pour toi...
Nous donnes-tu ta parole?
Oui, nous l'avons... en ce cas...

CHŒUR

Nous donnes-tu ta parole?

FIGORELLA et FRAGOLETTO.

Vole, vole, pille, vole,
Vole autant que tu pourras!

CHŒUR

Vole, vole, pille, vole,
Vole autant que tu pourras.

FIGORELLA, à Fragoletto.

II

Dans l'état que tu vas prendre,
On a mainte occasion...
Les femmes ont le cœur tendre...
Pas de bêtise, ou sinon...
Songe que j'ai ta parole;
Ton serment tu le tiendras.

CHŒUR

Songe qu'elle a ta parole!

FIGORELLA et FRAGOLETTO.

Vole, vole, pille, vole,
Vole et ne { me } trahis pas!
 { la }

CHŒUR

Vole, vole, pille, vole,
Vole autant que tu pourras.

FRAGOLETTO, à Fiorella.

III

Eh bien! c'est dit, je le jure!
Mais si je risque, entre nous,
Aussi scabreuse aventure,
C'est bien par amour pour vous!
J'entends, cela me console,
Un mot murmuré tout bas...

LES BRIGANDS.

CHŒUR

Il entend, ça le console.

FIORELLA et FRAGOLETTO.

Vole, vole, gamin, vole,

Vole, vole, dans { mes }
 { ses } bras!

CHŒUR

Vole, vole, gamin, vole,

Vole, vole dans ses bras.

Fragoletto remet sa carabine, son chapeau et son manteau à un brigand.

CHŒUR

Et maintenant, faisons ripailles,

Défonçons les vieilles futailles!

Pendant ce chœur, des brigands vont chercher deux tonneaux qu'ils placent à droite et à gauche; d'autres apportent des gobelets qu'ils distribuent à tout le monde. — On boit. — Orgie.

FALSACAPPA.

Grisons-nous tous

Comme des fous!

CHŒUR

Grisons-nous tous

Comme des fous!

Et, chacun ayant sa chacune,

Amusons-nous au clair de lune...

Grisons-nous tous

Comme des fous!

FIORELLA, au milieu, le verre à la main.

Flamme claire!

Elle éclaire

Le repaire

Du bandit,

Et l'orgie

En furie

Hurle et crie

Dans la nuit!

CHŒUR

Flamme claire!

Elle éclaire, etc.

FALSACAPPA.

Amusons-nous
Comme des fous!

CHŒUR

Amusons-nous au clair de lune,
Et, chacun ayant sa chacune,
Grisons-nous tous
Comme des fous!

A ce moment, une fanfare de cavalerie se fait entendre au dehors, à droite :
tous les brigands s'arrêtent, Falsacappa et Pietro remontent.

PIETRO, regardant à droite.

Écoutez! voyez-vous, là-bas, tout près des grottes,
Reluire des casques d'acier?

FALSACAPPA.

Il a raison... j'entends un bruit de bottes...
C'est le premier carabiniers!

Descendant avec Pietro.

Ce sont les bottes, les bottes, les bottes,
Les bottes des carabiniers!

CHŒUR

J'entends un bruit de bottes, de bottes, de bottes...
C'est le premier carabiniers!
Ce sont les bottes, les bottes, les bottes,
Les bottes des carabiniers!

FRAGOLETTO, allant à Falsacappa.

S'il faut se battre, me voilà!

FALSACAPPA.

Halte-là, petit, halte-là!
Cachons-nous bien, faisons silence;
Plus tard nous montrerons du cœur :
S'il est un temps pour la valeur,
Il en est un pour la prudence...
Silence!

CHŒUR, piano.

J'entends un bruit de bottes, de bottes, de bottes...

Etc.

Tous les brigands se cachent dans les rochers, à droite et à gauche. —
Arrive alors par le troisième plan, à droite, une patrouille de carabiniers ;
en tête, un capitaine. — Cette patrouille traverse le théâtre.

LES BRIGANDS.

LE CAPITAINE.

Nous sommes les carabiniers,
 La sécurité des foyers;
 Mais, par un malheureux hasard,
 Au secours des particuliers
 Nous arrivons toujours trop tard.

TOUS LES CARABINIERS.

Toujours trop tard.

Les carabiniers disparaissent par le deuxième plan, à gauche. — Aussitôt se montrent Falsacappa, Pietro, Domino, Barbavano, Carmagnola et quelques brigands.

DOMINO.

La ronde est-elle terminée,
 Ou y a-t-il un' second' tournée?

FALSACAPPA, regardant vers la gauche.

La ronde n'est pas terminée,
 Voici la seconde tournée...
 Cachons-nous bien,
 Ne disons rien.

LES BRIGANDS.

Cachons-nous bien.

Ils se cachent de nouveau. — Les carabiniers rentrent par le premier plan, à gauche, et traversent le théâtre en sens inverse.

LE CAPITAINE.

Nous sommes les carabiniers,
 La sécurité des foyers;
 Mais, par un malheureux hasard,
 Au secours des particuliers
 Nous arrivons toujours trop tard.

TOUS LES CARABINIERS.

Toujours trop tard.

Les carabiniers sortent par le deuxième plan, à droite. — A peine ont-ils disparu que tous les brigands sortent de leurs cachettes.

CHŒUR, très fort.

On n'entend plus les bottes, les bottes, les bottes...

FALSACAPPA, interrompant.

Silence!... N'entendez-vous pas
 Encore le bruit de leurs pas?
 Chantons, mais bien bas, mais bien bas,
 Piano, piano, tout bas, tout bas.

CHŒUR, sans donner de voix et en remuant seulement les lèvres.

On n'entend plus les bottes, les bottes, les bottes,
 Les bottes des carabiniers.

REPRISE, à pleine voix.

Flamme claire!
 Elle éclaire
 Le repaire
 Du bandit,
 Et l'orgie
 En furie
 Hurle et crie
 Dans la nuit!

Pendant cette reprise, on a rapporté un tonneau que l'on a placé au milieu. — A gauche et à droite, on allume des feux; au-dessus de celui de droite on suspend une marmite à une crémaillère; au-dessus de celui de gauche, des volailles; d'autres feux s'allument sur la montagne. — L'orgie recommence de plus belle.

ACTE DEUXIÈME

Un site dans la campagne. — A gauche, premier plan, une grande auberge, avec balcon en saillie. — Au-dessus du balcon, une petite fenêtre. — Un soupirail de cave bien en vue du public.

SCÈNE PREMIÈRE

PIPO, PIPA, PIPETTA.

HUIT MARMITONS (quatre femmes et quatre hommes).
Au lever du rideau, tous vont et viennent ayant dans les mains, l'un des bouteilles, l'autre des volailles, l'autre un bouquet, etc., etc.
— Pipo, très agité, va de l'un à l'autre.

CHŒUR.

Les fourneaux sont allumés
Et les canards sont plumés;
Les consommateurs viendront
Maintenant quand ils voudront.

PIPO.

Rôtisseurs petits et grands,
Mes amis et mes enfants,
Aujourd'hui, j'en ai l'espoir,
Vous ferez votre devoir.

LES HUIT MARMITONS.

Chacun fera son devoir.

PIPO.

Allez, mes amis, faites ce que vous avez à faire; ne perdez pas une minute!

REPRISE.

Les fourneaux sont allumés,
Etc.

Les huit marmitons entrent dans l'auberge. — Restent en scène l'aubergiste, sa femme et sa fille. — La femme de l'aubergiste a dans les mains un bouquet, et la fille une bouteille couverte de toiles d'araignée.

SCÈNE II

PIPO, PIPA, PIPETTA.

PIPO.

Ma femme et ma fille, entourez-moi. Quelle journée, mon Dieu ! quelle journée !

PIPA.

Quel coup de feu !

PIPO.

Et quelle excellente idée j'ai eue de m'établir sur la frontière même, au beau milieu de la route qui mène de Grenade à Mantoue ! Jamais, sans cela, nous n'aurions eu la bonne aubaine qui nous arrive aujourd'hui.

PIPETTA.

Ça, c'est vrai, mon père.

PIPO.

Et maintenant, à l'ouvrage !... Je vais, moi, soigner les fourneaux ; vous, ma femme, ayez soin de mettre des fleurs partout... Quant à toi, ma fille...

PIPETTA.

J'ai fait ce que vous m'avez dit, mon père, et j'ai mis des toiles d'araignée à un tas de bouteilles de vin ordinaire, afin d'en faire des bouteilles de vin extraordinaire.

PIPO.

Bien, ma fille, bien !... Allez toutes les deux... veillez à la cave, au grenier... allez... allez...

Pipa et Pipetta rentrent dans l'auberge.

SCÈNE III

PIPO, PIETRO, FRAGOLETTO, puis FALSACAPPA et FIORELLA, puis BARBAVANO, DOMINO, CARMAGNOLA, puis ZERLINA, FIAMMETTA, BIANCA, CICINELLA, puis LE RESTE DES BRIGANDS.

Tous sont déguisés en mendiants et mendiante.

Au moment où Pipo se retourne pour aller à ses affaires, il se trouve nez à nez avec Pietro et Fragoletto, qui entrent par la droite, bizarrement accoutrés.

PIETRO et FRAGOLETTO.

Soyez pitoyables
Et donnez du pain
A de pauvres diables,
Qui meurent de faim...
Facitote caritem!
Date panem, date panem!

PIPO, remontant à gauche (parlé.)

Allez au diable ! je n'ai pas de monnaie.

Entrent Falsacappa et Fiorella, par le fond, à gauche.

FALSACAPPA et FIORELLA.

Ils chantent aussi.

Ah ! soyez pitoyables,
Etc.

Entrent, par la droite, Domino, Barbavano et Carmagnola.

LES TROIS BRIGANDS.

Ah ! soyez pitoyables,
Etc.

Zerlina, Fiammetta, Bianca, Cicinella entrent par le fond, à gauche ; puis de tous côtés, entrée successive des brigands, qui barrent le passage à l'aubergiste.

TOUS.

Facitote caritem,
Date panem, date panem!

PIPO, parlé.

Ah çà! mais... qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

TOUS LES BRIGANDS, d'une voix formidable.

Ah! soyez pitoyables,
Etc.

A la fin du chœur, Pipo est entouré de toutes parts par les brigands.

FALSACAPPA, se débarrassant de son accoutrement.

Emparez-vous de cet homme-là! Vous le tenez?...

CARMAGNOLA, venant saisir Pipo.

Oui, Falsacappa, nous le tenons!

PIPO, épouvanté.

Falsacappa!

FALSACAPPA, à Pipo.

Répondez, bonhomme... C'est bien à votre hôtellerie, n'est-ce pas, que doivent venir les gens envoyés par notre auguste maître le duc de Mantoue au-devant de sa jeune fiancée, la princesse de Grenade?

PIPO, tremblant.

Oui, monsieur le voleur!

FALSACAPPA.

C'est également ici que doit venir la jeune princesse avec sa suite?... C'est ici qu'elle doit passer la nuit?

PIPO.

Oui, monsieur le brigand!

FALSACAPPA.

C'est bon... Emmenez monsieur et enfermez-le dans sa cave avec toute sa famille et ses marmitons. Allez... (Deux brigands entraînent Pipo dans sa maison.) Vous savez de quoi il s'agit, messieurs: il s'agit d'aller toucher trois millions à la cour de Mantoue... L'affaire vous va?

Pietro a passé à gauche.

BARBAVANO.

Je crois bien, qu'elle nous va !

CARMAGNOLA.

D'autant plus qu'une fois là-bas, il y aura sans doute de bons coups à faire.

Il fait un geste.

FALSACAPPA.

C'est cela, n'est-ce pas?... tâter les poches... voler des montres... (Avec mépris.) des mouchoirs!...

CARMAGNOLA.

Dame!

FALSACAPPA.

Voilà ce que je ne veux pas, par exemple!... Quand nous serons costumés en hommes du monde, si nous nous mettons à chiper des tabatières, ça nous fera remarquer.

PIETRO.

Tandis qu'en prenant des millions...

FALSACAPPA.

Sans doute!... il faut voler selon la position qu'on occupe dans la société... c'est élémentaire... Je vous en prie, messieurs, sous aucun prétexte, dans une affaire comme celle-ci... pas de tabatières, pas de mouchoirs... et je vous promets le succès.

PIETRO.

A une condition, cependant!...

TOUS.

Laquelle?

PIETRO.

A condition que ta fille voudra bien nous seconder.

FALSACAPPA.

Nous pouvons compter sur elle... (A sa fille.) Pas

vrai, fillette, que nous pouvons compter sur toi?... Hier, après avoir protégé la fuite de ce jeune homme qui avait un collier d'or, tu m'as promis de réparer un instant d'oubli; tu m'as promis de me prouver ton zèle à la première occasion. Cette occasion est venue... C'est sur toi que repose toute la combinaison.

FIGORELLA.

Et si je consens à seconder vos vastes desseins, si, grâce à moi, vous empochez les trois millions, quelle sera ma récompense?

FALSACAPPA.

Veux-tu cinq pour cent?

FIGORELLA.

Oh! mon père!...

FALSACAPPA.

Dix, quinze pour cent?

FIGORELLA.

Vous ne comprenez pas, mon père... C'est bien peu de chose, allez, l'argent, quand on est pincée comme je le suis!

FALSACAPPA.

Que veux-tu, alors?

FIGORELLA, montrant Fragoletto.

Lui!

FALSACAPPA.

Le petit Fragoletto?

FIGORELLA.

Vous lui donnerez, à lui, les quinze pour cent... et lui, vous me le donnerez.

FALSACAPPA.

Ah ça! mais elle prend tout, comme ça!

PIETRO.

C'est ta fille !

Pietro, Falsacappa, Fiorella et Fragoletto remontent en causant tout bas.

DOMINO, bas, aux deux brigands.

Voilà!... Il donne quinze pour cent à sa fille !

CARMAGNOLA, bas.

Et nous, quand nous demandons une avance de cinquante francs...

BARBAVANO, bas.

J'aime mieux résilier.

Falsacappa, Fiorella, Fragoletto et Pietro redescendent.

FIORELLA.

Eh bien, papa, est-ce convenu ?

FALSACAPPA.

C'est convenu, et nous ferons rédiger le contrat par le premier notaire que nous empoignerons...

Il remonte un peu.

FRAGOLETTO.

Vous entendez, vous autres ?

LES BRIGANDS.

Oui! oui!

Fiorella s'approche de Fragoletto.

FRAGOLETTO.

Le premier notaire que nous apercevons...

PIETRO, venant se placer entre Fiorella et Fragoletto.

Nous le prions poliment de s'arrêter un instant...

FIORELLA.

C'est ça, bon Pietro.

Les trois couplets qui suivent sont chantés, à Pietro qui représente le notaire.

COUPLETS

FIGRELLA et FRAGOLETTA.

I

Hé la! hé la! joli notaire,
 Arrêtez-vous, ne fût-ce qu'un instant;
 Écoutez-nous, c'est une affaire :
 Pour un contrat, ici l'on vous attend...
 Tournez un peu la tête, arrêtez-vous, notaire;
 Notaire, arrêtez-vous, ne fût-ce qu'un instant!
 Psitt! psitt! psitt!...
 — Pourquoi donc m'arrêter?
 Qu'avez-vous à me dire?
 — Ce qu'on va vous conter
 Ne peut vous mécontenter.

LE CHŒUR.

Notaire, garde à vous!
 Rien n'est dangereux comme
 Faire attendre un jeune homme
 Qui brûle d'être époux!

FIGRELLA et FRAGOLETTA.

II

Mariez-nous, et tout de suite,
 Dépêchez-vous, tous deux nous sommes prêts,
 Que nous puissions bien vite, vite,
 Aller flâner un peu sous ces bosquets,
 Ensemble et nous tenant de ces propos sans suite,
 Propos charmants, sans cesse interrompus par des...
 Fragoletto, Fiorella, puis tous les brigands imitent avec les lèvres le
 bruit des baisers.
 Si vous avez un cœur,
 Vous devez nous comprendre;
 Si vous avez un cœur,
 Assurez notre bonheur!

CHŒUR

Notaire, garde à vous!
 Etc.

LES BRIGANDS.

FIORELLA et FRAGOLETTO.

III

Si, par hasard, ce cher notaire,
 La fine fleur de nos tabellions,
 Nous réclamait quelque honoraire,
 La bonne farce!... et comme nous ririons!...
 Si tu veux conserver ta perruque, ô notaire,
 Ne nous réclame rien et tourne les talons...
 (Riant.) Hh! ha! ha! ha!

REPRISE DU CHŒUR

Notaire, garde à vous!
 Etc.

FALSACAPPA, prenant le milieu.

C'est fort bien... mais, avant de penser au mariage,
 il faut s'occuper de la dot.. Aux affaires sérieuses,
 maintenant! (A Fragoletto.) Va un peu voir ce que devien-
 nent les marmitons, petit Fragoletto, et apporte-nous
 leurs costumes.

FRAGOLETTO.

Oui, chef.

Il entre dans l'auberge.

FALSACAPPA.

Le jeune Carmagnola ira s'embusquer sur la route
 de Mantoue et viendra nous avertir dès qu'il apercevra
 les gens qui viennent au-devant de la princesse. Toi,
 Barbavano, va sur la route de Grenade, et, dès que
 paraîtront la princesse et son cortège, tu te dépê-
 cheras de venir nous l'annoncer.

CARMAGNOLA et BARBAVANO.

Oui, chef!

Carmagnola sort par le fond, à gauche, et Barbavano de même, à
 droite.

FALSACAPPA.

Toi, mon petit Domino, plus tard!... (Aux autres.) Allez,
 vous autres, et faites ce que j'ai dit...

CHŒUR

Garde à nous !
Obéissons bien vite,
Et nous pourrons ensuite
Faire les cent dix-neuf coups.

Fiorella et les brigands entrent dans l'auberge. — Falsacappa et Pietro restent seuls.

SCÈNE IV

FALSACAPPA, PIETRO.

FALSACAPPA, à Pietro qui est tout pensif et qui a passé à droite.

Tu sembles inquiet, vieux Pietro... qu'est-ce que tu as?...

PIETRO.

Je songe à ce que le brigandage était autrefois... on n'y cherchait pas tant de malice... on arrêtait tout uniment les diligences... on faisait coucher les voyageurs sur le ventre... et on les dépouillait... Quant aux femmes...

FALSACAPPA.

On les emmenait dans la forêt, n'est-ce pas?... on les attachait au premier arbre venu avec une corde...

PIETRO.

Oui... et pendant qu'elles étaient là, la robe un peu dégrafée, les cheveux épars... on regardait couler leurs larmes, en fumant une vieille pipe... Ah! c'était le bon temps!... On ne s'occupait pas alors d'imaginer un tas de combinaisons; mais maintenant...

FALSACAPPA.

Maintenant?...

PIETRO.

Cette affaire dans laquelle tu nous lances...

FALSACAPPA.

Eh bien ?...

PIETRO.

N'est-elle pas un peu compliquée ?

FALSACAPPA.

Mais pas du tout !... Nous allons nous substituer aux marmitons, pour recevoir les gens qui viennent de Mantoue... Puis, nous nous substituerons aux gens de Mantoue, pour recevoir les gens qui arrivent de Grenade... Et enfin, nous nous substituerons aux gens de Grenade, pour aller à la cour de Mantoue recevoir les trois millions. Il me semble que rien n'est plus simple.

PIETRO.

Sans doute, quand tu le dis, cela a l'air tout simple... mais si ce n'était pas toi... (A part.) Je n'ai pas compris un mot !

Fragoletto sort de l'auberge avec un brigand ; il porte un costume de marmiton sur son bras, le brigand en porte deux.

SCÈNE V

FRAGOLETTO, FALSACAPPA, PIETRO,
UN BRIGAND, au deuxième plan.

FRAGOLETTO, à Falsacappa.

Chef ?...

FALSACAPPA.

Eh bien, petit Fragoletto ?

FRAGOLETTO.

L'aubergiste, ses garçons, sa femme et sa fille sont

dans la cave... Les camarades sont en train de se déguiser en marmitons.

FALSACAPPA.

Et tu as apporté les costumes?

FRAGOLETTO.

Oui, maître, les voici... j'en ai apporté trois.

FALSACAPPA, prenant les deux costumes que porte le brigand et en donnant un à Pietro.

Un pour toi, mon fidèle Pietro... un pour moi...

Le brigand rentre dans l'auberge.

FRAGOLETTO, montrant le costume qu'il a apporté.
Et le troisième?...

FALSACAPPA.

Pour toi, petit Fragoletto, pour toi.

FRAGOLETTO.

Merci, chef.

FALSACAPPA.

Et maintenant, de l'ensemble, n'est-ce pas?... la veste blanche d'abord... y sommes-nous?

PIETRO.

Nous y sommes!

FALSACAPPA.

Une, deux, trois... ça y est!... (Ils mettent les vestes.)
Maintenant, le tablier!...

Il met le tablier.

FRAGOLETTO, qui a mis le sien.

Le tablier... c'est fait.

PIETRO, essayant de mettre le sien.

Moi, je n'y suis pas encore...

Il passe près de Fragoletto.

FRAGOLETTO, lui attachant son tablier.

On va vous aider, bon Pietro.

FALSACAPPA.

Le bonnet de coton, maintenant... et tâchons d'aller bien ensemble pour le bonnet de coton... une, deux, trois!

FRAGOLETTO et PIETRO.

Ça y est!

Ils mettent leurs bonnets en même temps, mais Pietro enfonce le sien jusqu'au menton.

FRAGOLETTO, riant.

Là!... il étouffe!...

Il le dégage.

FALSACAPPA.

Eh bien, mais... cela ne nous va pas trop mal, il me semble!

Il remonte en se carrant.

PIETRO, le suivant.

Toi, ça ne te change pas.

Ils redescendent. — Falsacappa au milieu.

FALSACAPPA.

Comment, ça ne me...?

PIETRO.

Mais non : tu as toujours l'air d'un chef.

FALSACAPPA.

D'un chef?... Ah!... chef!... très bien! tu joues sur le double sens du mot... Mais savez-vous que nous avons tout à fait bon air sous ce costume, et qu'il est fâcheux que quelque voyageur ne profite pas du moment pour venir nous demander à déjeuner?

FRAGOLETTO, riant.

C'est ça qui serait amusant!

PIETRO.

En voilà un qui pourrait se vanter d'être bien reçu!

FALSACAPPA.

Si bien reçu, qu'après être venu ici, il lui serait tout à fait impossible d'aller autre part.

Pendant les trois dernières répliques, ils ont caressé la crosse des pistolets et les poignards qu'ils ont gardés à leur ceinture avec les costumes de marmiton.

PIETRO.

Nous prendrions un air si engageant!...

FRAGOLETTO.

Nous l'appellerions avec une voix si douce!...

FALSACAPPA.

Nous lui dirions si gentiment...

TRIO

FALSACAPPA.

Arrête-toi, viens, je t'en prie,
Arrête-toi, nous t'invitons
A visiter l'hôtellerie
Des trois jolis marmitons.

ENSEMBLE

Arrête-toi, viens, je t'en prie,
Etc.

FALSACAPPA.

Et si le voyageur
Est une voyageuse...

FRAGOLETTO.

Et si le voyageur
Est une voyageuse...

FALSACAPPA.

Prenant la bouche en cœur
Et la voix douceuseuse,
Nous dirons tous les trois :
Voyageuse au gentil minois,
Voyageuse au regard si doux.

Il remonte en imitant la démarche d'une femme.

LES BRIGANDS.

FRAGOLETTO.

Où courez-vous?

PIETRO, suivant Falsacappa et redescendant à droite.

Où courez-vous?

Fragoletto a passé à gauche.

FALSACAPPA, prenant la voix de femme.

« Je cherche une hôtellerie,
 Mes bons messieurs;
 Le repos me rendrait la vie,
 Une heure ou deux. »

FRAGOLETTO, prenant la voix d'homme.

Entrez ici,
 Chacun de nous sera poli;
 Entrez ici,
 Car nul hôtel n'est plus joli.

TOUS.

Chère madame, arrêtez-vous,
 Entrez chez nous,
 Entrez chez nous.

FRAGOLETTO.

Nos lits de plume sont doux :
 Vous y dormirez très bien;
 Et si l'on vous dit qu'chez nous
 Y a des bêt's, n'en croyez rien!

TOUS.

N'en croyez rien!

FALSACAPPA.

Si l'on tient à la cuisine...?

PIETRO.

La cuisine!

FALSACAPPA.

Je pense que l'on devine,
 L'on devine,
 L'on devine,
 Rien qu'à nous voir tous les trois..

ENSEMBLE

Tous les trois,
Tous les trois...
Que nous la faisons, la cuisine,
Nous la faisons qu'on s'en lèche les doigts!

FRAGOLETTO.

Venez donc, mes chers enfants :
Pour vous le couvert est mis ;
Et, si vous êtes contents,
Envoyez-nous vos amis!

PIETRO, montrant son poignard.
C'est moi que je larde.

FRAGOLETTO, de même.
Et moi qui découpe.

FALSACAPPA, de même.
Et c'est moi qui trempe la soupe.

ENSEMBLE

Venez savourer les bons mirotons
Que nous fricotons,
Jolis marmitons!... »

SCÈNE VI

LES MÊMES, CARMAGNOLA.

CARMAGNOLA, accourant du fond à gauche.
Chef! chef!

FALSACAPPA.
Qu'est-ce qu'il y a?

CARMAGNOLA.
Pardon... je ne vous remettais pas... Les gens qui
viennent au-devant de la princesse... ils arrivent... les
voici!

FALSACAPPA.

Combien sont-ils?

CARMAGNOLA.

Il y a d'abord un petit gros, un seigneur...

FALSACAPPA.

Oui, je sais... le chef de l'ambassade... (A Pietro.) Ça t'amuserait-il d'être le chef de l'ambassade?...

PIETRO.

Ça ne me déplairait pas.

FALSACAPPA.

Pas un mot de plus!... Tu l'es!... ou du moins tu le seras tout à l'heure... (A Carmagnola.) Et avec le petit gros?..

CARMAGNOLA.

Il y a le capitaine des carabiniers...

FALSACAPPA.

Une vieille connaissance!... très bien!...

CARMAGNOLA.

Et six de ses hommes, plus deux trompettes.

Il remonte.

FALSACAPPA.

Six carabiniers... Nous allons les fourrer dans la cave au vin... comme cela, ils nous laisseront tranquilles... Vous avez entendu... dans la cave au vin!

CARMAGNOLA, redescendant.

Les voilà!... les voilà!...

Il entre dans l'auberge.

FALSACAPPA.

Vite, vite, Fragoletto!... vois si nos hommes sont prêts... qu'ils viennent!

FRAGOLETTO, allant à l'auberge.

A nous, holà! les marmitons!
Les cuisiniers et les mitrons!

ENSEMBLE.

A nous, holà! les marmitons!

SCÈNE VII

LES MÊMES, DOMINO, ZERLINA, FIAMMETTA,
BIANCA, CICINELLA, BRIGANDS.

Entrent tous les brigands, déguisés en marmitons, mais armés jusqu'aux dents. — Il faut que tous ces faux marmitons, avec leurs vestes blanches, leurs bonnets de coton, leurs longues moustaches et leurs pistolets, aient un air tout à fait extraordinaire.

CHŒUR.

Nous arrivons,
Nous accourons...
Vous voyez que nous sommes,
En marmitons,
De biens beaux hommes!

FALSACAPPA.

Messieurs, vous êtes bien!... très bien! (Regardant les femmes.) Seulement... oh! les petits, je vous en prie, dissimulez, dissimulez...

FIAMMETTA.

Nous faisons ce que nous pouvons, chef, mais nous ne pouvons dissimuler davantage.

FALSACAPPA.

Eh! eh! mesdemoiselles, vous n'êtes donc pas retournées dans vos familles?

ZERLINA.

Non, chef.

FALSACAPPA.

Et pourquoi ça ?

ZERLINA.

Nous avons eu peur d'être grondées.

FALSACAPPA.

Pour être rentrées beaucoup trop tard!...

CICINELLA.

Justement, chef!

FALSACAPPA.

Et vous avez trouvé plus simple?...

BIANCA.

De ne pas rentrer du tout.

FALSACAPPA.

C'est fort bien.

DOMINO, qui est allé au fond, redescendant.

Chef! chef!

FALSACAPPA.

Qu'y a-t-il?

DOMINO.

Voilà le cortège!

FALSACAPPA, aux brigands.

Mes enfants, je vous le répète, dissimulez... dissimulez... ayez l'air de vrais marmitons!

Les quatre femmes passent à gauche avec Domino.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE BARON DE CAMPOTASSO, LE
CAPITAINE DES CARABINIERS, CARABI-
NIERS, DEUX PAGES, puis BARBAVANO.

LES BRIGANDS.

Dissimulons, dissimulons!

Ayons l'air de vrais marmitons!

Entre, par la gauche, l'ambassade venant de Mantoue : — le baron de Campotasso, le capitaine des carabiniers, six carabiniers, deux petits pages, qui précèdent le cortège.

CAMPOTASSO, regardant les marmitons.

Voilà d'étranges figures,
De singulières tournures!
Ces marmitons, sauf respect,
Ont un singulier aspect!

LES BRIGANDS, à mi-voix.

Dissimulons, dissimulons!

Ayons l'air de vrais marmitons!

Campotasso et le capitaine viennent sur le devant de la scène.

COUPLETS

I

CAMPOTASSO.

Nous avons, ce matin, tous deux
Été mandés par Son Altesse,
Laquelle nous a dit : « Messieurs,
Allez recevoir la Princesse... »

LE CAPITAINE, avec éclat.

« Recevoir la Princesse!... »

CAMPOTASSO.

« Pour la recevoir, que faut-il?
Que faut-il pour la satisfaire?
Combiner l'élément civil
Avec l'élément militaire... »

LES BRIGANDS.

LE CAPITAINE.

Je suis le militaire!

CAMPOTASSO.

Il est le militaire!

TOUS.

Le militaire!

FALSACAPPA, imitant le capitaine.

Le militaire!

CAMPOTASSO et LE CAPITAINE.

Et voilà comme, en un instant,
On a composé l'ambassade,
Qui devait aller au devant
De la princesse de Grenade.

CHŒUR

Et voilà comme, en un instant,
Etc.

II

CAMPOTASSO.

En nous envoyant tous les deux,
Notre maître eut raison, je pense :
S'inclinant devant le capitaine.
Il a voulu flatter les yeux,
Tout autant que l'intelligence.

LE CAPITAINE, s'inclinant devant Campotasso.

Ah! c'est beau l'intelligence!

CAMPOTASSO.

« A ma future, s'est-il dit,
Il suffit d'envoyer, en somme,
D'envoyer un homme d'esprit,
En le soutenant d'un bel homme! »

LE CAPITAINE.

Je suis, moi, le bel homme!

CAMPOTASSO.

Il est, lui, le bel homme!

TOUS.

Ah! le bel homme!

FALSACAPPA, même jeu qu'au premier couplet.

Ah! le bel homme!

REPRISE

Et voilà comme, en un instant.

Etc.

Les quatre femmes et Domino remontent au second plan. — Les carabiniers descendent à gauche, en ligne.

FALSACAPPA, allant à Campotasso.

Et alors nous avons l'honneur de parler à?...

CAMPOTASSO.

Vous avez l'honneur de parler à Son Excellence le baron de Campotasso!

FALSACAPPA, à Pietro.

Campotasso... Vous entendez, bon vieillard?...

PIETRO.

Oui... j'entends... et je comprends!...

CAMPOTASSO.

Nous sommes bien ici sur la limite des deux pays, n'est-ce pas?

PIETRO, le tournant du côté de l'auberge.

Voyez l'enseigne.

CAMPOTASSO, lisant l'enseigne.

Aux Frontières naturelles... Pipo, aubergiste... C'est bien cela... vous êtes Pipo!

PIETRO.

Je suis Pipo!

TOUS LES BRIGANDS, avec un gros rire.

Il est Pipo!

FALSACAPPA, au capitaine.

Il est Pipo!... il est Pipo!...

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que ça me fait qu'il soit Pipo?

CAMPOTASSO, de plus en plus étonné des mines singulières
des marmitons.

Ces marmitons sont plus gais que leur figure ne le
ferait supposer... (Montrant les pistolets et les poignards.)
Qu'est-ce que c'est que ça?... est-ce que ça vous sert
pour faire la cuisine?

FALSACAPPA.

Non! mais, comme on prétend que Falsacappa est
dans les environs...

LE CAPITAINE, avec dédain.

Oh! Falsacappa!...

FALSACAPPA.

Oui, Falsacappa.

LE CAPITAINE.

Je l'ai taillé en pièces hier soir.

FALSACAPPA.

Êtes-vous bien sûr?

LE CAPITAINE.

Tout à fait sûr... Et, la première fois que je le ren-
contrerai, je le retaillerai en pièces.

FALSACAPPA.

Mais, si vous l'avez taillé, comment pourrez-vous le
retailler?

LE CAPITAINE.

Je pourrais vous répondre qu'après l'avoir taillé
dans un sens, je pourrais le retailler dans l'autre;
mais j'aime mieux vous dire que j'ai eu tort de vous
dire que je l'avais taillé, parce que la vérité est que je
ne l'ai pas taillé... mais je le taillerai!

FALSACAPPA.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas taillé?

LE CAPITAINE.

Parce que je n'ai jamais pu le rencontrer

FALSACAPPA.

C'est une raison.

LE CAPITAINE.

Mais je le rencontrerai.

FALSACAPPA.

Vous croyez?

LE CAPITAINE.

J'en suis sûr... car je sais pourquoi je n'ai jamais pu le rencontrer.

CAMPOTASSO.

Pourquoi ça?

LE CAPITAINE.

C'est à cause de mes trompettes qui l'avertissaient en faisant du bruit... alors, vous comprenez... je supprime les trompettes...

FALSACAPPA, à part.

Ah diable!

LE CAPITAINE.

Et je les remplace par des tambours... comme dans l'infanterie.

FALSACAPPA, soulagé.

A la bonne heure!...

BARBAVANO, accourant du fond, à droite, bas à Falsacappa.
Chef!... chef!...

FALSACAPPA.

Qu'est-ce qu'il y a?

BARBAVANO, bas.

L'ambassade de Grenade!

FALSACAPPA, bas.

Où est-elle?

BARBAVANO, bas.

Sur mes talons!

Il remonte.

FALSACAPPA, à part, regardant les gens de Mantoue.

Et les autres qui sont encore là!... nous ne serons jamais prêts!... (Haut.) Allons, vous autres, dépêchez-vous... (Montrant l'auberge.) Entrez là dedans.

Il remonte un peu.

CAMPOTASSO, choqué.

Qu'est-ce que vous dites?

FRAGOLETTO, à Campotasso.

On vous a préparé une collation.

CAMPOTASSO.

Ah! c'est juste... venez-vous, capitaine?

FALSACAPPA, au capitaine.

On a spécialement préparé un petit lunch pour messieurs les carabiniers.

LE CAPITAINE.

Y a-t-il à boire?

FALSACAPPA.

S'il y a à boire!.. vous verrez ça...

LE CAPITAINE.

Allons, alors!

PIETRO, brusquement.

Et plus vite que ça!... Allons, allons!

FRAGOLETTO, poussant le capitaine.

Dépêchez-vous, on vous dit!

FALSACAPPA.

Et ne faites pas les malins!

ENSEMBLE

Entrez là,
Plus vite que ça!
Ne faites pas
Tant d'embarras.

L'AMBASSADE.

Hé! la la!
Pas si fort que ça!
Ne poussez pas!

Bousculade pour décider Campotasso et sa suite à entrer dans l'auberge. — Les brigands y entrent avec eux.

FALSACAPPA, seul, regardant à droite.

Il était temps!... voici les Espagnols...

Il entre à son tour dans l'auberge.

Arrivent alors, par le fond, à droite, Gloria-Cassis, le précepteur, la princesse de Grenade, son premier page Adolphe de Valladolid, quatre seigneurs espagnols, quatre dames d'honneur et quatre pages. — Tous ont des tambours de basque ou des castagnettes, dont ils s'accompagnent en chantant et en dansant.

SCÈNE IX

GLORIA-CASSIS, LE PRÉCEPTEUR, LA PRINCESSE, ADOLPHE DE VALLADOLID, QUATRE SEIGNEURS, QUATRE DAMES, QUATRE PAGES; puis, et successivement, FALSACAPPA et PIETRO.

CHŒUR

Grenade, infante des Espagnes,
Ville favorable aux amours,
Nous avons quitté tes campagnes
Depuis déjà quinze grands jours.

Ils dansent sur la ritournelle, en jouant du tambour de basque et des castagnettes.

LES BRIGANDS.

ADOLPHE, à la princesse.

Il va donc, ma charmante princesse,
Il va donc falloir nous quitter...

LA PRINCESSE.

Pour m'en aller épouser une Altesse,
Que je ne pourrai supporter!

CHŒUR

Grenade, infante des Espagnes,
Etc.

Danse générale de l'ambassade espagnole.

GLORIA-CASSIS, à la Princesse.

I

Jadis vous n'aviez qu'un' patrie,
Maintenant vous en aurez deux :
La nouvelle, c'est l'Italie ;
L'Espagn', c'est cell' de vos aïeux.
Vous devez aimer la seconde,
On vous le dira, je vous l' dis,
Mais n'oubliez, pour rien au monde,
Que l'Espagne est vot' vrai pays...
Y a des gens qui se dis'nt Espagnols
Et qui n'sont pas du tout Espagnols...
Nous, nous sommes de vrais Espagnols,
Ça nous distingu' des faux Espagnols.

REPRISE EN CHŒUR

Y a des gens qui se dis'nt Espagnols,
Etc.

Danse sur la ritournelle.

GLORIA-CASSIS.

II

Et quand vous aurez la puissance,
Usez-en, c'est moi qui vous l'dis,
Pour faire avoir de l'influence
Aux gens de votre ancien pays ;
Donnez-leur tout l'argent d'Mantoue
Et tous les emplois importants...
Si les gens d'ici font la moue,
Les gens d' là-bas seront contents.

REPRISE EN CHŒUR

Y a des gens qui se dis'nt Espagnols,
Etc.

Reprise de la danse.

LA PRINCESSE, avec dignité.

N'est-ce pas ici que l'on devait nous attendre?

GLORIA-CASSIS.

Si fait, princesse.

LA PRINCESSE.

Eh bien, mais... je ne vois personne!

LE PRÉCEPTEUR.

Moi non plus, je ne vois personne... et je la trouve raide!

ADOLPHE.

Le fait est que c'est indécent!

GLORIA-CASSIS.

Jamais on ne s'est moqué à ce point de la morgue espagnole!

LE PRÉCEPTEUR.

Il faut voir cela, il faut voir... (Il crie, à la porte de l'auberge.) Holà! holà!... Est-ce qu'il n'y a personne?...

Tous les Espagnols remontent, regardant l'auberge et attendant.

FALSACAPPA, dans l'auberge.

On y va! on y va!

GLORIA-CASSIS, offusqué.

Comment, on y va?

Une des fenêtres de l'auberge s'ouvre, et l'on voit paraître sur le balcon Falsacappa en train de s'habiller. — Il a déjà l'habit et la cuirasse du capitaine. — A sa vue, tous les Espagnols lèvent le nez en l'air et restent ainsi jusqu'à ce qu'il se retire.

FALSACAPPA.

Mesdames, messieurs, j'ai bien l'honneur... Mais

Dieu me pardonne, est-ce que vous n'êtes pas les personnes qui viennent de la cour de Grenade?

LA PRINCESSE.

Mais si... nous sommes ces personnes.

FALSACAPPA.

Ah! c'est très bien!... c'est très bien!

GLORIA-CASSIS.

Et vous, est-ce que vous êtes, vous, au nombre des personnes que l'on envoie au-devant de nous?

FALSACAPPA.

Mais oui!... je suis, moi, le chef des carabiniers du duc de Mantoue!... Mais il n'y a pas que moi, il y a mes hommes... et puis le baron de... le baron de...

Il cherche le nom, et ne le retrouve pas.

GLORIA-CASSIS.

Le baron de Campotasso?...

FALSACAPPA.

Oui! .. et puis des petits pages... vous verrez ça tout à l'heure, vous verrez, c'est très convenable... (Criant.) Eh! baron de!... (A Gloria-Cassis.) Comment avez-vous dit?...

GLORIA-CASSIS.

Campotasso!

FALSACAPPA.

Eh! Campotasso! Eh! Campotasso!

Une autre fenêtre s'ouvre au-dessus du balcon : — paraît Pietro également en train de s'habiller.

PIETRO.

Campotasso, c'est moi!... Qu'est-ce qu'il y a?

FALSACAPPA.

Voilà les personnes de Grenade!....

PIETRO.

Allons donc!

FALSACAPPA.

Parole d'honneur!... avec la princesse... Voyez, tout ça, c'est des Espagnols!

PIETRO.

Est-il possible?... C'est vous, princesse?... Je vous demande pardon... Je finis de m'habiller et je descends.

FALSACAPPA.

Nous descendons.

GLORIA-CASSIS.

Oui, descendez et dépêchez-vous, car, en vérité, vous me permettrez de vous dire que vous ne tenez pas suffisamment compte de la morgue espagnole!...

FALSACAPPA.

Nous descendons, Excellence.

PIETRO.

Nous descendons, nous descendons.

TOUS DEUX, disparaissant.

La morgue espagnole! la morgue espagnole!...

Les deux fenêtres se referment. — Stupeur et indignation des Espagnols.

GLORIA-CASSIS, à la princesse.

Je ne voulais rien dire... mais, en vérité... devant de pareils procédés!... Savez-vous, princesse, pourquoi vous épousez le prince de Mantoue?... C'est parce que la cour de Mantoue nous devait cinq millions, et que nous ne pouvions pas arriver à nous faire payer. Alors, nous leur avons proposé une transaction, nous leur avons dit : « Voulez-vous épouser notre princesse? Nous vous ferons grâce de deux millions : ce sera la dot... Reste trois millions... Pouvez-vous nous payer les trois millions? » Ils ont répondu : « Pour trois millions, nous pouvons les payer... Amenez la princesse; nous remettrons les trois millions à la per-

sonne qui l'accompagnera... » Et voilà comment vous épousez le prince de Mantoue.

LA PRINCESSE, indignée.

Ah!...

GLORIA-CASSIS.

Et c'est à moi, comte de Gloria-Cassis, qu'ils doivent remettre les trois millions... et il faudra qu'ils les donnent!... il faudra qu'ils les donnent!...

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu, Adolphe?

ADOLPHE.

Oui, j'ai entendu!

Entre Falsacappa. — Il porte le costume du chef des carabiniers; mais très incomplet ce costume... Falsacappa est carabinier par en haut et brigand par en bas : il n'a ni les bottes ni la culotte des carabiniers; il a le casque, l'habit rouge, la cuirasse, mais la cuirasse est à l'envers, et il n'a qu'une seule épaulette.

SCÈNE X

LES MÊMES, FALSACAPPA, puis CARMAGNOLA, DOMINO et BARBAVANO en carabiniers, puis PIETRO sous le costume de CAMPOTASSO.

FALSACAPPA.

Me voilà, princesse, me voilà!

Il salue.

GLORIA-CASSIS, stupéfait.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

FALSACAPPA, se présentant à lui-même.

Le chef des carabiniers du prince de Mantoue... avec ses carabiniers (Se retournant et ne les voyant pas). Eh bien! où sont-ils mes hommes? Venez ça, mes hommes!... Entrent Carmagnola, Domino et Barbavano, grotesquement affublés

d'uniformes de carabiniers : — Barbavano et Carmagnola ont seulement l'habit et le casque de carabinier ; ils ont gardé leurs culottes et leurs chaussures de brigands ; Domino a le casque et la cuirasse, et une seule botte de carabinier à la jambe gauche.

LES ESPAGNOLS, avec stupéfaction.

Oh!

FALSACAPPA.

Belle tenue, n'est-ce pas?

GLORIA-CASSIS.

Mais non!

FALSACAPPA.

Tenue de campagne, princesse... tenue de campagne... le désordre... l'animation... la lutte.... Ils sont superbes!

Les faux carabiniers se mettent en ligne.

LES ESPAGNOLS.

Heu! heu!

FALSACAPPA.

Voulez-vous les voir manœuvrer?... voulez-vous?...

LA PRINCESSE.

Nous n'osions pas vous le demander!

FALSACAPPA.

Oh! ne vous gênez pas... vous allez voir!.... Attention, vous autres... attention!... (Il tire son sabre.) Sabre en main!

Les sabres des carabiniers sont gigantesques. Carmagnola et Barbavano réussissent cependant à les faire sortir du fourreau ; mais Domino, qui est petit, ne peut pas en venir à bout.

GLORIA-CASSIS.

Le petit ne peut pas.

LA PRINCESSE.

Voyez donc, Adolphe, il ne peut pas.

ADOLPHE.

Je vois bien, il ne peut pas....

FALSACAPPA.

Il est intimidé... et puis, d'ailleurs, il ne peut jamais...
Voulez-vous une petite revue maintenant, princesse,
un petit défilé d'honneur?

LA PRINCESSE.

Nous n'osions pas vous le demander!

FALSACAPPA.

Ne vous gênez donc pas!... Attention, vous autres,
attention!... Un petit défilé.... En avant, en avant! (Les
carabiniers, conduits par Falsacappa, décrivent devant les Espagnols
stupéfaits un petit cercle au petit trot.) Halte!... (A Gloria-Cassis.)
Si vous voulez, ils feront deux tours.

GLORIA-CASSIS.

Non... c'est assez...

Entre Pietro en Campotasso. — Il a l'habit, la veste, le jabot et le
chapeau, mais lui aussi a gardé sa culotte et ses guêtres de brigand.

FALSACAPPA.

Arrivez donc, baron!... l'on n'attend plus que vous...

PIETRO, allant à Gloria-Cassis.

Me voilà!... me voilà!... qu'est-ce que je vais vous
servir?... bifteck aux pommes, pieds de mouton à la
poulette?...

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce qu'il dit?

FALSACAPPA, bas, à Pietro.

Qu'est-ce que tu dis, animal?

PIETRO, bas, à Falsacappa.

Eh bien! puisque je suis marmiton, il est tout
naturel que je...

FALSACAPPA, bas.

Mais tu ne l'es plus, marmiton!... c'est fini!...

PIETRO, bas.

Qu'est-ce que je suis, alors ?

FALSACAPPA, bas.

Tu es le baron de Campotasso, tu viens au-devant de la princesse.

PIETRO, bas.

Ah ! c'est juste !... (Haut.) Pardonnez-moi, princesse.. il y a si peu de temps que j'ai quitté la cuisine...

GLORIA-CASSIS.

Mais qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ?

LA PRINCESSE, étonnée.

La cuisine ?

FALSACAPPA, allant à Gloria-Cassis.

La cuisine politique, princesse... la cuisine politique... ne faites pas attention...

LA PRINCESSE.

Ah ! très bien !...

Pietro repasse près de Gloria-Cassis.

GLORIA-CASSIS, à Pietro.

C'est à moi de vous présenter les personnes qui accompagnent la princesse... Moi d'abord, le comte de Gloria-Cassis, grand d'Espagne de onzième classe, chef réel de l'ambassade... Pablo, précepteur... Quelques seigneurs sans importance... Adolphe de Valladolid...

LA PRINCESSE.

Mon page favori... Il ne me quitte jamais.

ADOLPHE.

Jamais !

ADOLPHE et LA PRINCESSE, ensemble.

Jamais !

PIETRO.

Jamais ?

LA PRINCESSE.

Est-ce que vous comptez vous opposer ?...

PIETRO.

Moi ?... Eh bien ! par exemple, voilà quelque chose qui m'est égal !...

GLORIA-CASSIS, à Pietro.

A moi, baron, deux mots !

PIETRO.

Je vous écoute.

GLORIA-CASSIS.

Vous êtes en mesure, je suppose ?...

PIETRO.

En mesure... pourquoi faire ?

GLORIA-CASSIS.

Pour nous payer les trois millions... Vous faites semblant de ne pas me comprendre.

PIETRO.

Les trois millions !... (Falsacappa le pousse.) Oui... je sais... je sais...

GLORIA-CASSIS.

Vous les donnerez, par Notre-Dame de Compostelle, vous les donnerez !

LA PRINCESSE, à part.

Mon Dieu !... quel drôle de baron !

Entrent Fragoletto en aubergiste, Fiorella en fille de l'aubergiste, et quatre femmes déguisées en marmitons.

SCÈNE XI

LES MÈMES, FRAGOLETTO, FIORELLA,
LES QUATRE FEMMES.

FRAGOLETTO, saluant.

Princesse...

Les trois brigands remontent et restent au deuxième plan, avec les quatre femmes. — Gloria-Cassis est près du précepteur.

FIORELLA, faisant la révérence.

Vos appartements sont préparés, princesse, et quand il vous plaira...

ADOLPHE.

A la bonne heure ! En voilà qui ont figure humaine !...
Ils sont gentils, très gentils.

LA PRINCESSE, à Fragoletto.

C'est donc vous, mon petit homme, qui êtes le maître de cette hôtellerie ?

FRAGOLETTO.

Oui, princesse.

LA PRINCESSE, montrant Fiorella.

Et elle... c'est ?

FRAGOLETTO.

C'est mon amoureuse.

LA PRINCESSE.

Ah ! vous êtes ?...

FIORELLA, allant à la princesse.

Oui, princesse... je suis son amoureuse... et lui, c'est mon amoureux.

LA PRINCESSE.

Vous entendez, Adolphe, des amoureux !

ADOLPHE.

Oui, princesse, des amoureux !... (A Fiorella et à Fragoletto.) Et... dites-nous, comment vous êtes-vous aimés ?

LA PRINCESSE.

Oh ! oui, je vous en prie, dites-nous comment.

FIORELLA.

COUPLETS

I

Vraiment, je n'en sais rien, madame,
Et je l'avoue avec sincérité ;
J'eus grand désir d'être sa femme,
En le voyant... voilà la vérité.
Comment cela me vint, je n'en sais rien moi-même...
Sait-on jamais pourquoi l'on aime ?

ENSEMBLE

Sait-on jamais pourquoi l'on aime ?

FIORELLA.

II

Un soir, j'entrai dans sa chaumière,
Et je compris, le trouvant fort joli,
Que je n'aurais plus sur la terre
Aucun plaisir, si je n'étais à lui !
Comment cela me vint, je n'en sais rien moi-même...
Sait-on jamais pourquoi l'on aime ?

ENSEMBLE

Sait-on jamais pourquoi l'on aime ?

LA PRINCESSE, à Fiorella et à Fragoletto.

Tenez, les amoureux, voilà pour vous !

Elle leur donne sa bourse.

FIORELLA et FRAGOLETTO.

Merci, princesse.

FALSACAPPA, allant à la princesse.

Princesse, je suis ému jusqu'aux larmes !... Vos appartements sont préparés, princesse, on a eu l'honneur de vous le dire. vos appartements sont préparés.

LA PRINCESSE.

Eh bien?...

FALSACAPPA.

Eh bien ! quand vous voudrez...

GLORIA-CASSIS.

Nous avons le temps, je suppose.

FALSACAPPA.

Je vous demande bien pardon : je ne connais que ma consigne, moi, et il est dit dans ma consigne qu'une fois arrivés ici, vous devez entrer dans vos appartements.

ADOLPHE.

Mais il n'est que deux heures de l'après-midi!

FALSACAPPA.

Ça ne me regarde pas... j'ai ma consigne.

ADOLPHE.

Ah ça! mais, militaire...

FALSACAPPA.

Et ne faites pas les malins?

LES BRIGANDS, poussant les Espagnols.

En voilà assez!

CHŒUR

LES BRIGANDS.

Entrez là
Plus vite que ça!
Ne faites pas
Tant d'embarras!

LES ESPAGNOLS

Hé! la la!
Pas si fort que ça!
Ne poussez pas!

Pendant ce chœur, les brigands ont poussé les Espagnols vers l'auberge, où ils les font entrer violemment.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins les ESPAGNOLS, puis GLORIA-CASSIS, puis PIPO.

FALSACAPPA.

Et voilà!... Ils entrent dans leurs chambres, ils se couchent et s'endorment. Nous, au bout d'un quart d'heure, nous crochetonns les serrures, nous prenons leurs habits... et après...

TOUS.

Après...

FINALE
ENSEMBLE

Tous, sans trompette, ni tambour,
Nous nous en irons à la cour,
Et dans nos poches nous mettrons,
Nous mettrons les trois millions!

FALSACAPPA, à Pietro.

(Parlé). Tu seras le précepteur.

PIETRO.

C'est bien.

FALSACAPPA.

Tu le seras...

Aux trois brigands.

Et vous, mes compagnons,
Les trois seigneurs sans importance.

LES TROIS BRIGANDS.

Nous le serons.

FALSACAPPA.

Vous le serez.

LES BRIGANDS.

Comptez sur notre intelligence.

FIGRELLA.

(Parlé.) Et moi ?

FALSACAPPA.

Tu seras la princesse...

A Fragoletto.

Et toi, le petit page.

FIGRELLA.

Je serai la princesse!

FRAGOLETTO.

Et moi, le petit page!

FIGRELLA.

Ah! mon gentil page!

FRAGOLETTO.

Ah! ma noble dame!

FIGRELLA.

Il faudra m'aimer!

FRAGOLETTO.

De toute mon âme!

FALSACAPPA et LES BRIGANDS.

Ils sont charmants...

FALSACAPPA.

Mais ne perdons pas notre temps!

ENSEMBLE

Tous, sans trompette ni tambour,

Etc.

Fanfare dans la cave de l'auberge. — Cris : « Vive le capitaine! »

FALSACAPPA.

(Parlé.) Ah! les carabiniers!... je les avais oubliés!

GLORIA-CASSIS, paraissant au balcon.

Quels sont ces cris? quels sont ces chants?

Que se passe-t-il là dedans?

PIETRO.

Ce n'est rien.

GLORIA-CASSIS.

Comment, rien ?

Nous entendons bien!...

Domino, Barbavano et Carmagnola passent à droite. — Les quatre femmes remontent. — Pipo sort tout effaré par le soupirail de la cave, en manches de chemise et en caleçon.

PIPO.

A moi ! holà !

FALSACAPPA, à part.

Le diable emporte celui-là !

PIPO.

Défendez-moi contre Falsacappa !

Falsacappa le pousse vers les trois brigands, qui le contiennent.

GLORIA-CASSIS, sur le balcon.

Falsacappa !

Il disparaît.

LES TROIS BRIGANDS, tenant Pipo.

Si tu dis un mot... tu nous comprends bien!...

PIPO, tremblant.

Je ne dis rien.

La princesse, Adolphe, Gloria-Cassis, le précepteur et les Espagnols sortent de l'auberge.

SCÈNE XIII

BARBAVANO, CARMAGNOLA, DOMINO, FIORELLA, FRAGOLETTO, FALSACAPPA, PIETRO, LES QUATRE FEMMES, au premier plan; GLORIA-CASSIS, LA PRINCESSE, ADOLPHE, LE PRÉCEPTEUR, PIPO, au deuxième plan, puis CAM-POTASSO, puis LES CARABINIERS, puis LES BRIGANDS.

LES ESPAGNOLS.

Falsacappa!...

Qui donc a parlé de ce brigand-là ?

FALSACAPPA, à la princesse.
Princesse, d'où vient cette alarme?
Pourquoi sortez-vous de chez vous?

LA PRINCESSE.
N'entendez-vous pas ce vacarme?

ADOLPHE, montrant le soupirail de la cave.
Que se passe-t-il là-dessous?

LES ESPAGNOLS, passant à droite.
On a nommé Falsacappa!
Les brigands passent à gauche.

GLORIA-CASSIS, à Falsacappa.
Vous connaissez Falsacappa?

FALSACAPPA.
Où prenez-vous Falsacappa?
Rassurez-vous, princesse...
Falsacappa!... quoi?... qu'est-ce?
Ni vu ni connu!
Je ne l'ai jamais vu,
Son nom m'est inconnu,
Je ne l'ai jamais vu,
Ni vu, ni connu!

LES BRIGANDS.
On ne l'a jamais vu,
Ni vu ni connu!

CAMPOTASSO, paraissant sur le balcon et désignant Falsacappa.
Il est en pet-en-l'air et en caleçon.

(Parlé). **Le voilà! le voilà! c'est lui! ce grand-là, c'est Falsacappa!**

Les Espagnols sont terrifiés. — Entre alors, de tous côtés, le reste des brigands; ils apportent des carabines dont s'emparent Falsacappa, Fiorella, Fragoletto, Pietro, Domino, Carmagnola, Barbavano et les quatre femmes. — Les Espagnols occupent toujours la droite, et les brigands la gauche. — On a remis Pipo aux mains de deux brigands.

FALSACAPPA, à Campotasso qui est toujours sur le balcon.

J'aurais voulu ne pas user de violence,
Mais j'y suis contraint, Excellence...

Aux Espagnols.

Oui, cet homme a dit vrai, mon nom,
Mon nom, la terreur du canton,
C'est Ernesto Falsacappa!

A ses brigands, montrant les Espagnols.

Empoignez-moi ces gaillards-là!

Campotasso quitte le balcon.

LES ESPAGNOLS, tremblants, tombant à genoux.

Falsacappa!

FALSACAPPA, aux brigands.

Jusqu'à demain matin vous les tiendrez en joue...
Et nous, mes compagnons, en route pour Mantoue!

LES BRIGANDS, mettant en joue les Espagnols.

Jusqu'à demain matin, nous les tiendrons en joue...
Et vous, sans plus tarder, en route pour Mantoue!

FALSACAPPA, aux Espagnols.

Tremblez, car nous vous tenons
Tremblants au bout de nos longs
Tromblons!

LES ESPAGNOLS, toujours à genoux.

Tromblons, car nous nous trouvons
Tremblants au bout de leurs longs
Tromblons!

CAMPOTASSO, reparaissant au balcon.

Ne tremblez plus, nobles fils de l'Espagne!
J'ai découvert dans la cave au champagne,
J'ai découvert des soldats valeureux,
Et je m'en vais apparaître avec eux!

Il disparaît. — Les Espagnols se relèvent.

FALSACAPPA.

Bataille, alors!... J'aime mieux ça!

Aux brigands.

Garde à vous, amis!

Campotasso sort de l'auberge avec les carabiniers qui sont tous gris et qui tiennent des bouteilles à la main. — Ils n'ont plus que leurs culottes et leurs bottes. — Ils descendent à gauche; les brigands occupent le milieu, et les Espagnols la droite.

CAMPOTASSO, une épée à la main.

Les voilà!

Aux carabiniers.

(Parlé). **En avant!**

Au lieu de se porter en avant, les carabiniers fraternisent avec les brigands; le capitaine embrasse Falsacappa, puis il donne de grandes poignées de main à Pietro. — On a mis Campotasso au milieu des Espagnols.

LES CARABINIERS.

Nous sommes les carabiniers,
La sécurité des foyers...

LES BRIGANDS, gaiement, LES ESPAGNOLS, tristement.

Mais, par un singulier hasard,
Au secours des particuliers,
Vous arrivez toujours trop tard!

FALSACAPPA.

Quand les carabiniers sont gris,
Ce ne sont plus des ennemis.

LES BRIGANDS.

Tremblez, car nous vous tenons
Tremblants au bout de nos longs
Tromblons!

Et maintenant, enfin, partons,
Allons toucher les trois millions.

LES ESPAGNOLS.

Tremblons, car nous nous trouvons
Tremblants au bout de leurs longs
Tromblons!

Dans la Providence espérons,
Nous verrons pendre ces fripons.

LES CARABINIERS.

Nous sommes les carabiniers,
Etc.

Pendant ce dernier chœur, les brigands remettent en joue les Espagnols qui retombent à genoux.

ACTE TROISIÈME

Chez le duc de Mantoue. — Une grande salle très riche. — Au milieu, une table ovale somptueusement servie; candélabres allumés sur la table. — Cette salle est ouverte au fond par trois portes garnies de portières; ces portes donnent sur une galerie. — A droite, le fauteuil ducal; à gauche, adossée au mur, une table carrée. — Au deuxième plan, à droite, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC DE MANTOUE, LA MARQUISE,
LA DUCHESSE, DAMES DE LA COUR, PAGES,
DOMESTIQUES dans la galerie du fond.

Au lever du rideau, le prince est assis au milieu de la table; il a trois dames à sa gauche et trois dames à sa droite; la marquise et la duchesse sont aux deux bouts de la table. — Deux pages à droite et deux pages à gauche versent à boire. — C'est la fin du souper.

CHŒUR

C'est l'aurore; fêtons l'aurore,
Saluons-la d'une chanson;
Et faisons-la durer encore,
Sa dernière nuit de garçon.

LA MARQUISE.

Quel vide, à présent, dans la vie!
Quel désespoir et quel chagrin!

LA DUCHESSE.

On nous le prend, on le marie,
Pas plus tard que demain matin!

REPRISE DU CHŒUR

C'est l'aurore; fêtons l'aurore,
Etc.

LE PRINCE se levant.

Vous aimez les chansons : je vais vous en dire une,
Qui s'applique à merveille à ma situation.

LES DAMES, se levant aussi.

Quoi que vous nous chantiez, fût-ce *Au clair de la lune*,
Nous vous écouterons avec émotion.

Le prince et les dames descendent en scène. — Les domestiques viennent enlever la table et les candélabres, qu'ils emportent. — Les pages rangent les sièges et en disposent trois à gauche, un peu de biais; puis ils vont se placer au fond.

COUPLETS

I

LE PRINCE.

Jadis régnait un prince,
Joli comme le jour...

LES DAMES.

Joli comme le jour!

LE PRINCE.

Les dames de province.
Pour lui mouraient d'amour...

LES DAMES.

Pour lui mouraient d'amour!

LE PRINCE.

Une, la plus jolie,
Mignonne et faite au tour,
Pour passer son envie
S'en fut droit à la cour...

Pan! pan! pan! pan!

« Beau prince aux cheveux bouclés,
Ouvrez-nous à l'instant même... »

Pan! pan! pan! pan!

« Ouvrez, gentil prince, ouvrez
A la femme qui vous aime!... »

LES DAMES, entourant le prince.

Pan! pan! pan! pan!

« Beau prince aux cheveux bouclés,
Etc. »

II

LE PRINCE.

Vous ferez bien, madame
De vous en retourner...

LES DAMES.

De vous en retourner.

LE PRINCE.

L'objet de votre flamme
Vient de se marier.

LES DAMES.

Vient de se marier.

LE PRINCE.

A sa femme fidèle,
Il renonce aux amours.
« C'est très bien, dit la belle,
« Je r'passerai dans huit jours! »

LES DAMES, reprennent le refrain.

Pan! pan! pan! pan!

Le prince, la marquise et la duchesse vont s'asseoir sur les sièges préparés à gauche, — le prince entre elles deux; — les autres dames viennent se grouper derrière. — Les pages se placent à droite.

LA DUCHESSE, souriant.

Je repasserai dans huit jours.

LA MARQUISE.

Il eût été plus sage encore de supprimer ces huit jours d'intervalle et de ne pas vous marier.

LA DUCHESSE.

A quoi bon se marier, quand on est jeune, quand on est gentil, quand on est prince?...

LA MARQUISE.

Quand on peut nous aimer toutes!...

LA DUCHESSE.

Et être aimé par nous toutes!...

LE PRINCE.

Je sais bien, mais la raison d'État... vous ne tenez pas compte de la raison d'État...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela nous fait à nous, la raison d'État ? Nous ne savons qu'une chose, c'est que nous allons vous perdre.

TOUTES, gémissant.

Hélas ! hélas !

LE PRINCE.

Allons, allons, ne pleurez pas... on tâchera de vous consoler... (Se levant, à un page.) Qu'on cherche mon caissier, et qu'on lui dise que je veux lui parler.

Le page sort, par le fond, à droite.

TOUTES, avec empressement.

Le caissier !

Le prince se rassied.

LA DUCHESSE.

Est-elle jolie, au moins, notre future souveraine?...

LE PRINCE.

Pas mal, pas mal!... (Il tire un portrait de sa poche) mais elle a un défaut, qui est de rappeler une personne beaucoup plus jolie qu'elle... (Regardant le portrait et le leur montrant.) Il y a trois jours, dans la montagne... je me suis trouvé en face d'une jeune fille qui avait les mêmes traits, mais qui était bien autrement vive, bien autrement originale!...

Le page rentre.

LA MARQUISE.

Où est-elle..., cette jeune fille ?

LE PRINCE.

Où elle est ? je n'en sais rien... mais j'ai donné des ordres, et j'espère bien qu'on me la retrouvera !...

Le caissier entre, par le fond, à droite ; il porte un grand livre de caisse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CAISSIER.

LE CAISSIER.

Son Altesse m'a fait demander? (Voyant les dames.) Oh! pardon!

Il se sauve.

LE PRINCE, se levant, ainsi que les dames.

Eh bien!... eh bien!... (Il va à la porte et appelle.) Hé! là bas!... hé!... Entrez donc, monsieur mon caissier!...

Le caissier rentre. — Les pages vont ranger les sièges.

LA DUCHESSE, d'un air aimable.

Vous n'êtes pas de trop.

LE CAISSIER, saluant.

Monseigneur... mesdames...

LE PRINCE.

Pourquoi ne venez-vous pas quand on vous appelle?

LE CAISSIER.

Il m'avait semblé que monseigneur était occupé... alors...

Il donne son registre à un page.

LE PRINCE, en riant.

Quelle mine vous avez!... cet air fatigué... Savez-vous bien, monsieur mon caissier, que, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous avez passé la nuit à faire la fête avec des demoiselles!...

LE CAISSIER.

Moi, monseigneur!... vous pourriez croire?...

LE PRINCE.

Non, je ne crois pas... mais cette figure... le désordre de votre toilette...

LE CAISSIER.

J'ai passé la nuit courbé sur mes chiffres...

LE PRINCE.

Oh ! alors...

LE CAISSIER.

Imaginez-vous, monseigneur... vous aussi, mesdames, vous pouvez écouter... imaginez-vous qu'hier, en faisant ma caisse, j'ai trouvé deux centimes de trop... Alors, je me suis dit : Je ne peux pas aller me coucher comme ça... il faut que je retrouve l'erreur... Et voilà, monseigneur, pourquoi j'ai ce matin le visage défait et la mine éreintée.

LE PRINCE.

Je sais que vous n'êtes pas un caissier ordinaire... Sommes-nous un peu riches, en ce moment ?

LE CAISSIER.

Si nous sommes riches !... je crois bien que nous sommes riches !

LE PRINCE.

C'est très bien !... La marquise, alors, vous dira ce que coûte son hôtel... vous paierez...

LE CAISSIER.

Ah ! ah !

LE PRINCE.

Vous paierez aussi une note que la duchesse a chez son couturier.

LA DUCHESSE, bas, au caissier.

J'aimerais mieux avoir l'argent, et payer moi-même...

LE CAISSIER, bas et s'inclinant.

Vous serez donc toujours la même, madame la duchesse !

LE PRINCE.

Autre chose, maintenant... Pardon, mesdames...

(Les dames remontent. — Au caissier.) La princesse de Grenade arrivera tout à l'heure, vous le savez; je ne tiens pas à ce que les gens qui l'accompagnent fassent ici un long séjour.

LE CAISSIER.

Vous avez raison.

LE PRINCE.

Vous aurez donc à leur remettre au plus vite les trois millions qu'ils doivent recevoir.

LE CAISSIER.

Les trois millions !

LE PRINCE.

Vous avez les fonds ?

LE CAISSIER.

Altesse?...

LE PRINCE.

Je vous demande si vous avez les fonds...

LE CAISSIER, avec éclat.

Si j'ai les fonds ! je crois bien que j'ai les fonds !... Qu'est-ce que nous deviendrions, si je n'avais pas les fonds ?

LE PRINCE.

A la bonne heure !...

Il remonte vers les dames.

LE CAISSIER, le suivant.

Et sera-t-il permis à un fidèle sujet d'ajouter un mot ?

LE PRINCE, s'arrêtant.

Si vous y tenez...

LE CAISSIER.

Il est neuf heures... en ce moment, sans doute, la jeune princesse entre en gare...

LE PRINCE.

Et j'ai à peine le temps de réparer un peu... Merci, monsieur mon caissier, merci... (Aux dames.) Allons, mesdames... allons ensemble, si vous le voulez, jusqu'à la porte de mon appartement... une fois là, par exemple...

LA DUCHESSE.

Il faudra nous séparer... mais souvenez-vous que dans huit jours nous reviendrons frapper à cette porte... et alors...

REPRISE DU CHŒUR

Beau prince aux cheveux bouclés,
Etc.

Le prince sort par la droite ; les dames et les pages se retirent par les trois portes du fond, dont les portières se referment.

SCÈNE III

LE CAISSIER, seul.

Prenez garde, monseigneur, prenez garde... vous aimez trop les femmes!... et quand on aime trop les femmes... (Tirant une clef de sa poche.) Montez dans mes bureaux... voici la clef... ouvrez ma caisse... « Quel est le mot, me direz-vous, le mot formé par les cinq lettres?... » Ce mot, c'est Volupté... » Ouvrez ma caisse, et vous n'y trouverez pas grand'chose... vous y trouverez 1283 francs 25 centimes et pas un fichtre avec!... Voilà où en sont les finances du pays!... « Mais le reste, me direz-vous encore, le reste, misérable, qu'est-ce que tu en as fait du reste?... » Eh bien, mais... je l'ai mangé... oui, je l'ai mangé avec des femmes!... Je me souviens encore de mon premier détournement. Léonore était là... près de moi... elle me disait : « Je

t'aime !... » Moi, qui savais ce que ça voulait dire, je lui disais : « Va-t'en !... va-t'en !... » mais elle ne s'en allait pas... « Je t'aime, me répétait-elle, je t'aime !... » et elle se penchait vers moi... une mèche de ses cheveux me taquinait la joue, ses lèvres effleurèrent mes lèvres !... Alors, j'ouvris mon livre de caisse... (Tirant un grattoir de sa poche.) je saisis mon grattoir... et je grattai pour la première fois !... Voilà ce qui m'a perdu !... c'est que j'avais un cœur et un grattoir !... Toutes les fois que je voyais une femme, mon cœur battait, et, dès que le cœur battait, le grattoir grattait... et alors, de grattement en battement, et de battement en grattement... Ah !

COUPLETS

I

O mes amours !... ô mes maîtresses !...
 Pour vivre à vos genoux,
 Pour m'enivrer de vos caresses,
 De vos baisers si doux,
 Pour me faire dire : « Je t'aime ! »
 Par des chien-chiens chéris,
 J'ai donné mon argent... et même
 L'argent de mon pays !
 C'est un peu vif, mais,
 Si c'était à refaire,
 Je le referais...
 Voilà mon caractère !

II

Hélas ! j'ai mangé la grenouille !
 La cour des comptes va
 Probablement me chanter pouille
 Sous ce prétexte-là...
 On va vérifier ma caisse,
 On va tout découvrir,
 Et je serai révoqué !.. Qu'est-ce
 Que je vais devenir ?
 Ce sera dur... mais,
 Si c'était à refaire,
 Je le referais...
 Voilà mon caractère !

Que devenir?... L'hôtel de la marquise à payer... le couturier de la duchesse... et trois millions à donner à l'Espagne!... Et je la connais, l'Espagne... elle les réclamera ses trois millions... elle en a besoin... Que faire?... (Il tire un pistolet de sa poche. — Avec énergie.) Me voilà arrivé au moment où il faut absolument... (Avec calme) que je trouve quelque chose pour ne pas être obligé d'en venir là!... (Il remet tranquillement le pistolet dans sa poche.) Voyons un peu... voyons... j'ai en caisse 1 283 francs 25 centimes. Je dirai à la marquise et à la duchesse de se partager les 283 francs 25 centimes... De ce côté-là, rien à craindre... Mais l'envoyé espagnol!... Si cet envoyé est un honnête homme, je suis perdu... mais si c'est un homme... d'esprit... en lui offrant les mille francs qui restent... (Musique; coup de canon et bruit de castagnettes au dehors. — Les portières du fond s'ouvrent.) Qu'est-ce que j'entends?... le son des canons mêlé au bruit des castagnettes... Ce sont eux!... ce sont les Espagnols!... attention!...

Entrent, par le fond, les pages, puis les seigneurs et dames de la cour, qui se rangent de chaque côté.

SCÈNE IV

LE CAISSIER, SEIGNEURS ET DAMES, PAGES, puis
LE DUC DE MANTOUE, LA MARQUISE,
LA DUCHESSE, ensuite FALSACAPPA, FIO-
RELLA, FRAGOLETTO, PIETRO, DOMINO,
CARMAGNOLA, BARBAVANO, ZERLINA,
FIAMMETTA, CICINELLA, BIANCA.

CHŒUR

Voici venir la princesse et son page;
Elle s'avance avec fierté,

Sûre qu'elle est d'obtenir notre hommage
Par sa grâce et par sa beauté!

Le duc de Mantoue entre par la droite, la duchesse et la marquise
par le fond.

LE PRINCE, allant au caissier.

Vous avez les fonds?

LE CAISSIER.

Je crois bien, que je les ai, les fonds!...

Le prince va s'asseoir sur le fauteuil de droite qui a été avancé par les pages. — La marquise et la duchesse s'assoient à sa droite et le caissier à sa gauche.

UN HUISSIER, annonçant du fond.

L'ambassade de Grenade!

LE PRINCE.

C'est bien, faites entrer.

REPRISE DU CHŒUR

Voici venir la princesse et son page,
Etc.

Entrée de l'ambassade. — Ce sont les brigands, qui ont reconstitué toute l'ambassade de Grenade. — Ils sont un peu mieux habillés qu'au second acte, mais il faut qu'ils aient toujours un air étrange. — Falsacappa est devenu Gloria-Cassis; Pietro, le précepteur; Fiorella, la princesse de Grenade; Fragoletto, le petit page de la princesse; — les autres sont déguisés en seigneurs espagnols... mais bizarrement accoutrés; — les quatre femmes en dames d'honneur. — L'entrée se fait dans l'ordre suivant : d'abord les quatre femmes, puis Carmagnola, Domino et Barbavano; ensuite Pietro, et enfin Falsacappa, Fiorella et Fragoletto. — Tous, en entrant, saluent le Prince.

LE PRINCE, reconnaissant Fiorella.

C'est elle!

FIORELLA, reconnaissant le prince, à part.

C'est lui!

FRAGOLETTO, surpris, à Fiorella.

Ce cri, ce cri, ce double cri!
Que veut dire ce double cri?

LES BRIGANDS, à part.

Ah! la bonne aubaine!
L'affaire est certaine!
Nous pourrons sans peine
Les dévaliser,
Et puis, sans scandale,
Faire notre malle,
Raide comme balle,
Et nous la briser!...

LES GENS DE LA COUR, regardant les brigands, à part.

Ah! quelle ambassade!
C'est une parade,
Une mascarade!
Ils ont un bon chic!
Vient-il de Castille
Ou de la Courtille,
Ce joli quadrille,
Pour un bal public?

LE PRINCE, regardant Fiorella, à part.

Ah! la bergerette,
A qui sur l'herbette
J'ai conté fleurette...
Pardieu la voici!...

LES BRIGANDS.

LES GENS DE LA COUR.

Ah! la bonne aubaine!...

Ah! quelle ambassade!...

LE PRINCE, à part.

Mais cette jeunesse,
Par quel tour d'adresse,
Est-elle princesse,
Au jour d'aujourd'hui?

LES BRIGANDS.

LES GENS DE LA COUR.

L'affaire est certaine!...

C'est une parade...

FIGURELLA, à part, regardant le prince.

Ah! quelle surprise!
Pristi! je suis prise,
Et notre entreprise
Est en grand danger!

LES BRIGANDS.

LES GENS DE LA COUR.

Nous pouvons sans peine...

Une mascarade!...

LES BRIGANDS.

 FIORELLA, à part.
 Car, dans son ensemble,
 Ce prince, il me semble,
 En tout point ressemble
 A mon étranger!

LES BRIGANDS. LES GENS DE LA COUR.
 Nous pourrons sans peine... Quel joli quadrille!...

FRAGOLETTO, en regardant Fiorella et le prince, à part.
 Ah! cela m'agace,
 Cela me tracasse,
 Et ce qui se passe
 M'annonce un danger!

LES BRIGANDS. LES GENS DE LA COUR.
 Les dévaliser! Pour un bal public!

FRAGOLETTO, bas, à Fiorella.
 Je ne l'aime guère,
 Cet air de mystère,
 Entre vous, ma chère,
 Et cet étranger!...

 REPRISE GÉNÉRALE
 FIORELLA et LE PRINCE.
 Ah! quelle surprise,
 Etc.

 FRAGOLETTO.
 Ah! cela m'agace,
 Etc.

 LES BRIGANDS.
 Ah! la bonne aubaine!
 Etc.

 LES GENS DE LA COUR.
 Ah! quelle ambassade!
 Etc.

 FIORELLA, bas, à Falsacappa.
 (Parlé.) C'est lui!

LE PRINCE, à part, regardant Fiorella.

(Parlé.) C'est bien elle!

FIGRELLA, bas, à Falsacappa.

Allons-nous-en... j'ai peur!

Mon père, partons tout de suite.

FALSACAPPA, bas.

Nous en aller! pourquoi?

FIGRELLA, bas.

C'est le jeune seigneur,

Dont, l'autre soir, j'ai protégé la fuite

FALSACAPPA, bas.

Est-ce bien lui?

FIGRELLA, bas.

C'est lui!

Il me reconnaît aussi!

FALSACAPPA, bas.

Sapristi! prenons garde!

FIGRELLA, bas.

Voyez comme il me regarde!

FALSACAPPA, bas.

Prenons garde!

FRAGOLETTO, inquiet, à part.

Je ne l'aime guère,

Cet air de mystère!

REPRISE DE L'ENSEMBLE GÉNÉRAL.

LE PRINCE.

Par quel tour d'adresse,

Etc.

FIGRELLA.

Ah! quelle surprise!

Etc.

FRAGOLETTO.

Ah! cela m'agace!

Etc.

LES BRIGANDS.

Ah! la bonne aubaine!

Etc.

LES GENS DE LA COUR.

Ah! quelle ambassade!

Etc.

FALSACAPPA, allant au prince, et cherchant à masquer Fiorella.
 Altesse...

LE PRINCE.

Comment êtes-vous venus seuls? J'avais envoyé au-
 devant de vous... le baron de Campotasso...

PIETRO.

Campotasso, c'est moi!...

LE PRINCE, surpris.

Vous dites?...

PIETRO.

Je dis que c'est moi...

FALSACAPPA, bas, à Pietro.

Mais non, animal, tu ne l'es plus!

PIETRO.

Ah! tiens... Mais c'est vrai... je suis le précepteur
 maintenant...

FALSACAPPA, au prince.

M. de Campotasso?... nous ne l'avons pas vu... (A Fio-
 rella.) N'est-ce pas, princesse!... n'est-ce pas, messieurs,
 que nous n'avons pas vu M. de Campotasso.

Carmagnola, Pietro, Domino et Barbavano se sont groupés autour
 du caissier qui les regarde avec inquiétude.

PIETRO, au prince.

Nous n'avons rencontré personne; mais, comme nous
 avons l'adresse par écrit, ça ne nous a pas empêchés
 d'arriver.

LE PRINCE, à part.

C'est bien elle, pourtant!... (Il s'approche. — Haut.) Ainsi, mademoiselle, vous êtes la princesse de Grenade?...

FIGORELLA.

Un peu!

LE PRINCE.

Et pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, qu'est-ce qui règne à Grenade en ce moment?

FIGORELLA.

Cette bêtise!... c'est papa.

LE PRINCE, à part.

Elle a réponse à tout... (Haut et montrant Fragoletto.) Et monsieur?...

FIGORELLA.

Monsieur?... c'est mon page.

LE PRINCE.

Ah!...

FIGORELLA.

Il ne me quitte jamais.

LE PRINCE.

Jamais?

FRAGOLETTO.

Jamais!

LE PRINCE, à part.

Cela s'accorde parfaitement avec les renseignements qui m'ont été donnés sur la princesse... je ne sais plus que croire... (Haut, à Fiorella) Princesse...

FALSACAPPA, s'interposant.

Je vous demande pardon, Altesse, il y a un petit compte à régler... il y a un petit compte...

LE PRINCE.

Je sais... Trois millions à vous donner...

FALSACAPPA.

Justement!

LE PRINCE, montrant le caissier.

Voici monsieur mon caissier... il va monter dans ses bureaux, et vous apporter les trois millions.

Il se rapproche de Fiorella.

FALSACAPPA.

Ah! très bien!... Monsieur le caissier, vous avez entendu?...

LE CAISSIER, bas, à Falsacappa.

Monsieur, je ne vous dirai qu'un mot... je ne voudrais pas faire de scandale, mais il y a un de ces messieurs qui vient de me prendre ma montre.

FALSACAPPA, bas.

Lequel?

LE CAISSIER, bas.

C'est un de ces quatre-là... (Il montre les quatre brigands.) Vous me feriez plaisir en la lui redemandant.

FALSACAPPA.

Je vais la lui reprendre... c'est plus simple. (Il va aux quatre brigands. — Bas.) Qui est-ce qui a pris la montre?

TOUS LES QUATRE.

Mais, chef...

FALSACAPPA, insistant.

Qui est-ce qui a pris la montre? (Sans dire un mot, Domino, Barbavano et Carmagnola tendent chacun une montre.) Ah! ah!... c'est très bien! (Il prend les trois montres; il est sur le point de s'éloigner, lorsque Pietro lui en présente timidement une quatrième. — Avec un ton de reproche.) Toi aussi, mon vieux Pietro!

PIETRO.

Toujours le vieux restant!...

FALSACAPPA, venant présenter les montres au caissier.
Laquelle est-ce?

LE CAISSIER, prenant une montre.

Celle-ci, monsieur. . Je vous remercie. (A part.) Drôles d'Espagnols.

FALSACAPPA, à part, regardant les trois montres qu'il tient.

Eh bien! mais... puisque les trois autres personnes ne réclament pas...

Il met les montres dans sa poche.

UN HUISSIER, entrant par le fond, un message à la main.
Altesse...

LE PRINCE.

Qu'est-ce que c'est? (Il prend le message et lit bas :)
« Monseigneur, on a des nouvelles de cette bande de brigands que Votre Altesse a ordonné de poursuivre... » (Haut, après avoir lu.) Ah! j'y vais tout de suite... (Allant à Fiorella.) Princesse, je ne veux pas vous séparer trop brusquement de ces messieurs : vous avez cinq minutes pour leur faire vos adieux. Après cela, on vous conduira dans vos appartements... J'irai vous retrouver. (Aux gens de la cour.) Vous avez entendu, messieurs... retirons-nous.

FALSACAPPA, venant à lui.

Monseigneur, je ne voudrais pas avoir l'air d'un homme qui dit toujours la même chose... mais enfin, je vous ai parlé de trois millions...

LE PRINCE, un peu impatienté et montrant le caissier.

Et je vous ai répondu, moi, que monsieur mon caissier...

Il remonte.

LE CAISSIER, allant à Falsacappa.

Monsieur, je monte dans mes bureaux... je prends les trois millions et je vous les apporte... Voulez-vous de l'or ou des billets?

FALSACAPPA.

Ça m'est parfaitement égal.

LE CAISSIER.

Et à moi, donc!

Il sort, par le fond.

LE PRINCE, à sa cour.

Mesdames et messieurs...

REPRISE DE L'ENSEMBLE PRÉCÉDENT

Le prince sort, par le fond, avec toute la cour. — Restent en scène Falsacappa, Fiorella, Fragoletto, Pietro, Domino, Carmagnola, Barbavano et les quatre femmes. — Les portières se referment.

SCÈNE V

FRAGOLETTO, FIORELLA, FALSACAPPA, CARMAGNOLA, BARBAVANO, DOMINO, PIETRO; LES QUATRE FEMMES, au deuxième plan.

FALSACAPPA.

Eh bien?...

BARBAVANO, à Falsacappa.

Avec tout ça, les montres, vous les avez gardées.

FALSACAPPA.

Ne parlons pas de ça. On nous a laissés ici pour que nous fassions nos adieux à la princesse... Si vous voulez, nous les abrègerons. Vous allez remonter dans les carrosses de la cour que l'on a mis à notre disposition...

CARMAGNOLA.

Et nous irons faire un tour.

FALSACAPPA.

Vous irez m'attendre sur la grande route... Les enfants et moi, nous irons vous retrouver, dès que j'aurai empoché les trois millions.

Pietro est allé s'asseoir sur le fauteuil de droite. — Là, il retire de ses poches une foule de petits objets qu'il examine. — Falsacappa remonte vers les quatre femmes et leur parle bas.

DOMINO, bas, aux deux autres brigands.

C'est ça!... nous éloigner...

CARMAGNOLA, bas.

Et, pendant ce temps-là, les trois millions...

BARBAVANO, de même.

Iraient retrouver les trois montres...

CARMAGNOLA, de même.

Mais nous pas bêtes...

DOMINO, de même.

Nous resterons ici...

BARBAVANO, de même.

Pour veiller au grain.

Les quatre femmes, congédiées par Falsacappa, sortent par le fond.

FALSACAPPA, redescendant, aux trois brigands.

Allez, mes amis, allez!

Domino, Barbavano et Carmagnola sortent par le fond.

SCÈNE VI

FRAGOLETTO, FIORELLA, FALSACAPPA,
PIETRO.

FALSACAPPA, à Pietro.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais là?

PIETRO.

Je vérifie ma petite recette.

FRAGOLETTO.

Ah! ah!... il paraît que, sans compter la montre...

PIETRO, se levant.

J'ai donné quelques poignées de main... et, je ne sais comment cela s'est fait, en retirant ma main à moi... ces bagues...

FIORELLA.

Ont suivi.

PIETRO.

Justement!... un bracelet encore et puis un médaillon... et puis ça...

Il montre un chignon garni de perles.

FALSACAPPA.

Un chignon!

FRAGOLETTO.

Pourquoi as-tu pris ça?

PIETRO.

A cause des perles... les cheveux sont venus avec.
Entrent, par le fond, le caissier, la duchesse et la marquise. — Le caissier tient sous son bras un énorme portefeuille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CAISSIER, LA DUCHESSE,
LA MARQUISE.

Le caissier, sans rien dire, frappe sur son portefeuille qu'il montre à Falsacappa.

FALSACAPPA, à part.

Les trois millions!...

Son émotion est tellement violente qu'il manque de tomber : Fragoletto le soutient.

LE CAISSIER, à Falsacappa.

Bon nanan, ça!

Il passe à gauche et donne tout bas des ordres à un domestique qui vient d'entrer par le fond à gauche. — Celui-ci avance la table qui est à gauche, place un siège de chaque côté et se retire. — Pendant ce temps, la duchesse et la marquise se sont approchées de Fiorella.

LA DUCHESSE, à Fiorella.

Princesse, vos appartements sont prêts.

LA MARQUISE.

Nous allons y conduire Votre Altesse.

FALSACAPPA, bas.

Attention, les enfants!... il faut que dans une demi-heure nous ayons filé d'ici... chacun de notre côté... Nous nous retrouverons dans le souterrain mystérieux...

FRAGOLETTO.

Et nous y ferons la noce!...

FALSACAPPA, bas.

A mort!... (Haut, à Fiorella.) Adieu, princesse... (A Pietro.) Adieu, monsieur le précepteur... (A Fragoletto.) Adieu, Adolphe.

FRAGOLETTO.

Adieu, comte.

FIORELLA, aux deux dames.

Venez, mesdames.

Elle sort, par le fond, avec les dames. — Fragoletto les suit.

PIETRO, à Falsacappa.

Adieu, Gloria... (Bas.) Gloria quoi ?

FALSACAPPA, bas.

Cassis.

PIETRO.

Adieu, Gloria-Cassis.

Il sort majestueusement, par le fond, à droite.

SCÈNE VIII

LE CAISSIER, FALSACAPPA.

FALSACAPPA, au caissier, qui est debout à gauche de la table.

A nous deux, maintenant! (Le caissier s'assied près de la table et ouvre son portefeuille : Falsacappa avance la main; le caissier lui donne un coup sur les doigts. Falsacappa, tirant un parchemin de sa poche.) Si vous tenez à voir mes titres?...

LE CAISSIER, regardant négligemment.

Oh! pour la forme seulement... Très bien! très bien! ils sont parfaitement en règle...

FALSACAPPA.

Alors, ça va aller tout seul.

Il avance la main : le caissier lui donne encore un coup sur les doigts, puis il tire du fond de son portefeuille un billet de banque, et l'agite devant Falsacappa avec complaisance. — Ils sont assis chacun d'un côté de la table.

LE CAISSIER, à part.

Si c'est un honnête homme, je suis perdu... mais si c'est un malin, avec ce billet...

Il continue à l'agiter.

FALSACAPPA.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

LE CAISSIER.

Ça?... (Avec orgueil.) C'est un billet de mille francs, ça...

FALSACAPPA.

Ah! très bien!... il faut encore 2 millions 999 mille francs.

LE CAISSIER.

Vous dites qu'il faut encore... attendez... (Il commence à calculer après avoir placé le billet sur la table, à portée de Falsacappa. Voyant que Falsacappa ne le prend pas, il pousse un peu le billet, puis il se replonge dans ses calculs. A la fin, il relève la tête et dit à part, avec surprise :) Il n'a pas pris le billet!...

FALSACAPPA.

Je vous disais que cela fait encore 2 millions...

LE CAISSIER.

999 mille francs... c'est parfaitement juste... Vous vous êtes occupé de finances?...

FALSACAPPA.

Oui, quelquefois... mais si nous parlions des trois millions?...

LE CAISSIER.

Vous tenez à en parler?

FALSACAPPA.

Oui.

LE CAISSIER.

Parlons-en alors... parler de cela ou parler d'autre chose, cela m'est bien égal, à moi... nous disons donc que j'ai trois millions à vous remettre...

FALSACAPPA.

A la bonne heure!

LE CAISSIER.

Et vous les porterez à votre gouvernement, ces trois millions?

FALSACAPPA.

Naturellement.

LE CAISSIER.

Et qu'est-ce qu'il vous donnera là-dessus, votre gouvernement?... qu'est-ce qu'il vous donnera?... rien du tout...

FALSACAPPA.

Oh!

LE CAISSIER.

Non... rien du tout. Ils sont si ingrats, les gouvernements!... ils s'occupent si peu des intérêts des particuliers!

FALSACAPPA, s'impatiantant.

Ah ça! mais...

LE CAISSIER.

Heureusement que les particuliers s'en occupent, eux, de leurs intérêts!...

FALSACAPPA, se levant.

Qu'est-ce que vous dites?...

LE CAISSIER.

Je dis que nous sommes là... asseyez-vous donc!... (Falsacappa se rassied.) Je dis que nous sommes là... deux bons enfants!... vous, de ce côté de la table, vous êtes un bon enfant... moi, de ce côté-ci de la table, je suis un autre bon enfant... Eh bien, ne nous occupons pas de la cour de Grenade... occupons-nous de nous... Qu'est-ce que ça nous fait, à nous, que la cour

de Grenade ait ses trois millions, ou qu'elle ne les ait pas ?

FALSACAPPA.

Ah çà ! mais... ah çà ! mais...

LE CAISSIER, montrant le billet.

Voilà un bon billet de mille francs... et ce n'est pas un billet de mille francs comme il y en a dans les théâtres... avec des bêtises écrites dessus!... non, c'est un bon billet de mille francs, un vrai... voyez... vous pouvez voir... Eh bien ! moi, qui suis un bon enfant, je le mets là, ce billet... (Il le met sur la table, devant Falsacappa.) et, une fois que je l'ai mis là, je n'y pense plus, plus du tout... (Se levant.) Qu'est-ce que j'ai fait de ma plume?... Ah ! elle est là, sous la table... je vais la chercher, vous entendez, je vais chercher ma plume... et je ne pense plus au bon billet de mille francs...

Il disparaît sous la table.

FALSACAPPA, se levant et faisant le tour de la table.

Eh bien ! mais qu'est-ce qu'il fait?... qu'est-ce qu'il fait?...

LE CAISSIER, reparaisant de l'autre côté de la table, à part.

Il n'a pas pris le billet... c'est un honnête homme!...

FALSACAPPA.

Ah çà, mais... voyons, à la fin... ces trois millions?...

LE CAISSIER, se relevant.

Chut !

FALSACAPPA.

Comment, chut?...

LE CAISSIER.

Taisez-vous donc!... je vais vous parler comme à un honnête homme... je sais maintenant que vous êtes un honnête homme...

FALSACAPPA, inquiet.

Ces trois millions?...

LE CAISSIER.

Je ne les ai pas!...

FALSACAPPA, avec éclat, le saisissant et le faisant passer à gauche.

Tu ne les as pas!...

LE CAISSIER.

Non, mais attendez donc... on peut prendre des arrangements...

FALSACAPPA.

Je suis flambé, c'est un confrère!

LE CAISSIER.

Voulez-vous des crocodiles empaillés?

FALSACAPPA, le tenant toujours et le faisant passer à droite.
Ah! coquin!...

LE CAISSIER.

Voulez-vous ma signature?

FALSACAPPA, le secouant de nouveau.

Ah! voleur! (Il le couche sur la table.) Les trois millions!

LE CAISSIER, criant.

Un bon billet de mille francs...

FINALE

FALSACAPPA.

Coquin! brigand! traître! bandit!

A moi!

A ces cris accourent, par les trois portes du fond, Pietro, Carmagnola, Domino et Barbavano.

TOUS LES QUATRE.

Quel est ce bruit?

Falsacappa lâche le caissier, qui passe vivement à droite.

SCÈNE IX

CARMAGNOLA, DOMINO, BARBAVANO,
FALSACAPPA, LE CAISSIER, PIETRO.

FALSACAPPA, aux brigands.

Les trois millions, il ne les a pas !

LES BRIGANDS.

Il ne les a pas !

FALSACAPPA, au caissier.

Ah ! triple coquin, tu nous le paieras !

LE CAISSIER, criant.

A moi !

TOUS.

Tu nous le paieras !

Les trois portières du fond s'ouvrent. — Entrent le duc de Mantoue, la marquise, la duchesse et toute la cour. — Zerlina, Fiammetta, Bianca et Cicinella arrivent en même temps et descendent à gauche, près des brigands.

SCÈNE X

BIANCA, ZERLINA, FIAMMETTA, CICI-
NELLA, CARMAGNOLA, DOMINO, BARBA-
VANO, PIETRO, FALSACAPPA, LE DUC DE
MANTOUE, LE CAISSIER, LA MARQUISE,
LA DUCHESSE, SEIGNEURS et DAMES DE LA
COUR, PAGES, puis UN HUISSIER, ensuite LA PRIN-
CESSE DE GRENADE, GLORIA-CASSIS,
CAMPOTASSO, ADOLPHE, LE PRÉCEP-
TEUR, LE CAPITAINE DES CARABINIERS
et SES HOMMES, et, à la fin, FIORELLA et FRA-
GOLETTA.

LE PRINCE.

Que veut dire tout ce tapage ?

LES BRIGANDS.

LE CAISSIER.

On me bouscule, on m'étrangle, on m'outrage!

LE PRINCE.

Pourquoi donc, messieurs, tant crier?

FALSACAPPA.

Monsieur ne veut pas nous payer!

LE CAISSIER, au prince, montrant Falsacappa.
N'écoutez pas, cet homme est fou!

FALSACAPPA, au prince.

Votre caissier n'a pas le sou!

LE PRINCE, au caissier.

Expliquez-vous, monsieur.

LE CAISSIER.

Oui, mon prince, écoutez.

LE PRINCE.

Est-ce ainsi que mes volontés...?

On entend au dehors un bruit de castagnettes.

LE CAISSIER.

Pas un mot de plus!... Écoutez!

TOUS.

Écoutez!

L'HUISSIER, entrant par le fond, à droite.

(Parlé.) Une seconde ambassade de Grenade!

LE PRINCE.

(Parlé.) Comment, une seconde ambassade de Grenade?...

A ce moment, entrent par la porte du fond, à droite, le capitaine des carabiniers, Gloria-Cassis, la princesse de Grenade, Adolphe, Campo-tasso, le précepteur et les carabiniers. — Tous s'avancent menaçants et les bras tendus vers les brigands terrifiés. — Ce mouvement se fait sur le chœur suivant, qui se chante d'un air sombre.

LES ESPAGNOLS et LES CARABINIERS.

Y a des gens qui se dis'nt Espagnols,
Et qui n'sont pas du tout Espagnols;

Nous, nous sommes de vrais Espagnols.
Et ceux-ci sont de faux Espagnols.

LA PRINCESSE, au prince.

Moi, je suis la princesse.

ADOLPHE.

Et moi, le petit page.

LES ESPAGNOLS, montrant Campotasso.

Nous en prenons monsieur à témoignage.

LE PRINCE, passant près du capitaine et montrant les Espagnols.

Si ceux-ci sont les vrais,

Montrant les brigands.

ils sont donc faux, ceux-là ?

CAMPOTASSO.

C'est la bande à Falsacappa !

LE CAPITAINE, mettant la main sur le collet de Falsacappa.

Et j'empoigne Falsacappa !

Les carabiniers vont se placer derrière les brigands, qui tombent à genoux, excepté Pietro et Falsacappa.

TOUS.

Falsacappa !

LES BRIGANDS, à part.

Nous sommes perdus,

Et nous allons être pendus !

LES AUTRES, avec joie.

Les voilà perdus !

Ces brigands vont être pendus !

LE PRINCE.

(Parlé.) Menez-moi pendre ces gaillards-là !

FALSACAPPA, à ses compagnons.

(Parlé.) Nous sommes flambés, cette fois !

Les carabiniers se disposent à emmener les brigands, lorsqu'on entend au dehors le refrain de la chanson qu'a chantée Fiorella au premier acte, et l'on voit paraître au fond Fiorella dans son costume de brigande, la carabine sur l'épaule, accompagnée de Fragoletto en petit

brigand. — Mouvement général. — Pendant ce mouvement, la princesse et Adolphe se rapprochent du prince et Gloria-Cassis passe près du caissier.

FIGORELLA et FRAGOLETTO, descendant lentement en scène.

C'est Fiorella la brune,
La fille du bandit!

Je suis }
Oui, c'est } la fille du bandit!

FIGORELLA, au prince.

Prince, tu t'en souviens, je t'ai sauvé la vie...
Si tu n'es pas ingrat, amnistie! amnistie!

FALSACAPPA et LES BRIGANDS, tombant à genoux.

Amnistie!

LE PRINCE.

Je ne suis pas ingrat, j'accorde l'amnistie.

LES BRIGANDS, se relevant.

(Parlé.) Vive Monseigneur!

GLORIA-CASSIS, au caissier.

Vous avez un compte à me rendre...
Trois millions...

LE CAISSIER, bas.

C'est vrai... mais on pourrait s'entendre...

Lui présentant le billet de mille francs.

Un bon billet de mille francs!

GLORIA-CASSIS, bas, et saisissant le billet.

Je vous comprends.

FRAGOLETTO.

Adieu le vol! adieu le brigandage!
Nous devenons d'honnêtes gens.

FIGORELLA.

Nous donnerons au voisinage
L'exemple d'un tas de vertus!

FALSACAPPA.

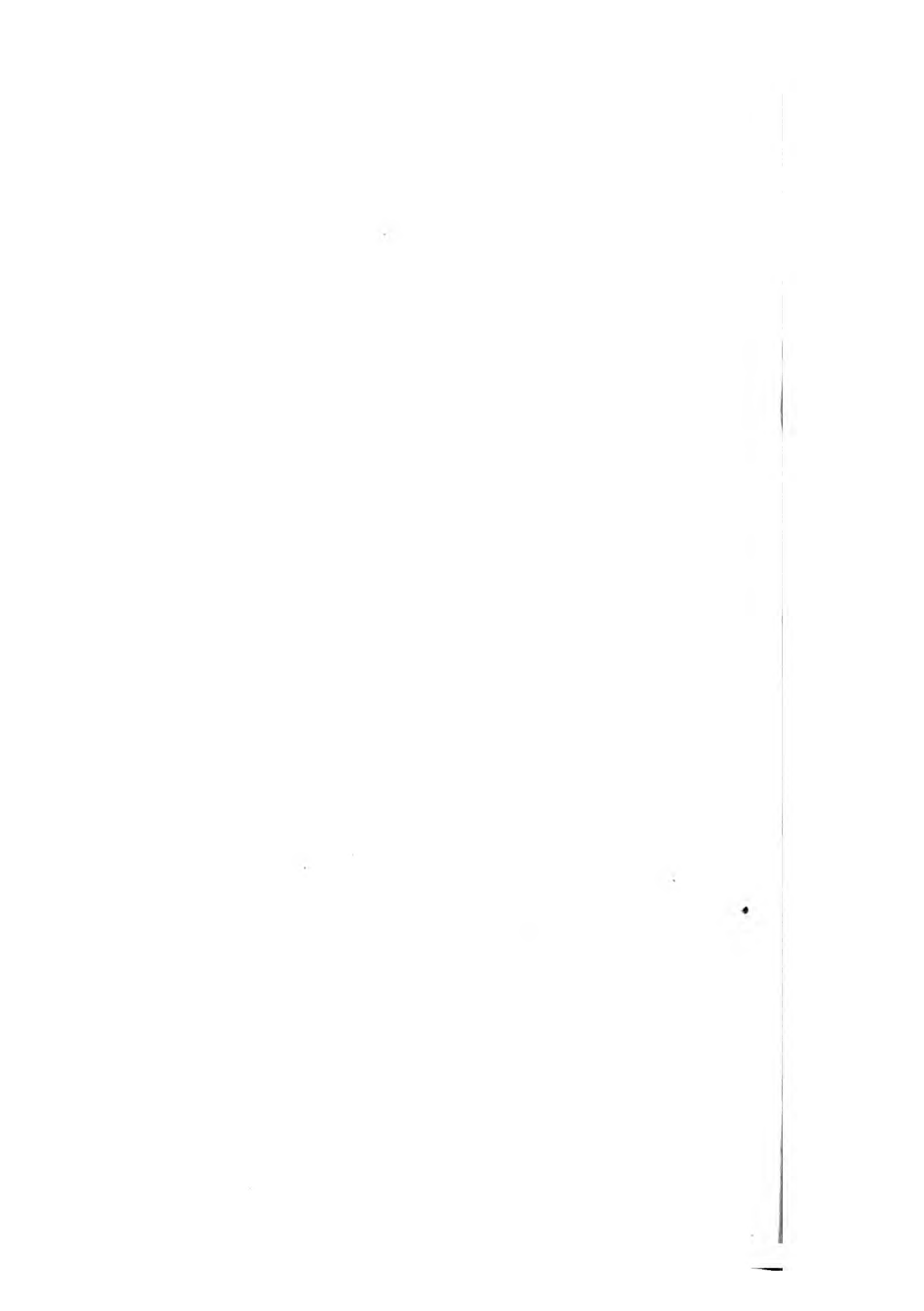
Et nous ne frissonnerons plus...

FALSACAPPA, FIORELLA et FRAGOLETTO.

En entendant les bottes, les bottes, les bottes,
Les bottes des carabiniers!

CHŒUR GÉNÉRAL.

En entendant les bottes, les bottes, les bottes,
Les bottes des carabiniers!



LA
ROUSSOTTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE
EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS
le 28 janvier 1881.

EN COLLABORATION AVEC ALBERT MILLAUD.
MUSIQUE DE LECOCQ, HERVÉ ET BOULLARD.

PERSONNAGES

MÉDARD.....	MM.	DUPUIS.
DUBOIS-TOUPET.....		BARON.
SAVARIN.....		LÉONCE.
GIGONNET.....		LASSOUCHE.
ÉDOUARD.....		DIDIER.
MONTFLAMBERT.....		DANIEL BAC.
UN DOMESTIQUE.....		ANGÉLY.
LE ROUSSOT.....		LE PETIT CHARLES.
UNE DAME VOILÉE.....	} Mmes	JUDIC.
LA ROUSSOTTE.....		
MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.....		MAUREL.
LA MÈRE VICTOR.....		FAMA.
ADÈLE.....		CHALONT.
HÉLOÏSE.....		MARGUERITE.
MARIA.....		THÉRÈSE.
CÉCILE DE SAINT-EXCÉDANT.....		FILLION.
LA ROUSSOTTE (au prologue).....		LA PETITE LAMARE.

Le prologue, en Normandie, vers 1868; les trois actes, à Paris,
une douzaine d'années après.

LA ROUSSOTTE

PROLOGUE

Une cour de ferme en Normandie. — A droite, la maison du père Savarin. — A gauche, jardin et hangar. — Au fond, petit mur avec porte charretière au milieu; la porte est à claire-voie. — Chaise rustique à droite, premier plan. — Banc à gauche, premier plan. — Sur la maison, une enseigne ainsi rédigée : LE PÈRE SAVARIN PREND EN PENSION LES ENFANTS DES DEUX SEXES. SPÉCIALITÉ POUR LES ENFANTS IRRÉGULIERS.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROUSSOT, LA ROUSSOTTE,
AUTRES ENFANTS.

Au lever du rideau, les enfants jouent à colin-maillard. C'est le Roussot qui a les yeux bandés; il est au milieu de la scène et cherche à tâtons. — Les autres enfants sont dispersés.

UN ENFANT.

Hé! le Roussot!

UN AUTRE ENFANT.

Par ici, le Roussot!...

LA ROUSSOTTE, venant agacer son frère.

Hé! le Roussot!

LES ENFANTS.

Casse-cou!

LE ROUSSOT, saisissant la Roussotte.

C'est ma sœur.

LES ENFANTS.

T'es prise, la Roussotte... C'est toi qui y es... c'est toi...

LA ROUSSOTTE.

J' veux pas, moi, j' veux pas.

LES ENFANTS, voulant lui mettre le bandeau.

C'est à toi... c'est à toi... (Musique militaire au dehors.) Des soldats!.. des soldats! allons voir les soldats!

Ils sortent en courant. — Paraît le père Savarin; il les regarde sortir.

SCÈNE II

SAVARIN, seul.

Sont-ils gentils, hein?... Et ce n'est rien ça! Si vous les aviez vus débarbouillés... Il n'y a pas un autre père nourricier qui pourrait montrer des enfants pareils.

COUPLETS.

I

Sont-ils gentils, ces petits mioches,
Sont-ils gentils, sont-ils mignons!
Je les abreuve de taloches,
Et je les gave de bonbons.
Fruits de transports illégitimes,
Un péché leur donna le jour;
Du préjugé tristes victimes,
Tous ces amours d'enfants sont enfants de l'amour!

II

Et cependant, chose authentique,
Les enfants nés légalement
N'ont jamais eu qu'un père unique,
Du moins le code le prétend,

Tandis que les miens, plus prospères,
Reçoivent parfois en un jour
La visite de plusieurs pères...

Tous ces amours d'enfants sont enfants de l'amour!

C'est ma spécialité, je suis connu pour ça dans le pays... Quand on voit arriver quelqu'un avec un enfant qui n'est pas régulier... on lui dit : « Allez là... » Et c'est amusant : à chaque instant, il nous arrive des dames qui ont de grands voiles ou des messieurs qui se cachent le nez dans le collet de leur paletot... Ça me distrait, ça m'amuse... Voyez plutôt!...

Entre Dubois-Toupet, le nez dans le collet de son paletot. Il tient à la main deux ballons d'enfants, des cahiers d'images et des sacs de bonbons.

SCÈNE III

SAVARIN, DUBOIS-TOUPET.

SAVARIN, reconnaissant Dubois-Toupet.

Monsieur le comte...

DUBOIS-TOUPET.

Bonjour, père Savarin.

SAVARIN, à part.

Le père des deux qui ont les cheveux rouges...

DUBOIS-TOUPET.

Et les enfants?

SAVARIN.

Je m'en vas les chercher, les enfants. Ils viennent de courir après le régiment qui passait... Il est comme ça, le Roussot : dès qu'il entend la musique du régiment... et ça ne m'étonne pas... parce que enfin... je ne demande pas les secrets de monsieur... mais on voit bien que monsieur est militaire.

DUBOIS-TOUPET.

Écoutez-moi, père Savarin.

SAVARIN.

J'écoute, monsieur... (Voyant que Dubois-Toupet ne parle pas.) Monsieur paraît ému...

DUBOIS-TOUPET.

Oui, mais ça ne fait rien... Il ne faut pas plus d'une heure, n'est-ce pas? pour aller d'ici au Havre, à l'endroit où l'on s'embarque sur les transatlantiques?

SAVARIN.

Faut une heure, une toute petite heure.

DUBOIS-TOUPET.

C'est bien... Dans un instant, il viendra ici une dame.

SAVARIN.

Leur marraine?...

DUBOIS-TOUPET.

Oui... Vous aurez soin, quand elle sera arrivée, que l'on nous laisse seuls et qu'on ne nous dérange pas.

SAVARIN.

Soyez tranquille.

DUBOIS-TOUPET.

C'est bien... Allez, maintenant. Allez me chercher les enfants et amenez-les-moi.

SAVARIN.

Oui, monsieur le comte.

Il sort.

SCÈNE IV

DUBOIS-TOUPET, seul.

Viendra-t-elle?... Une lettre, que je lui ai fait remettre par une main sûre, lui a fait savoir que je l'attendais... elle va venir!... Quels souvenirs!... Il y a neuf ans de cela... son mari était alors capitaine de vaisseau, maintenant il est amiral... Je l'avais rencontré... non, j'avais rencontré sa femme, une Anglaise adorable, une Anglaise délicieuse, à Brest, dans un bal chez le préfet maritime. Il n'y était pas, lui : il était en mer... Je l'aimai, sa femme, dès que je la vis... Quant à elle, elle ne tarda pas à céder à l'influence que, nous autres joueurs, nous exerçons sur les femmes... Oui, je suis joueur, je le suis comme les cartes!... Il se passait entre elle et moi quelque chose de bizarre : je sentais qu'elle m'aimait, qu'elle m'aimait à la folie... et cependant, au risque de me désespérer, elle me résistait... « Il est trop loin, — me disait-elle, — il est trop loin! Qui sait combien de temps s'écoulera avant qu'il revienne?... » Je fus longtemps avant de comprendre l'exquise délicatesse qui la faisait parler ainsi... A la fin, je compris, et je chargeai un employé du sémaphore de me faire savoir quand *le Foudroyant* devait arriver : il était à bord du *Foudroyant*... Quelques jours se passèrent... rien! Enfin je reçus la nouvelle que j'attendais avec tant d'impatience... Je courus immédiatement chez elle... Et, pâle, éperdu, pouvant à peine parler : « *Le Foudroyant!* — me contentai-je de lui dire; — *le Foudroyant!*... » Elle tomba dans mes bras... Le lendemain, pas de *Foudroyant!*... Il y avait eu une tempête effroyable, et *le Foudroyant* avait fait naufrage; l'équipage tout entier avait été sauvé à l'exception du

capitaine... Il avait quitté son navire le dernier, on l'avait vu flottant sur une épave, et l'on ne savait pas ce qu'il était devenu... Au bout de six semaines, une dépêche arriva : le capitaine avait été recueilli par un transatlantique anglais, lequel, n'ayant pas le droit de s'arrêter, avait poursuivi sa route en emportant le capitaine. « Perdue! — s'écria-t-elle, quand cette dépêche arriva, — perdue, je suis perdue!... » Heureusement, le ciel eut pitié de nous... « Envoyez-moi chercher », avait écrit le capitaine... On ne l'envoya pas chercher, on le nomma amiral par le télégraphe et on l'expédia dans les mers de Chine. Cette nouvelle campagne dura pas mal de temps. Et quand, dix mois après, l'amiral débarqua à Brest pour tout de bon, sa femme put sans rougir tomber dans ses bras et le féliciter de son avancement... Il ne restait plus trace sur son visage, à elle, de toutes ses émotions, de toutes ses souffrances... rien n'était changé, si ce n'est que deux enfants, le frère et la sœur, nés le même jour, à la même heure, avaient été mystérieusement déposés ici, dans cette ferme, chez le père Savarin.

Entre Savarin, amenant les enfants

SCÈNE V

DUBOIS-TOUPET, SAVARIN, LE ROUSSOT,
LA ROUSSOTTE.

SAVARIN.

Les voilà, les amours.

LES ENFANTS.

Bonjour, mon oncle, bonjour, mon oncle.

DUBOIS-TOUPET.

Bonjour, mes enfants... Saprستي! ils ne sont pas très propres.

SAVARIN.

C'est pas ma faute... Le petit a roulé dans la poussière en courant après le régiment... Quant à la petite, elle est tombée dans la mare aux canards... Mais si vous voulez que je les débarbouille?...

DUBOIS-TOUPET.

Non. Tenez-vous sur votre porte, et, quand vous verrez venir cette dame...

SAVARIN.

Leur marraine?...

DUBOIS-TOUPET.

Oui... vous m'avertirez... Allez, père Savarin, allez...
Savarin sort.

SCÈNE VI

DUBOIS-TOUPET, LE ROUSSOT,
LA ROUSSOTTE.

DUBOIS-TOUPET.

Viens, Édouard.

Il prend le Roussot dans ses bras, il le met sur ses genoux.
Le Roussot fouille dans le gousset de Dubois-Toupet.

LE ROUSSOT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DUBOIS-TOUPET.

Tiens... un jeton du cercle...! dernier soldat de ma dernière déroute...

LE ROUSSOT.

Donne-le-moi, tonton.

DUBOIS-TOUPET.

Tu veux?

LE ROUSSOT.

Oui... je t'en prie...

DUBOIS-TOUPET.

Le voilà... et puisse-t-il te donner la veine que n'a jamais eue ton malheureux père... (Se reprenant.) ton malheureux oncle.

LE ROUSSOT.

Merci, tonton.

DUBOIS-TOUPET.

Là... mets-le dans ta poche comme un grand garçon, et garde-le toujours... (A la Roussotte.) Et toi, viens donc que je te regarde.

LA ROUSSOTTE.

Me v'là, tonton...

Elle se place devant lui, et, avec la main, rejette ses cheveux en arrière.

DUBOIS-TOUPET.

Toujours ton petit geste... Est-elle gentille, hé!... sont-ils gentils tous les deux!...

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que t'as, tonton?

DUBOIS-TOUPET.

Rien.

Il la met sur ses genoux.

LA ROUSSOTTE.

Fais le cheval, dis?... tu le fais si bien, le cheval!...

DUBOIS-TOUPET.

Ça t'amuse?...

LA ROUSSOTTE.

Oh! oui... et puis chante... tu sais, quand tu fais le cheval, il y a une chanson.

DUBOIS-TOUPET, faisant sauter la Roussotte.

C'est aujourd'hui qu' la gross' Germaine
Épous' le fils au père' Canon...

SCÈNE VII

LES MÊMES, SAVARIN, LA DAME VOILÉE.

SAVARIN.

Entrez, madame.

LES ENFANTS.

Bonjour, marraine, bonjour.

LA DAME VOILÉE, les embrassant.

Darling... my dear...

DUBOIS-TOUPET.

Là... maintenant, emmenez-les... Tout à l'heure nous les rappellerons.

SAVARIN.

Venez, les p'tiots!

Ils sortent. — Les enfants se disputent parce que l'un a pris le ballon de l'autre.

SCÈNE VIII

DUBOIS-TOUPET, LA DAME VOILÉE.

LA DAME VOILÉE.

Vous m'avez dit de venir, je suis venue; mais parlez vite, j'ai peur...

DUBOIS-TOUPET.

The old gentleman...

LA DAME VOILÉE.

L'amiral?...

DUBOIS-TOUPET.

Où l'avez-vous laissé?

LA DAME VOILÉE.

Dans sa voiture... il dort : le mouvement de la voiture... Au bout de cinq minutes, ça ne manque jamais... J'ai ouvert doucement la portière et je suis venue.

DUBOIS-TOUPET.

Et je vous en remercie.

LA DAME VOILÉE.

Mais parlez, parlez vite!

DUBOIS-TOUPET.

Les journaux ont dû vous apprendre qu'il m'était arrivé un malheur.

LA DAME VOILÉE.

Oui, j'ai vu que vous aviez reçu, au club, une tape formidable.

DUBOIS-TOUPET.

Tout ce qui me restait, rallé en deux séances... soixante mille avant le dîner, quatre-vingt mille en revenant du théâtre.

LA DAME VOILÉE.

C'est une guigne!

DUBOIS-TOUPET.

C'est ma faute, je n'aurais pas dû m'obstiner à tirer à cinq... Oh! ce tirage à cinq!

LA DAME VOILÉE.

C'est donc bien terrible?

DUBOIS-TOUPET.

Si c'est terrible?... Demandez-le à tous ceux qui comme moi en ont été victimes.

LA DAME VOILÉE.

Le temps se passe, mon ami, et l'amiral...

DUBOIS-TOUPET.

J'arrive au fait... Dès que j'ai eu perdu tout ce que j'avais, il m'est venu des pensées sérieuses... j'ai songé à mes enfants...

LA DAME VOILÉE.

Brave cœur !

DUBOIS-TOUPET.

A nos enfants !

LA DAME VOILÉE.

Prenez garde !

DUBOIS-TOUPET.

Le tirage à cinq avait dévoré la fortune que je devais leur laisser... il m'a semblé que mon devoir était de leur en faire une autre.

LA DAME VOILÉE.

Ah ! c'est avec des phrases pareilles que vous m'avez rendue folle autrefois... Continuez...

DUBOIS-TOUPET.

Avec les quelques billets de mille francs qui me restaient, j'ai acheté des caisses d'opium, des armes, des munitions.

LA DAME VOILÉE, avec enthousiasme.

Des armes, des munitions ! .. vous allez faire du brigandage !

DUBOIS-TOUPET.

Non, je vais tout bonnement échanger tout ça contre des balles de soie...

LA DAME VOILÉE.

Ah ! pardon... je croyais...

DUBOIS-TOUPET.

Voilà !... Et, dans une heure, avec mon opium, mes armes, mes munitions et mes échantillons, je serai

parti pour la Chine. Je vais à Shanghai... c'est à Shanghai que je vais...

LA DAME VOILÉE.

Dans une heure?

DUBOIS-TOUPET.

Oui... Et si j'ai tenu à vous voir avant de partir, c'est que j'avais une question à vous adresser.

LA DAME VOILÉE.

Parlez.

DUBOIS-TOUPET.

Cette fortune que je vais conquérir pour nos enfants, voulez-vous venir la conquérir avec moi? voulez-vous me suivre à Shanghai?

LA DAME VOILÉE.

Écoutez : dès que vous avez parlé de votre départ, j'ai compris que vous alliez me demander de vous suivre... oui, et tout de suite j'ai su ce que j'allais vous répondre, tout de suite ma résolution a été prise.

DUBOIS-TOUPET.

Vous venez?

LA DAME VOILÉE.

Non! je reste.

DUBOIS-TOUPET, amèrement.

C'est bien!...

LA DAME VOILÉE.

Je me dois à l'amiral!... Vous n'avez plus rien, vous, tandis que lui, sa fortune est immense.

DUBOIS-TOUPET.

C'est vrai!

LA DAME VOILÉE.

Cette fortune, qui donc l'administrerait si je n'étais pas là?... Il en est incapable, lui... son intelligence, à

la suite de ce séjour trop prolongé qu'il a fait dans l'eau, le jour du naufrage... son intelligence a subi des atteintes...

DUBOIS-TOUPET.

Pauvre homme!...

LA DAME VOILÉE.

Oh! oui!... Et généreux, et tout!... Et nous l'avons trompé!

DUBOIS-TOUPET.

C'est vrai, mais qu'y faire?... Nous n'y pouvons rien... le passé est le passé.

LA DAME VOILÉE.

Oui, mais l'avenir, c'est l'avenir; l'avenir, c'est l'expiation... C'est pour expier que je veux rester près de l'amiral.

DUBOIS-TOUPET.

Si c'est pour ça, je n'ai rien à dire... Cependant...

LA DAME VOILÉE.

N'insistez pas, mon parti est pris... Pauvre homme, que deviendrait-il, s'il apprenait que je me suis enfuie avec un amant! Un pareil changement dans ses habitudes...

DUBOIS-TOUPET.

C'est vrai; mais les enfants?...

LA DAME VOILÉE.

Je veillerai sur eux pendant que vous serez là-bas.

DUBOIS-TOUPET.

Vous me le promettez?

LA DAME VOILÉE.

Je vous le jure... Tous les jours, je viendrai les voir, leur parler de leur oncle. Oui, je le ferai, à quelque danger que cela puisse m'exposer...

DUBOIS-TOUPET.

Des dangers?... Aurait-il des soupçons?

LA DAME VOILÉE.

Non, je ne crois pas, et cependant...

DUBOIS-TOUPET.

Cependant?...

LA DAME VOILÉE.

L'autre jour, après sa demi-heure de sommeil, l'idée lui vint de faire un tour à pied. Il prit mon bras. Tout à coup, au détour d'un chemin... je crus que j'allais mourir... Les enfants...

DUBOIS-TOUPET.

Les enfants?...

LA DAME VOILÉE.

Ils étaient là, en face de nous.

DUBOIS-TOUPET.

Ils vous ont reconnue?

LA DAME VOILÉE.

Non, grâce à l'habitude que j'ai prise de ne jamais venir ici sans être voilée... Ils ne m'ont pas reconnue; mais ça ne fait rien, ils m'ont regardée... Et l'amiral aussi les regardait... Et, en les regardant, il paraissait en proie à je ne sais quels sentiments... Enfin, après un moment de silence : « Mon Dieu, que ces enfants sont vilains! » s'est écrié l'amiral.

DUBOIS-TOUPET.

Il a dit ça?

LA DAME VOILÉE.

Oui... Ça m'a rassurée.

DUBOIS-TOUPET.

A la bonne heure!... Mais il est encore bon, l'amiral, de critiquer les enfants des autres!

On entend des cris dans la coulisse.

LA ROUSSOTTE, au dehors.

Tonton, tonton!

LA DAME VOILÉE.

Qu'est-ce que c'est que ça?... qu'est-ce qui se passe?

Entre la Roussotte.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Viens, tonton, viens vite... viens me faire rendre mon ballon, on me l'a pris.

DUBOIS-TOUPET.

Qui ça?

LA ROUSSOTTE.

Un vieux monsieur qui dormait dans une voiture.

LA DAME VOILÉE.

Ah!

LA ROUSSOTTE.

Ce n'est pas ma faute, à moi : je jouais avec mon ballon sur la route; mon ballon est allé tomber sur le nez du vieux monsieur...

LA DAME VOILÉE, à Dubois-Toupet.

La Providence!...

LA ROUSSOTTE.

Le vieux monsieur s'est réveillé...

LA DAME VOILÉE.

Mon Dieu! que vais-je lui dire? comment expliquer mon absence?

LA ROUSSOTTE.

Moi, je lui disais : « Rendez-moi mon ballon!... » mais il ne voulait pas. Il avait mis mon ballon sous son bras et il disait : « Madame l'amirale?... où est madame l'amirale?... »

DUBOIS-TOUPET, à la dame voilée qui est sur le point de se trouver mal.

Eh bien?... eh bien?...

LA DAME VOILÉE.

Je suis perdue! (On entend la musique militaire.) Non, je suis sauvée! Je lui dirai que si j'ai quitté la voiture, c'était pour aller voir passer les militaires... *Good-bye!*

DUBOIS-TOUPET.

Good-bye... My dear...

LA DAME VOILÉE.

Pas de ces mots-là maintenant... *Good-bye!* Encore une fois, *good-bye!*...

Elle sort rapidement, après avoir embrassé la Roussotte.

SCÈNE X

LES MÊMES, puis SAVARIN.

DUBOIS-TOUPET, à la Roussotte.

Voyons, ne pleure pas... je t'en ferai donner un autre, de ballon, et un plus beau!

Entre Savarin.

SAVARIN.

Il est encore parti, le garnement; dès qu'il a entendu la musique militaire, il s'est sauvé!

DUBOIS-TOUPET.

Tâchez de le rattraper, car je pars dans un quart d'heure, et je voudrais l'embrasser avant de partir.

· SAVARIN.

Je m'en vas le rattraper.

Il sort

SCÈNE XI

DUBOIS-TOUPET, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Tu pars, tonton?

DUBOIS-TOUPET, ému.

Oui, mon enfant, oui.

LA ROUSSOTTE.

Mais tu reviendras?

DUBOIS-TOUPET.

Sans doute, mais peut-être dans bien longtemps

LA ROUSSOTTE.

Eh bien, fais-moi encore le cheval...

DUBOIS-TOUPET.

Tu veux?

LA ROUSSOTTE.

Je t'en prie...

DUBOIS-TOUPET.

Oui, alors!...

Il la prend sur ses genoux et commence à chanter.

C'est aujourd'hui qu' la gross' Germaine...

LA ROUSSOTTE.

Non, laisse-moi chanter la chanson : tu vas voir
comme je la sais bien!

DUBOIS-TOUPET.

Tu la sais, vraiment?

LA ROUSSOTTE.

Tu vas voir!

La Roussotte est à cheval sur les genoux de Dubois-Toupet, et elle chante le couplet.

C'est aujourd'hui qu' la gross' Germaine
Épous' le fils au pèr' Canon...
Tré, tré, tré, trémoussez-vous donc,
Trémoussez-vous donc, ma dondaine,
Tré, tré, tré, trémoussez-vous donc,
Trémoussez-vous donc,
Ma dondon!

(Parlé.) Tu vois comme je la sais bien!... Ensemble, maintenant, ensemble!

Ils reprennent tous deux la chanson. — Dubois-Toupet, cette fois, fait sauter la Roussotte sur ses genoux.

ACTE PREMIER

Le cabinet d'affaires de Gigonnet.

Au fond, au milieu, une porte à deux battants : — ce n'est que la porte d'un placard, où sont les habits de Gigonnet. — A droite, dans le pan coupé, porte d'entrée; au premier plan, fenêtre. — A gauche, dans le pan coupé, une porte; une autre, au premier plan. — Grande caisse de sûreté entre ces deux portes. — Bureau de Gigonnet à droite, fauteuil de bureau près de la fenêtre; chaise de l'autre côté du bureau. — De chaque côté de l'armoire, un fauteuil. — Petit bureau pour écrire debout, avec un registre, entre la porte qui est au premier plan à gauche et le manteau d'Arlequin; chaise près de ce bureau. — Près du fauteuil qui est à gauche de l'armoire, une table ronde avec tapis vert; à côté, une chaise. — Dans la caisse, sur des tablettes, il y a des assiettes, des verres, des couverts, des serviettes et une nappe. — Laisser l'espace nécessaire pour y faire tenir un homme. — Au-dessus de la porte à deux battants, on lit : **SALLE DU CONSEIL DE SURVEILLANCE.** — Au-dessus de la porte qui est au premier plan, à gauche : **DIRECTION DU CONTENTIEUX.** — Sur le mur du salon, à droite, une grande affiche où l'on peut lire : **COMPAGNIE GÉNÉRALE POUR LE CHAUFFAGE DU POLE NORD. — CAPITAL SOCIAL : 880 MILLIONS (ILLIMITED). — GIGONNET ET C^{ie} DIRECTEURS A PARIS. — CONSEIL DE SURVEILLANCE...** Des noms avec une accolade, et, au milieu de l'accolade : **ANCIENS PRÉFETS.** — **NOTA : LES SOUSCRIPTIONS NE SONT REÇUES QU'AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ, CHEZ MM. GIGONNET ET C^{ie}.** — A gauche, une autre affiche plus petite où l'on peut lire : **A VENDRE, 150 ACTIONS DE LA SOCIÉTÉ DES FONDRIÈRES DE LA NÉVA. — S'ADRESSER A MM. GIGONNET ET C^{ie}.**

SCÈNE PREMIÈRE

GIGONNET, ADÈLE.

Gigonnet écrit sans s'occuper d'Adèle qui se tient debout près de lui.

ADÈLE.

Voyons, Gigonnet, petit Gigonnet de mon cœur!

GIGONNET.

Vous êtes encore là?...

ADÈLE.

Cent cinquante francs, ça n'est pas grand'chose; pourquoi ne voulez-vous pas me les prêter?

GIGONNET.

Je ne peux pas. (Appelant.) Médard!

ADÈLE.

Gigonnet!... mon petit Gigonnet!...

GIGONNET.

Serviteur, mademoiselle! (Appelant plus fort.) Eh bien, Médard!... monsieur Médard!...

Entre Médard.

SCÈNE II

LES MÊMES, MÉDARD.

MÉDARD.

Voilà, patron!...

ADÈLE, à Médard.

Vous avez une bonne figure, vous!... Comment se fait-il qu'avec une figure comme ça vous restiez dans la maison d'un pareil coquin?

MÉDARD.

Je n'ai pas eu le choix, mademoiselle... je vous assure que si j'avais eu le choix...

ADÈLE.

A la bonne heure!... comme ça, je comprends...
(A Gigonnet.) Au revoir, Gigonnet.

Elle sort.

SCÈNE III

GIGONNET, MÉDARD.

GIGONNET.

Qu'est-ce que vous avez dit tout à l'heure?... que si vous aviez eu le choix...

MÉDARD.

Ça m'a échappé.

GIGONNET.

Pourquoi n'avez-vous pas répondu plus vite, tout à l'heure?... Vous dormiez, n'est-ce pas?... ou vous vous occupiez encore de compositions littéraires?...

MÉDARD.

Non, patron! je compulsais des dossiers... J'écrivais cette sommation que vous envoyez au sieur Tiquetonne, de Montrouge, pour avoir à payer une somme qu'il a déjà payée une fois, mais dont vous supposez qu'il n'a pas gardé le reçu.

GIGONNET.

Vous l'avez là, cette sommation?

MÉDARD.

La voici.

GIGONNET.

Et l'affaire de Péronne?... où en est l'affaire de

Péronne?... C'est bien aujourd'hui que la jeune fille doit arriver?

MÉDARD.

Oui, patron! L'aubergiste chez qui elle était en service a dû lui-même la mettre en chemin de fer. Elle arrivera à Paris dans une heure, et, tout de suite, elle viendra ici; je lui ai écrit que M^e Gigonnet, ancien avoué, avait à lui communiquer quelque chose.

GIGONNET.

Anne-Marie, n'est-ce pas?... Cette jeune fille, car c'est bien une jeune fille... elle n'est pas mariée...

MÉDARD.

Non, elle n'est pas mariée...

GIGONNET.

Cette jeune fille s'appelle bien Anne-Marie?

MÉDARD.

Oui, patron!... Paraît qu'on l'appelle aussi la Roussotte, à cause de ses cheveux... Ça me rappelle, il y a trois mois... j'y passais justement, à Péronne... j'y faisais mes vingt-huit jours, et je crevais de soif, à cause de l'étape qui avait été longue... une jeune fille, qui avait les cheveux de cette couleur-là, se mit à rire en me regardant.

COUPLETS

Le souvenir de cette jeune fille
Est toujours là, toujours charmant et doux :
Je la revois avec son œil qui brille,
Je la revois avec ses cheveux roux.
M'apercevant tout penaud à la porte,
Elle se mit à rire avec candeur;
Elle a conquis mon cœur en quelque sorte,
En quelque sorte elle a conquis mon cœur.

GIGONNET, s'approchant de Médard.

Qu'est-ce qui lui prend?

MÉDARD.

Elle tenait à la main des cerises ;
En souriant, elle me les jeta !
Oui, je sais bien, tout ça c'est des bêtises...
Je n'oublierai jamais, jamais cela !
Je n'oublierai jamais sa mine accorte...
Elle s'enfuit comme un rêve trompeur ;
Elle emporta mon cœur en quelque sorte,
En quelque sorte elle emporta mon cœur.

GIGONNET, de plus en plus stupéfait.

Vous devenez fou, monsieur Médard ?

MÉDARD.

Non, patron, ce que je dis là est la pure vérité : j'emportai les cerises, et elle... elle emporta...

GIGONNET.

En voilà assez, monsieur!... je ne vous donne pas quinze francs par mois pour que vous veniez me chanter : « Elle emporta mon cœur. »

MÉDARD.

En quelque sorte...

GIGONNET.

C'est à se demander où j'avais la tête le jour où je vous ai choisi pour faire de vous le chef de mon contentieux !

MÉDARD.

Le fait est qu'elle est assez drôle, la façon dont vous m'avez choisi... Il y a cinq jours, j'arrive chez vous. Je savais qu'une de vos spécialités était de retrouver les parents de ceux qui n'en avaient pas. Cette situation se trouvant tout justement être la mienne, je mets devant vous mes papiers de famille, et je vous dis : « Voilà... Pouvez-vous avec ça vous charger de me retrouver un père?... » Vous ne regardez pas mes papiers, vous me regardez, et vous me dites : « Mon chef du

contentieux vient de me quitter pour entrer à la Banque de France: ça vous irait-il de le remplacer?... » Je vous réponds que ça m'irait, et me voilà installé... A ce propos, je voulais toujours vous demander en quoi consistaient mes fonctions de chef du contentieux?

On sonne.

GIGONNET.

On a sonné... vous n'entendez pas?

MÉDARD.

Si fait.

GIGONNET.

Eh bien, allez ouvrir.

MÉDARD.

Ah bien!... être chef du contentieux, chez vous, ça consiste à aller ouvrir quand on sonne... Fallait le dire, voilà tout, fallait le dire...

Il sort.

SCÈNE IV

GIGONNET, puis MÉDARD, puis ÉDOUARD.

GIGONNET, seul.

Anne-Marie... la Roussotte... Je ne me trompe pas, c'est bien là cette fille, égarée depuis dix ans, que le comte Dubois-Toupet m'a chargé de retrouver.

MÉDARD, entrant.

Patron... c'est un monsieur Édouard...

GIGONNET.

Monsieur Édouard?...

MÉDARD.

Oui, patron.

GIGONNET.

Faites-le entrer!

MÉDARD, annonçant.

Monsieur Édouard.

GIGONNET.

Il est inutile d'annoncer.

MÉDARD.

Ah! je croyais qu'en ma qualité de chef du contentieux...

Il introduit Édouard.

ÉDOUARD.

Bonjour, papa Gigonnet.

MÉDARD, à part.

Tiens! il a les cheveux rouges, monsieur Édouard... c'est comme ma jeune fille de Péronne.

Il sort.

SCÈNE V

GIGONNET, ÉDOUARD.

GIGONNET.

Bonjour, monsieur Édouard.

ÉDOUARD.

Ça va bien?

GIGONNET.

Ça ne va pas mal. Vous venez me demander un peu d'argent?

ÉDOUARD.

Non.

GIGONNET, étonné.

Non?...

ÉDOUARD.

C'est pas mal d'argent que je viens vous demander, et non pas un peu.

GIGONNET.

Combien ?

ÉDOUARD.

Trente mille.

GIGONNET.

Fichtre !... le baccara, toujours ?...

ÉDOUARD.

Ah ! mon Dieu, quand on a comme moi la funeste manie de tirer à cinq... Mais c'est fini... je renonce, je suis décidé à quitter Paris, à ne plus mettre les pieds dans un cercle...

GIGONNET.

Ah ! c'est bien, cela... c'est très bien !

ÉDOUARD.

Je vais à Monaco... J'ai beaucoup travaillé depuis un mois. J'ai étudié une marche, je la crois infaillible.

GIGONNET.

Et c'est pour vous en assurer que vous venez me demander trente mille francs ?

ÉDOUARD.

Juste !

GIGONNET.

Il faudrait des garanties.

ÉDOUARD.

Oh ! j'en ai.

GIGONNET.

Tant mieux !

ÉDOUARD.

J'ai ma marche.

GIGONNET.

J'aimerais mieux autre chose.

ÉDOUARD.

Elle est infallible. Je l'ai expérimentée en me servant de haricots... Avec trente haricots, j'en ai gagné un million cent soixante mille.

GIGONNET.

Fameux, ça!... On pourrait faire sauter Potin!

ÉDOUARD.

Au lieu de trente haricots, supposez trente mille francs... Tâchez de me les trouver, il y aura mille francs pour vous, en dehors de l'intérêt... illégal que vous prenez d'ordinaire.

GIGONNET.

C'est bon... je tâcherai... revenez demain.

ÉDOUARD, en sortant.

Tâchez, papa Gigonnet... tâchez... mille francs pour vous!

Il sort.

SCÈNE VI

GIGONNET, MÉDARD.

GIGONNET.

Des billets de mille francs... des chipotages!... Ce que je voudrais... c'est une grosse somme, gagnée d'un seul coup... une somme énorme, qui me permettrait d'être honnête... Ah! l'honnêteté!...

MÉDARD, entrant.

C'est le Chinois.

GIGONNET.

Comment, le Chinois?

MÉDARD.

Le grand Chinois... ce monsieur qui a fait fortune en

Chine... (Lui donnant une carte.) Il m'a dit de vous remettre sa carte.

GIGONNET, lisant.

Le comte Dubois-Toupet... C'est lui que vous appelez le grand Chinois?... (Il s'élance vers la porte.) Ah! vous êtes toujours dans mes jambes... Entrez donc, monsieur le comte... monsieur le comte, je vous prie, donnez-vous donc la peine d'entrer.

Dubois-Toupet entre, il regarde autour de lui d'un air un peu étonné.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DUBOIS-TOUPET.

GIGONNET, présentant Médard.

Mon chef du contentieux, un garçon très distingué... il a quitté la Banque de France pour entrer chez moi.

DUBOIS, sans regarder Médard.

Il a eu tort.

MÉDARD.

Je me retire, n'est-ce pas, patron?... je me retire...

Il sort.

GIGONNET.

Oui, voyez à la première division !...

SCÈNE VIII

DUBOIS-TOUPET, GIGONNET.

GIGONNET.

Asseyez-vous donc, monsieur le comte, je vous en prie, donnez-vous la peine de vous asseoir...

DUBOIS-TOUPET.

Vous m'avez écrit une lettre dans laquelle vous me dites que vous avez retrouvé ma fille?...

GIGONNET.

Oui, monsieur le comte... Vous m'aviez chargé de retrouver votre fille et votre fils : vous voyez que j'ai déjà fait la moitié de la besogne.

DUBOIS-TOUPET.

Si ce que vous dites est vrai, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi... je vous donnerai trois fois la somme que je vous ai promise... Et ce n'est pas tout... une fois que je vous aurai récompensé pour avoir retrouvé ma fille, rien n'empêchera ma fille de vous récompenser pour lui avoir fait retrouver son père... Elle est assez riche pour cela.

GIGONNET.

Elle est riche?

DUBOIS-TOUPET.

Elle est riche... Un million.

GIGONNET.

Que vous lui donnez?

DUBOIS-TOUPET.

Non pas... un million qui est bien à elle... ça lui vient de sa mère.

GIGONNET, à part.

La voilà, la fortune... la fortune et l'honnêteté!... Il faut absolument que j'épouse cette fille-là, avant de la lui rendre.

DUBOIS-TOUPET.

Qu'est-ce que vous dites?

GIGONNET.

Rien.

DUBOIS-TOUPET.

Vous êtes bizarre... vous parlez tout le temps, et, quand on vous dit : « Qu'est-ce que vous dites?... » vous dites que vous ne dites rien.

GIGONNET.

Je vous demande pardon... je suis obligé de penser à tant de choses!... De quoi parlions-nous?

DUBOIS-TOUPET.

Nous parlions de ma fille... Quand la verrai-je?

GIGONNET.

Mais bientôt... dans une huitaine ou une quinzaine.

DUBOIS-TOUPET.

Comment, huit ou quinze jours!... vous m'avez écrit que c'était pour aujourd'hui...

GIGONNET.

Je vous ai écrit ça, moi?

DUBOIS-TOUPET.

Oui, et j'ai là votre lettre. (La lui montrant.) Vous n'allez pas me dire qu'elle n'est pas de vous, je suppose?

GIGONNET.

Si fait! elle est bien de moi, mais je ne sais pas où j'avais la tête... Cette lettre est bien de moi, mais ce n'est pas à vous qu'elle était adressée.

DUBOIS-TOUPET.

Ah! ah!

GIGONNET, allant à son bureau.

Non... elle était adressée à un autre client qui, lui, doit en effet voir sa fille aujourd'hui, tandis que vous...

DUBOIS-TOUPET.

Tandis que moi, je ne puis voir la mienne que dans huit jours?

GIGONNET.

Oui...

DUBOIS-TOUPET.

Ou dans quinze jours?

GIGONNET.

Oui... Il y a des démarches...

DUBOIS-TOUPET.

Décidément, vous n'êtes qu'un farceur... Serviteur, monsieur Gigonnet.

Il va pour sortir et ouvre la porte du fond, au-dessus de laquelle sont écrits ces mots : *Conseil de surveillance*. On voit l'intérieur du placard, les habits de Gigonnet.

GIGONNET.

Pas par là, monsieur le comte!... c'est mon conseil de surveillance ..

DUBOIS-TOUPET, en sortant.

Oh! oui, un farceur!...

SCÈNE IX

GIGONNET, puis MÉDARD.

GIGONNET, seul.

Enfin... il est parti... J'avais une peur qu'elle n'arrivât pendant qu'il était là!... Un million!... Mon idée est bien simple : j'épouse la Roussotte, et, une fois que je l'ai épousée, je dis au comte Dubois-Toupet : « La voilà, votre fille... Vous voyez bien que je l'ai retrouvée!... » Voyons, voyons, il faut plaire, pour épouser... et, pour plaire, il faut être joli... hum!... Enfin, avec un petit complet de trente-cinq francs... et un coup de fer... Médard! eh bien... Médard!...

MÉDARD, entrant.

Patron?...

GIGONNET.

Vous allez rester ici, Médard, et, si cette jeune fille que nous attendons...

MÉDARD.

La Roussotte?...

GIGONNET.

Oui... si elle vient avant mon retour, vous la recevrez avec les plus grands égards, vous entendez?...

MÉDARD.

Oui, patron.

GIGONNET.

Et travaillez en m'attendant... Vous ne faites rien... je ne vous donne pas quinze francs par mois pour que vous ne fassiez rien... Travaillez, monsieur.

Il sort.

SCÈNE X

MÉDARD, seul.

Oui, je vais travailler, mais pas à tes infamies, misérable!... je vais travailler à ce qui doit me donner, un jour, la fortune avec la gloire... Voyons, je tiens le refrain.

Y a pas à dire,
Je dois couronner la flamme à
A celui qu'enflamma Flamma.

Flamma, c'est une femme... je l'ai appelée Flamma, parce que, avec « enflamma », ça donne un effet comique... « enflamma Flamma... » c'est un effet comique...

Maintenant il faut que je fasse le corps du couplet..
ça n'a pas d'importance, mais enfin il faut le faire...

L'autre jour, au restaurant,
J'voyais mon pauv' soupirant...

(On frappe.) Entrez...

J'voyais mon pauv' soupirant...

(On frappe une seconde fois.) Entrez donc!...

Tout seul à sa petit' table,
M' lancer un r' gard lamentable.

SCÈNE XI

MÉDARD, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE, chargée de paquets et traînant une grosse
malle.

Monsieur Gigonnet, ancien avoué?

MÉDARD.

Il est sorti... mais c'est moi qui le remplace... Entrez
donc!

LA ROUSSOTTE.

Me voilà, monsieur...

MÉDARD, se retournant.

Ah! mon Dieu... mes cheveux rouges de Péronne...
la jeune fille qui emporta mon cœur...

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce qu'il y a?...

MÉDARD.

Alors, comme ça, vous ne me reconnaissez pas?...

LA ROUSSOTTE.

Non.

MÉDARD.

Cherchez bien...

LA ROUSSOTTE.

Je vous assure...

MÉDARD.

A Péronne... le régiment... le jeune réserviste qui
crevait de soif et à qui vous avez donné des cerises.

LA ROUSSOTTE.

Attendez donc !...

COUPLETS

I

Attendez! Je m'rappell' maint'nant
Ce tourlourou tout blanc d' poussière,
Empêtré dans son fournement,
Qu'avait pas l'air à son affaire...
Il mangeait là son pain tout sec.
J'lui dis : « Voulez-vous que j'vous donne
Des ceris's pour manger avec?
— C'est pas d'refus, la bell' personne!... »
Il croqua de bon appétit
Tout's les ceris's et toute la miche.

MÉDARD, parlé.

C'était moi... c'était moi!...

LA ROUSSOTTE.

Quoi! c'était vous de qui qu' j'ai dit.
« En v'là un qu'est pas mal godiche!... »

II

Vous m'dit's : « Vos ceris's, c'est combien ? »
J'vous répondis : « Ell's n'sont pas chères...
Et pour vous ça sera pour rien,
Car j'aim' beaucoup les militaires... »
Mais j'vis bien qu'ça vous chiffonnait
De m'devoir comm' ça quelque chose,
Car vous ajoutât's : Il y aurait
Un moyen d'm'acquitter... mais j'n'ose...
Un p'tit baiser m'port'rait bonheur...
— Va pour un p'tit baiser, j' m'en fiche!... »

MÉDARD, avec enthousiasme.

Et alors qu'est-ce que j'ai fait, moi?

LA ROUSSOTTE.

Vous en prit's deux, et de bon cœur...
Pas si godich' pour un godiche!

Là, vrai, là, si vous ne m'aviez pas rappelé tout cela... jamais je ne vous aurais reconnu.

MÉDARD.

Je vous ai reconnue tout de suite, moi... Et tenez!...
(La Roussotte rejette ses cheveux en arrière.) Tenez, ce geste-là, vous l'avez fait après avoir jeté les cerises.

LA ROUSSOTTE.

Oh! il y a bien longtemps que je le fais... toute petite, on me le faisait déjà remarquer.

MÉDARD.

Et maintenant, malheureuse, que venez-vous faire ici?...

LA ROUSSOTTE.

Comment, ce que je viens faire?... mais je ne sais pas, moi; c'est vous qui devez le savoir.

MÉDARD.

Non, je ne sais pas... le patron ne me l'a pas dit... mais ce doit être du propre!...

LA ROUSSOTTE.

Hé là!...

MÉDARD.

Vous ne savez donc pas où vous êtes ici?...

LA ROUSSOTTE.

Je suis chez M. Gigonnet, ancien avoué.

MÉDARD.

Ancien avoué?... Jamais il n'a été avoué... Vous êtes

chez un agent d'affaires véreux... tout ce qu'il y a de plus véreux... Il se passe ici des choses!... Tenez, en voulez-vous un exemple?...

LA ROUSSOTTE.

Je veux bien.

MÉDARD.

Eh bien! il y avait une duchesse qui avait besoin d'argent parce que son bon ami avait perdu aux cartes; alors elle est venue ici... ici, chez M. Gigonet... et elle lui a dit : « C'est pas tout ça, il me faut de l'argent pour Rodolphe... » Parce que, dans ce monde-là on peut bien faire tout ce qu'on veut... mais il faut payer ses dettes de jeu... Mon patron a répondu : « De l'argent, je n'en ai pas; mais je connais quelqu'un qui prête à la petite semaine... » Et savez-vous qui est-ce qui prêtait à la petite semaine?

LA ROUSSOTTE.

Non.

MÉDARD

Non... c'était justement le duc, le mari de la duchesse .. Alors, quand il a vu que sa femme avait fait des billets... ça en a fait, des histoires, vous comprenez!... des histoires à n'en plus finir... Vous êtes dans une caverne, ici, malheureuse enfant, voilà où vous êtes.

LA ROUSSOTTE.

Mais, alors, comment y êtes-vous, vous?

MÉDARD.

Oh! moi...

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que vous avez?... Je vous ai fait de la peine?

MÉDARD.

Non... Pourquoi je suis ici?... Pensez-vous que je puisse choisir mon état, malheureux orphelin?... Un jour, on me ramassa dans la rue... Comme il avait plu depuis quarante jours, on m'appela Médard... Alors, que faire? Lancé dans la vie, il faut bien vivre... et je suis entré ici... et si j'y reste, c'est que j'ai quelque chose qui me fait supporter tout ce que je vois, tout ce que j'entends.

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que vous avez qui vous fait supporter?...

MÉDARD.

La poésie!

LA ROUSSOTTE.

Hé?

MÉDARD.

Vous ne comprenez pas?

LA ROUSSOTTE.

Non.

MÉDARD.

Un jour, je suis entré au café-concert... C'est un endroit dans lequel on boit et on chante... Vous comprenez?

LA ROUSSOTTE.

Parfaitement. Café : on boit... Concert : on chante!

MÉDARD.

Dans ce café-concert, il y avait un monsieur qui chantait :

J' m'en vais aux eaux avec Zaza...
Zozo avec Zaza!
Zozo!

LA ROUSSOTTE.

Oh! c'est gentil, ça!... Est-ce que vous la savez tout entière?

MÉDARD.

Non.

LA ROUSSOTTE.

Oh ! c'est fâcheux.

MÉDARD.

En entendant ça, j'ai eu froid à l'estomac.

LA ROUSSOTTE.

Vous aviez pris une fraîcheur.

MÉDARD.

Non, c'était l'enthousiasme... l'enthousiasme du poète... Je suis rentré, et depuis ce temps-là... je pioche... J'en ai plusieurs en train... Voici les titres : « *Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un melon... — J'attends l'omnibus qui monte à Picpus... — Avec un genou sur la tête, on ne saurait pas marcher droit...* » Ce n'est pas bon... je sens que ça n'est pas bon... mais ça ne fait rien, je lutte!... et, le jour où j'aurai triomphé, adieu le contentieux de M. Gigonnet!... En attendant, je suis bien aise d'y être pour rester avec vous, pour vous défendre...

LA ROUSSOTTE.

Vous croyez donc que je cours des dangers, sérieusement?

MÉDARD.

Si vous en courez, malheureuse enfant!... je crois bien que vous en courez!...

LA ROUSSOTTE.

Eh bien, je m'en fiche pas mal!

MÉDARD.

Comment?

LA ROUSSOTTE.

D'abord je ne suis pas poltronne, et puis... puisque nous sommes là tous les deux...

MÉDARD.

Ah! ce regard que vous aviez en me jetant les cerises!... (La Roussotte rejette ses cheveux en arrière.) Et puis, le petit geste!...

LA ROUSSOTTE.

On vient.

MÉDARD.

C'est le patron... N'ayons pas l'air de nous connaître,
Entre Gigonnet, tout habillé de neuf et frisé.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GIGONNET.

GIGONNET, à part.

Elle est là, je la tiens!... (Haut.) Laissez-nous, monsieur Médard...

MÉDARD.

Mais, patron...

GIGONNET.

Laissez-nous, je vous dis!...

MÉDARD, à part.

Sapristi! il s'est fait friser... il s'est fait friser et il embaume... Qu'est-ce que ça veut dire?

Il sort, en faisant des signes à la Roussotte.

SCÈNE XIII

GIGONNET, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Monsieur Gigonnet, ancien avoué?...

GIGONNET.

C'est moi. Vous avez des papiers à me remettre?

LA ROUSSOTTE.

Oui, je sais... (Les lui donnant.) En v'là d'abord qui viennent de la mairie : c'est mon état civil.

GIGONNET, à part.

C'est bien elle, c'est bien mon million! (Il se passe la main dans les cheveux, lance un regard vainqueur à la Roussotte et se remet à examiner les papiers.) En effet... Et puis un certificat du maître d'école.

LA ROUSSOTTE.

Oh! je suis très bien instruite.

GIGONNET.

Ça se voit. Mais il y a des pièces qui ne vous concernent pas...

LA ROUSSOTTE.

Ah! oui... ça concerne un frère que j'ai eu et qui a disparu... Édouard... on l'appelait le Roussot... Je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'ai entendu dire qu'il avait fait fortune.

GIGONNET.

Tant mieux!

LA ROUSSOTTE.

Mais si ça vous est inutile, rendez-les-moi.

GIGONNET.

Non, non!... Je les garde. (A part.) Ça peut servir!

LA ROUSSOTTE.

Et puis voilà le certificat de mon dernier maître.

GIGONNET.

L'aubergiste de Péronne?

LA ROUSSOTTE.

Oui...

GIGONNET.

Tout est en règle. Vous êtes bien la personne que j'attendais.

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que vous avez à me dire? Dites-le-moi tout de suite.

GIGONNET.

J'ai à vous dire que je vous ai fait venir pour vous...

LA ROUSSOTTE.

Pour me... ?

GIGONNET.

Pour vous faire occuper une position brillante...
(A part.) Je ne peux pas lui dire comme ça, tout de suite.

LA ROUSSOTTE.

C'est-il pour être bonne dans une maison où il y aura de bons gages et pas grand'chose à faire?

GIGONNET.

Oui, si vous voulez!

LA ROUSSOTTE.

Je crois bien que je veux!... Combien qu'il y aura de gages?

GIGONNET.

Ce que vous voudrez.

LA ROUSSOTTE.

Hé!

GIGONNET.

Cent francs... deux cents francs...

LA ROUSSOTTE.

Par an?

GIGONNET.

Non! par mois.

LA ROUSSOTTE.

Où ça?

GIGONNET.

Ici, chez moi...

LA ROUSSOTTE.

Ah!...

GIGONNET.

Si vous voulez une avance... j'ai là ma caisse.

LA ROUSSOTTE.

Non, je ne demande pas ça; mais... (Elle regarde autour d'elle.) Enfin, il faut croire que vous faites des économies sur le reste, afin de bien payer vos domestiques... On peut toujours essayer... Où est ma chambre?

GIGONNET.

Votre chambre?

LA ROUSSOTTE.

Oui.

GIGONNET, à part.

Je vais lui donner la mienne... (Haut.) Là, au fond du couloir, à gauche.

LA ROUSSOTTE, regardant encore une fois autour d'elle.

Enfin, qu'est-ce que vous voulez?... une place pareille, ça ne peut pas se refuser... Je m'en vais voir ma chambre. (Revenant brusquement et levant la main.) Vous n'avez pas d'idées contre l'honneur, au moins?... parce que si vous aviez des idées contre...

GIGONNET.

Non... non... au contraire!...

LA ROUSSOTTE.

C'est bon, alors... je m'en vais dans ma chambre.

Elle sort.

SCÈNE XIV

GIGONNET, puis MÉDARD.

GIGONNET, seul.

Là... au fond du couloir... Maintenant, débarrassons nous de Médard... (Appelant.) Médard!

Rentre Médard.

MÉDARD.

Eh bien!... où est-elle donc?

GIGONNET.

Qui ça?... la Roussotte?... Elle est là, dans ma chambre.

MÉDARD.

Elle va rester ici?...

GIGONNET.

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

MÉDARD.

Rien... rien du tout...

GIGONNET.

Prenez cette sommation que vous avez écrite tout à l'heure, et portez-la au domicile du sieur Tiquetonne.

MÉDARD.

A Montrouge?

GIGONNET.

Oui... au Grand-Montrouge...

MÉDARD.

C'est bien, c'est très bien!...

Rentre la Roussotte.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Me voilà prête... Qu'est-ce que j'ai à faire?

GIGONNET.

Ce que vous avez à faire?...

LA ROUSSOTTE.

Oui.

GIGONNET.

Eh bien! mais... je ne tarderai pas à dîner... mettez le couvert.

LA ROUSSOTTE.

Où sont les assiettes?

GIGONNET.

Ah! c'est vrai, vous ne savez pas...

Il va à sa caisse et se penche pour faire jouer le ressort et ouvrir.

MÉDARD, bas.

Il veut se débarrasser de moi : il m'envoie à Mont-rouge...

LA ROUSSOTTE, de même.

C'est loin?

MÉDARD, de même.

Très loin.

LA ROUSSOTTE, de même.

Mais je ne veux pas, alors!...

MÉDARD, de même.

N'ayez donc pas peur!...

GIGONNET, se relevant.

Tenez, vous trouverez là dedans tout ce qu'il vous

faut. (A Médard.) Eh bien... qu'est-ce que vous faites là?... Vous n'êtes pas parti?

MÉDARD.

Je m'en vais!... Je prends mon chapeau.

GIGONNET.

Allez donc!

MÉDARD.

Je ne peux pas aller à Montrouge sans mon chapeau.

Il sort.

LA ROUSSOTTE, mettant le couvert; elle a trouvé dans la caisse des assiettes, des verres, etc.

Drôle de buffet, tout de même!... En ont-ils, de ces inventions, dans ce Paris!...

MÉDARD, rentrant.

Qu'est-ce que c'est que ça, encore?... Qu'est-ce que c'est que ça... ce marmiton que je viens de rencontrer?...

Entre un marmiton apportant un diner somptueux.

GIGONNET.

Eh bien! c'est mon dîner que je fais venir... Qu'y a-t-il là qui vous étonne?... Allez-vous-en, monsieur, allez où je vous ai dit.

MÉDARD.

Vous m'autorisez à prendre l'impériale de l'omnibus?

GIGONNET.

Oui.

MÉDARD.

L'omnibus qui va de la gare de l'Est à Montrouge?

GIGONNET.

Oui... oui... allez... (Médard sort. — Au marmiton.) Il y a bien tout?

LE MARMITON, mettant les plats sur la table.

Oui, monsieur, voyez...

GIGONNET.

C'est très bien.

Le marmiton s'en va, Gigonnet se met à table. — Pendant la scène suivante, la Roussotte va et vient tout en servant.

SCÈNE XVI

GIGONNET, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Eh bien, c'est bon!... Si vous faites des économies, ça n'est pas sur votre nourriture.

GIGONNET.

Ah! ah! c'est très gai ce que vous dites là... Vous êtes gaie...

LA ROUSSOTTE.

Je suis pas triste.

GIGONNET.

Tant mieux, tant mieux!... Si je me mariais jamais, je voudrais une femme qui fût gaie.

LA ROUSSOTTE.

Ne me regardez pas comme ça.

GIGONNET.

Pourquoi?

LA ROUSSOTTE.

Parce que je rirais... Et je ne veux pas rire... Une fois que je ris, c'est terrible...

GIGONNET.

Causons un peu, voyons... Il y a longtemps que vous étiez chez cet aubergiste de Péronne?

LA ROUSSOTTE.

Il y a peut-être sept ou huit ans... Quand le père

Savarin n'a plus été là, il a bien fallu chercher de l'ouvrage... J'ai trouvé une place chez l'aubergiste de Péronne, j'ai accepté.

GIGONNET.

Et, dame!... il a fallu travailler...

LA ROUSSOTTE.

Oh! oui. Je faisais les chambres, je répondais aux voyageurs...

GIGONNET.

Et jamais d'amoureux?

LA ROUSSOTTE.

Vous dites?...

GIGONNET.

Jamais d'amoureux?...

LA ROUSSOTTE.

En v'là une bêtise!

GIGONNET.

Comment?...

LA ROUSSOTTE.

Demander à une belle fille comme moi si elle n'a jamais eu d'amoureux... Certainement si, j'en ai eu... et à remuer à la pelle!

RONDEAU

Pour les compter, mes amoureux,
Faudrait les compter par douzaines.
J'faisais beaucoup d'effet sur eux,
J'leur inspirais des turlutaines!...
L'premier était un grand causeur,
Qui parlait toujours politique;
Il était commis voyageur,
Et très enjôleux, mais bernique!
Un jour, me trouvant sans témoin,
Il m'prit la taill'... c'est un' misère...
Mais, s'il avait été plus loin,
Je ne l'aurais pas laissé faire!

Le deuxième était tout doré,
 Avec des manchett's de batiste;
 Il avait un bonnet fourré :
 Je crois que c'était un dentiste...
 Il me pria de lui verser
 Un vin de chez nous qui vous grise;
 Ses yeux se mirent à briller :
 Moi je d'vins roug' comme un' cerise...
 Il me baisa la lèvre... au coin...
 C'était, ma foi, fort téméraire...
 Mais, s'il avait été plus loin,
 Je ne l'aurais pas laissé faire!

Le dernier était à cheval;
 Il était au moins capitaine;
 Il avait un air martial
 Et portait la mine hautaine.
 Il a demandé son chemin
 Aux gamins sortant de l'école,
 Puis il partit à fond de train
 Sans m'adresser une parole.
 Moi non plus, je n'lui parlai point,
 Il disparut dans la poussière...
 Mais je sentis, quand il fut loin...
 Que, lui, j' l'aurais peut-être laissé faire...

GIGONNET.

Ah! il y en a un que vous auriez laissé faire?

LA ROUSSOTTE.

Il y en a toujours un comme ça...

GIGONNET.

Et... est-ce qu'il me ressemblait?...

LA ROUSSOTTE, se tenant à quatre pour ne pas rire.

Ah! ben... non... ne me dites pas ça!...

Ici Gigonnet vide son verre pour se donner du courage, puis
 il regarde la Roussotte d'un air tendre.

GIGONNET, à part.

Il faut pourtant que je me décide à faire ma demande...

(Haut.) La Roussotte!

Il lui prend les mains. — Médard entre.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MÉDARD.

GIGONNET.

Hein?...

MÉDARD.

J'ai oublié mon macfarlane!

GIGONNET.

Comment! c'est encore vous?

MÉDARD.

Oui. Je ne peux pas aller à Montrouge sans mon macfarlane...

GIGONNET, avec colère.

Je vous en donnerai, moi...!

MÉDARD a pris son macfarlane.

Voilà!... Je l'ai.

GIGONNET.

Allez-vous-en donc!

MÉDARD.

Je prendrai aussi l'impériale pour revenir, n'est-ce pas?

GIGONNET.

Oui, prenez ce que vous voudrez!

MÉDARD.

Je débiterai trente centimes au grand-livre?

GIGONNET.

Eh! oui... Allez-vous-en! (Il le pousse dehors.) A-t-on jamais vu!... un homme que je charge d'une mission importante; un homme à qui je donne quinze francs... non, quinze cents francs par mois...

SCÈNE XVIII

GIGONNET, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

C'est peut-être parce qu'il n'a pas envie de s'en aller!... Allons, remettez-vous et buvez!... asseyez-vous!

GIGONNET.

Oui, je boirai, mais à une condition...

LA ROUSSOTTE.

Laquelle?

GIGONNET.

C'est que vous boirez avec moi.

LA ROUSSOTTE.

Oh! quant à ça, tant que vous voudrez...

GIGONNET.

Vraiment?

LA ROUSSOTTE.

Là-bas, à l'auberge, je buvais toujours avec les voyageurs... Moi, ça ne me faisait rien; eux, ça leur faisait quelque chose, et alors...

GIGONNET.

Et alors?...

LA ROUSSOTTE.

Alors, ils faisaient de la dépense... c'est ce que voulait le patron...

GIGONNET.

Ça ne vous fait rien?... asseyez-vous.

LA ROUSSOTTE.

Oh! rien du tout... Tandis qu'à vous, ça commence à vous faire quelque chose.

GIGONNET.

Oh!...

LA ROUSSOTTE.

Oh! si... et je ne vous donne pas cinq minutes pour dire une bêtise.

GIGONNET.

Il n'y a pas de danger!... je suis un homme sérieux... Asseyez-vous... Martin Gigonnet, ancien avoué...

LA ROUSSOTTE.

C'est un bon état?

Elle s'assied à la table.

GIGONNET.

Si c'est un bon état?... Vous n'avez pas l'air de croire que c'est un bon état?...

LA ROUSSOTTE.

Moi? je croirai tout ce que vous voudrez.

GIGONNET.

C'est un bon état... je vous assure... Je gagne de l'argent, beaucoup d'argent... Mais j'en gagnerais encore plus si j'étais marié.

LA ROUSSOTTE.

Pourquoi ça?

GIGONNET.

Parce qu'un homme marié, ça inspire plus de confiance.

LA ROUSSOTTE.

Eh bien, alors, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

GIGONNET.

Mais avec qui?

LA ROUSSOTTE.

Est-ce que je sais, moi?...

GIGONNET.

Prendre une femme dans le grand monde... dans mon monde... Je le pourrais, si je voulais... mais c'est bien scabreux. Elles ont des instincts de coquetterie, de dépense... Tenez, savez-vous l'idée qui me vient en vous voyant, vous si gaie, si dure au travail?

LA ROUSSOTTE.

Non... Quelle est l'idée qui vous vient?... (A part.) La v'là, la bêtise; il va la dire.

GIGONNET.

L'idée qui me vient... c'est, au lieu de chercher dans le grand monde, c'est de t'épouser, toi, tout uniment!

LA ROUSSOTTE.

La v'là!... elle y est... et y a pas cinq minutes...

GIGONNET.

Eh bien!... vous ne répondez pas?...

LA ROUSSOTTE, éclatant de rire.

C'est pas ma faute... je vous ai dit que, quand je me mettais à rire...

GIGONNET.

Je vois ce qu'il te faut, à toi... Tu veux qu'avant de réparer ses torts, on commence par en avoir... Eh bien, c'est bon, on en aura...

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

GIGONNET, buvant.

Ça veut dire que je vais d'abord te prendre un baiser, puis deux baisers, puis trois, puis quatre...

LA ROUSSOTTE, l'arrêtant.

Ah! n' faites pas ça!

COUPLETS

I

N' fait's pas ça!... J'suis très bonne fille,
 Je suis douce comme un mouton,
 Je suis gentille, très gentille,
 Je f'rais pas d'mal à un hanneton.
 Mais vous auriez tort, mon p'tit père,
 D' prendre avec moi ces manières-là...
 N' fait's pas ça, ça n'est pas à faire;
 Dans votre intérêt, n' fait's pas ça!

II

J' suis superb' quand je suis en rage :
 L'œil qui briïï, les cheveux au vent,
 J' vous ai un' façon d' femm' sauvage;
 C'est un spectacl' qui f'rait de l'argent.
 Mais si vot' personn' vous est chère,
 N' vous payez pas ce spectacl' là...
 N' fait's pas ça, ça n'est pas à faire,
 Dans votre intérêt, n' fait's pas ça!

GIGONNET.

Tant pis! je me risque...

Elle lui donne un grand soufflet.

LA ROUSSOTTE, poursuivie par Gigonnet, et lui jetant à la tête
 tous les dossiers qui sont sur le bureau.

Tiens donc!... tiens donc!...

SCÈNE XIX

LES MÊMES, MÉDARD.

MÉDARD, entrant.

Qu'est-ce qui se passe donc ici?

GIGONNET.

Rien!... rien!... Nous jouons!...

LA ROUSSOTTE, allant à Médard.

Mais pas du tout!... Il a voulu m'embrasser...

MÉDARD, l'embrassant.

Vous embrasser... le misérable!... Mais je suis là, et je vous emmène...

GIGONNET.

Et vous croyez que je vous laisserai partir?...

MÉDARD.

Mais, certainement, je le crois... mais certainement!...
(Il saisit Gigonnet et le fourre dans la caisse.) Là, comme ça, au moins, il y aura quelque chose dans la caisse...

LA ROUSSOTTE.

Pas grand' chose... mais quelque chose...

MÉDARD.

Venez vite!

LA ROUSSOTTE.

Mais... il me manque...

MÉDARD.

Prenez mon macfarlane...

LA ROUSSOTTE.

Allons, maintenant...

GIGONNET, crevant le haut de la caisse avec sa tête et apparaissant.

A moi! à moi!

ACTE DEUXIÈME

Une crémèrie.

Devanture vitrée avec rideau. — Ouverture au milieu, fermée par deux portes-persiennes volantes. — Porte à droite, deuxième plan, donnant dans la cuisine. — A côté de cette porte, au-dessus, petit guichet. — Au fond, à droite, le comptoir : sur le comptoir, à droite, une corbeille en fer point, avec des bouteilles ; à gauche, un réchaud en cuivre, avec deux théières ; au milieu, un registre. — Buffet d'angle, à gauche, sur les tablettes duquel il y a des bouteilles, des tasses, des assiettes et des verres. — Trois tables à gauche, entourées de chaises. — Deux tables à droite, de même. — Tapis, jeux de cartes sur la première table de droite.

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, MARIA, HÉLOÏSE, à la première table de droite. MÉDARD, seul, à une petite table, à gauche ; CONSOMMATEURS.

ADÈLE.

Moi, d'abord, un homme qui joue du piano, je ne comprends pas qu'on lui résiste.

MARIA.

Oh! oh!

ADÈLE.

Je suis comme ça...

HÉLOÏSE.

Faut qu'il en joue bien, alors... parce que, s'il en jouait mal...

ADÈLE.

L'homme que j'ai le plus aimé au monde se mettait devant un piano, n'importe lequel; il faisait comme ça : pim, pim, pim, pim... c'était censé des perles qui tombaient... pim, pim, pim, pim... ça durait deux heures... au bout de ces deux heures-là, j'étais folle... on aurait fait de moi ce qu'on aurait voulu; on m'aurait dit d'être honnête...

MARIA.

Moi, je n'aime pas la musique sans paroles... il me faut des paroles!

HÉLOÏSE.

Oh! les paroles...

MARIA.

Je ne tiens pas à comprendre, pourvu qu'il y ait de l'amour et que l'on parle d'un pays où l'on aurait envie d'aller.

HÉLOÏSE.

Du sentiment, alors?...

MARIA.

Je ne m'en cache pas.

HÉLOÏSE.

J'aime mieux les bêtises...

ADÈLE.

Une femme qui les chante bien, les bêtises, c'est la nouvelle bonne de madame Victor, celle qui est ici depuis trois jours...

MARIA.

La Roussotte?...

ADÈLE.

Oui. Hier soir, j'étais venue avant tout le monde... la Roussotte se croyait seule; elle chantait... Eh bien!

je vous assure, il y a des étoiles, à qui on donne jusqu'à des dix francs par jour, dans des cafés, et qui ne chantent pas mieux qu'elle.

HÉLOÏSE.

Faudrait voir ça...

Elle étale un jeu de cartes devant elle, et se met à se tirer les cartes; — après quoi, elle et ses camarades feront une patience. — Divers consommateurs tapent sur les tables, appelant : « La fille!... la fille!... » — Entre la Roussotte portant en équilibre autant de plats que possible; elle les distribue avant de chanter, pendant la ritournelle du morceau suivant.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

I

Un peu d' silence!
 On n'est pas sourd...
 Prenez patience :
 Chacun son tour!
 Faut que j' réponde
 En même temps
 A tout le monde,
 A tous les gens.
 L'un m'interpelle
 Pour son fricot,
 L'autre me hèle
 Pour son gigot :
 « Holà! la fille!
 Un fricandea!...
 Mat' lot' d'anguille!...
 Ma têt' de veau!...
 Allons, la bonne,
 Qu'est-c' que je dois?... »
 J'suis bonn' personne,
 Mais j' peux pas tout faire à la fois...
 Ma pauvre Roussotte,
 Faut-il, saperlotte!

Qu' tu fass's un service aussi dur que ça!
 Oh! sur ma parole,
 Je deviendrai folle
 A ce métier-là!

II

A tout' minute,
 Pour ma vertu
 Il faut que j' lutte!
 Métier ardu!
 Mais ceux qui boivent
 Me guett'nt, et quand
 Ils m'aperçoivent,
 Me fatigant
 De leurs sornettes,
 Avec mes bras
 Chargés d'assiettes,
 De verr's, de plats.
 Vite, ils accourent
 Pour m'embrasser,
 Et tous m'entourent;
 J' veux les r'pousser,
 Et, dans mon zèle,
 A ce métier,
 J' cass' la vaisselle...
 Mais l'honneur, l'honneur reste entier!...
 Ma pauvre Roussotte,
 Faut-il, saperlotte!
 Qu' tu fass's un service aussi dur que ça!...
 Oh! sur ma parole,
 Je deviendrai folle
 A ce métier-là!

Elle s'approche de Médard qui la regarde avec admiration.
 A Médard, parlé.

Vous avez fini, vous?

MÉDARD.

J'ai fini depuis deux heures; mais ça ne fait rien... Je
 reste là à vous regarder aller et venir; ça m'amuse...
 Une bonne idée que j'ai eue, tout de même, de vous
 amener ici, quand nous nous sommes sauvés de chez
 l'infâme Gigonnet...

LA ROUSSOTTE.

Oh! oui, une bonne idée!... Vous ne l'avez pas revu, l'infâme Gigonnet?

MÉDARD.

Non. Il me doit cinq jours de contentieux; mais je n'ai pas jugé à propos de les lui réclamer... Le misérable!... Ce qui me chiffonne, c'est que j'ai beau me creuser la tête, je ne peux pas arriver à deviner quel était son plan en vous attirant.

LA ROUSSOTTE.

Il me semble que ce n'est pas difficile à deviner...

MÉDARD.

Oh! non, ça ne devait pas être pour ça seulement...

LA ROUSSOTTE.

Vous croyez?

MÉDARD.

Cette idée-là... l'idée à laquelle vous faites allusion... elle aurait pu, à la rigueur, venir à un honnête homme... Ce gremlin de Gigonnet avait dû penser à autre chose... J'en suis sûr, et je suis sûr aussi que vous n'en avez pas fini avec lui; il essaiera de vous repincer...

LA ROUSSOTTE.

Qu'il y vienne!

Madame Victor est entrée en scène depuis quelques instants; elle est à son comptoir.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME VICTOR.

MADAME VICTOR.

Eh bien, la Roussotte?...

LA ROUSSOTTE.

Madame?...

MADAME VICTOR.

Vous n'avez donc pas dit à l'as ce que je vous avais chargée de lui dire?

LA ROUSSOTTE.

Non, madame, non... pas encore; mais je vais lui dire, madame, je vais lui dire...

MADAME VICTOR.

Je vous y engage, si vous ne voulez pas que je lui dise moi-même.

Elle sort.

LA ROUSSOTTE.

Je vais lui dire!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins MADAME VICTOR.

MÉDARD.

Mais, c'est moi, l'as?...

LA ROUSSOTTE.

Oui... et ce que madame Victor m'a chargée de vous dire, c'est qu'elle vous est certainement très recon-

naissante de venir comme ça tous les jours déjeuner et dîner chez elle, mais...

MÉDARD.

Mais quoi? voyons, mais quoi?... Elle ne peut pas dire que je lui dois de l'argent, puisqu'on ne fait pas de crédit ici, depuis le jour où un certain M. Édouard est parti en laissant une note... Il paraît qu'elle était fameuse, la note!...

LA ROUSSOTTE, montrant la table.

Madame Victor trouve que vous restez trop de temps... et elle n'a pas tort. Vous avouez vous-même que vous avez fini depuis deux heures.

MÉDARD.

Je lui neutralise une table, voilà ce qu'elle me reproche, je lui neutralise une table...

LA ROUSSOTTE.

Elle ne le dit peut-être pas aussi bien, mais...

MÉDARD.

Elle a raison... je m'en vais... Qu'est-ce que j'ai?... un aloyau purée, un chester, un carafon de vin.

LA ROUSSOTTE.

Ça fait dix-huit sous.

Il paie. — La Roussotte rend deux sous.

MÉDARD.

Gardez...

LA ROUSSOTTE.

Oh! monsieur Médard, à moi!...

MÉDARD.

Je vous en prie...

LA ROUSSOTTE.

Je ne veux pas...

MÉDARD.

Vous me désobligez, vraiment.

LA ROUSSOTTE.

Songez donc, vous n'avez plus de place...

MÉDARD.

Je vais en avoir une : j'ai un ami qui m'a promis de m'en faire avoir une dans une compagnie de publicité. (Montrant les deux sous.) Si vous ne les prenez pas, je vous avertis que j'en ferai un mauvais usage.

LA ROUSSOTTE, les prenant.

Oh! alors... mais c'est bien pour vous faire plaisir... j'aurais cru qu'entre nous...

MÉDARD.

Je m'en vais... Et savez-vous ce que je me reproche, en m'en allant, c'est de ne pas vous aimer assez...

LA ROUSSOTTE.

Vous m'aimez bien, pourtant; il me semble que vous m'aimez bien...

MÉDARD.

Oui, je vous aime bien, mais je ne vous aime pas encore assez... (Prenant le ton d'un homme qui explique une chose très compliquée.) Puisque tout à l'heure, quand je reviendrai, je vous aimerai mille fois plus que maintenant, ça prouve que maintenant je ne vous aime pas encore assez...

LA ROUSSOTTE.

Tiens, c'est gentil ça... Est-ce que c'est des vers?

MÉDARD.

Ça a l'air d'être des vers parce que ça ne se comprend pas très bien... mais ça n'en est pas encore... Il faudrait le dernier coup de fion...

LA ROUSSOTTE.

Vous le donnerez, n'est-ce pas?

MÉDARD.

Si vous le désirez...

LA ROUSSOTTE.

Oui. Et vous en ferez une chanson... que j'apprendrai comme j'ai appris les autres... car je les sais toutes par cœur, maintenant, et je les chante quand je suis seule.

MÉDARD.

Femme admirable!... Eh bien, elle est libre, sa table, et personne ne la prend...

LA ROUSSOTTE.

On l'aurait peut-être prise tout à l'heure... Vous partez?...

MÉDARD.

Il le faut bien... puisque votre patronne.

LA ROUSSOTTE.

Si vous avez cette place, vous viendrez me le dire, n'est-ce pas? vous viendrez me le dire tout de suite.

MÉDARD.

Je vous le promets.

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins MÉDARD.

MARIA.

La Roussotte! la Roussotte!... faites-moi mon absinthe.

LA ROUSSOTTE.

Voilà, mademoiselle!

Elle fait l'absinthe avec le plus grand soin, versant l'eau de très haut, etc.

ADÈLE.

Je disais tout à l'heure à ces dames que, hier, je vous avais entendue et que vous chantiez très bien!

Un consommateur entre.

LA ROUSSOTTE.

Je ne sais pas... Je sais que, quand je chante, ça me fait plaisir, à moi... tant mieux si ça fait plaisir aux autres!

HÉLOÏSE.

Vous devriez nous chanter quelque chose... J'ai un ami qui est quatrième ténor au beuglant d'à côté...

LA ROUSSOTTE.

Vraiment?

HÉLOÏSE, très digne.

Oui, ma chère.

LA ROUSSOTTE.

Et si vous étiez contente de ma chanson, vous lui en parleriez, à votre ami?

HÉLOÏSE.

Sans doute!...

LA ROUSSOTTE.

Je crois bien, alors!... (A part.) L'avenir de Médard, peut-être... (Haut.) Je crois bien, alors, que je vous chanterai quelque chose... Pas maintenant... il y a encore trop de monde... mais, tout à l'heure, quand le coup de feu sera passé... parce que la patronne... pas commode, la patronne!...

ADÈLE.

C'est promis?...

LA ROUSSOTTE.

C'est promis... (Au consommateur qui vient d'entrer.) Qu'est-ce qu'il vous faut, monsieur?...

Le consommateur, qui s'était assis à gauche, lui fait sa commande tout bas. — Édouard vient d'entrer par la porte du fond; il descend vers la table où sont les trois femmes, qui ont repris leur patience. — La Roussotte sort quelques instants après l'entrée d'Édouard; il ne l'a pas vue.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Moi, je mettrais le valet de trèfle sur le dix de trèfle!

LES TROIS FEMMES, se retournant.

Édouard!...

ÉDOUARD.

Cette chère Adèle!... cette bonne Héloïse!... cette excellente Maria!...

MARIA.

Vous vous trompez; moi, Maria...

HÉLOÏSE.

Moi, Héloïse.

ADÈLE.

Et moi, Adèle.

ÉDOUARD.

Vous en êtes bien sûres?... Enfin, vous savez cela mieux que moi... Il y a pas mal de temps qu'on ne s'est vu...

HÉLOÏSE.

Au moins deux ans!... Vous avez disparu tout à coup... La mère Victor nous parlait encore de vous ce matin...

ADÈLE.

Elle nous en parle tous les jours, de vous, la mère Victor...

ÉDOUARD.

A cause de mon compte, pas vrai?... Eh bien, qu'elle soit heureuse... je viens le régler, mon compte...

MARIA.

Pas possible!...

ÉDOUARD.

Parole d'honneur!

ADÈLE.

Mère Victor!... Faut lui annoncer ça avec des ménagements : ça serait capable... Mère Victor!

TOUTES.

Mère Victor!... mère Victor!...

MADAME VICTOR, ouvrant son petit guichet.

Qu'est-ce qu'il y a?

HÉLOÏSE.

Une ancienne connaissance!

MARIA.

Regardez...

MADAME VICTOR.

Vous, monsieur!...

ÉDOUARD.

Oui, moi... qui viens payer mes vieilles additions...

MADAME VICTOR.

Toutes?

ÉDOUARD.

Toutes!

MADAME VICTOR.

Ah!...

Elle disparaît. On entend un bruit de vaisselle cassée.

ADÈLE.

Qu'est-ce qui lui arrive?... Je vous avais bien dit qu'il fallait y mettre des ménagements!...

MADAME VICTOR, reparaissant.

C'est la joie, n'ayez pas peur... Vous me devez quatre cent soixante-treize francs vingt-cinq, mon bon monsieur... Si vous désirez vérifier, rien de plus facile... mais ce n'est pas la peine, je suis sûre du chiffre... je me le répétais tous les soirs avant de m'endormir.

ÉDOUARD.

Voilà cinq cents francs !

MADAME VICTOR.

Je vais vous rendre...

Elle va au comptoir. — Rentre la Roussotte ; elle va servir le consommateur, à gauche.

MARIA.

Eh bien ! moi, j'ai beau faire... jamais je n'arriverai à comprendre.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

MARIA.

Comment l'idée a pu vous venir de payer la mère Victor ?

ÉDOUARD.

Je vais vous dire... Hier, je rencontre un ancien chapelier à qui je devais trois cents francs, je les lui donne... après les lui avoir donnés, j'entre au cercle... et là je gagne... Alors, je me suis dit : « Tiens, tiens... est-ce que par hasard ça porterait bonheur de payer ses vieilles dettes?... » Voilà pourquoi je suis venu payer la mère Victor.

MARIA.

Ah ! bien !... comme ça, je comprends.

MADAME VICTOR.

Tenez, voilà ce que je vous redoïs... vingt-six francs soixante-quinze.

Édouard les prend. Après les avoir pris, il regarde la Roussotte ; celle-ci le regarde : — ils ont tous les deux les cheveux du même rouge.

ÉDOUARD.

C'est vous qui êtes la fille?

LA ROUSSOTTE.

Oui, m'sieu, c'est moi qui suis la fille...

ÉDOUARD.

Elle a de drôles de cheveux, la fille.

LA ROUSSOTTE.

Ma foi, de la couleur des vôtres... Ils sont gentils, les vôtres!...

ÉDOUARD.

Oui, pas mal!...

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça?

ÉDOUARD.

C'est comme un souvenir... il me semble, quand j'étais tout petit... (Faisant le geste d'un homme qui cherche à se rappeler quelque chose et qui ne peut pas.) Tenez, la fille.

Il lui donne les vingt-six francs soixante-quinze.

LA ROUSSOTTE.

Tout ça pour moi, tout?...

ÉDOUARD.

Oui, tout... et je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait plaisir de vous les donner...

LA ROUSSOTTE.

Eh ben! venant de vous, ça me fait plaisir de les recevoir... Merci, monsieur.

Elle s'en va à gauche.

ÉDOUARD.

Adieu, Adèle... adieu, Héloïse... adieu, Maria... Je ne me suis pas trompé, cette fois?... Adieu, la mère Victor, adieu.

En regardant la Roussotte, Édouard sort.

LES FEMMES.

Adieu, Édouard! adieu! adieu!

MADAME VICTOR, à la Roussotte.

Je m'en vais... Maintenant que tous les restaurateurs de Paris ont fait leurs provisions, je m'en vas voir à la halle si je ne trouverais pas quelque chose de pas trop cher pour le dîner de ce soir...

LA ROUSSOTTE.

Bien, madame... Mais pas si haut!... il y a encore des clients...

Sort madame Victor.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins ÉDOUARD et MADAME VICTOR, puis MÉDARD.

MARIA.

Et allez donc!... maintenant qu'elle est partie, c'est le moment, la Roussotte!...

LA ROUSSOTTE.

Je ne demande pas mieux!

Entre Médard.

MÉDARD.

J'ai la place... je suis nommé; j'entrerai en fonctions à deux heures... heure militaire...

LA ROUSSOTTE.

Nous avons le temps, alors... (Le tirant à part, bas.) Dites donc, monsieur Médard?...

MÉDARD.

Femme admirable!...

LA ROUSSOTTE.

Ces demoiselles me demandent de leur chanter une de vos chansons, afin de voir un peu l'effet que ça produirait sur le public...

MÉDARD.

C'est une idée, ça!... et d'autant meilleure que ce monsieur... là... vous voyez... ce monsieur qui est dans le coin...

LA ROUSSOTTE.

Oui.

MÉDARD.

Eh bien!... je crois, j'ai tout lieu de croire que c'est le directeur de l'Éden de la rue Oberkampf.

LA ROUSSOTTE.

Oh!... Je vais bien m'appliquer, alors.

MÉDARD.

Qu'est-ce que vous allez chanter?

LA ROUSSOTTE.

La Fille du Peintre en bâtiments.

MÉDARD.

C'est une des bonnes, c'est une des bonnes.. ce n'est pas la meilleure, mais c'est une des bonnes...

CHANSON NATURALISTE

I

Y a pas d'ancêtr's dans ma famille,
 Montmartre a vu mes premiers ans;
 Je suis tout bonnement la fille
 D'un simple peintre en bâtiments!
 Quand y v'nait des clients, ma mère
 M'app'lait d'en bas et me disait :
 « Amanda, va chercher ton père!
 Il doit être chez l' mastroquet... »
 Comm' la pudeur n' pouvait m' permettre

D' franchir le seuil des cabarets,
 J'app'lais papa par la fenêtre,
 Et, du plus loin que je l' voyais :
 « Hé! pil... louitt!... »
 Il n' se l' faisait pas dir' deux fois,
 Et je ramenais not' bourgeois...
 Hé! pil... louit!
 Les peintres en bâtiments
 Sont de bons enfants...
 Pil... louitt!...

I I

Quand je fus grande et courtisée,
 D'un pied léger, le soir venu,
 Je m'en allais à l'Élysée...
 Celui d' Montmartr', bien entendu!...
 Et, comm' j'étais des plus ingambes,
 J'y pinçais un pas sans égal,
 Et j' provoquais par mes ronds d' jambes
 L'émotion du municipal!
 Mais papa n'aimait pas qu' sa fille
 Risquât des pas si pleins d'effet,
 Et, souvent au fort du quadrille,
 J'entendais sa voix qui m' criait :
 « Hé! pil... louitt!... »
 Je n' me l' faisais pas dire deux fois,
 Et je rentrais chez not' bourgeois...
 Pil... louitt!

I I I

Il eut raison, c't' excellent père,
 Car... c'est bien l'effet du hasard!...
 V'là que j'épouse un millionnaire,
 Un princ' moscovite, un boyard.
 La nuit, à l'heure où l' cœur s'épanche,
 Il m'emmena chez lui loger :
 Il ôta sa cravate blanche ;
 Moi, j'ôtai ma fleur d'oranger...
 Tout à coup, d'avant not' résidence,
 J'entends du bruit : qu'est-c' que c'est qu' ça ?
 C'étaient des bons amis d'enfance
 Qui m'annonçaient qu'ils étaient là!
 « Hé! pil... louitt!... »

Ils me le répétèr'nt deux fois!
 V'lan! ça défrisa mon bourgeois...
 Pil... louitt!

IV

Mais le prince avait de la race,
 Il se remit de c't incident,
 Et, je le confess' sans grimace,
 Nous nous aimâmes... Cependant,
 C'pendant il me manquait quéqu'chose
 Pour que mon bonheur fût complet,
 Quelque chose de blanc, de rose,
 Tout's les mamans savent c' que c'est...
 Cette joi', j' brûlais d' la connaître;
 J'en voulais presque à mon mari,
 Quand, un jour, là..., dans l' fond de mon être,
 Je crus entendre un petit cri :
 « Hé! pil... louitt!... »
 C'était lui! j' reconnus sa voix,
 C'était mon nouveau p'tit bourgeois...
 Pil... louitt!

LES FEMMES.

Bravo! la Roussotte, bravo!

LA ROUSSOTTE.

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire bravo! c'est à lui,
 l'auteur!

LES FEMMES.

Compliments, monsieur, félicitations!

MÉDARD, à la Roussotte.

Merci, mesdemoiselles... Femme admirable!... La
 voilà, la première caresse de la gloire; et c'est à vous
 que je la dois...

LA ROUSSOTTE, lui montrant le monsieur qui se dispose à s'en
 aller.

Le monsieur... le monsieur... allez vite lui deman-
 der...

MÉDARD.

Ah! oui... (Il s'approche du monsieur.) Eh bien, monsieur,
 avez-vous été satisfait?

LE MONSIEUR.

Enchanté... le bœuf aux choux, surtout, était excellent...

MÉDARD.

Ce n'est pas de ça que je vous parle... Je sais, monsieur, ou, du moins, je crois, j'ai tout lieu de croire que vous êtes le directeur de... l'Éden de la rue Oberkampf.

LE MONSIEUR.

Moi?... pas du tout!... je suis placeur en vins... c'est moi qui place les nouveaux vins de Bordeaux que l'on fabrique en Algérie...

Il sort.

MÉDARD, désappointé.

Ah! c'est un avertissement, ça... Ça veut dire qu'il ne faut pas me laisser griser par le succès et que, puisque j'ai une place, je dois la garder... Deux heures!... je m'en vas entrer en fonctions... A bientôt, femme admirable!...

LA ROUSSOTTE.

A bientôt, mon poète!...

MÉDARD.

Vous pouvez le dire... je suis en train d'en faire une spécialement pour vous : ça n'est pas encore mûr, mais ça bout...

Un pâ, deux pâ, trois pâ, quat' pâ...
 Quat' pâtissiers faisaient de la galette!
 Un pâ, deux pâ, trois pâ, quat' pâ...
 Quat' pâtissiers faisaient du pain trop mou!
 Survint une cantinière,
 Qui leur dit ceci :
 « Vous étouffez mes pensionnaires,
 C'est moi qui vous l' dis!... »
 Un pâ, deux pâ, etc., etc.

Adieu, mesdemoiselles, et merci de vos bons encouragements. Faites-vous chanter celle-là, quand je la lui aurai donnée...

Un pâ, deux pâ, trois pâ, quat' pâ...
Quat' pâtissiers faisaient de la galette!

Il sort.

LA ROUSSOTTE, à Héloïse.

Vous lui parlerez, n'est-ce pas, mademoiselle, à votre quatrième ténor?

HÉLOÏSE.

Je crois bien que je lui parlerai!... et pas plus tard que tout de suite...

LA ROUSSOTTE.

Allez-y, mademoiselle, allez-y. (Elles sortent.) Oh! être femme!... être la femme d'un poète... En attendant, faut que j'aïlle laver ma vaisselle...

Chantant.

Un pâ, deux pâ, trois pâ, quat' pâ...

Elle entre dans la cuisine.

SCÈNE VIII

GIGONNET, DUBOIS-TOUPET,
puis LA ROUSSOTTE.

GIGONNET.

Entrez donc, monsieur le comte... 45, boulevard Rochechouart... une crèmerie... c'est bien ça.

DUBOIS-TOUPET.

Ma fille est ici?...

GIGONNET.

Oui... mais n'oubliez pas ce que vous m'avez

promis... que, quelle que soit la récompense que je vous demande, vous me l'accorderez!

DUBOIS-TOUPET.

Oui, oui, c'est convenu... Ma fille!...

GIGONNET.

Tout de suite, monsieur le comte... A la boutique!... Vous allez voir qu'elle est ici...

LA ROUSSOTTE, entrant.

Voilà! voilà!

GIGONNET.

Bonjour, la Roussotte.

LA ROUSSOTTE.

Gigonnet!

GIGONNET.

Vous m'avez quitté un peu brusquement, l'autre fois... Vous avez eu tort. Si je vous avais fait venir à Paris, c'était pour vous rendre un père.

LA ROUSSOTTE.

Un père!

DUBOIS-TOUPET.

Oui, moi... Vous ne me croyez pas?...

LA ROUSSOTTE.

Je vous croirais peut-être, si vous n'étiez pas avec ce...

DUBOIS-TOUPET.

Heureusement, il ne me sera pas difficile de vous convaincre... Rappelez-vous... quand je faisais le cheval... (Il chante) :

Tré, tré, tré, trémoussez-vous donc...

(Parlé.) Voyons, regardez-moi... Quand je venais chez le père Savarin...

LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Oui, en effet, il me semble... (Elle chante) :

Trémoussez-vous donc, ma dondaine...

Dubois-Toupet reprend le refrain avec elle.

(Parlé.) Mon oncle...

DUBOIS-TOUPET.

Non, ton père! Je peux le dire, maintenant.

LA ROUSSOTTE.

Papa!... ah!... Voulez-vous prendre quelque chose?

GIGONNET, à Dubois-Toupet.

Maintenant, si nous parlions de la récompense?...

DUBOIS-TOUPET.

Tout ce que vous voudrez!... Voulez-vous dix mille francs, vingt mille francs?

GIGONNET.

Non! je veux autre chose... mais vous ne consentirez peut-être pas!...

DUBOIS-TOUPET.

Quoi donc?

GIGONNET.

Je vous prie de m'accorder la main de mademoiselle!

LA ROUSSOTTE.

Par exemple!

DUBOIS-TOUPET.

Demandez-moi de l'argent, monsieur Gigonnet, beaucoup d'argent... mais, quant à sa main, non... (A la Roussotte.) Je te trouverai mieux que ça.

LA ROUSSOTTE.

Oh! quant à un mari, vous n'avez pas besoin de chercher... j'en ai un en vue, monsieur Médard!...

GIGONNET.

Médard!... vous avez envie d'épouser Médard?

LA ROUSSOTTE.

Sans doute!... Et ce n'est pas vous qui m'empêchez, peut-être!...

GIGONNET, à Dubois.

Votre serviteur, monsieur le comte!... j'aurai prochainement l'honneur de vous revoir!... (A part.) Tu verras bien, toi, si tu épouses M. Médard!...

Il sort.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins GIGONNET.

DUBOIS-TOUPET.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Médard?

LA ROUSSOTTE.

Monsieur Médard?... C'est celui que j'aime!

DUBOIS-TOUPET.

Quelque pauvre diable!

LA ROUSSOTTE.

Il a une place!

DUBOIS-TOUPET, dédaigneux.

Dans le gouvernement?

LA ROUSSOTTE, fièrement.

Non! dans les annonces...

DUBOIS-TOUPET.

Ça ne fait rien... Ce n'est pas un mari pour toi. Tu es riche, maintenant; tu es très riche; tu as un million à toi!...

LA ROUSSOTTE.

Un million ?

DUBOIS-TOUPET.

Oui.

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUBOIS-TOUPET.

Tu ne sais pas ce que c'est qu'un million ?... sais-tu au moins ce que c'est qu'une pièce de cinquante centimes ?

LA ROUSSOTTE.

Oh! oui!

DUBOIS-TOUPET.

Eh bien! un million, c'est deux millions de pièces de cinquante centimes... Maintenant, tu sais ce que c'est qu'un million... Une demoiselle, qui a tant de pièces de cinquante centimes que ça, ne peut vraiment pas épouser...

LA ROUSSOTTE.

Mais cependant, papa...

DUBOIS-TOUPET.

Cependant?...

LA ROUSSOTTE.

Oui, papa, cependant...

DUBOIS-TOUPET.

Ah! mon Dieu!... est-ce que?... Pauvre fille, aurais-je le droit de te reprocher... Est-ce que monsieur Médard?...

LA ROUSSOTTE.

Monsieur Médard?...

DUBOIS-TOUPET.

Est-ce qu'il t'aurait fait oublier?...

LA ROUSSOTTE.

Oh! non, papa, jamais!...

DUBOIS-TOUPET.

Jamais... ?

LA ROUSSOTTE.

Jamais ! jamais !...

DUBOIS-TOUPET.

Rien de plus simple, alors, que de l'envoyer promener... Embrasse-moi ; tu es une brave fille... Voyons, je m'en vais chercher une voiture... Tu as, sans doute, ici quelques petites choses que tu tiens à emporter?...

LA ROUSSOTTE.

Mais, papa, monsieur Médard!...

DUBOIS-TOUPET.

Il ne faut plus y penser, à monsieur Médard... Tu n'auras pas plutôt passé une quinzaine de jours au milieu du luxe dont je veux t'entourer, que tu comprendras toi-même... Va, ma fille.

LA ROUSSOTTE.

Oui, papa, j'y vais.

DUBOIS-TOUPET.

Va, ma fille. (Sort la Roussotte.) Madame Médard!... Je vous demande si c'est possible... Madame Médard!... Il fait un pas pour sortir et se retrouve en face de Médard qui vient d'entrer. — Médard est couvert d'une de ces guérites portatives sur lesquelles on met des annonces. — Sur la pancarte de devant, il y a écrit en grosses lettres : ELLE N'ÉTAIT QU'ÉVANOUÏE!... ET LUI, QU'EST-CE QU'IL ÉTAIT?...

Il tient à la main des prospectus et en offre à Dubois-Toupet.

MÉDARD, offrant un prospectus.

Monsieur...

DUBOIS-TOUPET.

Je vous remercie, monsieur.

Il salue Médard très poliment et s'en va.

SCÈNE X

MÉDARD, seul.

J'ai la place... Elle n'est peut-être pas aussi brillante que je pouvais l'espérer... mais enfin, qu'est-ce que vous voulez?... j'ai le pied dans l'étrier; c'est à moi, maintenant, de m'élever par mon zèle et par mon intelligence... Ce costume, non plus, n'est pas très avantageux... mais il y a la façon de le porter... et puis, c'est très commode pour faire des farces à ses amis et connaissances... vous allez voir. (Il appelle.) A la boutique! à la boutique!

Entre la Roussotte; Médard a disparu dans son appareil : la Roussotte paraît très surprise de ne trouver personne et de voir cet objet bizarre au milieu de la créméric.

SCÈNE XI

MÉDARD, LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

Elle s'approche de l'appareil. — Médard reste caché. — La Roussotte lit : « ELLE N'ÉTAIT QU'ÉVANOUIE, etc... »

Médard se montre.

MÉDARD.

Ah! le voilà

LA ROUSSOTTE.

Est-ce bête de faire des peurs comme ça!... comment, c'est vous!

MÉDARD.

Oui, c'est moi... Et puis, le petit bonhomme n'y est plus... (Il disparaît.) Et puis, il y est encore...

Il reparait.

LA ROUSSOTTE.

Il plaisante, le malheureux!

MÉDARD.

Et pourquoi donc ne plaisanterais-je pas?... Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu?

LA ROUSSOTTE.

Il y a que depuis tout à l'heure, depuis que vous êtes parti, il s'est passé des choses... Mais ôtez ça, je vous prie : la scène est vraiment trop grave pour que vous puissiez garder ça sur le dos.

MÉDARD, essayant de sortir de sa carapace.

Allons, bien!... voilà que je ne peux pas, à cette heure!... Ah! si, ça y est... Maintenant, parlez.

LA ROUSSOTTE.

Vous avez trouvé une place, vous?... Eh bien, moi, pendant ce temps-là, j'ai trouvé un père!...

MÉDARD.

Est-il possible!

LA ROUSSOTTE.

Tout à l'heure, en entrant, est-ce que vous n'avez pas rencontré?...

MÉDARD.

Si fait!... C'était votre père?... Excusez!

LA ROUSSOTTE.

Oui, papa appartient aux classes les plus élevées de la société, il est riche; et moi aussi, je suis riche.

MÉDARD.

Tant mieux!

LA ROUSSOTTE.

J'ai un million.

MÉDARD.

Un million?...

LA ROUSSOTTE.

Oui.

MÉDARD, ravi.

C'est un chiffre, cela, c'est un chiffre!...

LA ROUSSOTTE.

Vous ne voyez pas là un obstacle?

MÉDARD.

A quoi?

LA ROUSSOTTE.

A notre mariage?...

MÉDARD.

Parce que vous êtes riche?... Allons donc! ça se dit dans les pièces de comédie, ces bêtises-là; mais, dans la vie réelle, jamais la fortune n'a empêché... Ça a du bon, la fortune... ça sert à un tas de choses... Ainsi, mes débuts littéraires, vous verrez comme ça les facilitera.

LA ROUSSOTTE, embarrassée.

Je ne dis pas non... mais...

MÉDARD.

Mais quoi? qu'est-ce qu'il y a, voyons?

LA ROUSSOTTE.

Mon père...

MÉDARD.

Eh bien?...

LA ROUSSOTTE.

Il ne veut pas que je vous épouse...

MÉDARD.

Déjà!

LA ROUSSOTTE.

Il dit qu'une demoiselle riche ne doit pas se marier avec...

MÉDARD.

Ah bien!... en voilà un qui ne perd pas de temps pour jouer son rôle de père!... Il n'est pas nommé depuis cinq minutes...

LA ROUSSOTTE.

Naturellement, moi, je vous ai défendu... J'ai dit que je vous aimais.

MÉDARD.

Femme adorable!... Qu'est-ce qu'il a répondu?

LA ROUSSOTTE.

Il est devenu tout chose... « Regarde-moi, m'a-t-il dit, regarde-moi bien en face; est-ce que ce jeune homme...? » ce jeune homme, c'est vous...

MÉDARD.

Oui, oui.

LA ROUSSOTTE.

« Est-ce que ce jeune homme t'aurait fait oublier...? »

MÉDARD.

Oh!

LA ROUSSOTTE.

« Non, papa, me suis-je écriée, non, papa! »

MÉDARD.

Et alors?...

LA ROUSSOTTE.

Sa figure est devenue joyeuse, et il m'a dit que rien n'était plus simple, qu'il n'y avait qu'à vous envoyer promener...

MÉDARD.

Je les reconnais bien là, les classes dirigeantes de la société; la voilà, leur morale!... Alors, si je vous avais fait oublier... il n'y aurait pas moyen de nous séparer; il faudrait bien consentir au mariage... Mais voilà :

parce que vous êtes tombée sur un jeune homme honnête... (Avec éclat.) Mais il est encore temps!...

LA ROUSSOTTE, effrayée et montrant la guérite.

Remettez ça, je vous en prie, remettez ça tout de suite.

MÉDARD.

C'est inutile... Vous avez mieux que ça pour vous défendre.

LA ROUSSOTTE.

Quoi donc?

MÉDARD.

Vous avez mon amour...

LA ROUSSOTTE, transportée.

Ah! le moyen, je vous le demande, le moyen, en entendant de pareilles choses... Il peut venir maintenant, papa... je sais ce que j'aurai à lui dire...

Entre Dubois-Toupet.

SCÈNE XII

LES MÊMES, DUBOIS-TOUPET.

DUBOIS-TOUPET.

Me voilà, moi... Ah! c'est lui?

LA ROUSSOTTE.

Oui, c'est lui... Et je vous déclare, je tiens à vous déclarer que rien au monde ne pourra me séparer, de lui...

DUBOIS-TOUPET.

Ah!

LA ROUSSOTTE.

Vous me dites qu'une jeune fille riche ne doit épouser qu'un homme riche... C'est possible; mais moi, je ne

comprends rien à vos usages... je ne sais qu'une chose, moi, c'est que je l'aime et que je l'aimerai toujours... Vous êtes mon père, je sais bien... mais que voulez-vous que je vous dise?... s'il me fallait absolument choisir entre vous et lui... eh bien... vous n'êtes mon père que depuis cinq minutes, après tout... et lui, voilà déjà trois grands jours que je l'adore...

MÉDARD.

Femme adorable!

LA ROUSSOTTE.

Vous avez envie de me marier dans votre monde, c'est très bien... mais est-ce ma faute si je me suis mise à aimer dans mon monde à moi?... On aime où l'on peut et comme on peut... Je ne pouvais pas me mettre à aimer un ambassadeur... il n'en vient guère à la crèmerie... et là-bas, à l'auberge de Péronne, il n'en venait pas du tout... Je vous en prie, laissez-moi l'épouser... Il n'est pas mal... regardez-le...

DUBOIS-TOUPET, à Médard.

Ah çà! mais je ne me trompe pas... c'est vous qui tout à l'heure, quand je suis sorti, m'avez offert un prospectus?

MÉDARD.

Dont vous n'avez pas voulu... Ça ne m'étonne pas... personne n'en prend.

LA ROUSSOTTE, à Dubois-Toupet.

Vous ne me répondez pas, papa.

DUBOIS-TOUPET.

Que veux-tu que je te réponde? Il est bien évident que, plutôt que de te perdre après t'avoir retrouvée... (regardant Médard.) Mais, d'un autre côté... c'est bien dur vraiment, c'est bien dur.

LA ROUSSOTTE.

Papa, je vous en prie...

COUPLETS

I

Sans Médard, je ne pourrais vivre;
 Je partirai, si Médard part;
 Je veux l'aimer, je veux le suivre,
 Je ne peux vivre sans Médard.
 C'est bête, j'en conviens moi-même,
 D'aimer un homm' qui n'a pas l' sou;
 C'est bêt'! c'est insensé! c'est absurde! c'est fou!
 Je le reconnais, mais je l'aime,
 Je l'aime.
 Mon p'tit papa, n'y a rien à faire à ça!
 Je l'aime!

II

De vos biens je n'ai point envie,
 Si Médard n'en prend point sa part;
 Je sais que je vous dois la vie,
 Mais je dois l'honneur à Médard.
 C'est lui que je veux! lui quand même,
 N'import' comment et n'importe où!
 C'est bêt'! c'est insensé, c'est absurde, c'est fou!
 Je le reconnais, mais je l'aime,
 Je l'aime!
 Mon p'tit papa, n'y a rien à faire à ça,
 Je l'aime!

DUBOIS-TOUPET.

C'est bien décidé, alors?... Des grands seigneurs, tu
 n'en veux pas!... C'est l'afficheur que tu veux?

LA ROUSSOTTE.

Oh! oui, papa! oh! oui!

MÉDARD.

Si ça pouvait vous décider, monsieur, je promettrais
 d'y renoncer, aux affiches!

LA ROUSSOTTE.

Voyons, papa!

MÉDARD, suppliant.

Monsieur!

DUBOIS-TOUPET.

Eh bien! qu'est-ce que tu veux que je te dise?... va pour l'afficheur, puisque tu y tiens!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GIGONNET.

GIGONNET.

Un instant!

LA ROUSSOTTE, apercevant Gigonnet.

Gigonnet!

MÉDARD.

L'infâme Gigonnet!

GIGONNET, très calme.

Eh! oui, Gigonnet. (A Médard.) Vous rappelez-vous qu'un jour, lorsque vous étiez chef de mon contentieux... vous m'avez remis vos papiers en me disant : « Voyez donc si, avec ça, il ne me serait pas possible de retrouver un père...? »

MÉDARD.

Oui, je me rappelle.

GIGONNET.

Eh bien! c'est fait; votre père est retrouvé.

LA ROUSSOTTE, joyeuse.

Il a un père... lui aussi... il a un père!...

DUBOIS-TOUPET.

J'aime autant ça.

GIGONNET, remettant à Médard une liasse de papiers.
Prenez... J'ai reconstitué votre état civil... (A part.)
Avec les papiers du Roussot.

MÉDARD.

Et mon père?

GIGONNET.

Votre père?... le voici.

DUBOIS-TOUPET.

Mon fils!

MÉDARD.

Mon père!

Médard et la Roussotte font un pas l'un vers l'autre, puis ils s'éloignent avec une sorte d'effroi.

LA ROUSSOTTE.

Mon frère!...

MÉDARD.

Ma sœur!...

GIGONNET, à part.

Mariez-vous maintenant, mes enfants! mariez-vous!

ACTE TROISIÈME

Petit salon, très riche. — Porte au fond, au milieu. — Portes à droite et à gauche, dans les deux pans coupés. — A droite, au premier plan, une cheminée. — A gauche, au premier plan, une console surmontée d'une glace. — A droite, un petit guéridon. — Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

DUBOIS-TOUPET, UN DOMESTIQUE.

DUBOIS-TOUPET, finissant de prendre son café.

Comme c'est amusant de déjeuner tout seul, quand on a près de soi deux enfants!... Depuis un mois, ils habitent ici, dans mon hôtel. Le premier jour, nous avons déjeuné tous les trois en famille... ils ont failli se jeter les assiettes à la tête... Au repas suivant, ils se les sont jetées réellement... Alors nous avons décidé que dorénavant chacun déjeunerait et dînerait dans sa chambre. Ça n'est pas gai, mais c'est plus sûr... (Il a sonné : entre un domestique. Il montre le café.) Emportez ça...

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le comte.

Il sort.

DUBOIS-TOUPET.

Ces pauvres enfants, ce n'est pas leur faute... Ils avaient pris l'habitude de s'aimer comme deux amoureux, et, tout à coup, on vient leur dire : « C'est pas tout ça... il faut maintenant vous aimer comme frère et sœur... Ça les agace, je le comprends, mais je ne les

en trouve pas moins insupportables, je n'ai plus qu'une idée qui est de me débarrasser d'eux le plus vite possible... J'ai trouvé un moyen... (Il sonne.) et je vais leur en parler pas plus tard que tout de suite. (Entre le domestique.) Mademoiselle n'est pas encore revenue du Bois?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

DUBOIS-TOUPET.

Et monsieur le vicomte?

LE DOMESTIQUE.

Non plus... Monsieur le vicomte et mademoiselle sont partis, il y a une heure.

DUBOIS-TOUPET.

Ils sont partis ensemble?

LE DOMESTIQUE.

Oh! non, monsieur... Monsieur le vicomte et mademoiselle se sont rencontrés en bas, dans la cour de l'hôtel, et ils se sont regardés comme ça... Psch!... Après quoi, ils sont montés à cheval et ils sont sortis séparément. Mademoiselle est sortie la première... Monsieur le vicomte éprouve toujours une certaine difficulté à se mettre en selle.

DUBOIS-TOUPET.

Et une fois qu'il y est?...

LE DOMESTIQUE.

Il éprouve une certaine difficulté à y rester.

Il sort.

DUBOIS-TOUPET, riant.

Je ne devrais pas rire, puisque c'est mon fils... mais je ne peux pas m'empêcher... il a une si drôle de façon de se tenir à cheval, monsieur Médard!... (Imitant Médard.)

Et allez donc!... et allez donc!... il a l'air d'une bouteille qu'on rince... et allez donc!

Entre la Roussotte, en costume d'amazone.

SCÈNE II

DUBOIS-TOUPET, LA ROUSSOTTE,
puis MÉDARD.

LA ROUSSOTTE.

Bonjour, papa... Mon frère n'est pas là?

DUBOIS-TOUPET.

Non.

LA ROUSSOTTE.

Je peux entrer, alors?

Elle descend en scène.

DUBOIS-TOUPET, se levant.

A la bonne heure, elle!... elle a tout de suite pris la tournure... tandis que lui... Ça t'amuse de monter à cheval?

LA ROUSSOTTE.

Oh! si ça m'amuse!...

COUPLETS.

I

Maint'nant j'ai pris le bel usage,
A ch'val maint'nant je sais m'asseoir,
Tandis qu'autrefois au village,
Quand j' m'nais les ch'vaux à l'abreuvoir,
J' montais lestement sur ma bête
D'un' toute aut' façon,
A la bonn' franquette,
A califourchon!

II

A ch'val maint'nant, c'est autre chose,
Quand j' galope au Bois, en public,

LA ROUSSOTTE.

Je m' guind', je m' gêne, enfin je pose,
 J' suis à la mode et j' fais du chic!
 Cependant quelquefois j' regrette
 Mon ancienn' façon,
 A la bonn' franquette,
 A califourchon!

DUBOIS-TOUPET.

Elle n'a pas encore tout à fait pris le ton... mais ça viendra... Tu as aperçu ton frère, au Bois?

LA ROUSSOTTE.

Oui.

DUBOIS-TOUPET.

Il n'est pas tombé?...

LA ROUSSOTTE.

Oh! non... Il avait pris un bon moyen pour ça : il était à pied et il se promenait en tenant son cheval par la bride.

DUBOIS-TOUPET, sonnant.

Ah diable!... s'il revient comme ça, nous serons peut-être obligés d'attendre. (Entre le domestique.) Dès que monsieur le vicomte rentrera, vous lui direz de venir ici, que je l'attends.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le vicomte ne tardera pas à rentrer. Un commissionnaire vient de ramener le cheval de monsieur le vicomte et il nous a annoncé que monsieur le vicomte suivait dans un petit fiacre.

DUBOIS-TOUPET

Dans un petit fiacre!...

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

LA ROUSSOTTE.

Il aura voulu remonter sur son cheval... et alors...

DUBOIS-TOUPET.

Je m'en accuse, mais je ne me sens rien du tout pour ce fils-là, rien du tout, rien du tout!

LE DOMESTIQUE.

Voici monsieur le vicomte.

SCÈNE III

LES MÊMES, MÉDARD.

MÉDARD, il ouvre la porte.

Ah! pardon!

Il s'en va.

DUBOIS-TOUPET.

Qu'est-ce que c'est?... (Au domestique.) Courez après lui, dites-lui que je veux absolument... (Le domestique sort. La Roussotte s'en va, Dubois-Toupet court après elle.) Eh bien! eh bien!... où vas-tu?...

LA ROUSSOTTE.

Vous avez à parler à mon frère : je m'en vais.

DUBOIS-TOUPET.

C'est à tous deux que j'ai à parler... et jè t'ordonne de rester là...

Entre Médard.

MÉDARD.

On me dit que vous tenez à me parler, monsieur?

DUBOIS-TOUPET.

Oui, monsieur.

MÉDARD.

C'est très bien, monsieur... je reviendrai quand mademoiselle ne sera plus là.

LA ROUSSOTTE.

Je ne demande qu'à m'en aller, moi.

Ils font chacun un mouvement pour sortir.

DUBOIS-TOUPET.

En voilà assez, à la fin ! Si vous ne restez pas là, je vous flanque des calottes... Je suis votre père !

LA ROUSSOTTE.

C'est bien, papa, c'est bien !

MÉDARD.

Du moment que vous le prenez sur ce ton-là, monsieur...

DUBOIS-TOUPET.

Asseyez-vous... asseyez-vous aussi loin l'un de l'autre qu'il vous plaira, mais asseyez-vous et écoutez-moi. (Médard et la Roussotte s'assoient, en effet, loin l'un de l'autre, et ils se lancent des regards furieux.) La famille, les joies de l'intérieur... C'est pour arriver à ça que je suis allé en Chine gagner une fortune!... enfin!... (A ses enfants.) Il doit vous sembler comme à moi qu'il est tout à fait impossible que vous continuiez à vivre l'un près de l'autre...

LA ROUSSOTTE.

Tout à fait impossible, papa.

MÉDARD.

Absolument impossible, monsieur.

DUBOIS-TOUPET.

Pour vous séparer définitivement, j'ai résolu de vous marier.

LA ROUSSOTTE.

Comment ! de nous marier ?

DUBOIS-TOUPET.

De vous marier chacun de votre côté, bien entendu... Je suis allé trouver une vieille amie à moi, la mar-

quise de la Haute-Venue, je lui ai dit : « Marquise, vous n'auriez pas, dans vos connaissances, un bon jeune homme qui pourrait épouser une jeune fille à laquelle je m'intéresse?... et une jolie personne qui pourrait épouser un bon jeune homme? — Certainement, m'a répondu la marquise, j'ai une jeune fille pour votre jeune homme, et j'ai un jeune homme pour votre jeune fille... » La voilà, mon idée... qu'est-ce que vous en dites?...

LA ROUSSOTTE.

Je dis qu'elle est excellente... Quand me mariez-vous? Je veux me marier tout de suite, quant à moi.

MÉDARD.

Moi aussi, moi aussi...

DUBOIS-TOUPET, à la Roussotte.

Ton jeune homme viendra ici tout à l'heure, sous prétexte de voir le dernier chef-d'œuvre que j'ai acheté hier à l'Hôtel des Ventes... Pendant qu'il examinera le tableau, tu l'examineras, lui, et, s'il te convient...

LA ROUSSOTTE.

Il me conviendra, papa.

DUBOIS-TOUPET.

Quant à vous, monsieur, il viendra tout à l'heure une jeune personne avec sa mère. Elle viendra sous le prétexte d'offrir des billets pour le prochain bal de bienfaisance donné au profit des bienfaiteurs sans fortune.

MÉDARD.

Il n'y a pas besoin de façons... je l'accepte, la jeune personne, je l'accepte quelle qu'elle soit.

DUBOIS-TOUPET.

Oui... mais il faut savoir si elle vous acceptera, vous... Enfin, comme vous avez chacun un million...

Ces personnes que j'attends vont arriver tout à l'heure : je vais faire un peu de toilette... Toi aussi, ma fille, tu devrais...

LA ROUSSOTTE.

Oui, papa, j'y vais.

DUBOIS-TOUPET, l'embrassant.

Ma fille... je t'aime bien, toi... mais ton frère, je n'éprouve rien du tout pour ce garçon-là, rien du tout, rien du tout!

Il sort.

SCÈNE IV

MÉDARD, LA ROUSSOTTE.

Ils sont aux deux extrémités de la scène. Sur le point de sortir, s'arrêtent et se retournent.

MÉDARD.

Mademoiselle...

LA ROUSSOTTE.

Monsieur...

MÉDARD.

Une bien bonne idée que ce digne monsieur a eue là de nous faire faire à chacun un mariage!

LA ROUSSOTTE.

Oh! oui... comme ça, au moins, nous ne nous verrons plus, nous ne nous rencontrerons plus...

MÉDARD.

Ça vous était désagréable?...

LA ROUSSOTTE.

Oh!

MÉDARD.

Et à moi donc!... Jamais je ne pourrai être un frère

pour vous. (Se rapprochant d'elle.) Jamais, jamais... J'ai essayé, je ne peux pas.

LA ROUSSOTTE.

Moi aussi, j'ai essayé d'être une sœur.

MÉDARD.

Et?...

LA ROUSSOTTE.

Je ne peux pas, je ne peux pas.

MÉDARD.

Alors, n'est-ce pas? il vaut mieux...

LA ROUSSOTTE.

Oui... et tout de suite!

MÉDARD.

Qu'est-ce que vous ferez, une fois mariée?

LA ROUSSOTTE.

Je partirai... je demanderai à mon mari de m'em-mener loin de l'endroit où vous serez, loin, loin...

MÉDARD.

Moi, je ne demanderai pas à ma femme... je suis l'homme, moi; par conséquent, je suis le maître... je ne demanderai pas à ma femme... je lui ordonnerai de me suivre et je m'en irai avec elle.

LA ROUSSOTTE.

Loin, n'est-ce pas, bien loin?

MÉDARD.

Loin, loin, loin... Ce n'est pas que je vous haïsse, au moins!...

LA ROUSSOTTE.

Ni moi...

MÉDARD.

Au contraire... je vous souhaite, en vous quittant,

je vous souhaite tout le bonheur possible avec votre... avec votre mari.

LA ROUSSOTTE.

C'est comme moi... je vous souhaite d'être aussi heureux qu'on peut l'être avec... avec votre femme.

MÉDARD.

Je vous remercie... Seulement, si vous êtes heureuse, comme je l'espère, j'aurai quelque chose à vous demander.

LA ROUSSOTTE.

Quoi donc?...

MÉDARD.

Ce sera de ne pas m'en faire part.

LA ROUSSOTTE.

Comme c'est drôle!... j'allais justement vous dire la même chose... Nous ne nous écrirons pas... nous ne nous donnerons pas de nos nouvelles.

MÉDARD.

Jamais, jamais... Une fois séparés, nous n'existerons plus l'un pour l'autre. C'est bien convenu?...

LA ROUSSOTTE.

Oui, c'est bien convenu.

MÉDARD, très ému.

La Roussotte...

LA ROUSSOTTE, très émue.

Monsieur Médard...

MÉDARD.

Adieu, la Roussotte.

LA ROUSSOTTE.

Adieu, monsieur Médard, je vais m'habiller... celui qui doit m'épouser va venir...

MÉDARD.

Oui, c'est cela... allez vous habiller, mariez-vous.
Et puis, adieu!...

LA ROUSSOTTE.

Adieu!..

Elle sort.

SCÈNE V

MÉDARD, seul.

Jamais pareille chose n'est arrivée, je crois...
jamais... jamais!... Si, pourtant : il paraît que c'est
arrivé à un nommé René! un autre, nommé Chateau-
briand, a fait un livre là-dessus... Le nommé René s'est
tiré d'affaire en se sauvant en Amérique. Je pourrais
faire comme lui... aller là-bas... chez les sauvages!

Entre Dubois-Toupet.

SCÈNE VI

MÉDARD, DUBOIS-TOUPET.

DUBOIS-TOUPET, du fond.

Vous êtes seul, monsieur?...

MÉDARD.

Oui, monsieur...

DUBOIS-TOUPET.

Peut-être avez-vous remarqué que je disais « Mon-
sieur »... je sais bien que je devrais dire « mon fils »...

MÉDARD.

Tout comme moi, je devrais dire « mon père »...

DUBOIS-TOUPET.

Vous me pardonneriez d'éprouver quelque difficulté
à prononcer... Ce n'est pas étonnant...

MÉDARD.

Quand on n'a pas l'habitude...

DUBOIS-TOUPET.

Je sais bien qu'il y a la voix du sang.

MÉDARD.

Ah! oui, il y a la voix...

DUBOIS-TOUPET.

Elle parlera certainement, un jour ou l'autre...
la voix du sang...

MÉDARD.

Je l'espère, je veux l'espérer.

DUBOIS-TOUPET.

Moi aussi... mais, en attendant qu'elle ait parlé, ne
trouvez-vous pas qu'il est inutile de feindre des senti-
ments?...

MÉDARD.

Tout à fait inutile.

DUBOIS-TOUPET.

Aussi, voilà pourquoi j'ai toujours évité de vous
serrer dans mes bras... il m'a semblé qu'une poignée
de main...

MÉDARD.

Une bonne poignée de main, ça suffit... ça suffit
parfaitement.

DUBOIS-TOUPET, lui donnant une poignée de main.

Monsieur...

MÉDARD.

Monsieur...

DUBOIS-TOUPET.

Vous êtes allé hier au cercle, comme je vous l'avais
dit?

MÉDARD.

Oui, monsieur...

DUBOIS-TOUPET.

Vous avez joué?

MÉDARD.

Oui, monsieur... il y a même eu, à cause de moi, une espèce de querelle...

DUBOIS-TOUPET.

Comment cela?

MÉDARD.

Je m'étais assis à la table de baccara. Le monsieur qui était en face de moi me demande si je veux une carte... il me le demande poliment; alors, moi, pour ne pas être en reste de politesse, je réponds... « Oui, monsieur, avec plaisir... » Il me donne un deux : ça me faisait dix.

DUBOIS-TOUPET.

Vous avez tiré à huit!...

MÉDARD.

Là-dessus, tous ces messieurs qui étaient autour de moi se sont mis à me dire des choses désagréables.

DUBOIS-TOUPET, à part

Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là?... Il se promène au Bois en tenant son cheval en laisse et il tire à huit au baccara... Et c'est mon fils!

MÉDARD.

Ce n'est pas si mauvais, après tout, de tirer à huit!... ça ne m'a pas empêché de gagner. (Il prend des jetons dans sa poche.) C'est de l'argent, tous ces jetons-là... Cinq cents francs... Deux cents francs.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le baron de Montflambert.

DUBOIS-TOUPET.

C'est le jeune homme. (Au domestique.) Faites entrer.

Le domestique sort.

MÉDARD.

Dois-je sortir, monsieur? ou dois-je rester pour assister à l'entrevue?...

DUBOIS-TOUPET.

Comme il vous plaira.

MÉDARD.

Je reste, alors.

Entre Montflambert.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONTFLAMBERT.

MONTFLAMBERT, à Dubois-Toupet.

Monsieur...

DUBOIS-TOUPET.

Monsieur... (Au domestique.) Faites dire à mademoiselle que, dès qu'elle pourra descendre... (Le domestique sort.) Mon fils, monsieur... le vicomte Dubois-Toupet, mon fils.

MONTFLAMBERT, saluant.

Monsieur...

MÉDARD, saluant.

Monsieur de Montflambert...

MONTFLAMBERT.

J'ai appris, monsieur, que vous aviez acheté un Vélasquez superbe.

DUBOIS-TOUPET.

Vous êtes venu pour le voir?...

MONTFLAMBERT.

Oui, monsieur.

DUBOIS-TOUPET.

Je suis vraiment désolé... je viens justement de l'envoyer chez l'expert pour faire restaurer la signature. Mais ça ne fait rien... ne vous en allez pas... restez tout de même.

MONTFLAMBERT.

Je resterai, monsieur, je resterai tant que vous voudrez...

DUBOIS-TOUPET.

Je vous remercie, monsieur. (Entre la Roussotte.) Voici ma fille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA ROUSSOTTE.

MONTFLAMBERT.

Mademoiselle...

LA ROUSSOTTE.

Bonjour, monsieur, bonjour.

DUBOIS-TOUPET.

Ma fille, voici monsieur le baron de Montflambert qui a entendu parler de mon Vélasquez.

LA ROUSSOTTE.

Il n'y a pas besoin de tant de simagrées... C'est monsieur, n'est-ce pas? qui vient pour m'épouser...

MONTFLAMBERT.

Mademoiselle...

LA ROUSSOTTE.

Eh bien! qu'il m'épouse et n'en parlons plus!

LA ROUSSOTTE.

MONTFLAMBERT.

Mademoiselle... je ne m'attendais pas... mais ça ne fait rien, j'accepte avec ravissement.

DUBOIS-TOUPET.

Ça vous va?

MONTFLAMBERT.

Oh! oui.

DUBOIS-TOUPET.

Ça te va?

LA ROUSSOTTE.

Puisque je vous le dis!...

DUBOIS-TOUPET.

C'est une affaire entendue, alors... Baron, vous êtes mon gendre...

MÉDARD.

Un instant donc, un instant!...

DUBOIS-TOUPET.

Comment!...

MÉDARD.

On n'a pas idée de bâcler un mariage comme ça!...

DUBOIS-TOUPET.

Qu'est-ce qui lui prend?...

MÉDARD.

Vous dites que vous la mariez avec monsieur... C'est bientôt dit, ça!... Qu'est-ce que c'est que monsieur? d'où vient-il? qui est-ce qui le connaît? Je ne le connais pas, moi.

MONTFLAMBERT.

Monsieur!...

MÉDARD.

Eh bien, monsieur?...

MONTFLAMBERT.

Rien, monsieur... je ne veux pas, en présence de mademoiselle...

DUBOIS-TOUPET.

C'est une vieille amie à moi... la marquise de Haute-Venue, qui m'a parlé de monsieur... et la marquise est incapable...

MÉDARD.

Un drôle de métier qu'elle fait là, votre marquise de Haute-Venue!... C'est une marieuse, alors... c'est une marieuse!... qu'est-ce qu'on lui donne pour ça?...

DUBOIS-TOUPET, à part.

Il m'ennuie, mon fils!

LA ROUSSOTTE, à Montflambert.

Ne faites pas attention... nous nous marierons tout de même.

MONTFLAMBERT.

Je ne fais pas attention, mais cependant...

MÉDARD.

Cependant quoi, monsieur?... cependant quoi?

MONTFLAMBERT.

Rien, monsieur... la présence de mademoiselle...

MÉDARD.

Elle fait bien mal son métier, en tout cas, votre marieuse... Je vous demande un peu s'il est permis d'envoyer des modèles dans ce goût-là... (Prenant Montflambert par un bras et le bousculant, le secouant.) Ça n'a pas de santé, ça ne tient pas debout!

MONTFLAMBERT, manquant de tomber.

Ah! mais...

DUBOIS-TOUPET, se touchant le front du doigt pour indiquer à Montflambert que Médard est un peu fou.

Ne faites pas attention... la marquise a dû vous dire...

MONTFLAMBERT, se frottant.

C'est donc ça!... (La Roussotte le frotte aussi.) Je vous remercie, mademoiselle.

DUBOIS-TOUPET, à Médard.

Vous savez que vous m'ennuyez, vous!

MÉDARD.

Monsieur, je vous respecte... je ne me sens absolument rien pour vous, mais je vous respecte... Mais voyons, là, vous ne pouvez pas la donner... elle... une femme admirable, à un pareil... (A Montflambert.) Allons, c'est bien, vous êtes venu ici pour qu'on vous examine; on vous a examiné, allez-vous-en, vous ne faites pas l'affaire...

MONTFLAMBERT.

Qu'est-ce qu'il a dit?...

LA ROUSSOTTE.

Il vous a dit de vous en aller.

MÉDARD.

Et ne vous le faites pas dire deux fois, ou bien...

MONTFLAMBERT, digne.

Je m'en vais, monsieur...

MÉDARD.

A la bonne heure!

MONTFLAMBERT.

Je m'en vais, mais je n'ai pas besoin de vous dire que nous nous reverrons.

MÉDARD.

Je n'y tiens pas, mais ça m'est égal.

MONTFLAMBERT.

Monsieur, mademoiselle...

MÉDARD, poussant Montflambert dehors.

En voilà assez... allez au diable!... et plus vite que ça!... (Redescendant, après que Montflambert est sorti.) Ah mais!... Ah mais!...

DUBOIS-TOUPET, accompagnant Montflambert.

Mes excuses à la marquise...

SCÈNE IX

DUBOIS-TOUPET, MÉDARD,
LA ROUSSOTTE.

LA ROUSSOTTE.

Et vous disiez tout à l'heure que vous ne demandiez qu'à me voir mariée!...

MÉDARD.

Je le dis toujours... je ne demande qu'à vous voir mariée, mais pas avec celui-là...

DUBOIS-TOUPET, rentrant furieux et relevant ses manches.

Attends, toi, attends!

LA ROUSSOTTE, se jetant au-devant de Dubois-Toupet.

Papa, je t'en prie... Il a raison, après tout... il ne me convenait pas du tout, ce mari-là...

MÉDARD.

Vous entendez!...

LA ROUSSOTTE.

Et puis, là, voyons... qu'est-ce que nous désirons tous les deux?... être séparés l'un de l'autre?... eh bien! pour être séparés, il n'est pas nécessaire que nous nous mariions tous deux : il suffit qu'il se marie, lui...

DUBOIS-TOUPET, abaissant ses manches.

Tiens, c'est juste...

LA ROUSSOTTE.

Qu'il se marie, qu'il s'en aille, loin, loin, loin... et rien ne me forcera, moi... je pourrai très bien, moi, continuer à vivre près de vous.

DUBOIS-TOUPET.

C'est très juste... et j'aime mieux ça.

MÉDARD.

Moi aussi...

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE.

Madame et mademoiselle de Saint-Excédant...

LA ROUSSOTTE.

Faites entrer.

Le domestique sort.

DUBOIS-TOUPET.

Tu ne vas pas faire comme ton frère, au moins?... tu ne vas pas, quand la demoiselle entrera...

LA ROUSSOTTE, très distinguée.

Par exemple!... je suis femme, et les femmes savent tout de suite prendre le ton et les allures... Ce n'est pas comme lui... jamais il ne saura, lui... mais moi!... tu vas voir, papa, comme je saurai bien être femme du monde...

DUBOIS-TOUPET.

Tu me le promets?...

LA ROUSSOTTE.

Tu vas voir, papa, tu vas voir.

Entrent madame et mademoiselle de Saint-Excédant.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME DE SAINT-EXCÉDANT,
CÉCILE.

LA ROUSSOTTE, s'élançant au-devant de madame de Saint-Excédant, très prétentieuse.

Cette bonne madame de Saint-Excédant!... Que vous êtes bonne d'être venue et de nous avoir amené votre adorable demoiselle, car je présume...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

En effet, c'est ma Cécile...

LA ROUSSOTTE.

Elle est ravissante!... Asseyez-vous donc, madame, je vous en prie...

MÉDARD, à Cécile.

Vous aussi, mademoiselle... asseyez-vous!

LA ROUSSOTTE.

Assieds-toi, papa...

Médard s'assied à quelque distance des autres personnages.

La Roussotte vient s'asseoir près de son père.

LA ROUSSOTTE, bas.

C'est bien, n'est-ce pas?...

DUBOIS-TOUPET, bas.

Très bien, très bien...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

C'est votre fille?

DUBOIS-TOUPET.

Oui, madame.

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Elle est d'une distinction!...

LA ROUSSOTTE.

Cette excellente madame de Saint-Excédant!... Vous ne craignez pas les courants d'air?...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT, effrayée.

Si fait!...

LA ROUSSOTTE.

Il n'y en a pas, n'ayez pas peur... C'était seulement pour vous montrer combien je m'intéresse à votre chère santé.

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Oh! mademoiselle...

LA ROUSSOTTE, bas, à Dubois-Toupet.

Je suis bien femme du monde.

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Je viens, monsieur, vous prier de me prendre quelques billets... Il doit y avoir prochainement un festival au Trocadéro... (A Médard.) Vous riez, monsieur?...

MÉDARD.

Oui, je ris de vous voir comme ça tourner autour du pot.

LA ROUSSOTTE.

Oh!

MÉDARD.

Il n'y a pas besoin de faire tant de façons... Votre petite vient pour m'épouser : eh bien! c'est dit... je l'épouse...

CÉCILE.

Oh! maman!...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Je vous assure, monsieur, que ni Cécile ni moi ne nous attendions... mais ça ne fait rien, nous acceptons.

DUBOIS-TOUPET.

A quand le mariage, alors?

MÉDARD.

Tout de suite, tout de suite... Venez, mademoiselle, venez...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Ah! non... Il faut au moins le temps de publier les bans.

DUBOIS-TOUPET.

Nous commencerons demain, et, dans trois semaines...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Ça te va-t-il, Cécile?

CÉCILE.

Oui, maman.

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

C'est convenu, alors...

MÉDARD.

Oui, c'est convenu.

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT, poussant Cécile vers
Dubois-Toupet.

Embrasse ton beau-père, alors...

LA ROUSSOTTE.

Doucement, donc, doucement...

DUBOIS-TOUPET.

Qu'est-ce qu'il y a?...

LA ROUSSOTTE.

Cette chère madame de Saint-Excédant... il ne faudrait pas la tromper... il ne faudrait pas non plus tromper cette demoiselle, qui me paraît être un ange...

CÉCILE.

Oui, mademoiselle...

LA ROUSSOTTE.

Ces dames savent-elles qu'il y a dans le passé de monsieur?... oh! rien de grave, assurément... mais enfin savent-elles qu'il y a huit jours la profession de monsieur consistait à se promener dans Paris avec une pancarte-réclame sur laquelle était écrit : *Elle n'était qu'évanouie... Et lui, qu'est-ce qu'il était?...*

DUBOIS-TOUPET, voulant la faire taire.

Hum! hum!

LA ROUSSOTTE.

Savent-elles qu'avant d'être le jeune et brillant gentilhomme qu'elles admirent en ce moment, monsieur a été obligé de faire un tas de métiers?...

DUBOIS-TOUPET.

Hum! hum!

LA ROUSSOTTE.

Savent-elles que monsieur a écrit des chansonnettes pour des cafés-concerts de quatrième ordre, et qu'il est l'auteur de :

Je suis la sœur
De l'emballeur,
Etc.

DUBOIS-TOUPET.

Ma fille...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

La marquise, en me parlant de ce mariage, m'a bien touché deux mots... Il me semble que ce sont là des bagatelles sur lesquelles il est inutile d'insister...

MÉDARD.

Tout à fait inutile...

DUBOIS-TOUPET.

C'est mon avis... le mariage est convenu, le mariage se fera.

LA ROUSSOTTE.

Ah mais! non, alors, ah mais! non!

DUBOIS-TOUPET.

Ma fille!...

LA ROUSSOTTE.

Je n'en veux pas, moi, de ce mariage... Du moment que cette excellente madame de Saint-Excédant trouve que ce sont là des bagatelles, j'ai tout lieu de croire que c'est à votre fortune que l'on en veut et que cette excellente madame n'est qu'une aventurière.

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Oh!...

LA ROUSSOTTE.

Et quant à mademoiselle, qui fait tant la sucrée, elle m'a bien l'air...

CÉCILE.

Oh! maman...

DUBOIS-TOUPET.

Ma fille! toi qui avais promis d'être femme du monde...

LA ROUSSOTTE.

Femme du monde tant qu'on voudra... mais j'ai été fille d'auberge aussi, et ces dames s'en apercevront si elles ne se dépêchent pas de déguerpir...

DUBOIS-TOUPET.

Allons, bon!...

MÉDARD.

Allons, bien!...

LA ROUSSOTTE.

Allons, ouste!... là-bas, à Péronne, quand les buveurs refusaient de s'en aller, c'est moi qui étais chargée de les mettre à la porte...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Elle nous appelle ivrognes!...

DUBOIS-TOUPET.

Elle est un peu nerveuse...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Viens, ma fille, allons-nous-en.

CÉCILE.

Tout de suite, maman, tout de suite.

LA ROUSSOTTE.

Et ne revenez pas, surtout!... Votre demoiselle ne nous va pas, voilà notre dernier mot; elle ne nous va pas, votre demoiselle...

MADAME DE SAINT-EXCÉDANT.

Viens, ma fille!

DUBOIS-TOUPET, les accompagnant.

Mes excuses à la marquise!...

Sortent Cécile et madame de Saint-Excédant.

SCÈNE XI

DUBOIS-TOUPET, MÉDARD, LA ROUSSOTTE,
puis UN DOMESTIQUE,

LA ROUSSOTTE.

Certainement, je veux qu'il se marie... mais je ne veux pas qu'il épouse cette petite-là, je ne le veux pas!

DUBOIS-TOUPET, s'arrachant les cheveux.

Quelle famille, mon Dieu!... Quelle famille!...

MÉDARD.

Monsieur...

LA ROUSSOTTE.

Papa...

DUBOIS-TOUPET.

Quelle famille!... quelle famille!...

LA ROUSSOTTE.

Voyons, papa, je conviens que, cette fois-ci, ça n'a pas très bien marché.

MÉDARD.

Ça ira mieux, la prochaine fois...

DUBOIS-TOUPET.

La prochaine fois!...

LA ROUSSOTTE.

Ça n'ira peut-être pas encore tout à fait bien, la prochaine fois, mais enfin ça ira mieux qu'aujourd'hui.

MÉDARD.

La fois suivante, il y aura encore une petite amélioration.

LA ROUSSOTTE.

Et ainsi de suite... il faut espérer qu'à la longue...

DUBOIS-TOUPET.

Alors, vous vous imaginez que je vais faire défiler tout ce qu'il y a d'hommes et de filles à marier!...

MÉDARD.

Je ne sais pas, moi... mais, à votre place, moi, monsieur, je ne me découragerais pas.

LA ROUSSOTTE.

Essaie encore, papa... et tu verras que ça finira par aller...

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là un monsieur qui désire parler...

Il donne une carte.

LA ROUSSOTTE.

Encore un prétendu!...

DUBOIS-TOUPET.

Non... je ne savais pas ce qui devait arriver, moi...
je n'en avais commandé qu'un pour aujourd'hui.
(Lisant la carte.) Monsieur Édouard.

MÉDARD.

C'est un monsieur de mon cercle...

DUBOIS-TOUPET.

Faites entrer.

Le domestique sort. — Dubois-Toupet regarde Médard et la Roussotte qui se sont remis à se faire des mines furieuses comme au commencement de l'acte. — Entre Édouard.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ÉDOUARD.

Édouard salue Dubois-Toupet et Médard. Il regarde la Roussotte avec étonnement.

LA ROUSSOTTE.

Oui, c'est moi...

ÉDOUARD.

Mademoiselle...

LA ROUSSOTTE.

A la crèmerie... la fille... celle à qui vous avez donné vingt-six francs soixante-quinze...

ÉDOUARD.

Il me semblait, en effet... mais je ne me serais pas permis...

LA ROUSSOTTE.

Ils m'ont porté bonheur, vos vingt-six francs... J'ai retrouvé un père et je suis riche, maintenant, très riche... Voyez comme je suis bien mise.

ÉDOUARD.

Oui, je vois... Et là, vrai, je ne peux pas vous dire combien ça me fait plaisir. (A Médard.) J'ai eu l'honneur... monsieur, de jouer avec vous hier soir...

MÉDARD.

En effet, monsieur, je me rappelle...

ÉDOUARD.

Parmi les jetons que je vous ai donnés en paiement, il y en a un auquel je tiens beaucoup et que le cercle refuserait de vous reprendre, attendu que c'est un jeton qui date d'autrefois.

MÉDARD, lui présentant les jetons.

Voyez, monsieur...

ÉDOUARD.

C'est celui-là, monsieur.

DUBOIS-TOUPET.

Qu'est-ce que c'est que ça? qui est-ce qui vous a donné ce jeton-là?...

ÉDOUARD.

C'est mon oncle... il me l'a donné quand j'étais tout petit...

DUBOIS-TOUPET.

Chez le père Savarin?...

ÉDOUARD.

Oui...

DUBOIS-TOUPET.

Regardez-moi bien... et tâchez de vous rappeler...

ÉDOUARD, le reconnaissant.

Mon oncle!...

DUBOIS-TOUPET.

Mon fils!... tu es mon fils... il n'y a pas à en douter...

C'est bien toi qui es mon fils... (A Médard.) et non pas toi... tu entends, tu ne m'es rien, toi, rien du tout...

MÉDARD.

Oh! que je suis content!...

LA ROUSSOTTE.

Et moi donc!...

Ils s'embrassent avec effusion.

DUBOIS-TOUPET, à Édouard.

Mais comment as-tu trouvé le moyen de perdre en jouant contre un gaillard pareil?... un gaillard qui tire à huit?...

ÉDOUARD.

Oh! c'est que j'ai la manie de tirer à cinq.

DUBOIS-TOUPET.

Il tire à cinq!... c'est bien mon fils!

MÉDARD, à la Roussotte.

Comme je te détestais tout à l'heure!

LA ROUSSOTTE.

Mais comme nous allons nous aimer maintenant!

MÉDARD.

O femme admirable!

LA ROUSSOTTE.

O mon poète!

CARMEN

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES
TIRÉ DE LA NOUVELLE DE PROSPER MÉRIMÉE

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, le 3 mars 1875.

MUSIQUE DE GEORGES BIZET.

PERSONNAGES

JOSÉ.....	MM. LHÉRIE.
ESCAMILLO.....	BOUHY.
LE DANCAÏRE.....	POTEL.
LE REMENDADO.....	BARNOLT.
MORALÉS, brigadier.....	DUVERNOY.
ZUNIGA, lieutenant.....	DUFricHE.
LILLAS PASTIA.....	NATHAN.
UN GUIDE.....	TESTE.
CARMEN.....	M ^{mes} GALLI-MARIÉ.
MICAËLA.....	CHAPUY.
FRASQUITA.....	DUCASSE.
MERCÉDÈS.....	CHEVALIER.

Officiers, dragons, cigarières, bohémiennes, bohémiens,
marchands ambulants, etc.

En Espagne. — Vers 1820.

CARMEN

ACTE PREMIER

Une place, à Séville. — A droite, la porte de la manufacture de tabac. — Au fond, face au public, pont praticable traversant la scène dans toute son étendue. — De la scène on arrive à ce pont par un escalier tournant qui fait sa révolution à droite, après la porte de la manufacture de tabac. — Le dessous du pont est praticable. — A gauche, au premier plan, le corps de garde. — Devant le corps de garde, une petite galerie couverte, exhaussée de deux ou trois marches. — Près du corps de garde, dans un râtelier, les lances des dragons avec leurs banderoles jaunes et rouges.

SCÈNE PREMIÈRE

MORALÈS, MICAËLA, SOLDATS, PASSANTS.

Au lever du rideau, une quinzaine de soldats (Dragons du régiment d'Almanza) sont groupés devant le corps de garde, les uns assis et fumant, les autres accoudés sur la balustrade de la galerie. — Mouvement de passants sur la place : des gens pressés, affairés, vont, viennent, se rencontrent, se saluent, se bousculent, etc.

CHŒUR

Sur la place
Chacun passe,
Chacun vient, chacun va :
Drôles de gens que ces gens-là !

MORALÈS.

A la porte du corps de garde,
Pour tuer le temps,
On fume, on jase, l'on regarde
Passer les passants.

REPRISE DU CHOEUR

Sur la place
Etc.

Depuis quelques minutes, Micaëla est entrée : — jupe bleue, nattes tombant sur les épaules ; — hésitante, embarrassée, elle regarde les soldats avance, recule.

MORALÈS, aux soldats.

Regardez donc cette petite
Qui semble vouloir nous parler...
Voyez, elle tourne, elle hésite...

CHOEUR

A son secours il faut aller.

MORALÈS, à Micaëla.

Que cherchez-vous, la belle ?

MICAËLA.

Je cherche un brigadier.

MORALÈS.

Je suis là,
Voilà !

MICAËLA.

Mon brigadier, à moi, s'appelle
Don José... le connaissez-vous ?

MORALÈS.

José ? nous le connaissons tous.

MICAËLA.

Est-il avec vous, je vous prie ?

MORALÈS.

Il n'est pas brigadier dans notre compagnie.

MICAËLA, désolée.

Alors il n'est pas là !

MORALÈS.

Non, ma charmante, il n'est pas là ;
Mais tout à l'heure il y sera...
Il y sera, quand la garde montante
Remplacera la garde descendante.

TOUS.

Il y sera, quand la garde montante
Remplacera la garde descendante.

MORALÈS.

Mais, en attendant qu'il vienne,
Voulez-vous, la belle enfant,
Voulez-vous prendre la peine
D'entrer chez nous un instant?

MICAËLA.

Chez vous !

LES SOLDATS.

Chez nous.

MICAËLA.

Non pas, non pas !
Grand merci, messieurs les soldats !

MORALÈS.

Entrez sans crainte, mignonne :
Je vous promets qu'on aura
Pour votre chère personne
Tous les égards qu'il faudra.

MICAËLA.

Je n'en doute pas ; cependant
Je reviendrai, c'est plus prudent.

Elle reprend en riant la phrase du brigadier.

Je reviendrai, quand la garde montante
Remplacera la garde descendante.

LES SOLDATS, entourant Micaëla.

Vous resterez.

MICAËLA, cherchant à se dégager.

Non pas ! non pas !

LES SOLDATS.

Vous resterez !

MICAËLA.

Non pas ! non pas !
Au revoir, messieurs les soldats.

Elle s'échappe et se sauve en courant.

CARMEN.

MORALÈS.

L'oiseau s'envole,
On s'en console...
Reprenons notre passe-temps,
Et regardons passer les gens.

REPRISE

Sur la place
Chacun passe,
Etc.

Le mouvement des passants, qui avait cessé pendant le dialogue avec Micaëla, reprend de plus belle : parmi les gens qui vont et viennent, un vieux monsieur donnant le bras à une jeune dame... Le vieux monsieur voudrait continuer sa promenade, mais la jeune dame fait tout ce qu'elle peut pour le retenir sur la place. Elle paraît émue, inquiète ; elle regarde à droite, à gauche : elle attend quelqu'un, et ce quelqu'un ne vient pas. — Cette pantomime doit cadrer très exactement avec le couplet suivant :

MORALÈS.

I

Attention ! chut ! taisons-nous !
Voici venir un vieil époux ;
Oeil soupçonneux, mine jalouse,
Il tient au bras sa jeune épouse ;
L'amant, sans doute, n'est pas loin ;
Il va sortir de quelque coin...

A ce moment, un jeune homme entre rapidement sur la place.

Ha ! ha ! ha ! ha !

Le voilà !

Voyons comment ça tournera...

Le deuxième couplet suit fidèlement la scène mimée par les trois personnages : — le jeune homme s'approche du vieux monsieur et de la jeune dame, salue, échange quelques mots à voix basse, etc...

MORALÈS.

II

Imitant le salut empressé du jeune homme.

« Vous trouver ici, quel bonheur !... »

Prenant l'air rechigné du vieux mari.

« Je suis bien votre serviteur... »

Reprenant l'air du jeune homme.

Il salue, il parle avec grâce...

Puis l'air du vieux mari.

Le vieux mari fait la grimace...

Imitant les mines souriantes de la dame.

Mais, d'un air fort encourageant,

La dame accueille le galant.

Le jeune homme, à ce moment, tire de sa poche un billet qu'il fait voir à la dame.

Ha! ha! ha! ha!

L'y voilà!

Voyons comment ça tournera...

Pendant le troisième couplet, le mari, la femme et le galant font tous les trois, très lentement, un petit tour sur la place, le jeune homme cherchant à remettre son billet doux à la dame; puis le jeune homme, d'une main, montre quelque chose en l'air au vieux monsieur, et, de l'autre main, passe le billet à la jeune dame.

MORALÈS.

III

Ils font ensemble quelques pas;
Notre amoureux, levant le bras,
Fait voir au mari quelque chose,
Et le mari, toujours morose,
Regarde en l'air... Le tour est fait,
Car la dame a pris le billet.

Ha! ha! ha! ha!

Et voilà!

On voit comment ça tournera!

TOUS, riant.

Ha! ha! ha! ha!

On voit comment ça tournera!

On entend au loin une marche militaire, clairons et fifres : c'est la garde montante qui arrive. Le vieux monsieur et le jeune homme échangent une cordiale poignée de main; salut respectueux du jeune homme à la jeune dame. — Un officier sort du corps de garde, suivi de soldats qui vont prendre leurs lances et se rangent en ligne, à gauche. — Les passants, à droite, forment un groupe pour assister à la parade. — La marche militaire se rapproche, se rapproche... La garde montante débouche enfin, venant de la gauche, au fond, et traverse

le pont, deux clairons et deux fifres d'abord ; puis une bande de petits gamins qui s'efforcent de faire de grandes enjambées pour marcher au pas des dragons ; — aussi petits que possible, ces enfants ; — derrière les enfants, le lieutenant Zuniga et le brigadier don José, puis les dragons avec leurs lances.

SCÈNE II

LES MÊMES, JOSÉ, LE LIEUTENANT.

CHŒUR DES GAMINS

Avec la garde montante
 Nous arrivons, nous voilà !
 Sonne, trompette éclatante !
 Ta ra ta ta, ta ra ta ta !...
 Nous marchons, la tête haute,
 Comme de petits soldats,
 Marquant, sans faire de faute,
 Une!... deux!... marquant le pas ;
 Les épaules en arrière
 Et la poitrine en dehors,
 Les bras de cette manière
 Tombant tout le long du corps...
 Avec la garde montante
 Nous arrivons, nous voilà !
 Sonne, trompette éclatante !
 Ta ra ta ta, ta ra ta ta !

La garde montante va se ranger à droite, en face de la garde descendante. — Dès que les petits gamins, qui se sont arrêtés à droite devant les curieux, ont fini de chanter, les officiers se saluent de l'épée ; puis ils causent à voix basse. — On relève les factionnaires.

MORALÈS, à don José.

Il y a une jolie fille qui est venue te demander. Elle a dit qu'elle reviendrait...

JOSÉ.

Une jolie fille?...

MORALÈS.

Oui, et gentiment habillée : une jupe bleue, des nattes tombant sur les épaules...

JOSÉ.

C'est Micaëla... Ce ne peut être que Micaëla...

MORALÈS.

Elle n'a pas dit son nom.

Les factionnaires sont relevés. Sonneries des clairons. La garde descendante passe devant la garde montante. — Les gamins en troupe reprennent derrière les clairons et les fifres de la garde descendante la place qu'ils occupaient derrière les clairons et les fifres de la garde montante.

REPRISE DU CHŒUR DES GAMINS

Et la garde descendante
Rentre chez elle et s'en va.
Sonne, trompette éclatante!
Ta ra ta ta, ta ra ta ta!...
Nous partons, la tête haute,
Comme de petits soldats,
Marquant, sans faire de faute,
Une!... deux!... marquant le pas;
Les épaules en arrière
Et la poitrine en dehors,
Les bras de cette manière
Tombant tout le long du corps...
Et la garde descendante
Rentre chez elle et s'en va.
Sonne, trompette éclatante!
Ta ra ta ta, ta ra ta ta!

Soldats, gamins et curieux s'éloignent par le fond : chœur, fifres et clairons vont diminuant. — L'officier de la garde montante, pendant ce temps, passe silencieusement l'inspection de ses hommes. — Quand le chœur des gamins et les fifres ont cessé de se faire entendre, le lieutenant dit : « **Présentez lances!... Haut lances!... Rompez les rangs!...** » Les dragons vont tous déposer leurs lances au râtelier, puis ils entrent dans le corps de garde. Don José et le lieutenant restent seuls en scène.

SCÈNE III

LE LIEUTENANT, JOSÉ.

LE LIEUTENANT.

Dites-moi, brigadier...

JOSÉ, se levant.

Mon lieutenant?...

LE LIEUTENANT.

Je ne suis dans le régiment que depuis deux jours, et jamais je n'étais venu à Séville... Qu'est-ce que c'est que ce grand bâtiment?

JOSÉ.

C'est la manufacture de tabacs.

LE LIEUTENANT.

Ce sont des femmes qui travaillent là?...

JOSÉ.

Oui, mon lieutenant. Elles n'y sont pas maintenant ; tout à l'heure, après leur dîner, elles vont revenir... Et je vous répons qu'alors il y aura du monde pour les voir passer!

LE LIEUTENANT.

Elles sont beaucoup?

JOSÉ.

Ma foi, elles sont bien quatre ou cinq cents qui roulent des cigares dans une grande salle...

LE LIEUTENANT.

Ce doit être curieux.

JOSÉ.

Oui, mais les hommes ne peuvent pas entrer dans cette salle sans une permission...

LE LIEUTENANT.

Ah!

JOSÉ.

Parce que, lorsqu'il fait chaud, ces ouvrières se mettent à leur aise, surtout les jeunes.

LE LIEUTENANT.

Il y en a de jeunes?

JOSÉ.

Mais oui, mon lieutenant!

LE LIEUTENANT.

Et de jolies?

JOSÉ, en riant.

Je le suppose... Mais, à vous dire vrai, et, bien que j'aie été de garde ici plusieurs fois déjà, je n'en suis pas bien sûr, car je ne les ai jamais beaucoup regardées.

LE LIEUTENANT.

Allons donc!...

JOSÉ.

Que voulez-vous?... ces Andalouses me font peur. Je ne suis pas fait à leurs manières... toujours à railler... jamais un mot de raison...

LE LIEUTENANT.

Et puis nous avons un faible pour les jupes bleues et pour les nattes tombant sur les épaules...

JOSÉ, riant.

Ah! mon lieutenant a entendu ce que me disait Moralès?...

LE LIEUTENANT.

Oui.

JOSÉ.

Je ne le nierai pas... la jupe bleue, les nattes... c'est le costume de la Navarre... ça me rappelle le pays...

LE LIEUTENANT.

Vous êtes Navarrais?

JOSÉ.

Et vieux chrétien. Don José Lizzarabengoa... c'est mon nom... On voulait que je fusse d'église, et l'on m'a fait étudier. Mais je ne profitais guère : j'aimais

trop jouer à la paume... Un jour que j'avais gagné, un gars de l'Alava me chercha querelle; j'eus encore l'avantage... mais cela m'obligea de quitter le pays. Je me fis soldat!... Je n'avais plus mon père; ma mère me suivit et vint s'établir à dix lieues de Séville... avec la petite Micaëla... C'est une orpheline que ma mère a recueillie, et qui n'a pas voulu se séparer d'elle...

LE LIEUTENANT.

Et quel âge a-t-elle, la petite Micaëla?

JOSÉ.

Dix-sept ans.

LE LIEUTENANT, riant.

Il fallait dire cela tout de suite!... Je comprends maintenant pourquoi vous ne pouvez pas me dire si les ouvrières de la manufacture sont jolies ou laides...

La cloche de la manufacture se fait entendre.

JOSÉ.

Voici la cloche qui sonne, mon lieutenant, et vous allez pouvoir juger par vous-même... Quant à moi, je vais faire une chaîne pour attacher mon épinglette.

SCÈNE IV

JOSÉ, SOLDATS, JEUNES GENS
et CIGARIÈRES.

La place se remplit de jeunes gens qui viennent se placer sur le passage des cigarières. — Les soldats sortent du poste. — José s'assied sur une chaise et reste là, fort indifférent à toutes ces allées et venues, travaillant à sa chaîne.

CHŒUR

La cloche a sonné; nous, des ouvrières
Nous venons ici guetter le retour;
Et nous vous suivrons, brunes cigarières,
En vous murmurant des propos d'amour.

A ce moment, paraissent les cigarières, la cigarette aux lèvres. Elles passent sous le pont et descendent lentement en scène.

LES SOLDATS.

Voyez-les... regards impudents,
 Mine coquette,
 Fumant toutes du bout des dents
 La cigarette!

LES CIGARIÈRES.

Dans l'air nous suivons des yeux
 La fumée,
 Qui vers les cieux
 Monte, monte parfumée;
 Dans l'air nous suivons des yeux
 La fumée,
 La fumée,
 La fumée,
 La fumée...

Cela monte doucement
 A la tête;
 Cela vous met gentiment
 L'âme en fête...
 Dans l'air nous suivons des yeux
 La fumée,
 Etc.
 Le doux parler des amants,
 C'est fumée;
 Leurs transports et leurs serments,
 C'est fumée...
 Dans l'air nous suivons des yeux
 La fumée,
 Etc.

LES JEUNES GENS, aux cigarières.

Sans faire les cruelles,
 Écoutez-nous, les belles,
 Vous que nous adorons
 Que nous idolâtrons!

LES CIGARIÈRES en riant.

Le doux parler des amants,
 C'est fumée;
 Leurs transports et leurs serments,
 C'est fumée...
 Dans l'air nous suivons des yeux
 La fumée,
 Etc.

SCÈNE V

LES MÊMES, CARMEN.

LES SOLDATS.

Nous ne voyons pas la Carmencita...

LES CIGARIÈRES et LES JEUNES GENS.

La voilà!

Voilà la Carmencita!

Entre Carmen. — Absolument le costume et l'entrée indiqués par Mérimée : — elle a un bouquet de cassie à son corsage et une fleur de cassie dans le coin de la bouche. — Trois ou quatre jeunes gens entrent avec Carmen; ils la suivent, l'entourent, lui parlent; elle minaude et caquette avec eux. — José lève la tête; il regarde Carmen, puis se remet à travailler tranquillement à sa chaîne.

LES JEUNES GENS, entrés avec Carmen.

Carmen, sur tes pas nous nous pressons tous;
Carmen, sois gentille : au moins réponds-nous
Et dis-nous quel jour tu nous aimeras.

CARMEN, les regardant.

Quand je vous aimerai?... ma foi, je ne sais pas...
Peut-être jamais, peut-être demain;
Mais pas aujourd'hui, c'est certain!

L'amour est un oiseau rebelle
Que nul ne peut apprivoiser,
Et c'est bien en vain qu'on l'appelle
S'il lui convient de refuser.
Rien n'y fait, menace ou prière;
L'un parle bien, l'autre se tait,
Et c'est l'autre que je préfère;
Il n'a rien dit, mais il me plaît.

L'amour est enfant de Bohême,
Il n'a jamais connu de loi;
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime;
Si je t'aime, prends garde à toi!...

L'oiseau que tu croyais surprendre
 Battit de l'aile et s'envola...
 L'amour est loin, tu peux l'attendre ;
 Tu ne l'attends plus, il est là...
 Tout autour de toi, vite, vite,
 Il vient, s'en va, puis il revient...
 Tu crois le tenir, il t'évite ;
 Tu veux l'éviter, il te tient.

L'amour est enfant de Bohême,
 Il n'a jamais connu de loi ;
 Si tu ne m'aimes pas, je t'aime ;
 Si je t'aime, prends garde à toi !

LES JEUNES GENS.

Carmen, sur tes pas nous nous pressons tous ;
 Carmen, sois gentille ; au moins réponds-nous.

Moment de silence. — Les jeunes gens entourent Carmen ; celle-ci les regarde l'un après l'autre, sort du cercle qu'ils forment autour d'elle et s'en va droit à José, qui est toujours occupé de sa chaîne.

CARMEN.

Hé ! compère, qu'est-ce que tu fais là ?

JOSÉ.

Je fais une chaîne avec du fil de laiton, une chaîne pour attacher mon épinglette.

CARMEN, riant.

Ton épinglette, vraiment ! ton épinglette... épinglier de mon âme !...

Elle arrache de son corsage la fleur de cassie et la lance à don José ; il se lève brusquement. — La fleur de cassie est tombée à ses pieds. — Éclat de rire général. — La cloche de la manufacture sonne une deuxième fois ; sortie des ouvrières et des jeunes gens sur la reprise de :

L'amour est enfant de Bohême,
 Etc.

Carmen sort la première en courant et elle entre dans la manufacture.

— Les jeunes gens sortent à droite et à gauche. — Le lieutenant, qui, pendant cette scène, bavardait avec deux ou trois ouvrières, les quitte et rentre dans le poste après que les soldats y sont rentrés.

SCÈNE VI

JOSÉ, seul.

Qu'est-ce que cela veut dire, ces façons-là?... Quelle effronterie!... (En souriant.) Tout ça, parce que je ne faisais pas attention à elle!... Alors, suivant l'usage des femmes et des chats, qui ne viennent pas quand on les appelle et qui viennent quand on ne les appelle pas, elle est venue... (Il regarde la fleur de cassie qui est par terre, à ses pieds; il la ramasse.) Avec quelle adresse elle me l'a lancée, cette fleur!... là, juste entre les deux yeux!... ça m'a fait l'effet d'une balle qui m'arrivait... (Il respire le parfum de la fleur.) Comme c'est fort!... Certainement s'il y a des sorcières, cette fille-là en est une.

Entre Micaëla.

SCÈNE VII

JOSÉ, MICAËLA.

MICAËLA.

Monsieur le brigadier?...

JOSÉ, cachant précipitamment la fleur de cassie.

Quoi?... qu'est-ce que c'est?... Micaëla!... c'est toi...

MICAËLA.

C'est moi!...

JOSÉ.

Et tu viens de là-bas?...

MICAËLA.

Et je viens de là-bas... C'est votre mère qui m'en-voie...

JOSÉ.

Ma mère...

DUO

JOSÉ.

Eh bien, parle... ma mère?...

MICAËLA.

J'apporte de sa part, fidèle messagère,
Cette lettre.

JOSÉ, regardant la lettre.
Une lettre?...

MICAËLA.

Et puis un peu d'argent.

Elle lui remet une petite bourse.

Pour ajouter à votre traitement,
Et puis...

JOSÉ.

Et puis?

MICAËLA.

Et puis?... Vraiment, je n'ose...

Et puis... encore une autre chose,
Qui vaut mieux que l'argent, et qui, pour un bon fils,
Aura sans doute plus de prix.

JOSÉ.

Cette autre chose, quelle est-elle?
Parle donc!

MICAËLA.

Oui, je parlerai;
Ce que l'on m'a donné, je vous le donnerai...
Votre mère avec moi sortait de la chapelle,
Et c'est alors qu'en m'embrassant :
« Tu vas, m'a-t-elle dit, t'en aller à la ville;
La route n'est pas longue; une fois à Séville,
Tu chercheras mon fils, mon José, mon enfant...
Et tu lui diras que sa mère
Songe, nuit et jour, à l'absent...
Qu'elle regrette et qu'elle espère,
Qu'elle pardonne et qu'elle attend...

Tout cela, n'est-ce pas? mignonne,
De ma part tu le lui diras,
Et ce baiser que je te donne,
De ma part tu le lui rendras. •

JOSÉ, très ému.

Un baiser de ma mère?...

MICAËLA.

Un baiser pour son fils.

José, je vous le rends, comme je l'ai promis.

Micaëla se hausse un peu sur la pointe des pieds et donne à José un baiser bien franc, bien maternel. — José, très ému, la laisse faire. Il la regarde bien dans les yeux. — Un moment de silence.

JOSÉ, continuant de regarder Micaëla.

Ma mère, je la vois... je revois mon village...
Souvenirs d'autrefois, souvenirs du pays!
Vous remplissez mon cœur de force et de courage,
O souvenirs chéris!
Souvenirs d'autrefois! souvenirs du pays!

ENSEMBLE

JOSÉ.

Ma mère, je la vois, etc.

MICAËLA.

Sa mère, il la revoit, etc.

JOSÉ, les yeux fixés sur la manufacture.

Qui sait de quel démon j'allais être la proie!...
Même de loin, ma mère me défend,
Et ce baiser qu'elle m'envoie
Écarte le péril et sauve son enfant.

MICAËLA.

Quel démon? quel péril? je ne comprends pas bien...
Que veut dire cela?

JOSÉ.

Rien! rien!
Parlons de toi, la messagère;
Tu vas retourner au pays...

MICAËLA.

Ce soir même, et demain je verrai votre mère.

JOSÉ.

Eh bien! tu lui diras que José, que son fils...
Que son fils l'aime et la vénère,

Et qu'il se conduit aujourd'hui
 En bon sujet pour que sa mère
 Là-bas soit contente de lui.
 Tout cela, n'est-ce pas? mignonne,
 De ma part, tu le lui diras;
 Et ce baiser que je te donne,
 De ma part tu le lui rendras.

Il l'embrasse.

MICAËLA.

Oui, je vous le promets... de la part de son fils,
 José, je le rendrai, comme je l'ai promis.

REPRISE DE L'ENSEMBLE

JOSÉ.

MICAËLA.

Ma mère, je la vois, etc... Sa mère, il la revoit, etc...

JOSÉ.

Attends un peu, maintenant... je vais lire sa lettre...

MICAËLA.

J'attendrai, monsieur le brigadier, j'attendrai...

JOSÉ, baisant la lettre avant de commencer à lire.

Ah!... (Lisant.) « Continue à te bien conduire, mon enfant!... On t'a promis de te faire maréchal des logis : peut-être alors pourras-tu quitter le service, te faire donner une petite place et revenir près de moi. Je commence à me faire bien vieille. Tu reviendrais près de moi et tu te marierais... Nous n'aurions pas, je pense, grand'peine à te trouver une femme, et je sais bien, quant à moi, celle que je te conseillerais de choisir : c'est tout justement celle qui te porte ma lettre... Il n'y en a pas de plus sage ni de plus gentille... »

MICAËLA, l'interrompant.

Il vaut mieux que je ne sois pas là!...

JOSÉ.

Pourquoi donc?...

MICAËLA, troublée.

Je viens de me rappeler que votre mère m'a chargée

de quelques petits achats... je vais m'en occuper tout de suite.

JOSÉ.

Attends un peu, j'ai fini...

MICAËLA.

Vous finirez quand je ne serai plus là...

JOSÉ.

Mais la réponse?...

MICAËLA.

Je reviendrai la prendre avant mon départ et je la porterai à votre mère... Adieu!

JOSÉ.

Micaëla!

MICAËLA.

Non, non... je reviendrai, j'aime mieux cela... je reviendrai...

Elle sort.

SCÈNE VIII

JOSÉ, puis LES OUVRIÈRES, LE LIEUTENANT
SOLDATS.

JOSÉ, lisant.

« Il n'y en a pas de plus sage ni de plus gentille... il n'y en a pas surtout qui t'aime davantage... et si tu voulais... » Oui, ma mère, oui, je ferai ce que tu désires... j'épouserai Micaëla... Et quant à cette bohémienne, avec ses fleurs qui ensorcellent...

Au moment où il va arracher les fleurs de sa veste, grande rumeur dans l'intérieur de la manufacture. — Entre le lieutenant suivi des soldats.

LE LIEUTENANT.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qui arrive?...

Les ouvrières sortent rapidement et en désordre.

ACTE PREMIER.

409

CHŒUR DES CIGARIÈRES

Au secours! n'entendez-vous pas?
Au secours, messieurs les soldats!

PREMIER GROUPE DE FEMMES.

C'est la Carmencita!

DEUXIÈME GROUPE DE FEMMES.

Non pas, ce n'est pas elle!

PREMIER GROUPE.

C'est elle!

DEUXIÈME GROUPE.

Pas du tout!

PREMIER GROUPE.

Si fait! dans la querelle
Elle a porté les premiers coups.

TOUTES LES FEMMES, entourant le lieutenant.

Ne les écoutez pas, monsieur, écoutez-nous!

PREMIER GROUPE, tirant l'officier d'un côté.

La Manuelita disait
Et répétait à voix haute
Qu'elle achèterait sans faute
Un âne qui lui plaisait...

DEUXIÈME GROUPE, même jeu.

Alors la Carmencita,
Raillieuse à son ordinaire,
Dit : « Un âne, pourquoi faire?
Un balai te suffira! »

PREMIER GROUPE.

Manuelita riposta
Et dit à sa camarade :
« Pour certaine promenade,
Mon âne te servira... »

DEUXIÈME GROUPE.

« Et, ce jour-là, tu pourras
A bon droit faire la fière;

Deux laquais suivront derrière,
T'émouchant à tour de bras... »

TOUTES LES FEMMES.
Là-dessus, toutes les deux
Se sont prises aux cheveux!

LE LIEUTENANT.
Au diable tout ce bavardage!...

A José.

Prenez, José, deux hommes avec vous
Et voyez là dedans qui cause ce tapage.

José prend deux hommes avec lui et pénètre dans la manufacture.
Pendant ce temps, les femmes se pressent, se disputent entre elles.

PREMIER GROUPE.
C'est la Carmencita!

DEUXIÈME GROUPE.
Non! non! écoutez-nous!

LE LIEUTENANT, assourdi.
Holà! holà!
Éloignez-moi toutes ces femmes-là.

TOUTES LES FEMMES.
Écoutez-nous! écoutez-nous!

LES SOLDATS repoussent les femmes et les écartent.

Tout doux! tout doux!
Éloignez-vous et taisez-vous!

LES FEMMES.
Écoutez-nous! Écoutez-nous!

LES SOLDATS.
Tout doux!

Les cigarières glissent entre les mains des soldats qui cherchent à les écarter. — Elles se précipitent sur le lieutenant et reprennent le chœur.

PREMIER GROUPE.
La Manuelita disait...
Etc.

DEUXIÈME GROUPE.

Alors la Carmencita...
Etc.

LES SOLDATS, repoussant encore une fois les femmes.

Tout doux! tout doux!
Éloignez-vous et taisez-vous!

Les soldats réussissent enfin à repousser les cigarières; elles sont maintenues à distance, autour de la place, par une haie. Carmen paraît, sur la porte de la manufacture, amenée par José, suivie par deux soldats.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CARMEN.

LE LIEUTENANT.

Voyons, brigadier... Maintenant que nous avons un peu de silence... Qu'est-ce que vous avez trouvé là dedans?...

JOSÉ.

J'ai d'abord trouvé trois cents femmes, criant, hurlant, gesticulant, faisant un tapage à ne pas entendre Dieu tonner... D'un côté, il y en avait une, les quatre fers en l'air, qui criait : « Confession! confession!... je suis morte... » Elle avait sur la figure un X qu'on venait de lui marquer en deux coups de couteau... En face de la blessée, j'ai vu...

Il s'arrête, sur un regard de Carmen.

LE LIEUTENANT.

Eh bien?...

JOSÉ.

J'ai vu mademoiselle...

LE LIEUTENANT.

Mademoiselle Carmencita?

JOSÉ.

Oui, mon lieutenant...

LE LIEUTENANT.

Et qu'est-ce qu'elle disait, mademoiselle Carmencita ?

JOSÉ.

Elle ne disait rien, mon lieutenant ; elle serrait les dents et roulait des yeux comme un caméléon.

CARMEN.

On m'avait provoquée... je n'ai fait que me défendre... Monsieur le brigadier vous le dira... (A José.) N'est-ce pas, monsieur le brigadier ?

JOSÉ, après un moment d'hésitation.

Tout ce que j'ai pu comprendre, au milieu du bruit, c'est qu'une discussion s'était élevée entre ces deux dames, et qu'à la suite de cette discussion, mademoiselle, avec le couteau dont elle coupait le bout des cigares, avait commencé à dessiner des croix de Saint-André sur le visage de sa camarade... (Le lieutenant regarde Carmen ; celle-ci, après un regard à José et un très léger haussement d'épaules, est redevenue impassible.) Le cas m'a paru clair. J'ai prié mademoiselle de me suivre... Elle a d'abord fait un mouvement comme pour résister... puis elle s'est résignée... et m'a suivi, douce comme un mouton !

LE LIEUTENANT.

Et la blessure de l'autre femme ?

JOSÉ.

Très légère, mon lieutenant : deux balafres à fleur de peau.

LE LIEUTENANT, à Carmen.

Eh bien, la belle ! vous avez entendu le brigadier?... (A José.) Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez dit la vérité.

JOSÉ.

Foi de Navarrais, mon lieutenant!

Carmen se retourne brusquement et regarde encore une fois José.

LE LIEUTENANT, à Carmen.

Eh bien!... vous avez entendu?... Avez-vous quelque chose à répondre?... parlez, j'attends...

Carmen, au lieu de répondre, se met à fredonner.

CARMEN, chantant.

Coupe-moi, brûle-moi, je ne te dirai rien;
Je brave tout, le feu, le fer et le ciel même...

LE LIEUTENANT.

Ce ne sont pas des chansons que je te demande, c'est une réponse.

CARMEN, chantant.

Mon secret, je le garde, et je le garde bien;
J'en aime un autre et meurs en disant que je l'aime.

LE LIEUTENANT.

Ah! ah! nous le prenons sur ce ton-là?... (A José.) Ce qui est sûr, n'est-ce pas? c'est qu'il y a eu des coups de couteau, et que c'est elle qui les a donnés... (En ce moment, cinq ou six femmes, à droite, réussissent à forcer la ligne des factionnaires et se précipitent sur la scène en criant : « **Oui, oui, c'est elle!**... » Une de ces femmes se trouve près de Carmen : celle-ci lève la main et veut se jeter sur la femme; José arrête Carmen. Les soldats écartent les femmes et les repoussent, cette fois, tout à fait hors de la scène. Quelques sentinelles continuent à rester en vue, gardant les abords de la place.) — (S'adressant à Carmen.) Eh! eh! vous avez la main leste décidément. (Aux soldats.) Trouvez-moi une corde.

Moment de silence, pendant lequel Carmen se remet à fredonner de la façon la plus impertinente en regardant l'officier.

UN SOLDAT, apportant une corde.

Voilà, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT, à José.

Prenez... et attachez-moi ces deux jolies mains. (Carmen,

sans faire la moindre résistance, tend en souriant ses deux mains à José.) C'est dommage, vraiment, car elle est gentille... Mais, si gentille que vous soyez, vous n'en irez pas moins faire un tour à la prison. Vous pourrez y chanter vos chansons de Bohémienne; le porte-clefs vous dira ce qu'il en pense... (Les mains de Carmen sont liées; on la fait asseoir sur un escabeau devant le corps de garde. Elle reste là immobile, les yeux à terre.) Je vais écrire l'ordre. (A José.) C'est vous qui la conduirez...

SCENE X

CARMEN, JOSÉ.

Un petit moment de silence. — Carmen lève les yeux et regarde José. Celui-ci se détourne, s'éloigne de quelques pas, puis revient à Carmen, qui le regarde toujours.

CARMEN.

Où me conduirez-vous?

JOSÉ.

A la prison, ma pauvre enfant!...

CARMEN.

Hélas! que deviendrai-je? Seigneur officier, ayez pitié de moi... Vous êtes si gentil!... (José ne répond pas, s'éloigne et revient, toujours sous le regard de Carmen.) Cette corde... comme vous l'avez serrée, cette corde!... J'ai les poignets brisés.

JOSÉ, s'approchant de Carmen.

Si elle vous blesse, je puis la desserrer... Le lieutenant m'a dit de vous attacher les mains... il ne m'a pas dit...

Il desserre la corde.

CARMEN, bas.

Laisse-moi m'échapper... Je te donnerai un morceau

de la *bar lachi*, une petite pierre qui te fera aimer de toutes les femmes.

JOSÉ, s'éloignant.

Nous ne sommes pas ici pour dire des balivernes... Il faut aller à la prison. C'est la consigne, et il n'y a pas de remède.

Silence.

CARMEN.

Tout à l'heure vous avez dit : Foi de Navarrais!... Vous êtes des Provinces?...

JOSÉ.

Je suis d'Elizondo...

CARMEN.

Et moi d'Etchalar...

JOSÉ, s'arrêtant.

D'Etchalar!... c'est à quatre heures d'Elizondo, Etchalar.

CARMEN.

Oui, c'est là que je suis née... J'ai été emmenée par des bohémiens à Séville. Je travaillais à la manufacture pour gagner de quoi retourner en Navarre, près de ma pauvre mère qui n'a que moi pour soutien... On m'a insultée parce que je ne suis pas de ce pays de filous, de marchands d'oranges pourries, et ces coquines se sont mises contre moi parce que je leur ai dit que tous leurs Jacques de Séville avec leurs couteaux ne feraient pas peur à un gars de chez nous avec son béret bleu et son *maquila*... Camarade, mon ami, ne ferez-vous rien pour une payse?

JOSÉ.

Vous êtes Navarraise? vous!...

CARMEN.

Sans doute!...

JOSÉ.

Allons donc!... il n'y a pas un mot de vrai... vos yeux seuls, votre bouche, votre teint... Tout vous dit bohémienne...

CARMEN.

Bohémienne, tu crois?

JOSÉ.

J'en suis sûr...

CARMEN.

Au fait, je suis bien bonne de me donner la peine de mentir... Oui, je suis bohémienne, mais tu n'en feras pas moins ce que je te demande... Tu le feras parce que tu m'aimes...

JOSÉ.

Moi!

CARMEN.

Eh! oui, tu m'aimes... ne me dis pas non, je m'y connais!... tes regards, la façon dont tu me parles... Et cette fleur que tu as gardée... oh! tu peux la jeter maintenant... cela n'y fera rien : elle est restée assez de temps sur ton cœur; le charme a opéré...

JOSÉ, avec colère.

Ne me parle plus, tu entends! je te défends de me parler...

CARMEN.

C'est très bien, seigneur officier, c'est très bien... Vous me défendez de parler, je ne parlerai plus...

Elle regarde José, qui recule.

FINALE

CARMEN.

Près de la porte de Séville,
Chez mon ami Lillas Pastia,
J'irai danser la séguedille
Et boire du manzanilla!...

Oui, mais toute seule on s'ennuie,
Et les vrais plaisirs sont à deux;
Donc, pour me tenir compagnie,
J'emmènerai mon amoureux...
Mon amoureux! il est au diable :
Je l'ai mis à la porte hier...
Mon pauvre cœur, très consolable,
Mon cœur est libre comme l'air...
J'ai des galants à la douzaine,
Mais ils ne sont pas à mon gré;
Voici la fin de la semaine :
Qui veut m'aimer, je l'aimerai.
Qui veut mon âme elle est à prendre...
Vous arrivez au bon moment :
Je n'ai guère le temps d'attendre,
Car avec mon nouvel amant...
Près de la porte de Séville,
Chez mon ami Lillas Pastia,
J'irai danser la séguedille
Et boire du manzanilla.

JOSÉ.

Tais-toi!... Je t'avais dit de ne pas me parler...

CARMEN.

Je ne te parle pas... je chante pour moi-même,
Et je pense... il n'est pas défendu de penser...
Je pense à certain officier,
A certain officier qui m'aime,
Et que, l'un de ces jours, je pourrais bien aimer...

JOSÉ.

Carmen!...

CARMEN.

Mon officier n'est pas un capitaine,
Pas même un lieutenant... il n'est que brigadier...
Mais c'est assez pour une bohémienne,
Et je daigne m'en contenter !

JOSÉ, déliant la corde qui attache les mains de Carmen.

Carmen, je suis comme un homme ivre...
Si je cède, si je me livre,
Ta promesse, tu la tiendras...
Si je t'aime, tu m'aimeras...

CARMEN (à peine chanté, murmuré).
 Près de la porte de Séville,
 Chez mon ami Lillas Pastia,
 Nous danserons la séguedille
 Et boirons du manzanilla.

JOSÉ.

Parlé.

Le lieutenant!... Prenez garde.

Carmen va se replacer sur son escabeau, les mains derrière le dos.
 Rentre le lieutenant.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE LIEUTENANT,
 puis LES OUVRIERS, LES SOLDATS,
 LES BOURGEOIS.

LE LIEUTENANT.

Voici l'ordre... partez et faites bonne garde...

CARMEN, bas, à José.

Sur le pont je te pousserai
 Aussi fort que je le pourrai...

Laisse-toi renverser... le reste me regarde!

Elle se place entre les deux dragons, — José à côté d'elle. — Les femmes et les bourgeois, pendant ce temps, sont rentrés en scène, toujours maintenus à distance par les dragons. — Carmen traverse la scène de gauche à droite, allant vers le pont et chantant :

L'amour est enfant de Bohême,
 Il n'a jamais connu de loi;
 Si tu ne m'aimes pas, je t'aime;
 Si je t'aime, prends garde à toi!...

En arrivant à l'entrée du pont, à droite, Carmen pousse José qui se laisse renverser... Confusion, désordre : Carmen s'enfuit... Arrivée au milieu du pont, elle s'arrête un instant, jette sa corde à la volée par-dessus le parapet, et se sauve pendant que sur la scène, avec de grands éclats de rire, les cigarières entourent le lieutenant.

ACTE DEUXIÈME

La taverne de Lillas-Pastia. — Tables à droite et à gauche. — C'est la fin d'un dîner : le couvert est en désordre ; officiers et bohémiennes fument des cigarettes. — Deux bohémiens râclent de la guitare dans un coin de la taverne et deux bohémiennes, au milieu de la scène, dansent. — Carmen est assise, regardant danser les bohémiennes ; le lieutenant lui parle bas, mais elle ne fait aucune attention à lui. Elle se lève tout à coup et se met à chanter.

SCÈNE PREMIÈRE

CARMEN, LE LIEUTENANT, MORALÈS,
FRASQUITA, MERCÉDÈS
OFFICIERS et BOHÉMIENNES.

CARMEN.

I

Les tringles des sistres tintaient
Avec un éclat métallique,
Et, sur cette étrange musique,
Les *zingarellas* se levaient ;
Tambours de basque allaient leur train,
Et les guitares forcenées
Grinçaient sous des mains obstinées...
Même chanson, même refrain,
La la la la la !

Sur ce refrain, les bohémiennes dansent. Mercédès et Frasquita reprennent avec Carmen « La la la la la ! »

II

Les anneaux de cuivre et d'argent
Reluisaient sur les peaux bistrées ;

CARMEN.

D'orange ou de rouge zébrées,
 Les étoffes flottaient au vent;
 La danse au chant se mariait,
 D'abord indécise et timide,
 Plus vive ensuite et plus rapide...
 Cela montait, montait, montait!...
 La la la la la la!

TOUTES LES TROIS.

La la la la la la.

III

Les bohémiens à tour de bras,
 De leurs instruments faisaient rage,
 Et cet éblouissant tapage
 Ensorcelait les *zingaras!*
 Sous le rythme de la chanson,
 Ardentes, folles, enfiévrées,
 Elles se laissaient, enivrées,
 Emporter par le tourbillon!
 La la la la la la!

TOUTES LES TROIS.

La la la la la la.

Mouvement de danse très rapide, très violent. — Carmen elle-même danse et vient, avec les dernières notes de l'orchestre, tomber haletante sur un banc. — Après la danse, Lillas Pastia se met à tourner autour des officiers, d'un air embarrassé.

LE LIEUTENANT.

Vous avez quelque chose à nous dire, maître Lillas Pastia?

PASTIA.

Mon Dieu, messieurs...

MORALÈS.

Parle, voyons...

PASTIA.

Il commence à se faire tard... et je suis, plus que personne, obligé d'observer les règlements, monsieur le corrégidor étant assez mal disposé à mon égard... je ne sais pas pourquoi il est mal disposé...

LE LIEUTENANT.

Je le sais très bien, moi. C'est parce que ton auberge est le rendez-vous ordinaire de tous les contrebandiers de la province.

PASTIA.

Que ce soit pour cette raison ou pour une autre, je suis obligé de prendre garde... Or, je vous le répète, il commence à se faire tard.

MORALÈS.

Cela veut dire que tu nous mets à la porte!...

PASTIA.

Oh! non, messieurs les officiers... oh! non... je vous fais seulement observer que mon auberge devrait être fermée depuis dix minutes...

LE LIEUTENANT.

Dieu sait ce qui s'y passe dans ton auberge, une fois qu'elle est fermée!...

PASTIA.

Oh! mon lieutenant!...

LE LIEUTENANT.

Enfin, nous avons encore, avant l'appel, le temps d'aller passer une heure au théâtre... Vous y viendrez avec nous, n'est-ce pas, les belles?

Pastia fait signe aux bohémiennes de refuser.

FRASQUITA.

Non, messieurs les officiers, non... nous restons ici, nous.

LE LIEUTENANT.

Comment! vous ne viendrez pas?...

MERCÉDÈS.

C'est impossible...

CARMEN.

MORALÈS.

Mercédès!...

MERCÉDÈS.

Je regrette...

MORALÈS.

Frasquita!...

FRASQUITA.

Je suis désolée...

LE LIEUTENANT.

Mais toi, Carmen, je suis bien sûr que tu ne refuseras pas...

CARMEN.

C'est ce qui vous trompe, mon lieutenant!... je refuse, et encore plus nettement qu'elles deux, si c'est possible!...

Pendant que le lieutenant parle à Carmen, deux autres officiers essayent de fléchir Frasquita et Mercédès.

LE LIEUTENANT.

Tu m'en veux?

CARMEN.

Pourquoi vous en voudrais-je?

LE LIEUTENANT.

Parce qu'il y a un mois, j'ai eu la cruauté de t'envoyer à la prison...

CARMEN, comme si elle ne se rappelait pas.

A la prison?...

LE LIEUTENANT.

J'étais de service : je ne pouvais pas faire autrement.

CARMEN, même jeu.

A la prison?... je ne me souviens pas d'être allée à la prison...

LE LIEUTENANT.

Je sais, pardieu! bien que tu n'y es pas allée... le

brigadier qui était chargé de te conduire ayant jugé à propos de te laisser échapper... et de se faire dégrader et emprisonner pour cela...

CARMEN, sérieuse.

Dégrader et emprisonner?...

LE LIEUTENANT.

Mon Dieu, oui!... on n'a pas voulu admettre qu'une aussi petite main ait été assez forte pour renverser un homme...

CARMEN.

Oh!

LE LIEUTENANT.

Cela n'a pas paru naturel...

CARMEN.

Et ce pauvre garçon est redevenu simple soldat?...

LE LIEUTENANT.

Oui... et il a passé un mois en prison...

CARMEN.

Mais il en est sorti?

LE LIEUTENANT.

Depuis hier seulement!

CARMEN, faisant claquer ses castagnettes.

Tout est bien, puisqu'il en est sorti, tout est bien!

LE LIEUTENANT.

A la bonne heure! tu te consoles vite...

CARMEN, à part.

Et j'ai raison... (Haut.) Si vous m'en croyez, vous ferez comme moi : vous voulez nous emmener, nous ne voulons pas vous suivre... vous vous consolerez...

MORALÈS.

Il faudra bien!

La scène est interrompue par un chœur chanté dans la coulisse.

CHŒUR

Vivat! vivat le torero!
 Vivat! vivat Escamillo!
 Jamais homme intrépide
 N'a, par un coup plus beau,
 D'une main plus rapide,
 Terrassé le taureau!
 Vivat! vivat le torero!
 Vivat! vivat Escamillo!...

LE LIEUTENANT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MERCÉDÈS.

Une promenade aux flambeaux...

MORALÈS.

Et qui promène-t-on?

FRASQUITA.

Je le reconnais... c'est Escamillo... un torero qui s'est fait remarquer aux dernières courses de Grenade et qui promet d'égaliser la gloire de Montès et de Pepo Illo...

MORALÈS.

Pardieu, il faut le faire venir... nous boirons en son honneur!

LE LIEUTENANT.

C'est cela!... je vais l'inviter... (Il va à la fenêtre.) Monsieur le torero... voulez-vous nous faire l'amitié de monter ici? vous y trouverez des gens qui aiment fort tous ceux qui, comme vous, ont de l'adresse et du courage... (Quittant la fenêtre.) Il vient...

PASTIA, suppliant.

Messieurs les officiers, je vous avais dit...

LE LIEUTENANT.

Ayez la bonté de nous laisser tranquille, maître Lillas Pastia, et faites-nous apporter de quoi boire...

REPRISE DU CHŒUR

Vivat! vivat le torero!
Vivat! vivat Escamillo!

Paraît Escamillo.

SCÈNE II

LES MÊMES, ESCAMILLO.

LE LIEUTENANT.

Ces dames et nous, vous remercions d'avoir accepté notre invitation... Nous n'avons pas voulu vous laisser passer sans boire avec vous au grand art de la tauro-machie.

ESCAMILLO.

Messieurs les officiers, je vous remercie.

I

Votre toast... je peux vous le rendre,
Señors, car avec les soldats
Les toreros peuvent s'entendre :
Pour plaisir ils ont les combats!...
Le cirque est plein, c'est jour de fête,
Le cirque est plein du haut en bas.
Les spectateurs perdant la tête
S'interpellent à grands fracas :
Apostrophes, cris et tapage
Poussés jusques à la fureur,
Car c'est la fête du courage,
C'est la fête des gens de cœur...
Toréador, en garde!
Et songe en combattant
Qu'un œil noir te regarde
Et que l'amour t'attend.

TOUT LE MONDE.

Toréador, en garde!

Etc.

Entre les deux couplets, Carmen remplit le verre d'Escamillo.

II

Tout à coup l'on a fait silence ;
 Plus de cris ! que se passe-t-il ?
 C'est l'instant, le taureau s'élançe
 En bondissant hors du toril...
 Il entre, il frappe, un cheval roule
 En entraînant un picador :
 « *Bravo, toro!*... » hurle la foule,
 Le taureau va, vient, frappe encor...
 En secouant ses banderilles,
 Il court : le cirque est plein de sang ;
 On se sauve, on franchit les grilles...
 Allons ! c'est ton tour maintenant.
 Toréador, en garde !
 Et songe en combattant
 Qu'un œil noir te regarde
 Et que l'amour t'attend.

TOUT LE MONDE.

Toréador, en garde !
 Etc.

On boit, on échange des poignées de main avec le toréador.

PASTIA.

Messieurs les officiers, je vous en prie...

LE LIEUTENANT.

C'est bien, c'est bien, nous partons...

Les officiers se préparent à partir. — Escamillo se trouve
 près de Carmen.

ESCAMILLO.

Dis-moi ton nom, et, la première fois que je frappe-
 rai le taureau, ce sera ton nom que je prononcerai.

CARMEN.

Je m'appelle la Carmencita.

ESCAMILLO.

La Carmencita ?

CARMEN.

Carmen, la Carmencita, comme tu voudras.

ESCAMILLO.

Eh bien! Carmen ou la Carmencita, si je m'avisais de t'aimer et d'être aimé de toi, qu'est-ce que tu me répondrais?

CARMEN.

Je répondrais que tu peux m'aimer tout à ton aise, mais que, quant à être aimé de moi pour le moment, il n'y faut pas songer!

ESCAMILLO.

Ah!

CARMEN.

C'est comme ça.

ESCAMILLO.

J'attendrai, alors, et je me contenterai d'espérer...

CARMEN.

Il n'est pas défendu d'attendre et il est toujours agréable d'espérer.

MORALÈS, à Frasquita et à Mercédès.

Vous ne venez pas, décidément?

MERCÉDÈS et FRASQUITA, sur un nouveau signe de Pastia.

Mais non, mais non...

MORALÈS, au lieutenant.

Mauvaise campagne, lieutenant!...

LE LIEUTENANT.

Bah! la bataille n'est pas encore perdue... (Bas, à Carmen.) Écoute-moi, Carmen : puisque tu ne veux pas venir avec nous, c'est moi qui, dans une heure, reviendrai ici...

CARMEN.

Ici?...

LE LIEUTENANT.

Oui, dans une heure... après l'appel.

CARMEN.

Je ne vous conseille pas de revenir...

LE LIEUTENANT, riant.

Je reviendrai tout de même. (Haut.) Nous partons avec vous, torero, et nous nous joindrons au cortège qui vous accompagne.

ESCAMILLO.

C'est un grand honneur pour moi ; je tâcherai de ne pas m'en montrer indigne lorsque je combattrai sous vos yeux.

REPRISE DE L'AIR

Toréador, en garde !
Et songe en combattant,
Etc.

Tout le monde sort, excepté Carmen, Frasquita, Mercédès
et Lillas Pastia.

SCÈNE III

CARMEN, FRASQUITA, MERCÉDÈS,
PASTIA.

FRASQUITA, à Pastia.

Pourquoi étais-tu si pressé de les faire partir et pourquoi nous as-tu fait signe de ne pas les suivre ?

PASTIA.

Le Dancaïre et le Remendado viennent d'arriver... ils ont à vous parler de vos affaires, des affaires d'Égypte.

CARMEN.

Le Dancaïre et le Remendado?...

PASTIA, ouvrant une porte et appelant du geste.

Oui, les voici... tenez...

Entrent le Dancaïre et le Remendado. — Pastia ferme les portes, met les volets, etc., etc.

SCÈNE IV

CARMEN, FRASQUITA, MERCÉDÈS,
LE DANCAÏRE, LE REMENDADO.

FRASQUITA.

Eh bien, les nouvelles?...

LE DANCAÏRE.

Pas trop mauvaises, les nouvelles... Nous arrivons de Gibraltar...

LE REMENDADO.

Jolie ville, Gibraltar!... on y voit des Anglais, beaucoup d'Anglais... de jolis hommes, les Anglais... un peu froids, mais distingués...

LE DANCAÏRE.

Remendado!...

LE REMENDADO.

Patron?...

LE DANCAÏRE, mettant la main sur son couteau.

Vous comprenez?

LE REMENDADO.

Parfaitement, patron!...

LE DANCAÏRE.

Taisez-vous, alors... Nous arrivons de Gibraltar, nous avons arrangé, avec un patron de navire, le débarquement de marchandises anglaises. Nous irons les attendre près de la côte, nous en cacherons une partie dans la

montagne et nous ferons passer le reste... Tous nos camarades ont été prévenus... ils sont ici, cachés... mais c'est de vous trois surtout que nous avons besoin... vous allez partir avec nous...

CARMEN, riant.

Pour quoi faire? pour vous aider à porter des ballots?...

LE REMENDADO.

Oh! non... faire porter des ballots à des dames... ça ne serait pas distingué!...

LE DANCAÏRE, menaçant.

Remendado?

LE REMENDADO.

Oui, patron.

LE DANCAÏRE.

Nous ne vous ferons pas porter de ballots, mais nous avons besoin de vous pour autre chose.

QUINTETTE

LE DANCAÏRE.

Nous avons en tête une affaire...

MERCÉDÈS.

Est-elle bonne, dites-vous?

LE REMENDADO.

Elle est admirable, ma chère;
Mais nous avons besoin de vous.

LES TROIS FEMMES.

De nous?

LES DEUX HOMMES.

De vous.

Car, nous l'avouons humblement
Et très respectueusement,
En matière de tromperie,
De duperie,
De volerie,

Il est toujours bon, sur ma foi,
D'avoir les femmes avec soi,
Et sans elles,
Mes toutes belles.
On ne fait jamais rien
De bien.

LES TROIS FEMMES.

Quoi! sans nous jamais rien
De bien?

LES DEUX HOMMES.

N'êtes-vous pas de cet avis?

LES TROIS FEMMES.

Si fait, je suis
De cet avis.

TOUS LES CINQ.

En matière de tromperie,
De duperie,
De volerie,
Il est toujours bon, sur ma foi,
D'avoir les femmes avec soi,
Et sans elles,
Les toutes belles,
On ne fait jamais rien
De bien.

LE DANCAÏRE.

C'est dit, alors : vous partirez?

MERCÉDÈS et FRASQUITA.

Quand vous voudrez.

LE REMENDADO.

Mais tout de suite!

CARMEN.

Ah! permettez...

A Mercédès et à Frasquita.

S'il vous plaît de partir, partez,
Mais je ne suis pas du voyage;
Je ne pars pas, je ne pars pas!

CARMEN.

LE DANCAÏRE.

Carmen, mon amour, tu viendras,
Et tu n'auras pas le courage
De nous laisser dans l'embarras.

CARMEN.

Je ne pars pas, je ne pars pas!

LE REMENDADO.

Mais au moins la raison, Carmen, tu la diras?

CARMEN.

Je la dirai certainement...
La raison, c'est qu'en ce moment
Je suis amoureuse.

LES DEUX HOMMES, stupéfaits.
Qu'a-t-elle dit?

FRASQUITA.

Elle dit qu'elle est amoureuse.

LES DEUX HOMMES.
Amoureuse!

LES DEUX FEMMES.
Amoureuse!

LES DEUX HOMMES.
Voyons, Carmen, sois sérieuse.

CARMEN.

Amoureuse à perdre l'esprit...

LES DEUX HOMMES.

Certes la chose nous étonne,
Mais ce n'est pas le premier jour
Où vous aurez su, ma mignonne,
Faire marcher de front le devoir et l'amour.

CARMEN.

Mes amis, je serais fort aise
De pouvoir vous suivre ce soir;
Mais, cette fois, ne vous déplaie,
Il faudra que l'amour passe avant le devoir.

ACTE DEUXIÈME.

433

LE DANCAÏRE.

Ce n'est pas là ton dernier mot?

CARMEN.

Pardonnez-moi!

LE REMENDADO.

Carmen, il faut
Que tu te laisses attendrir.

TOUS LES QUATRE.

Il faut venir, Carmen, il faut venir.
Pour notre affaire,
C'est nécessaire...
Car, entre nous...

LES DEUX FEMMES.

Car entre nous...

CARMEN.

Quant à cela, je l'admets avec vous...

REPRISE GÉNÉRALE

En matière de tromperie,
De duperie,
De volerie,
Etc.

LE DANCAÏRE.

En voilà assez!... je t'ai dit qu'il fallait venir, et tu
viendras... je suis le chef...

CARMEN.

Comment dis-tu ça?...

LE DANCAÏRE.

Je te dis que je suis le chef...

CARMEN.

Et tu crois que je t'obéirai?...

LE DANCAÏRE, furieux.

Carmen!...

CARMEN, très calme.

Eh bien?...

VII.

25

LE REMENDADO, se jetant entre le Dancaïre et Carmen.
Je vous en prie... des personnes si distinguées!...

LE DANCAÏRE, envoyant un coup de pied que le Remendado évite.

Attrape ça, toi!...

LE REMENDADO, se redressant.

Patron!...

LE DANCAÏRE.

Qu'est-ce que c'est?...

LE REMENDADO.

Rien, patron!...

LE DANCAÏRE.

Amoureuse... ce n'est pas une raison, cela!...

LE REMENDADO.

Le fait est que ce n'en est pas une... moi aussi, je suis amoureux... et ça ne m'empêche pas de me rendre utile...

CARMEN.

Partez sans moi... j'irai vous rejoindre demain... mais, pour ce soir, je reste...

FRASQUITA.

Je ne t'ai jamais vue comme cela... Qui attends-tu donc?...

CARMEN.

Un pauvre diable de soldat qui m'a rendu service...

MERCÉDÈS.

Ce soldat qui était en prison?

CARMEN.

Oui.

FRASQUITA.

Et à qui, il y a quinze jours, le geôlier a remis de ta

part un pain dans lequel il y avait une pièce d'or et une lime?...

CARMEN, remontant vers la fenêtre.

Oui.

LE DANCAÏRE.

Il s'en est servi, de cette lime?...

CARMEN, remontant vers la fenêtre.

Non.

LE DANCAÏRE.

Tu vois bien! ton soldat aura eu peur d'être puni plus rudement qu'il ne l'avait été; ce soir encore, il aura peur... tu auras beau entr'ouvrir les volets et regarder s'il vient, je parierais qu'il ne viendra pas.

CARMEN.

Ne parie pas, tu perdrais...

On entend dans le lointain la voix de José.

JOSÉ (la voix très éloignée).

Halte-là!

Qui va là?

— Dragon d'Almanza!

— Où t'en vas-tu par là,

Dragon d'Almanza?

— Moi? je m'en vais faire

A mon adversaire

Mordre la poussière.

— S'il en est ainsi,

Passez, mon ami :

Affaire d'honneur,

Affaire de cœur,

Pour nous tout est là,

Dragons d'Almanza!

Pendant qu'il chante, Carmen, le Dancaïre, le Remendado, Mercédès et Frasquita, par les volets entr'ouverts, regardent venir José.

MERCÉDÈS.

C'est un dragon, ma foi!

FRASQUITA.

Et un beau dragon!

LE DANCAÏRE, à Carmen.

Eh bien, puisque tu ne veux venir que demain, sais-tu au moins ce que tu devrais faire?

CARMEN.

Qu'est-ce que je devrais faire!...

LE DANCAÏRE.

Tu devrais décider ton dragon à venir avec toi et à se joindre à nous.

CARMEN.

Ah!... si cela se pouvait!... mais il n'y faut pas penser... ce sont des bêtises... il est trop niais.

LE DANCAÏRE.

Pourquoi l'aimes-tu, puisque tu conviens toi-même...

CARMEN.

Parce qu'il est joli garçon, donc!... et qu'il me plaît.

LE REMENDADO, avec fatuité.

Le patron ne comprend pas ça, lui... qu'il suffise d'être joli garçon pour plaire aux femmes...

LE DANCAÏRE.

Attends un peu, toi!... attends un peu!...

Le Remendado se sauve et sort. Le Dancaïre le poursuit et sort à son tour, entraînant Mercédès et Frasquita qui essaient de le calmer.

JOSÉ (la voix beaucoup plus rapprochée).

Halte-là!

Qui va là?

— Dragon d'Almanza!

— Où t'en vas-tu par là,

Dragon d'Almanza?

— Exact et fidèle,

Je vais où m'appelle

L'amour de ma belle.

— S'il en est ainsi,

Passez, mon ami :

Affaire d'honneur,
Affaire de cœur,
Pour nous tout est là,
Dragons d'Almanza!

Entre José.

SCÈNE V

JOSÉ, CARMEN.

CARMEN.

Enfin... te voilà... C'est bien heureux!

JOSÉ.

Il y a deux heures seulement que je suis sorti de prison.

CARMEN.

Qui t'empêchait de sortir plus tôt? Je t'avais envoyé une lime et une pièce d'or : avec la lime il fallait scier le plus gros barreau de ta prison; avec la pièce d'or il fallait, chez le premier fripier venu, changer ton uniforme pour un habit bourgeois.

JOSÉ.

En effet, tout cela était possible.

CARMEN.

Pourquoi ne l'as-tu pas fait?

JOSÉ.

Que veux-tu? j'ai encore mon honneur de soldat, et désertier me semblerait un grand crime... Oh! je ne t'en suis pas moins reconnaissant... Tu m'as envoyé une lime et une pièce d'or... La lime me servira pour affiler ma lance et je la garde comme souvenir de toi. (Lui tendant la pièce d'or.) Quant à l'argent...

CARMEN.

Tiens, il l'a gardé!... ça se trouve à merveille... (Criant

et frappant dans ses mains) Holà!... Lillas Pastia, holà!...
Nous mangerons tout... tu me régales... holà! holà!...

Entre Pastia.

PASTIA, lui faisant signe de ne pas crier.

Prenez donc garde!...

CARMEN, lui jetant la pièce.

Tiens, attrape!... et apporte-nous des fruits confits;
apporte-nous des bonbons, apporte-nous des oranges,
apporte-nous du manzanilla... apporte-nous de tout ce
que tu as, de tout, de tout!...

PASTIA.

Tout de suite, mademoiselle Carmencita!

Il sort.

CARMEN, à José.

Tu m'en veux, alors, et tu regrettes de t'être fait
mettre en prison pour mes beaux yeux?

JOSÉ.

Quant à cela, non, par exemple!

CARMEN.

Vraiment?

JOSÉ.

On m'a mis en prison, l'on m'a ôté mon grade,
mais ça m'est égal.

CARMEN.

Parce que tu m'aimes?

JOSÉ.

Oui, parce que je t'aime, parce que je t'adore!

CARMEN, mettant ses deux mains dans les mains de José.

Je paie mes dettes... c'est notre loi, à nous autres
bohémiennes... Je paie mes dettes... je paie mes
dettes...

Rentre Lillas Pastia, portant sur un plateau des oranges,
des bonbons, des fruits confits, du manzanilla.

CARMEN.

Mets tout cela ici... d'un seul coup... n'aie pas peur...
(Pastia obéit et la moitié des objets roule par terre.) Ça ne fait rien... nous ramasserons tout cela nous-mêmes... sauve-toi maintenant, sauve-toi, sauve-toi! (Pastia sort.) Mets-toi là et mangeons de tout! de tout! de tout!

Elle est assise; José s'assied en face d'elle.

JOSÉ.

Tu croques les bonbons comme un enfant de six ans...

CARMEN.

C'est que je les aime... Ton lieutenant était ici tout à l'heure, avec d'autres officiers; ils nous ont fait danser la romalis...

JOSÉ.

Tu as dansé?

CARMEN.

Oui... et quand j'ai eu dansé, ton lieutenant s'est permis de me dire qu'il m'adorait...

JOSÉ.

Carmen!

CARMEN.

Qu'est-ce que tu as?... Est-ce que tu serais jaloux, par hasard?...

JOSÉ.

Mais certainement, je suis jaloux...

CARMEN.

Ah bien!... Canari, va!... tu es un vrai canari, d'habit et de caractère... Allons, ne te fâche pas... Pourquoi es-tu jaloux? parce que j'ai dansé tout à l'heure pour ces officiers... eh bien, si tu le veux, je danserai pour toi maintenant, pour toi seul.

CARMEN.

JOSÉ.

Si je le veux?... je crois bien que je le veux!...

CARMEN.

Où sont mes castagnettes?... qu'est-ce que j'ai fait de mes castagnettes? (En riant.) C'est toi qui me les as prises, mes castagnettes?

JOSÉ.

Mais non!

CARMEN, tendrement.

Mais si, mais si!... je suis sûre que c'est toi... ah bah! en voilà des castagnettes. (Elle casse une assiette, avec deux morceaux de faïence, se fait des castagnettes et les essaie...) Ah! ça ne vaudra jamais mes castagnettes... Où sont-elles donc?

JOSÉ, trouvant les castagnettes sur la table, à droite.
Tiens, les voici...

CARMEN, riant.

Tu vois bien... c'est toi qui les avais prises...

JOSÉ.

Ah! que je t'aime, Carmen, que je t'aime!

CARMEN.

Je l'espère bien!

DUO

CARMEN.

Je vais en ton honneur danser la romalis,
Et tu verras, mon fils,
Comment je sais moi-même accompagner ma danse...
Mettez-vous là, don José : je commence!

Elle fait asseoir José dans un coin du théâtre. Petite danse. — Carmen, du bout des lèvres, fredonne un air qu'elle accompagne avec ses castagnettes; José la dévore des yeux. On entend au loin, très au loin, des clairons qui sonnent la retraite. José prête l'oreille : il croit entendre les clairons, mais les castagnettes de Carmen claquent bruyamment. Il s'approche de Carmen, lui prend le bras, et l'oblige à s'arrêter.

JOSÉ.

Attends un peu, Carmen... rien qu'un moment... arrête.

CARMEN.

Et pourquoi, s'il te plaît?

JOSÉ.

Il me semble, là-bas...

Oui, ce sont nos clairons qui sonnent la retraite :
Ne les entends-tu pas ?

CARMEN.

Bravo! j'avais beau faire... il est mélancolique
De danser sans orchestre... et vive la musique
Qui nous tombe du ciel!

Elle recommence à fredonner son air qui se rythme sur la retraite sonnée au dehors par les clairons; elle se remet à danser et José se remet à la regarder. La retraite approche... approche... approche... passe sous les fenêtres de l'auberge... puis s'éloigne... Le son des clairons va s'affaiblissant. Nouvel effort de José pour s'arracher à cette contemplation de Carmen. Il lui prend le bras et l'oblige encore à s'arrêter.

JOSÉ.

Tu ne m'as pas compris... Carmen, c'est la retraite...
Il faut que, moi, je rentre au quartier pour l'appel.

Le bruit de la retraite cesse tout à coup.

CARMEN, regardant José qui reprend sa giberne et rattache le ceinturon de son sabre.

Au quartier!... pour l'appel!... J'étais vraiment bien bête!
Je me mettais en quatre et je faisais des frais
Pour amuser monsieur, je chantais, je dansais...

Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'un peu plus, je l'aimais...

Ta ra ta ta! c'est le clairon qui sonne!

Il part! il est parti!...

Va-t'en donc, canari!

Avec fureur, lui envoyant son shako à la volée.

Prends ton shako, ton sabre, ta giberne,
Et va-t'en, mon garçon, retourne à ta caserne!

JOSÉ.

C'est mal à toi, Carmen, de te moquer de moi :
Je souffre de partir... car jamais, jamais femme,

Jamais femme avant toi
Aussi profondément n'avait troublé mon âme.

CARMEN.

Ta ra ta ta!... « Mon Dieu, c'est la retraite!...
Je vais être en retard... » Il court, il perd la tête...
Et voilà son amour!

JOSÉ.

Ainsi tu ne crois pas

A mon amour ?

CARMEN.

Mais non!

JOSÉ.

Eh bien ! tu m'entendras...

CARMEN.

Je ne veux rien entendre...
Tu vas te faire attendre.

JOSÉ, violemment.

Tu m'entendras, Carmen, tu m'entendras!

De la main gauche, il a saisi brusquement le bras de Carmen ; de la main droite, il va chercher sous sa veste d'uniforme la fleur de cassie qu'elle lui a jetée au premier acte. Il lui montre cette fleur.

JOSÉ.

I

La fleur que tu m'avais jetée,
Dans ma prison m'était restée,
Flétrie et sèche, mais gardant
Son parfum terrible, enivrant ;
Et pendant des heures entières,
Sur mes yeux fermant mes paupières,
Ce parfum, je le respirais,
Et dans la nuit je te voyais...
Car tu n'avais eu qu'à paraître,
Qu'à jeter un regard sur moi
Pour t'emparer de tout mon être,
Et j'étais une chose à toi.

II

Je me prenais à te maudire,
A te détester, à me dire :

« Pourquoi faut-il que le destin
L'ait mise là, sur mon chemin?... »
Puis je m'accusais de blasphème
Et je ne sentais en moi-même
Qu'un seul désir, un seul espoir,
Te revoir, Carmen, te revoir!...
Car tu n'avais eu qu'à paraître,
Qu'à jeter un regard sur moi
Pour t'emparer de tout mon être,
Et j'étais une chose à toi.

CARMEN.

Non, tu ne m'aimes pas, non! car, si tu m'aimais,
Là-bas, là-bas, tu me suivrais.

JOSÉ.

Carmen!

CARMEN.

Là-bas, là-bas, dans la montagne,
Sur ton cheval tu me prendrais,
Et, comme un brave, à travers la campagne,
En croupe tu m'emporterais...

JOSÉ.

Carmen!

CARMEN.

Là-bas, là-bas, si tu m'aimais,
Là-bas, là-bas, tu me suivrais :
Point d'officier à qui tu doives obéir,
Et point de retraite qui sonne
Pour dire à l'amoureux qu'il est temps de partir...

JOSÉ.

Carmen!

CARMEN.

Le ciel ouvert, la vie errante,
Pour pays l'univers, pour loi ta volonté,
Et surtout la chose enivrante,
La liberté! la liberté!...
Là-bas, là-bas, si tu m'aimais,
Là-bas, là-bas, tu me suivrais.

JOSÉ, presque vaincu.

Carmen!

CARMEN.

CARMEN.

Oui, n'est-ce pas,
Là-bas, là-bas, tu me suivras ;
Tu m'aimes et tu me suivras.

JOSÉ, s'arrachant brusquement des bras de Carmen.

Non, je ne veux plus t'écouter...
Quitter mon drapeau, désertter,
C'est la honte, c'est l'infamie...
Je n'en veux pas !

CARMEN.

Eh bien, pars !

JOSÉ.

Carmen, je t'en prie...

CARMEN.

Je ne t'aime plus, je te hais !

JOSÉ.

Carmen !

CARMEN.

Adieu !... mais adieu pour jamais !

JOSÉ.

Eh bien, soit !... adieu pour jamais.

Il va en courant jusqu'à la porte. Au moment où il y arrive, on frappe :
il s'arrête. — Silence. — On frappe encore.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT, au dehors.

Holà ! Carmen ! holà ! holà !

JOSÉ.

Qui frappe ? qui vient là ?

CARMEN.

Tais-toi !...

LE LIEUTENANT, enfonçant la porte.

J'ouvre moi-même et j'entre!...

Il entre et voit José. — A Carmen.

Ah! fi, la belle,

Le choix n'est pas heureux : c'est se mésallier
De prendre le soldat quand on a l'officier.

A José.

Allons, décampe!

JOSÉ.

Non.

LE LIEUTENANT.

Si fait, tu partiras.

JOSÉ.

Je ne partirai pas.

LE LIEUTENANT, le frappant.

Drôle!

JOSÉ, sautant sur son sabre.

Tonnerre! il va pleuvoir des coups.

Le lieutenant dégaine à moitié.

CARMEN, se jetant entre eux deux.

Au diable le jaloux!

Appelant.

A moi! à moi!

Le Dancaïre, le Remendado et les bohémiens paraissent de tous les côtés. Carmen, d'un geste, montre le lieutenant aux bohémiens; le Dancaïre et le Remendado se jettent sur lui, le désarment.

Mon officier, l'amour

Vous joue en ce moment un assez vilain tour;
Vous arrivez fort mal et nous sommes forcés,
Ne voulant être dénoncés,
De vous garder au moins pendant une heure.

LE DANCAÏRE et LE REMENDADO.

Nous allons, cher monsieur, quitter cette demeure;
Vous viendrez avec nous...

CARMEN.

C'est une promenade...

Consentez-vous?

LE DANCAÏRE et LE REMENDADO, le pistolet à la main.
Répondez, camarade,
Consentez-vous ?

LE LIEUTENANT.
Certainement,
D'autant plus que votre argument
Est un de ceux auxquels on ne résiste guère...
Mais gare à vous plus tard !

LE DANCAÏRE, avec philosophie.
La guerre, c'est la guerre !...
En attendant, mon officier,
Passez devant sans vous faire prier.

CHŒUR
Passez devant sans vous faire prier.
L'officier sort, emmené par quatre bohémiens qui ont le pistolet
à la main.

CARMEN, à José.
Es-tu des nôtres maintenant ?

JOSÉ.
Il le faut bien !

CARMEN.
Le mot n'est pas galant,
Mais qu'importe?... tu t'y feras,
Quand tu verras
Comme c'est beau, la vie errante,
Pour pays l'univers, pour loi ta volonté,
Et surtout la chose enivrante,
La liberté ! la liberté !

TOUS.
Le ciel ouvert, la vie errante,
Pour pays l'univers, pour loi sa volonté,
Et surtout la chose enivrante,
La liberté ! la liberté !

ACTE TROISIÈME

Le rideau se lève sur des rochers : — site pittoresque et sauvage ; solitude complète et nuit noire. — Prélude musical. — Au bout de quelques instants, un bohémien paraît dans le haut, puis un autre, puis deux autres, puis vingt autres, çà et là, descendant ou escaladant. — Des hommes portent de gros ballots sur les épaules.

SCÈNE PREMIÈRE

CARMEN, JOSÉ, LE DANCAÏRE,
LE REMENDADO, FRASQUITA, MERCEDÈS,
BOHÉMIENS.

CHŒUR

Écoute, compagnon, écoute !
La fortune est là-bas, là-bas...
Mais prends garde, pendant la route,
Prends garde de faire un faux pas !

LE DANCAÏRE, JOSÉ, CARMEN, MERCEDÈS,
FRASQUITA.

Notre métier est bon, mais pour le faire il faut
Avoir une âme forte :
Le péril est en bas, le péril est en haut,
Il est partout... qu'importe ?
Nous allons devant nous, sans souci du torrent,
Sans souci de l'orage,
Sans souci du soldat qui là-bas nous attend,
Et nous guette au passage.
Écoute, compagnon, écoute !
La fortune est là-bas, là-bas...
Mais prends garde, pendant la route,
Prends garde de faire un faux pas !

LE DANCAÏRE.

Halte!... nous allons nous arrêter ici... ceux qui ont sommeil pourront dormir pendant une demi-heure...

LE REMENDADO, s'étendant avec volupté.

Ah!

LE DANCAÏRE.

Je vais, moi, voir s'il y a moyen de faire entrer les marchandises dans la ville... Une brèche s'est faite dans le mur d'enceinte et nous pourrions passer par là; malheureusement on a mis un factionnaire pour garder cette brèche.

JOSÉ.

Lillas Pastia nous a fait savoir que, cette nuit, ce factionnaire serait un homme à nous...

LE DANCAÏRE.

Oui, mais Lillas Pastia a pu se tromper... le factionnaire qu'il veut dire a pu être changé... Avant d'aller plus loin, je ne trouve pas mauvais de m'assurer moi-même... (Appelant.) Remendado!...

LE REMENDADO, se réveillant.

Hé?

LE DANCAÏRE.

Debout!... tu vas venir avec moi...

LE REMENDADO.

Mais, patron...

LE DANCAÏRE.

Qu'est-ce que c'est?...

LE REMENDADO, se levant.

Voilà, patron, voilà!...

LE DANCAÏRE.

Allons, passe devant.

LE REMENDADO.

Et moi qui rêvais que j'allais pouvoir dormir...
C'était un rêve, hélas! c'était un rêve!...

Il sort, suivi du Dancaïre.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE DANCAIRE
et LE REMENDADO.

Pendant la scène entre Carmen et José, quelques bohémiens allument un feu près duquel Mercédès et Frasquita viennent s'asseoir; les autres se roulent dans leurs manteaux, se couchent et s'endorment.

JOSÉ.

Voyons, Carmen... si je t'ai parlé trop durement, je t'en demande pardon... faisons la paix.

CARMEN.

Non.

JOSÉ.

Tu ne m'aimes plus, alors?

CARMEN.

Ce qui est sûr, c'est que je t'aime beaucoup moins qu'autrefois... et que, si tu continues à t'y prendre de cette façon-là, je finirai par ne plus t'aimer du tout... Je ne veux pas être tourmentée... ni, surtout, commandée. Ce que je veux, c'est être libre et faire ce qu'il me plaît.

JOSÉ.

Tu es le diable, Carmen?

CARMEN.

Oui. Qu'est-ce que tu regardes là? à quoi penses-tu?

JOSÉ.

Je me dis que là-bas... à sept ou huit lieues d'ici

tout au plus, il y a un village, et, dans ce village, une bonne vieille femme qui croit que je suis encore un honnête homme...

CARMEN.

Une bonne vieille femme?...

JOSÉ.

Oui... ma mère.

CARMEN.

Ta mère... Eh bien, là, vrai, tu ne ferais pas mal d'aller la retrouver... car, décidément, tu n'es pas fait pour vivre avec nous... chien et loup ne font pas longtemps bon ménage...

JOSÉ.

Carmen!...

CARMEN.

Sans compter que le métier n'est pas sans péril pour ceux qui, comme toi, refusent de se cacher quand ils entendent des coups de fusil... plusieurs des nôtres y ont laissé leur peau, ton tour viendra.

JOSÉ.

Et le tien aussi... si tu me parles encore de nous séparer et si tu ne te conduis pas avec moi comme je veux que tu te conduises...

CARMEN.

Tu me tuerais, peut-être?... (José ne répond pas.) **A la bonne heure!**... j'ai vu plusieurs fois dans les cartes que nous devons finir ensemble (Faisant claquer ses castagnettes.) Bah! arrive qui plante!...

JOSÉ.

Tu es le diable, Carmen?...

CARMEN.

Mais oui! je te l'ai déjà dit...

Elle tourne le dos à José et va s'asseoir près de Mercédès et de Frasquita. — Après un instant d'indécision, José s'éloigne à son tour et va s'étendre sur un rocher. — Pendant les dernières répliques, Mercédès et Frasquita ont étalé des cartes devant elles.

TRIO

FRASQUITA.

Mélons!

MERCÉDÈS.

Coupons!

FRASQUITA.

C'est bien cela.

MERCÉDÈS.

Trois cartes ici...

FRASQUITA.

Quatre là.

MERCÉDÈS et FRASQUITA.

Et maintenant, parlez, mes belles,
De l'avenir donnez-nous des nouvelles
Dites-nous qui nous trahira,
Dites-nous qui nous aimera.

FRASQUITA.

Moi, je vois un jeune amoureux
Qui m'aime on ne peut davantage...

MERCÉDÈS.

Le mien est très riche et très vieux,
Mais il parle de mariage...

FRASQUITA.

Il me campe sur son cheval,
Et dans la montagne il m'entraîne...

MERCÉDÈS.

Dans un château presque royal,
Le mien m'installe en souveraine...

FRASQUITA.

De l'amour à n'en plus finir;
Tous les jours, nouvelles folies...

CARMEN.

MERCÉDÈS.

De l'or tant que j'en puis tenir;
Des diamants, des pierreries...

FRASQUITA.

Le mien devient un chef fameux,
Cent hommes marchent à sa suite!

MERCÉDÈS.

Le mien, en croirai-je mes yeux?...
Il meurt, je suis veuve et j'hérite!

REPRISE DE L'ENSEMBLE

Parlez encor, parlez, mes belles,
De l'avenir donnez-nous des nouvelles;
Dites-nous qui nous trahira,
Dites-nous qui nous aimera.

Elles recommencent à consulter les cartes.

FRASQUITA.

Fortune!

MERCÉDÈS.

Amour!

Carmen, depuis le commencement de la scène, a suivi du regard le jeu
de Mercédès et de Frasquita.

CARMEN.

Donnez, que j'essaie à mon tour...

Elle se met à tourner les cartes.

Carreau, pique... la mort!
J'ai bien lu... moi d'abord.

Montrant José endormi.

Ensuite lui... Pour tous les deux, la mort...

A voix basse, tout en continuant à mêler les cartes.

En vain, pour éviter les réponses amères,

En vain tu mêleras :

Cela ne sert à rien, les cartes sont sincères

Et ne mentiront pas.

Dans le livre d'en haut si ta page est heureuse,

Mêle et coupe sans peur :

La carte sous tes doigts se tournera joyeuse,

T'annonçant le bonheur.

Mais, si tu dois mourir, si le mot redoutable
 Est écrit par le sort,
 Recommence vingt fois... la carte impitoyable
 Dira toujours : « La mort ! »
 Bah ! qu'importe, après tout, qu'importe ?...
 Carmen bravera tout, Carmen est la plus forte !

TOUTES LES TROIS.

Parlez encor, parlez, mes belles,
 De l'avenir donnez-nous des nouvelles,
 Dites-nous qui nous trahira,
 Dites-nous qui nous aimera.
 Rentrent le Dancaïre et le Remendado.

SCÈNE III

CARMEN, JOSÉ, FRASQUITA, MERCÉDÈS,
 LE DANCAÏRE, LE REMENDADO.

CARMEN.

Eh bien ?...

LE DANCAÏRE.

Eh bien, j'avais raison de ne pas me fier aux renseignements de Lillas Pastia : nous n'avons pas trouvé son factionnaire... mais, en revanche, nous avons aperçu trois douaniers qui gardaient la brèche, et qui la gardaient bien, je vous assure...

CARMEN.

Savez-vous leurs noms, à ces douaniers ?

LE REMENDADO.

Certainement, nous savons leurs noms... Qui est-ce qui connaîtrait les douaniers, si nous ne les connaissons pas ?... Il y avait Eusebio, Perez et Bartolomé.

FRASQUITA.

Eusebio...

CARMEN.

MERCÉDÈS.

Perez...

CARMEN.

Et Bartolomé... (En riant.) N'ayez pas peur, Dancaïre... nous vous en répondons, de vos trois douaniers...

JOSÉ, furieux.

Carmen!...

LE DANCAÏRE.

Ah! toi, tu vas nous laisser tranquilles, avec ta jalousie!... le jour vient et nous n'avons pas de temps à perdre... En route, les enfants!... (On commence à prendre les ballots.) Quant à toi (s'adressant à José.) je te confie la garde des marchandises que nous n'emporterons pas... Tu vas te placer là, sur cette hauteur... tu y seras à merveille pour voir si nous sommes suivis... dans le cas où tu apercevrais quelqu'un, je t'autorise à passer ta colère sur l'indiscret... Nous y sommes?...

LE REMENDADO.

Oui, patron.

LE DANCAÏRE.

En route, alors!... (Aux femmes.) Mais vous ne vous flattez pas?... vous me répondez vraiment de ces trois douaniers?

CARMEN.

N'ayez pas peur, Dancaïre!

MORCEAU D'ENSEMBLE

CARMEN.

Quant au douanier, c'est notre affaire :
 Tout comme un autre, il aime à plaire,
 Il aime à faire le galant ;
 Laissez-nous passer en avant...

CARMEN, MERCÉDÈS, FRASQUITA.

Quant au douanier, c'est notre affaire :
 Laissez-nous passer en avant...

MERCÉDÈS.

Et le douanier sera clément.

FRASQUITA.

Et le douanier sera charmant.

CARMEN.

Il sera même entreprenant!...

ENSEMBLE

TOUTES LES FEMMES.

Quant au douanier, c'est notre affaire :
 Tout comme un autre il aime à plaire,
 Il aime à faire le galant ;
 Laissez-nous passer en avant...

TOUS LES HOMMES.

Quant au douanier, c'est leur affaire :
 Tout comme un autre il aime à plaire,
 Il aime à faire le galant ;
 Laissons-les passer en avant...

FRASQUITA.

Il ne s'agit plus de bataille,
 Non, il s'agit tout simplement
 De se laisser prendre la taille
 Et d'écouter un compliment.

CARMEN, MERCÉDÈS, FRASQUITA.

Quant au douanier, c'est notre affaire,
 Etc.

REPRISE DE L'ENSEMBLE

MERCÉDÈS.

S'il faut aller jusqu'au sourire,
 Que voulez-vous? on sourira,
 Et, d'avance je puis le dire,
 La contrebande passera.

CARMEN, MERCÉDÈS, FRASQUITA.

Quant au douanier, c'est notre affaire,
 Etc.

REPRISE DE L'ENSEMBLE

Tout le monde sort. — José ferme la marche et sort en examinant l'amorce de sa carabine; — un peu avant qu'il soit sorti, on voit un homme passer sa tête au-dessus d'un rocher. — C'est un guide.

SCÈNE IV

LE GUIDE, puis MICAËLA.

LE GUIDE.

Il s'avance avec précaution, puis fait un signe à Micaëla, que l'on ne voit pas encore.

Nous y sommes.

MICAËLA, entrant.

C'est ici.

LE GUIDE.

Oui... vilain endroit, n'est-ce pas? et pas rassurant du tout!

MICAËLA.

Je ne vois personne.

LE GUIDE.

Ils viennent de partir, mais ils reviendront bientôt, car ils n'ont pas emporté toutes leurs marchandises... Je connais leurs habitudes... prenez garde... l'un des leurs doit être en sentinelle quelque part, et, si l'on nous apercevait...

MICAËLA.

Je l'espère bien, qu'on m'apercevra... puisque je suis venue ici, tout justement, pour parler à... pour parler à un de ces contrebandiers...

LE GUIDE.

Eh bien, là, vrai, vous pouvez vous vanter d'avoir du courage!... tout à l'heure quand nous nous sommes trouvés au milieu de ce troupeau de taureaux sauvages que conduisait le célèbre Escamillo, vous n'avez pas tremblé... et maintenant, venir ainsi affronter ces bohémiens!...

MICAËLA.

Je ne suis pas facile à effrayer.

LE GUIDE.

Vous dites cela parce que je suis près de vous ; mais, si vous étiez toute seule...

MICAËLA.

Je n'aurais pas peur, je vous assure.

LE GUIDE.

Bien vrai ?...

MICAËLA.

Bien vrai.

LE GUIDE, naïvement.

Alors je vous demanderai la permission de m'en aller... J'ai consenti à vous servir de guide parce que vous m'avez bien payé ; mais, maintenant que vous êtes arrivée... si ça ne vous fait rien, j'irai vous attendre là où vous m'avez pris... à l'auberge qui est au bas de la montagne.

MICAËLA.

C'est cela... allez m'attendre !

LE GUIDE.

Vous restez, décidément ?

MICAËLA.

Oui, je reste !

LE GUIDE.

Que tous les saints du paradis vous soient en aide, alors... mais c'est une drôle d'idée que vous avez là...

SCÈNE V

MICAËLA, regardant autour d'elle.

Mon guide avait raison... l'endroit n'est pas bien rassurant...

I

Je dis que rien ne m'épouvante,
 Je dis que je répons de moi ;
 Mais, j'ai beau faire la vaillante,
 Au fond du cœur, je meurs d'effroi.
 Toute seule, en ce lieu sauvage,
 J'ai peur... mais j'ai tort d'avoir peur...
 Vous me donnerez du courage,
 Vous me protégerez, Seigneur !
 Protégez-moi, protégez-moi, Seigneur !

II

Je vais voir de près cette femme
 Dont les artifices maudits
 Ont fini par faire un infâme
 De celui que j'aimais jadis.
 Elle est dangereuse, elle est belle,
 Mais je ne veux pas avoir peur ;
 Je parlerai haut devant elle...
 Vous me protégerez, Seigneur !
 Protégez-moi, protégez-moi, Seigneur !

Mais... je ne me trompe pas... à cent pas d'ici... sur ce rocher... c'est don José... (Appelant.) José ! José ! (Avec terreur.) Mais que fait-il?... Il ne regarde pas de mon côté... il arme sa carabine, il ajuste... il fait feu... (On entend un coup de feu.) Ah ! mon Dieu, j'ai trop présumé de mon courage... j'ai peur... j'ai peur...

Elle disparaît derrière les rochers. — Au même moment, entre Escamillo, son chapeau à la main.

SCÈNE VI

ESCAMILLO, puis JOSÉ.

ESCAMILLO, regardant son chapeau.

Quelques lignes plus bas... et ce n'est pas moi qui, à la course prochaine, aurais eu le plaisir de combattre les taureaux que je conduis...

JOSÉ, son couteau à la main.

Qui êtes-vous ? répondez !

ESCAMILLO, très calme.

Hé ! là, doucement !

DUO

ESCAMILLO.

Je suis Escamillo, torero de Grenade.

JOSÉ.

Escamillo !

ESCAMILLO.

C'est moi.

JOSÉ, remettant son couteau dans sa ceinture.

Je connais votre nom...

Soyez le bienvenu ; mais, vraiment, camarade, Vous pouviez y rester !

ESCAMILLO.

Je ne vous dis pas non...

Mais je suis amoureux, mon cher, à la folie,
Et celui-là serait un pauvre compagnon
Qui, pour voir ses amours, ne risquerait sa vie.

JOSÉ.

Celle que vous aimez est ici ?

ESCAMILLO.

Justement !

C'est une zingara, mon cher.

CARMEN.

JOSÉ.

Elle s'appelle ?

ESCAMILLO.

Carmen.

JOSÉ.

Carmen !

ESCAMILLO.

Elle avait pour amant
Un soldat qui jadis a déserté pour elle.

JOSÉ.

Carmen !

ESCAMILLO.

Ils s'adoraient, mais c'est fini, je crois :
Les amours de Carmen ne durent pas six mois.

JOSÉ.

Vous l'aimez cependant...

ESCAMILLO.

Je l'aime.

JOSÉ.

Mais pour nous enlever nos filles de Bohême,
Savez-vous bien qu'il faut payer?...

ESCAMILLO.

Soit ! on paiera.

JOSÉ.

Et que le prix se paie à coup de navaja!...
Comprenez-vous ?

ESCAMILLO.

Le discours est très net...
Ce déserteur, ce beau soldat qu'elle aime
Ou du moins qu'elle aimait, c'est donc vous ?

JOSÉ.

C'est moi-même.

LE TORERO.

J'en suis ravi, mon cher, et le tour est complet !
Tous les deux, la *navaja* à la main, se drapent dans leurs
manteaux.

ENSEMBLE.

JOSÉ.

ESCAMILLO.

Enfin ma colère Quelle maladresse!
 Trouve à qui parler! J'en rirais, vraiment!...
 Le sang, je l'espère, Chercher la maîtresse
 Va bientôt couler. Et trouver l'amant!

Mettez-vous en garde
 Et veillez sur vous!
 Tant pis pour qui tarde
 A parer les coups!

Ils se mettent en garde à une certaine distance l'un de l'autre.

LE TORERO.

Je la connais, ta garde navarraise,
 Et je te préviens, en ami,
 Qu'elle ne vaut rien.

Sans répondre, José marche sur Escamillo.

A ton aise!

Je t'aurai du moins averti.

Combat. — Escamillo, très calme, cherche seulement à se défendre.

JOSÉ.

Tu m'épargnes, maudit!

ESCAMILLO.

A ce jeu de couteau,
 Je suis trop fort pour toi.

JOSÉ.

Voyons cela!...

Rapide et très vif engagement corps à corps. José se trouve à la merci d'Escamillo qui ne le frappe pas.

ESCAMILLO.

Tout beau!

Ta vie est à moi; mais, en somme,
 J'ai pour métier de frapper le taureau,
 Non de trouer le cœur de l'homme.

JOSÉ.

Frappe ou bien meurs... Ceci n'est pas un jeu.

ESCAMILLO, se dégageant.

Soit! mais au moins respire un peu...

LE DANCAÏRE.

En route!... en route!... il faut partir...

TOUS.

En route!... en route!... il faut partir...

LE REMENDADO.

Halte!... quelqu'un est là qui cherche à se cacher.

Il amène Micaëla.

CARMEN.

Une femme!

LE DANCAÏRE.

Pardieu! la surprise est heureuse.

JOSÉ, reconnaissant Micaëla.

Micaëla!...

MICAËLA.

Don José!...

JOSÉ.

Malheureuse!

Que viens-tu faire ici?

MICAËLA.

Moi?... je viens te chercher...

Là-bas est la chaumière

Où, sans cesse priant,

Une mère, ta mère,

Pleure sur son enfant...

Elle pleure et t'appelle,

Elle te tend les bras :

Tu prendras pitié d'elle,

José, tu me suivras.

CARMEN, à José.

Va-t'en! va-t'en! Tu feras bien

Notre métier ne te vaut rien.

JOSÉ, à Carmen.

Tu me dis de la suivre?

CARMEN.

Oui, tu devrais partir.

JOSÉ.

Pour que toi, tu puisses courir
Après ton nouvel amant!...

Non, vraiment,
Dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne partirai pas,
Et la chaîne qui nous lie
Nous liera jusqu'au trépas...
Tu ne m'aimes plus, qu'importe?
Puisque je t'aime encor, moi.
Cette main est assez forte
Pour me répondre de toi...
Je te tiens, fille damnée,
Et je te forcerai bien
A subir la destinée
Qui rive ton sort au mien.
Dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne partirai pas,
Et la chaîne qui nous lie
Nous liera jusqu'au trépas.

MICAËLA.

Écoute-moi, je t'en prie :
Ta mère te tend les bras ;
Cette chaîne qui te lie,
José, tu la briseras.

CHŒUR

Il t'en coûtera la vie,
José, si tu ne pars pas,
Et la chaîne qui vous lie
Se rompra par ton trépas.

CARMEN.

C'était écrit ! cela doit être :
Moi d'abord... et puis lui... Le destin est le maître.

MICAËLA.

Don José!

JOSÉ.

Laissez-moi, car je suis condamné!

MICAËLA.

Une parole encor!... ce sera la dernière.
Ta mère se meurt et ta mère
Ne voudrait pas mourir sans t'avoir pardonné.

JOSÉ.

Ma mère!... elle se meurt...

MICAËLA.

Oui, don José.

JOSÉ.

Partons...

A Carmen.

Sois contente, je pars... mais nous nous reverrons.

Il entraîne Micaëla. — On entend la voix d'Escamillo.

ESCAMILLO (au loin.)

Toréador, en garde!
Et songe en combattant
Qu'un œil noir te regarde
Et que l'amour t'attend.

José s'arrête au fond, dans les rochers.

JOSÉ, après un moment d'hésitation.

Partons, Micaëla, partons!

Carmen écoute et se penche sur les rochers, cherchant à revoir Escamillo. Les bohémiens prennent leurs balllots et se mettent en marche

ACTE QUATRIÈME

Une place, à Séville. — Au fond du théâtre, les murailles de vieilles arènes ; l'entrée est fermée par un long velum. — C'est le jour d'un combat de taureaux ; grand mouvement sur la place ; marchands d'eau, d'oranges, d'éventails, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LE LIEUTENANT, DEUX OFFICIERS, ANDRÈS,
FRASQUITA, MERCÉDÈS, ETC.,
puis CARMEN et ESCAMILLO.

CHŒUR

A deux cuartos,
A deux cuartos,
Des éventails pour s'éventer,
Des oranges pour grignoter !
A deux cuartos,
A deux cuartos,
Señoras et caballeros !

Pendant ce premier chœur, sont entrés deux des officiers que l'on a vus au deuxième acte ; ils ont au bras les deux bohémiennes, Mercédès et Frasquita.

PREMIER OFFICIER.

Des oranges, vite !

PLUSIEURS MARCHANDS, se précipitant.

En voici !

Prenez, prenez, mesdemoiselles.

UN MARCHAND, à l'officier qui paie.

Merci, mon officier, merci.

LES AUTRES MARCHANDS.

Celles-ci, señor, sont plus belles.

TOUS LES MARCHANDS.

A deux cuartos,
A deux cuartos,
Señoras et caballeros!

MARCHAND DE PROGRAMMES.

Le programme avec les détails!

AUTRES MARCHANDS.

Du vin!

AUTRES MARCHANDS.

De l'eau!

AUTRES MARCHANDS.

Des cigarettes!

DEUXIÈME OFFICIER.

Holà! marchand, des éventails.

UN BOHÉMIEN, se précipitant.

Voulez-vous aussi des lorgnettes?

REPRISE DU CHŒUR

A deux cuartos,
A deux cuartos,
Des éventails pour s'éventer,
Des oranges pour grignoter!
A deux cuartos,
A deux cuartos,
Señoras et caballeros!

LE LIEUTENANT.

Qu'avez-vous donc fait de la Carmencita? je ne la vois pas.

FRASQUITA.

Nous la verrons tout à l'heure... Escamillo est ici : la Carmencita ne doit pas être loin.

PREMIER OFFICIER.

Ah! c'est Escamillo, maintenant?...

MERCÉDÈS.

Elle en est folle!

FRASQUITA.

Et son ancien amoureux, José, sait-on ce qu'il est devenu?

LE LIEUTENANT.

Il a reparu dans le village où sa mère habitait... L'ordre avait même été donné de l'arrêter; mais, quand les soldats sont arrivés, José n'était plus là...

MERCÉDÈS.

En sorte qu'il est libre?

LE LIEUTENANT.

Oui, pour le moment.

FRASQUITA.

Hum! je ne serais pas tranquille, à la place de Carmen, je ne serais pas tranquille du tout.

On entend de grands cris au dehors, des fanfares, etc., etc.
C'est l'arrivée de la cuadrilla.

CHŒUR

Les voici! voici la quadrille,
La quadrille des toreros!
Sur les lances le soleil brille;
En l'air, toques et sombreros!
Les voici! voici la quadrille,
La quadrille des toreros!

Défilé de la cuadrilla. — Pendant ce défilé, le chœur chante le morceau suivant :

Entrée des alguazils.

Voici, débouchant sur la place,
Voici d'abord, marchant au pas,
L'alguazil à vilaine face...
A bas! à bas! à bas! à bas!

Entrée des chulos et des banderilleros.

Et puis saluons au passage,
Saluons les hardis chulos,
Bravo! vivat! gloire au courage!...
Voyez les banderilleros!

Voyez quel air de crânerie,
Quels regards et de quel éclat
Étincelle la broderie
De leur costume de combat !

Entrée des picadors.

Une autre quadrille s'avance :
Les picadors... comme ils sont beaux !
Comme ils vont du fer de leur lance
Harceler le flanc des taureaux !

Paraît enfin Escamillo, ayant près de lui Carmen radieuse et
dans un costume éclatant.

Puis l'espada, la fine lame,
Celui qui vient terminer tout,
Qui paraît à la fin du drame
Et qui frappe le dernier coup...
Bravo! bravo! Escamillo!
Escamillo, bravo!

ESCAMILLO, à Carmen.

Si tu m'aimes, Carmen, tu pourras tout à l'heure
En me voyant à l'œuvre être fière de moi.

CARMEN.

Je t'aime, Escamillo, je t'aime et que je meure
Si j'ai jamais aimé quelqu'un autant que toi.

LE CHŒUR

Bravo! bravo! Escamillo!
Escamillo, bravo!

Trompettes au dehors. Paraissent deux trompettes suivis de
quatre alguazils.

PLUSIEURS VOIX, au fond.

L'alcade! l'alcade,
Le seigneur alcade!

CHŒUR de la foule se rangeant sur le passage de l'alcade.

Pas de bousculade!
Regardons passer
Et se prélasser
Le seigneur alcade.

LES ALGUAZILS.

Place, place au seigneur alcade!

Petite marche à l'orchestre. — Sur cette marche défilent très lente-
ment, au fond, l'alcade et les alguazils qui le précèdent et le suivent.
Pendant ce temps, Frasquita et Mercédès s'approchent de Carmen.

CARMEN.

FRASQUITA.

Carmen ! un bon conseil : ne reste pas ici.

CARMEN.

Et pourquoi, s'il te plaît ?

FRASQUITA.

Il est là.

CARMEN.

Qui donc ?

FRASQUITA.

Lui,

Don José... Dans la foule il se cache... regarde.

CARMEN.

Oui, je le vois.

FRASQUITA.

Prends garde.

CARMEN.

Je ne suis pas femme à trembler ;

Je reste, je l'attends... et je vais lui parler.

L'alcade est entré dans le cirque. Derrière l'alcade, le cortège de la cuadrilla reprend sa marche et entre à son tour. Le populaire suit. — L'orchestre joue le motif : *Les voici ! voici la quadrille...* La foule, en se retirant dégage peu à peu José... Carmen reste seule au premier plan !... Tous deux se regardent pendant que la foule se dissipe et que le motif de la marche va diminuant et se mourant à l'orchestre. Sur les dernières notes, Carmen et José restent seuls, en présence l'un de l'autre.

SCÈNE II

CARMEN, DON JOSÉ.

DUO

CARMEN.

C'est toi ?

JOSÉ.

C'est moi.

CARMEN.

On m'avait avertie
 Que tu n'étais pas loin, que tu devais venir...
 On m'avait même dit de craindre pour ma vie,
 Mais je suis brave et n'ai pas voulu fuir.

JOSÉ.

Je ne menace pas, j'implore, je supplie ;
 Notre passé, je l'oublie,
 Carmen ! nous allons tous deux
 Commencer une autre vie,
 Loin d'ici, sous d'autres cieux.

CARMEN.

Tu demandes l'impossible !
 Carmen jamais n'a menti :
 Son âme reste inflexible ;
 Entre elle et toi, tout est fini.

JOSÉ.

Carmen, il est temps encore,
 O ma Carmen, laisse-moi
 Te sauver, toi que j'adore,
 Et me sauver avec toi !

CARMEN.

Non, je sais bien que c'est l'heure,
 Je sais bien que tu me tueras ;
 Mais, que je vive ou que je meure,
 Non, je ne te céderai pas !

ENSEMBLE

JOSÉ.

CARMEN.

Carmen, il est temps encore,	Pourquoi t'occuper encore
O ma Carmen, laisse-moi	D'un cœur qui n'est plus à toi ?
Te sauver, toi que j'adore,	En vain tu dis : « Je t'adore ! »
Et me sauver avec toi !	Tu n'obtiendras rien de moi.

JOSÉ.

Tu ne m'aimes donc plus ?

Silence de Carmen. José répète :

Tu ne m'aimes donc plus ?

CARMEN.

Non, je ne t'aime plus.

JOSÉ.

Mais moi, Carmen, je t'aime encore ;
Carmen, Carmen ! moi, je t'adore !

CARMEN.

A quoi bon tout cela ? Que de mots superflus !

JOSÉ.

Eh bien ! s'il le faut, pour te plaire,
Je resterai bandit... tout ce que tu voudras...
Tout ! tu m'entends... mais ne me quitte pas...
Souviens-toi du passé ! nous nous aimions naguère !...

CARMEN.

Jamais Carmen ne cédera...
Libre elle est née... et libre elle mourra !

CHŒUR et FANFARES, dans le cirque.

Vivat ! la course est belle ;
Sur le sable sanglant
Le taureau qu'on harcèle
S'élançe en bondissant...
Vivat ! bravo ! victoire !
Frappé juste en plein cœur,
Le taureau tombe ! gloire
Au torero vainqueur !
Victoire ! victoire !

Pendant ce chœur, silence de Carmen et de José : tous deux écoutent...
En entendant les cris de : « **Victoire, victoire !** » Carmen a laissé
échapper un : « **Ah !** » d'orgueil et de joie... José ne la perd pas
de vue... Le chœur terminé, Carmen fait un pas vers le cirque.

JOSÉ, se plaçant devant elle.

Où vas-tu ?...

CARMEN.

Laisse-moi !

JOSÉ.

Cet homme qu'on acclame,
C'est ton nouvel amant !

CARMEN, voulant passer.
Laisse-moi !

JOSÉ.

Sur mon âme,

Carmen, tu ne passeras pas!
Carmen, c'est moi que tu suivras!

CARMEN.

Laisse-moi, don José!... je ne te suivrai pas.

JOSÉ.

Tu vas le retrouver... tu l'aimes donc?

CARMEN.

Je l'aime!

Je l'aime, et, devant la mort même,
Je répéteraï que je l'aime!

FANFARES et REPRISE DU CHŒUR
dans le cirque.

Vivat! bravo! victoire!
Frappé juste en plein cœur,
Le taureau tombe! gloire
Au torero vainqueur!
Victoire! victoire!...

JOSÉ.

Ainsi, le salut de mon âme,
Je l'aurai perdu pour que toi,
Pour que tu t'en ailles, infâme!
Entre ses bras, rire de moi...
Non, par le sang, tu n'iras pas,
Carmen, c'est moi que tu suivras!

CARMEN.

Non! non! jamais!

JOSÉ.

Je suis las de te menacer.

CARMEN.

Eh bien! frappe-moi donc... ou laisse-moi passer!

CHŒUR

Victoire! victoire!

JOSÉ.

Pour la dernière fois, démon?
Veux-tu me suivre?

CARMEN.

Non! non!

Cette bague, autrefois tu me l'avais donnée...
Tiens!

Elle la jette à la volée.

JOSÉ, le poignard à la main, s'avançant sur Carmen.

Eh bien! damnée...

Carmen recule; José la poursuit. — Pendant ce temps, fanfares
et chœur dans le cirque.

CHŒUR

Toréador, en garde!
Et songe en combattant
Qu'un œil noir te regarde
Et que l'amour t'attend.

José a frappé Carmen : elle tombe morte... Le velum s'ouvre.
La foule sort du cirque.

JOSÉ.

Vous pouvez m'arrêter... c'est moi qui l'ai tuée.
Escamillo paraît sur les marches du cirque. José se jette sur
le corps de Carmen.
O ma Carmen! ma Carmen adorée!...

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

LE PRINCE.....	1
LES BRIGANDS.....	135
LA ROUSSOTTE.....	269
CARMEN.....	389



AF 509

THÉÂTRE

DE

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VII

LE PRINCE
LES BRIGANDS
LA ROUSSOTTE
CARMEN



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

NS 36 d 42





THÉÂTRE COMPLET D'EUGÈNE LABICHE

Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

1^{er} VOLUME

Un Chapeau de paille d'Italie. — Le Misanthrope et l'Auvergnat. — Edgard et sa bonne. — La Fille bien gardée. — Un jeune homme pressé. — Deux papas très bien. — L'Affaire de la rue de Lourcine.

2^e VOLUME

Le voyage de M. Perrichen — La Grammaire. — Les Petits Oiseaux. — La Poudre aux yeux. — Les Vivacités du capitaine Tic.

3^e VOLUME

Célimare le bien-aimé. — Un monsieur qui prend la mouche. — Frisette. — Mou Isménie — J'invite le colonel. — Le baron de Fourchevif. — Le Club champenois.

4^e VOLUME

Moi. — Les Deux Timides. — Embrassons-nous, Folleville! — Un garçon de chez Véry. — Les Suites d'un premier lit. — Maman Sabouleux. — Les Marquises de la fourchette.

5^e VOLUME

La Cagnotte — La Perle de la Cannebière. — Le Premier pas. — Un gros mot. —

Le Choix d'un gendre. — Les 37 sous de M. Montaudoin.

6^e VOLUME

Le plus heureux des trois. — La Commode de Victorine. — L'Avare en gants jaunes. — La Sensitive. — Le Cachemire X. B. T.

7^e VOLUME

Les Trente Millions de Gladiator. — Le Petit Voyage. — 29 degrés à l'ombre. — Le Major Cravachou. — La Main leste. — Un Pied dans le crime.

8^e VOLUME

Les Petites Mains. — Deux merles blancs. — La Chasse aux corbeaux. — Un monsieur qui a brûlé une dame. — Le Clou aux maris.

9^e VOLUME

Doit-on le dire? — Les Noces de Bouchencœur. — La Station Champbaudet. — Le Point de mire.

10^e VOLUME

Le Prix Martin. — J'ai compromis ma femme. — La Cigale chez les fourmis. — Si jamais je te pince! — Un mari qui lance sa femme.



